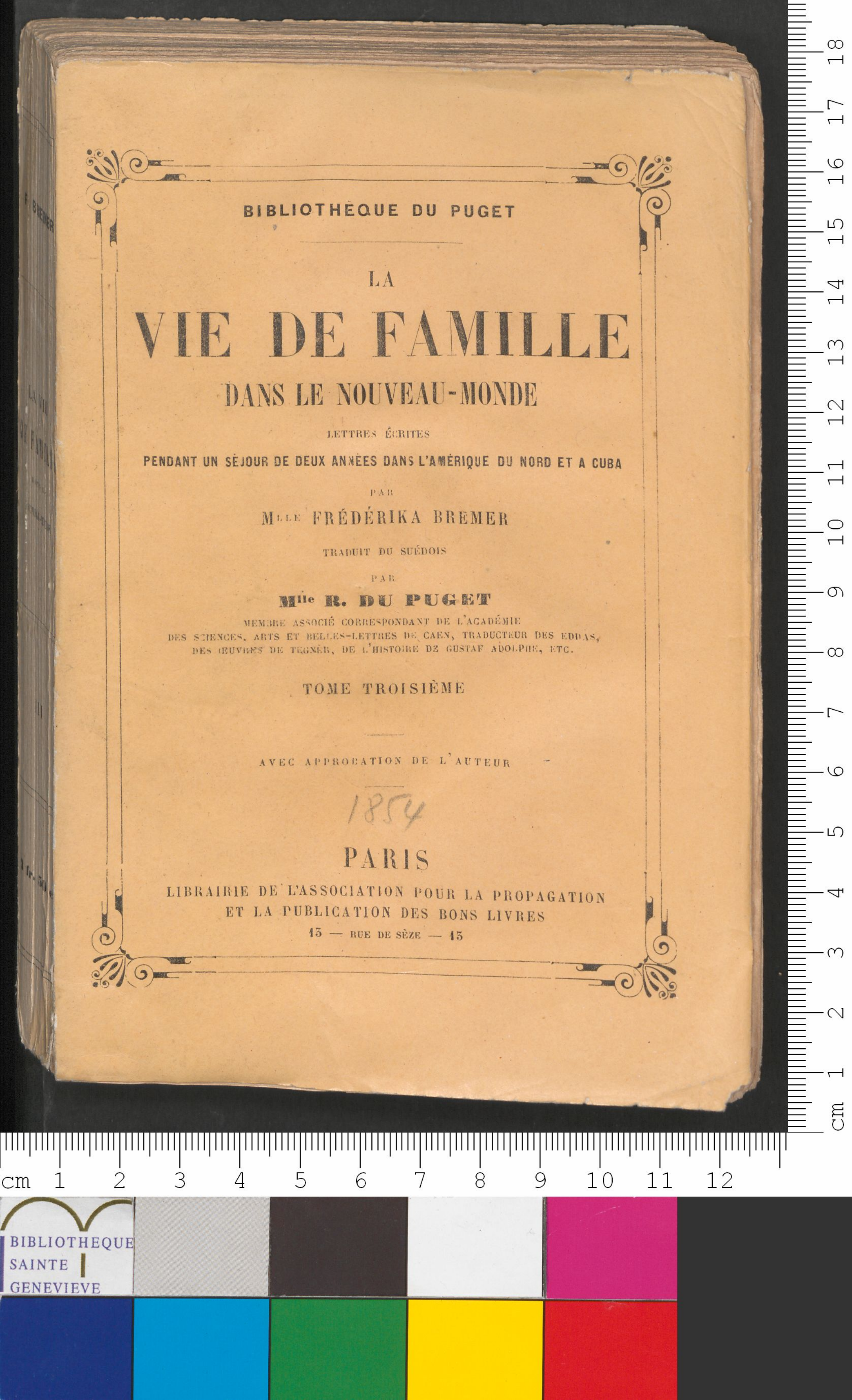
F. BREMER

LA VIE
DE FAMILLE
DANS LE
NOUVEAU-MONDE

III

3 fr. 50 c.





BIBLIOTHÈQUE DU PUGET

LA VIE DE FAMILLE DANS LE NOUVEAU-MONDE

LETTRES ÉCRITES

PENDANT UN SÉJOUR DE DEUX ANNÉES DANS L'AMÉRIQUE DU NORD ET A CUBA

PAR

Mlle FRÉDÉRIKA BREMER

TRADUIT DU SUÉDOIS

PAR

Mlle R. DU PUGET

MEMBRE ASSOCIÉ CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE
DES SCIENCES, ARTS ET BELLES-LETTRES DE CAEN, TRADUCTEUR DES EDDAS,
DES ŒUVRES DE TEGNÉR, DE L'HISTOIRE DE GUSTAF ADOLPHE, ETC.

TOME TROISIÈME

AVEC APPROBATION DE L'AUTEUR

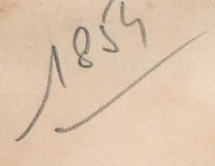
1854

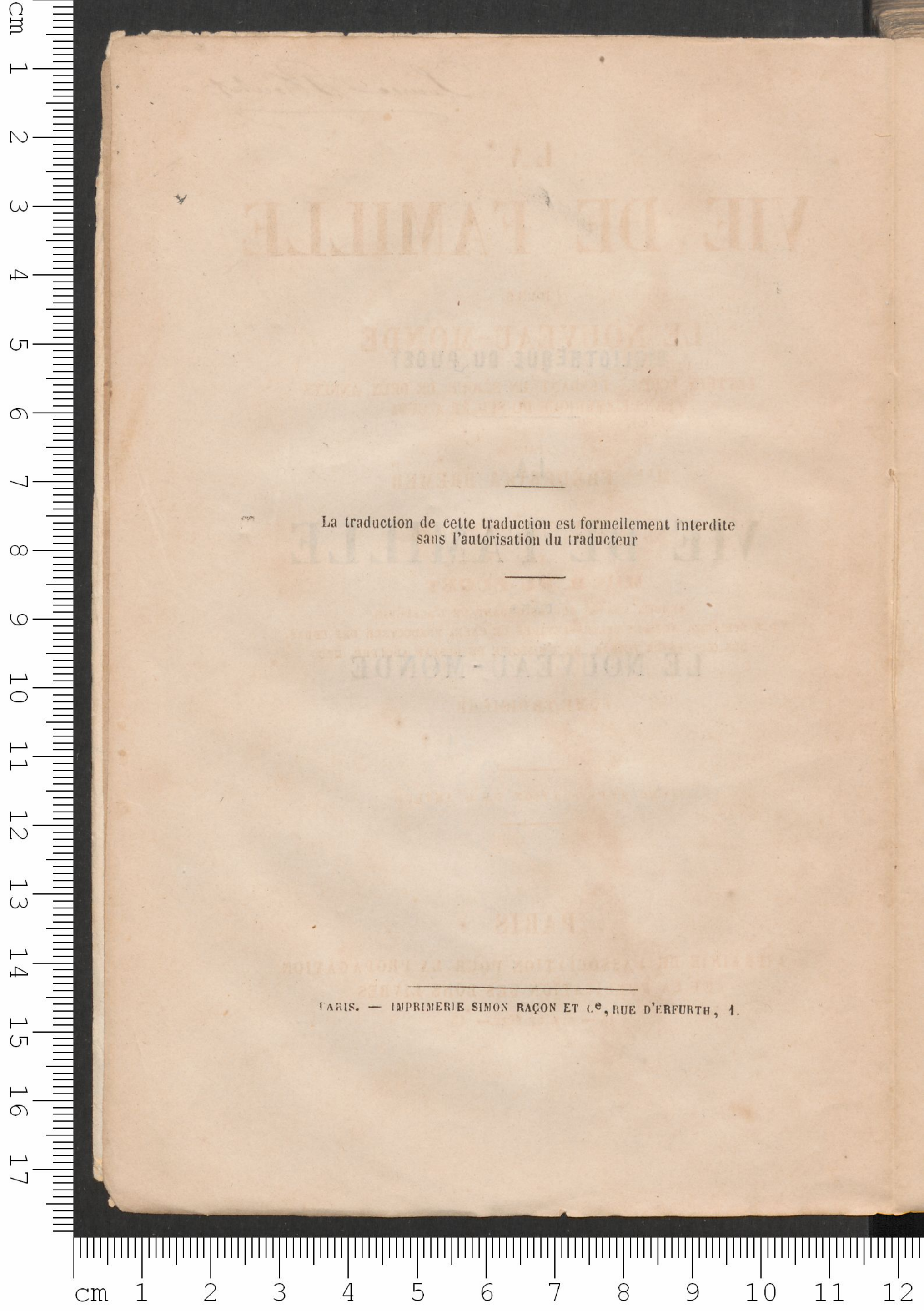
PARIS
LIBRAIRIE DE L'ASSOCIATION POUR LA PROPAGATION
ET LA PUBLICATION DES BONS LIVRES
13 — RUE DE SÈZE — 13

Louise J Boutet

BIBLIOTHÈQUE DU PUGET

LA VIE DE FAMILLE DANS LE NOUVEAU-MONDE





PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET Ce, RUE D'ERFURTH, 1.

LA VIE DE FAMILLE

DANS

LE NOUVEAU-MONDE

LETTRES ÉCRITES PENDANT UN SÉJOUR DE DEUX ANNÉES
DANS L'AMÉRIQUE DU SUD ET A CUBA

PAR

MLLE FRÉDÉRIKA BREMER

TRADUIT DU SUÉDOIS

PAR

Mlle R. DU PUGET

MEMBRE ASSOCIÉ CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE
DES SCIENCES, ARTS ET BELLES-LETTRES DE CAEN, TRADUCTEUR DES EDDAS,
DES ŒUVRES DE TEGNÈR, DE L'HISTOIRE DE GUSTAF ADOLPHE, ETC.

TOME TROISIÈME

AVEC APPROBATION DE L'AUTEUR

PARIS

LIBRAIRIE DE L'ASSOCIATION POUR LA PROPAGATION
ET LA PUBLICATION DES BONS LIVRES

13 — RUE DE SÈZE — 13



LA

VIE DE FAMILLE

DANS

LE NOUVEAU-MONDE

LETTRE XXXII

Nouvelle-Orléans (Louisiane), 1er janvier 1851.

Bonjour et bon an, ma sœur chérie, mon amie. Puisse cette aurore de la nouvelle année pénétrer plus joyeusement chez toi que dans ma chambre, et le Nord élevé te présenter une terre couverte de neige sur laquelle brille le soleil éclatant! Ah! comme on respire facilement chez nous pendant une journée d'hiver resplendissante de clarté, quand les arbres poudrés à blanc scintillent joyeusement; qu'il est agréable alors de se promener, comme je l'ai fait tant de fois, sur les eaux et les champs du Parc. Que c'était beau! Mais ici, dans ce Sud magnifique, il pleut et bruine continuellement. Le beau temps dont je te parlais dans

ma dernière lettre n'a pas duré. Aujourd'hui il tombe du grésil, la température est humide et froide ; les jeunes arbres de la place Lafayette ont l'air piteux, les feuilles pendent comme des haillons. Cependant je suis parfaitement dans ma chambre claire, agréable, chaude, et sur ma cheminée brille une branche verte, chargée des plus charmantes petites oranges ; à côté sont deux grandes bouteilles contenant du véritable vin de la Louisiane, cadeaux de bonne année qui m'ont été envoyés par de bons et nouveaux amis ; ils m'ont donné ainsi l'été dans ma chambre et dans le cœur.

Parlons maintenant du *Bushkitou*, fête que les Indiens de ces contrées célébraient tous les ans sur les bords du Mississipi, à l'époque où les Européens y pénétrèrent la première fois. C'est suivant moi l'une des plus remarquables fêtes indiennes de l'Amérique du Nord ; elle pourrait bien avoir transmis quelque chose de son sens spirituel à la solennité du jour de l'an de la race blanche.

La fête de Bushkitou tombait à la fin de l'année, se prolongeait pendant huit jours, dont chacun avait sa cérémonie particulière ; mais ils étaient principalement consacrés au jeûne, aux purifications et à la méditation sur soi-même : Il est dit de temps à autre dans une narration au sujet de cette fête : « Ce jour (le troisième, le cinquième et le septième, si j'ai bonne mémoire), les hommes sont assis en silence sur la place. » Les purifications étaient des ablutions où la cendre jouait le rôle principal, et, chose remarquable ! cette cendre devait être apportée aux guerriers par des jeunes filles presque enfants ; il en était de même pour la nourriture qu'ils prenaient dans les intervalles du jeûne. Les hommes, car il n'est point parlé des femmes, exécutaient aussi, à la clarté du feu, des danses de

nuit, durant lesquelles ils se lavaient avec de l'eau chaude où bouillaient certaines plantes et racines, ayant des vertus bienfaisantes. Il paraît que la danse de la septième nuit était la plus symbolique et la plus importante. Le septième jour les hommes sont « assis en silence sur la place. » Le huitième est le dernier grand jour de purification. Les hommes se rendaient alors sur une hauteur près du fleuve, dans lequel ils se précipitaient la tête la première, et plongeaient profondément à diverses reprises. Puis ils sortaient de l'eau, reprenaient leurs vêtements, leurs habitudes et occupations ordinaires. Mais, ce qu'il y a surtout de remarquable, c'est qu'après ces fêtes le passé, c'est-à-dire les mésintelligences, les torts grands ou petits des membres de la tribu devaient être oubliés et considérés comme non avenus. L'homme et la vie étaient censés renouvelés. Quiconque rappelait après ces fêtes un souvenir désagréable ou manifestait de la rancune payait une amende. Le Bushkitou était donc la fête annuelle de la réconciliation et du renouvellement. Qu'il serait beau de pouvoir noyer tous les souvenirs amers dans ce Léthé indien! Le Bushkitou, avec sa volonté intérieure et son travail extérieur, est incontestablement un bon auxiliaire pour y parvenir. Les nations civilisées auraient bien fait de l'adopter.

Une coutume établie aux États-Unis, surtout dans les grandes villes, me paraît être dans sa fleur à New-York et à la Nouvelle-Orléans ; il se pourrait qu'elle tirât son origine du Bushkitou des Indiens. Dans ces deux villes, le jour du nouvel an est considéré comme une sorte de solennité, de renouvellement et de réconciliation. Si une petite piqûre ou une mésintelligence a eu lieu pendant l'année entre deux personnes ou deux familles qui par suite ont cessé

de se voir ou de se parler, — une visite de nouvel an suffit pour tout raccommoder sans explication ; on est tacitement d'accord d'oublier le passé et de considérer la vie comme renouvelée.

Les femmes de la « haute volée » ne sortent pas ce jour-là, et se tiennent en grande toilette dans leurs salons bien éclairés au milieu du jour, pour recevoir les hommes, qui sont chargés de faire toutes les visites et les compliments. J'ai ouï dire que plus d'un jeune homme, favorisé d'un grand nombre de connaissances, tombe malade à la suite de tout le mouvement qu'il est obligé de se donner en entrant et sortant des maisons, en montant et descendant plusieurs centaines d'étages, depuis le matin jusque bien avant dans la nuit.

Une amicale famille de la Nouvelle-Orléans m'a invitée à passer cette journée chez elle, afin d'assister à ce joyeux spectacle ; mais cela m'aurait fatiguée sans me donner ce dont j'avais besoin le jour de l'an. S'il y avait ici un véritable Bushkitou indien, je voudrais en être pour essayer d'oublier. Je me plongerais volontiers à cette intention dans le Missisipi, pourvu que je fusse certaine de — revenir à la surface... La profondeur de la grâce de Dieu deviendra mon Bushkitou. Tandis que le temps gronde et pleure, que le beau monde fait des visites et des compliments, que les cavaliers galants se réchauffent aux sourires des jolies femmes dans des salons éclairés au gaz, je profite du repos que je goûte chez moi pour te parler des événements de ces jours passés, du marché des esclaves, de leur vente à l'enchère dans la Nouvelle-Orléans. Je n'y ai rien vu de particulièrement blessant, — sinon la chose en elle-même, et ne puis m'empêcher d'éprouver une sorte de surprise en voyant qu'un pareil trafic est possible dans une société qui se dit

chrétienne. Il me semble parfois que ce n'est pas vrai et seulement un rêve.

Le marché aux esclaves se tient ici dans plusieurs maisons. On les devine facilement aux groupes de femmes et d'hommes de couleur variés du noir au jaune clair, assis ou debout devant les portes. J'ai visité, conduite par mon aimable docteur, quelques-unes de ces maisons. Dans l'une d'elles, le gardien des esclaves, ou leur propriétaire, était un homme amical, d'une humeur douce, qui tirait vanité du bon aspect de sa marchandise. Les esclaves furent appelés dans une grande salle et placés sur deux rangs. Ils paraissaient bien nourris et bien habillés, mais des personnes de la ville m'ont dit que leur apparence est bien différente quand ils arrivent ici après des marches pénibles, enchaînés deux à deux et formant de longues files.

J'ai remarqué parmi les hommes des figures réellement athlétiques, des visages bons, des fronts qui l'étaient aussi et remarquablement larges et droits. La moindre parole ou plaisanterie amicale appelait sur ces visages un sourire lumineux rempli de bonhomie, et dans ces larges bouches brillaient de belles dents blanches ressemblant à des perles. Un nègre surtout, — on en demandait deux mille dollars, — m'inspira de la confiance, et je dis à haute voix « que ce garçon me plaisait, que nous deviendrions, j'en étais certaine, de bons amis. — Oh! oui, Mame! » dit-il avec un éclat de rire amical. Parmi les femmes, peu nombreuses comparativement aux hommes, — soixante-dix à quatre-vingts, — se trouvaient plusieurs mulâtresses claires. Un monsieur prit l'une des plus jolies par le menton, lui ouvrit la bouche pour examiner son palais et ses dents, sans plus de cérémonie que s'il s'agissait d'un mouton ou d'un cheval. A sa place, j'aurais mordu, je crois, le pouce de cet homme,

tant je me sentais irritée de sa manière de procéder, tandis qu'évidemment il n'y trouvait, ainsi que la mulâtresse, rien de blessant. C'est la coutume ici. Mes questions à cette pauvre marchandise humaine se bornaient principalement à demander aux esclaves d'où ils venaient. La plupart arrivaient du Missouri et du Kentucky; leur gardien m'accompagnant constamment, il m'était impossible de leur demander des détails biographiques, et, dans tous les cas, je n'aurais pas été certaine ici de la vérité de ceux que j'aurais pu obtenir.

Dans une autre de ces maisons à esclaves, j'ai vu un homme dont je n'oublierai pas l'aspect et l'expression, quand je vivrais un siècle encore. Les esclaves paraissaient être sa propriété; mon compagnon lui demanda la permission, pour moi et pour lui, de les voir; il y consentit, mais d'un air, et en me lançant un regard terrible, comme s'il eût voulu me pulvériser. C'était un homme d'une taille herculéenne et d'une beauté extraordinaire; il avait une tête de Jupiter, mais la majesté et la douceur étaient remplacées par une dureté véritablement épouvantable. On aurait pu parler justice et humanité à une dalle aussi bien qu'à cet homme. L'expression roide de ses yeux bleu foncé, ses lèvres fortement serrées, annonçaient qu'il avait mis le pied sur sa propre conscience et un terme à toute espèce de doute et d'hésitation; qu'il bravait le ciel et l'enfer; qu'il lui fallait de l'argent; que, s'il avait pu briser dans sa forte main l'humanité entière pour la métamorphoser en argent, il l'eût fait avec plaisir. Le monde entier n'était pour lui qu'un moyen d'avoir de l'argent; peu lui importait qu'il croulât, pourvu qu'il pût rester assis sur ses ruines, en étant un homme riche, l'unique homme riche et puissant de la terre. Si j'avais voulu peindre l'égoïsme complet et

achevé, cette belle tête m'aurait servi de modèle. Son expression sombre et son manque de lumière étaient d'autant plus plus frappants, que son teint était clair, que ses joues un peu creuses portaient de jolies roses. Cet homme paraissait avoir cinquante ans environ.

Après avoir vu trois de ces maisons à esclaves et une des chambres où l'on tient ces derniers pendant la nuit (il ne s'y trouve pas de lits, de chaises ni de tables), je suis allée à l'hôpital de la Nouvelle-Orléans. C'est un grand établissement qui me paraît bien dirigé. Il s'y trouvait quelques cholériques, une jeune fille et un jeune homme mourants. Je posai ma main sur leur front, ils ne la sentirent pas; le dernier sommeil les avait déjà touchés.

J'ai dîné ce jour-là, 30 décembre, chez mon compatriote M. Schmidt; il voulait me régaler d'un véritable dîner de Nouvelle-Orléans et surtout du potage favori de la Louisiane appelé « gumbo, » fait avec les grains d'une espèce de sagou. Madame Schmidt, jolie, aimable et simple de manières, n'avait jamais vu une femme auteur et paraissait un peu étonnée de trouver une créature humaine tout comme une autre dans celle qu'elle recevait.

Le dîner à la façon de la Nouvelle-Orléans était recherché, bon, et le *gumbo* la plus exquise de toutes les soupes du monde, véritable élixir de vie de l'espèce la plus solide. Quiconque a mangé du gumbo peut abaisser les yeux avec orgueil sur le potage à la tortue le plus vrai. Après le dîner, mon aimable hôtesse, sa sœur et moi, nous causâmes agréablement auprès de la cheminée. J'éprouvai du plaisir à m'entretenir avec cette aimable femme si naturelle, à l'entendre parler français.

Le soir j'ai pris le thé chez une famille Callendar. L'affliction profonde causée par la perte de deux enfants don-

nant les plus belles espérances paraît avoir accablé le père et presque brisé le cœur de la mère; une seule fille, délicieuse jeune personne, est restée.

Le 31 décembre, je suis sortie (toujours pluie, humidité et froid), bras dessus bras dessous avec le docteur, pour assister à une vente d'esclaves aux enchères qui avait lieu non loin de ma demeure, dans l'un des moins vastes emplacements où elles ont lieu à la Nouvelle-Orléans. Le plus grand est une magnifique rotonde, dont la voûte somptueuse serait digne de retentir des chants de la liberté. J'y suis allée une fois avec M. Harrison pour assister à une grande vente d'esclaves; nous arrivâmes trop tard.

Nous entrâmes, le docteur et moi, dans une grande salle malpropre, passablement humide et froide, au rez-de-chaussée d'une maison où une foule de gens étaient réunis. Une vingtaine d'hommes ayant l'air de messieurs se tenaient debout en demi-cercle autour d'un tabouret élevé couleur de boue et vide pour le moment. Le long du mur étaient quelques noirs, hommes et femmes, silencieux et graves. Toute l'assemblée gardait le silence, on aurait dit qu'un nuage gris et lourd reposait sur elle; par la porte ouverte sur la rue, on entendait tomber la pluie. Les messieurs me fixaient avec des regards obliques, sombres, et me souhaitaient probablement au pôle nord. Quelques autres entrèrent rapidement; l'un d'eux, grand, un peu gras, était évidemment un « bon vivant. » Il monta sur le tabouret de vente. On voyait qu'il sortait de déjeuner, car il en avalait gaiement les derniers morceaux. Il prit le marteau, et, s'adressant à l'assemblée, lui parla à peu près ainsi :

« Les esclaves que nous allons vendre *n'importe àqu el prix* forment une petite partie des esclaves de maison ap-

partenant à un seul maître. Celui-ci, s'étant rendu caution pour un de ses amis qui vient de faire faillite, est obligé, pour ne pas déshonorer sa signature, de vendre quelques-uns de ses fidèles serviteurs. Ce n'est donc point par suite des fautes qu'ils auraient commises ou autres défectuosités que ces esclaves sont vendus. Ce sont des serviteurs fidèles et parfaits, une nécessité impérieuse a pu seule décider leur maître à s'en séparer. Ils valent un prix des plus élevés; quiconque les achètera peut être certain que cette acquisition augmentera le bien-être de sa maison. »

Puis il fit signe à l'une des femmes d'approcher, et lui donna la main pour monter sur le tabouret, où elle resta debout à côté de lui. C'était une grande mulâtresse, bien faite, d'un extérieur agréable quoique triste, d'un maintien remarquablement timide et noble. Elle tenait dans ses bras un tout jeune enfant endormi, qu'elle regarda continuellement la tête baissée pendant la vente, et portait une robe grise montante ; un mouchoir jaune pâle à carreaux bruns était noué en bandeau autour de sa tête. Le commissaire se mit à faire devant l'assemblée l'éloge de toutes les bonnes qualités de cette femme, de ses talents et de sa capacité, de son caractère, de son bon esprit, de son amour de l'ordre, de son habileté extraordinaire à soigner une maison, de sa piété, et ajouta que l'enfant, ne devant pas en être séparé, augmentait sa valeur. Puis il cria à haute voix :

« Eh bien, messieurs, combien pour cette femme véritablement supérieure, distinguée, etc., etc., et son enfant ? »

Et, en même temps, le bras, l'index tendus, il indiquait chacun des hommes debout autour de lui, qui répondaient

de temps à autre à son exclamation par un bref et silencieux mouvement de tête. Il continuait à crier :

« Offrez-vous cinq cents dollars, monsieur? On me les a déjà proposés pour cette femme et son enfant. Il ne faut pas y songer, elle vaut le double avec son enfant. Cinq cent cinquante! six cents! six cent cinquante, six cent soixante-dix! Mon cher monsieur, pourquoi ne pas dire de suite sept cents dollars pour cette femme extraordinaire, supérieure, et son enfant? Sept cents dollars est un prix de voleur; elle n'aurait pas été vendue à ce prix si son maître n'avait pas éprouvé un malheur, » etc., etc.

Le marteau tomba lourdement, la femme était vendue, ainsi que son enfant, pour sept cents dollars, à l'une des sombres et muettes figures placées devant elle. Cet homme est-il bon ou mauvais? sera-t-elle avec lui dans un esclavage supportable ou affreux? dans quelle partie du monde la conduira-t-il? La femme et la mère vendue de la sorte le savait aussi peu que moi. Et le père de son enfant, où était-il?

D'un air abattu mais résigné, les yeux toujours fixés sur son enfant endormi, la jolie mulâtresse descendit du tabouret pour se placer contre le mur du côté opposé. Une jeune fille nègre très-noire, la tête entourée d'un joli mouchoir jaune coquettement arrangé et dont les deux bouts formaient comme deux petites ailes de chaque côté de sa tête, lui succéda. Elle était fort gentille et agréable de figure, ses yeux se promenaient vaillamment et avec curiosité sur l'assemblée. Le commissaire exalta de même son mérite et cria ensuite : « Combien pour cette jeune fille véritablement charmante? » Elle ne tarda point à être vendue trois cent cinquante dollars, si ma mémoire est exacte.

Ce fut ensuite le tour d'un jeune homme. Il était mu-

lâtre, avait « une très-bonne figure exprimant la douceur, la délicatesse des sentiments ; domestique dans la maison de son maître, il avait été élevé par lui, en était fort aimé, et le méritait ; en un mot c'était un jeune homme parfait. » Il fut vendu cinq ou six cents dollars.

Puis vint une femme plus âgée, de ces bonnes et agréables figures qu'on rencontre si souvent dans la population noire ; on voyait à ses manières qu'elle aussi avait été au service d'un bon maître, habituée à être traitée avec douceur, ce qui l'avait rendue douce et heureuse. Tous ces esclaves, à l'exception de la jeune fille à l'air étourdi plutôt que bon, paraissaient accoutumés à une vie de famille toute d'amour.

Quel sera leur sort maintenant ? S'ils sont tombés en de mauvaises mains, la différence entre le présent et le passé leur semblera bien dure, affreuse ! à la mère surtout, dont toute l'âme était concentrée sur son enfant et qui le verra vendre bientôt peut-être !

Il n'est pas de sermon, de discours abolitionniste, qui puisse saper plus énergiquement que cette vente l'institution de l'esclavage !

Le maître étant bon, les serviteurs aussi étaient bons et dévoués ; cependant ils ont été vendus au premier venu qui a bien voulu les acheter comme des animaux dépourvus d'âme !...

Le soir.

Le premier jour de l'an est fini. Moi aussi, j'ai eu la visite de quelques hommes polis qui m'étaient inconnus jusque-là. Parmi eux, je me souviens avec un plaisir par-

ticulier de deux frères du nom de Duncan, banquiers dans cette ville, hommes sérieux et de cœur, remarquables, dit-on, par leur amour fraternel et leur esprit national. Mon compatriote, M. Schmidt, est venu causer avec moi ce soir. Il habite depuis longtemps la Nouvelle-Orléans, connaît beaucoup de choses, est ouvert, communicatif, sa société m'est fort profitable.

Ma vie dans cette maison est des plus charmantes. J'ai réellement joui de ce mauvais temps, parce qu'il m'a donné le loisir de dessiner et de lire; le dessin est un véritable délassement pour moi. J'ai fait le portrait de quelques-uns de mes amis et peint celui de ma petite servante, jolie et sombre mulâtresse. Elle a de beaux yeux, un mouchoir jaune noué sur le front comme les négresses de la Louisiane ont l'habitude de le porter. Elle a été jusqu'ici, comparativement, une esclave heureuse.

« Tes maîtres ont-ils été bons envers toi? lui demandai-je.

— Ils ne m'ont jamais adressé une parole dure, Mame, » répliqua-t-elle.

Dimanche 5 janvier.

Vite et succinctement quelques mots sur — mes faits et gestes, sur les choses qui m'ont occupée ces derniers jours.

Hier, dans la matinée, j'ai visité les prisons de la ville, accompagnée par le directeur et quelques magistrats distingués. Les soins extérieurs donnés aux prisonniers m semblent bons; l'ordre et la propreté dominent ici comme partout où la race anglo-américaine fait la loi. Relativement à l'ordre intérieur, je me souviens de ce qui suit :

J'ai visité plusieurs chambres où des femmes accusées de grands crimes étaient détenues en attendant qu'elles en fissent l'aveu. Leurs vêtements annonçaient des moyens beaucoup au-dessus de la pauvreté, mais leur extérieur parlait de l'empire des passions violentes et basses. J'ai remarqué plus spécialement une femme accusée de meurtre (par jalousie) sur la personne de son mari : elle avait un air fort insolent et arrogant. Toutes ces femmes parlaient de leur innocence, se plaignaient de l'injustice des hommes. Elles avaient chacune leur chambre et jouissaient en commun d'une terrasse qui longeait la muraille du côté de la cour. Sur cette terrasse étaient assises ensemble quelques négresses qui se chauffaient au soleil. Leur expression était si bonne, si pacifique, une couple de jeunes filles surtout portaient tellement le sceau de l'innocence et de la bonhomie, que je demandai avec un peu de surprise : « Pourquoi sont-elles ici ? Quel mal ont-elles fait ?

— Aucun, me répondit-on. Leur maître s'est rendu caution pour un homme qui a fait faillite, et, afin que ses créanciers ne lui prissent pas ses esclaves pour les vendre aux enchères, il les a déposés ici jusqu'au moment où il pourra les reprendre.

— Vous voyez, ajouta l'un des magistrats, que c'est afin de les protéger et pour leur bien qu'elles ont été mises ici.

— Combien de temps pourront-elles y rester ? demandai-je en songeant au *bien* que ces femmes peuvent retirer de leur contact journalier avec les « dames innocentes, » accusées des plus grands crimes.

— Fort peu de temps, quinze jours, au plus trois semaines. »

L'une des jeunes négresses sourit avec mélancolie et un peu ironiquement. « Quinze jours! dit-elle; nous sommes ici depuis deux ans. »

Je regardai le magistrat, il avait l'air tant soit peu embarrassé. « Ah! c'est singulier, fort extraordinaire... une circonstance tout à fait exceptionnelle... très-rare!... » Et il se hâta de m'emmener.

Encore et toujours même injustice envers des créatures humaines, parce qu'elles ont — la peau noire.

Immédiatement après le dîner, je suis allée voir l'asile catholique des orphelines pour deux cents petites filles, élevées par quinze sœurs de la Miséricorde. C'est un joli établissement fort bien tenu. A peine rentrée, on est venu me prendre pour aller à l'Opéra français. On donnait *Jérusalem* de Verdi; l'exécution en a été très-bonne. La prima donna, madame D..., est une grande favorite du public, et le mérite par sa belle figure, la noblesse de ses manières, un talent musical remarquable, quoique sa voix ne soit pas forte. Ses mains et ses bras sont d'une beauté rare et leurs mouvements en harmonie avec le chant.

La scène la plus intéressante pour moi n'était pas cependant sur le théâtre, mais dans la salle, où les dames de la Nouvelle-Orléans, assises dans les loges et au balcon, la faisaient ressembler à un parterre de roses blanches. Elles portaient toutes des robes de gaze blanche, avaient la poitrine et les bras, souvent fort beaux, nus, la tête découverte ou ornée de fleurs. Toutes étaient très-pâles, sans avoir l'apparence de la mauvaise santé. Beaucoup de jeunes personnes fort jolies avaient des traits fins, des visages ronds comme les enfants. La *beauté* proprement dite était rare ici comme partout. Le fard blanc, dont les femmes font en général usage dans cette ville,

donne beaucoup de douceur au teint, mais il est souvent trop visible. Je ne m'oppose aucunement à ce que dans la vie de société on se rende jolie autant que possible ; mais il faut le faire avec adresse et bien, si on ne veut pas qu'il en résulte un effet désagréable.

J'étais dans une loge de face, invitée par M. Day, un ami de Harrison, et très-bon musicien. Par suite de la chaleur et des fatigues de la journée, j'avais mal à la tête, mais je tenais tant à me bien porter le lendemain matin, pour aller voir avec Harrison le « marché français, » que l'énergie de la volonté et du café très-fort me guérirent. J'ai donc pu me diriger à six heures, avec mon cavalier, vers la partie française de la ville.

Le marché français est dans tout son éclat chaque dimanche matin, et cette disposition prouve la différence qui existe entre le caractère national français et celui des Anglo-Normands, ceux-ci considérant un semblable marché comme une violation du sabbat.

Le marché français est l'une des scènes les plus animées et les plus pittoresques de la Nouvelle-Orléans. On se croirait transporté dans un vaste marché parisien, avec cette différence que l'on voit ici des gens de diverses nations, qu'on y entend parler divers idiomes, qu'on y voit une grande quantité de produits de zones différentes. Il s'y trouve des Anglais, des Irlandais, des Allemands, des Français, des Espagnols, des Mexicains, des nègres, des Indiens. La plupart des vendeurs sont des créoles noirs (ou indigènes), ils ont l'animation et la gaieté françaises, parlent bien cette langue, et maint individu m'adressa, avec le plus joyeux sourire, un « bonjour, madame, bonjour, madame ! » tandis que je me promenais entre les étalages

couverts d'oiseaux, de fruits, de fleurs, de pain, de pâtisseries, de gruau, de légumes, d'une foule innombrable de bonnes choses. Le tout, arrangé avec élégance et ordre, rendait témoignage de la surabondance des biens de la terre et donnait lieu de penser involontairement qu'il serait impossible de souffrir de la faim sur notre globe si toutes choses y étaient bien ordonnées. Les étalages de fruits présentaient un véritable luxe. On y voyait briller beaucoup de fruits des tropiques, complétement nouveaux pour moi. Deux à trois mille personnes environ, acheteurs et vendeurs, étaient en mouvement dans ce marché, si bien ordonné et si joyeusement animé, qu'il était impossible de ne pas en être amusé. On déjeunait, on causait, on riait absolument comme dans les marchés de Paris, à haute voix, en badinant; les noirs surtout, ces enfants des tropiques, rayonnaient d'une joyeuse vie. Le tout représentait une véritable scène méridionale imprégnée de soleil, d'animation, de gaieté et de bonne humeur.

Les Indiens se tenaient sur les limites extérieures de la place du marché. De petites filles assises à terre, enveloppées dans leurs couvertures avec un air grave et roide, tenaient les yeux baissés sur des linges étendus devant elles, où quelques racines et plantes sauvages apportées par elles étaient exposées en vente. Derrière elles et en deçà du marché, des petits garçons indiens tiraient avec leurs arcs des flèches en l'air, pour engager les blancs de leur âge à faire l'acquisition de ces armes joujoux. Les garçons rouges, le front orné de plumes et de quelques rubans de couleurs éclatantes, présentaient un grand contraste avec les petites filles pâles, timides et non parées. Ces enfants appartenaient aux tribus des Choctaws et des

Chickasaws, dont plusieurs familles habitent encore la Louisiane occidentale et l'Alabama.

Nous quittâmes, Harrison et moi, cette joyeuse scène au soleil levant et en nous désaltérant avec de délicieuses oranges; nous rentrâmes en longeant le port, sur lequel d'immenses barriques de sucre étaient rangées.

Plus avant dans la journée, je suis allée à l'église. Le prédicateur, homme de génie, à ce qu'on disait, prêcha l'amour des hommes — d'une manière païenne, en citant les paroles d'un Romain célèbre : « Si quelqu'un ne prend pas plus de soin de son prochain que de ses bestiaux et de ses esclaves, il ne mérite pas qu'on dise de lui : C'est un homme bon. »

En voilà assez sur le sermon et le prédicateur, qui n'était pas sans talent, surtout quant au débit; il y joignait cependant de trop grands gestes.

Dans l'après-midi, M. Geddes m'a menée voir les cimetières français. C'était véritablement une « ville des morts, » avec rues et places, formées par des chapelles, des tombes en pierres, toutes à une certaine élévation du sol, très-chargé d'humidité. Du reste, point d'arbres, ni pelouses, ni verdure, excepté autour de quelques tombes isolées ; pas de fleurs, rien de ce qui rend témoignage de la vie, d'un souvenir d'amour. Tout était mort, pétrifié, désert, on n'y voyait pas non plus de promeneurs. Je ne continuai pas moins d'avancer entre ces tombes et ces chapelles en pierres ; un ciel bleu se voûtait au-dessus de la ville des morts. Je traversai trois immenses places formées par des tombeaux. C'était le plus grand contraste qui se puisse imaginer de la scène du matin.

Demain j'irai avec M. et madame Geddes à Mobile, dans l'Alabama, où je suis invitée par madame Walton Le Vert,

dont j'ai souvent entendu parler comme d'une ravissante « Belle, » fort célèbre dans le nord et le sud des États Unis. Nous traverserons en bateau à vapeur le lac de Pontchartrain, pour entrer dans les eaux du golfe du Mexique, sur le bord duquel est située Movilla, aujourd'hui Mobile.

Mobile (Alabama), le 8 janvier.

L'été, l'été, complète chaleur de la Saint-Jean, mon Agathe. Ah! que n'ai-je une baguette magique pour te transporter au centre de cet air ou pour te l'envoyer; il te rendrait immanquablement la santé, et tu te sentirais heureuse comme je le suis maintenant. Depuis le 5 janvier, où le temps est devenu délicieux, je marche avec une sorte d'étonnement causé par cet air si suave.

Lundi, dans l'après-midi, je suis partie de la Nouvelle-Orléans en compagnie de M. Geddes et de son aimable femme. La soirée et le coucher du soleil furent magnifiques sur le grand lac de Pontchartrain. Les planteurs de la Louisiane possèdent de belles villas remplies de luxe avec jardins analogues sur ses rives basses. La « *Floride* » sur laquelle nous traversions ce lac calme et limpide, était la fleur des bateaux à vapeur. Sa beauté et ses ornements étaient encore dans leur première fraîcheur, et M. Geddes, copropriétaire du navire, n'a pas voulu me laisser payer ma traversée.

Nous jouissions de cet air délicieux, de ce magnifique ciel du soir; nous fûmes bien nourris, nous dormîmes parfaitement et vîmes le lendemain matin le soleil briller sur Mobile.

Madame Le Vert vint me prendre en voiture. C'est une

femme petite, jolie, ressemblant d'une manière frappante à madame L... par l'extérieur, les manières et le parler, mais il y a moins d'acier dans sa nature. On m'avait beaucoup parlé de sa vivacité et de sa grâce, je fus donc surprise de découvrir sur son visage la trace évidente d'un profond chagrin. Dans l'espace de deux ans elle avait perdu, coup sur coup, son frère et deux enfants. Depuis lors, madame Le Vert a renoncé au monde, dont elle était l'ornement, à toutes ses vanités. Elle s'est enfermée dans ses appartements, y a passé plusieurs mois en pleurant constamment. La visite de madame Worthly Montague à Mobile, son amabilité, sa sympathie pleine d'âme, tirèrent madame Le Vert de son état de mélancolie, et elle se remit insensiblement; mais elle est encore en deuil, comme morte aux plaisirs du monde, et ne croit pas avoir la force de surmonter jamais le chagrin qui l'a pour ainsi dire écrasée. Cependant elle rit parfois de tout son cœur, mais on voit à ses yeux qu'elle a beaucoup pleuré.

Hier, dans l'après-dînée, elle m'a fait faire en voiture une belle promenade à travers une forêt de magnolias, sur les bords du golfe du Mexique. Le magnolia est un laurier dont le feuillage, de couleur foncée, est toujours vert. Il est irrégulier dans sa forme, grand, a une couronne presque constamment arrondie et touffue. De longues lianes descendent comme des voiles de ses bras forts et noueux entre les grottes formées par son feuillage. C'est un arbre romantique au plus haut degré, et, quand il fait éclore ses fleurs blanches embaumées, il rappelle un poëme de Byron.

L'air était délicieux. Les vagues du golfe se brisaient mollement et largement contre le rivage avec un grand murmure comprimé. La forêt était silencieuse, fraîche et verte : je me reposais, je respirais, je jouissais en harmo-

nie profonde avec la scène naturelle qui m'entourait et l'aimable jeune femme assise à mon côté.

Le soir je suis allée au spectacle, invitée par le directeur, qui a eu la politesse de mettre une loge à ma disposition pendant mon séjour à Mobile. Dans une pièce intitulée la « *Fille des Étoiles,* » j'ai vu avec beaucoup de plaisir une actrice fort jeune, douée d'un talent extraordinaire, mademoiselle Julie D... ; à ma grande surprise elle m'a fait répandre des larmes.

Du 8 au 12 janvier.

Belles et paisibles journées! La ville, ses habitants, le temps, tout me plaît à Mobile, j'y végète admirablement, et demeure chez madame Waltom, mère de madame Le Vert ; c'est une femme excellente, d'un certain âge et veuve du précédent gouverneur de la Floride. Son foyer est lumineux et calme ; il en est de même de l'aspect et des manières de ses nègres. Je fais tous les matins une promenade dans un camp d'Indiens Choctaws en dehors de la ville et m'amuse extrêmement à étudier la vie et les coutumes de ces sauvages. Pour m'y rendre, je monte la rue du Gouvernement, la principale rue de la ville ; elle est large et droite, c'est une allée formée par de jolies villas entourées d'arbres et de jardins. Des orangers chargés de fruits resplendissent au soleil, qui de tous les jours fait autant de belles journées d'été.

Le camp indien se compose de treize huttes en écorces, ressemblant à nos échoppes de marché, mais entièrement ouvertes d'un côté, du moins pendant le jour. L'intérieur de ces huttes est de la plus grande pauvreté. L'activité et les soins des habitants ne paraissent avoir d'autre but que

l'estomac. J'y suis allée à différentes heures et je les ai toujours trouvés mangeant ou préparant de quoi manger. Ce matin ils déjeunaient avec des oranges, qui me semblaient avoir été apportées en grande quantité dans le camp. Je présume qu'elles n'étaient pas des plus saines. Mais les hommes rouges, dévorant ces jolis fruits sur la lisière de la verte forêt éclairée par le soleil, formaient une scène très-gaie. Il y a constamment du feu allumé devant les huttes, et auprès du feu sont assises de vieilles femmes racornies, à cheveux gris, ayant tout l'extérieur de véritables sorcières, occupées soit à tourner quelque chose sur le feu, soit à chauffer leurs maigres mains, et paraissant vouloir s'envelopper autant que possible de fumée. Les enfants assis par groupes autour du feu, ou courant sur le gazon et jouant à la balle, sont jolis, vifs. Ils ont de beaux yeux noirs. Les jeunes femmes, parfois très-parées de bracelets et de colliers, ont différents ornements peints sur les joues. On rencontre constamment sur la route qui conduit à la ville des Indiennes portant sur le dos de grands paniers remplis de menues branches de pin inflammables qu'elles vont y vendre. Le panier est soutenu au moyen d'un ceinturon fixé autour du front, comme chez les Indiennes du Minnesota. Les hommes sont dans ce moment à la chasse dans les montagnes de l'Alabama ; mais quelques-uns d'entre eux, restés ici, se sont fait entre les arbres un paravent de branches et de feuillages, derrière lequel ils s'habillent, se peignent et se parent. Ils portent des anneaux au nez et se vêtissent avec élégance. L'un de ces Indiens, jeune homme remarquablement joli, portait ses cheveux en longues boucles tombantes sur ses épaules. J'ai fait le portrait d'une couple de jeunes filles. Elles paraissent vigoureuses, gaies, et ressemblent pour les traits

à des Juives, c'est-à-dire à celles qui ont le nez un peu large et plat.

On fait l'éloge de la fidélité de ces Indiens, de leur exactitude à tenir une parole donnée. Il paraît qu'en remontant la rivière de l'Alabama on en trouve encore beaucoup à l'état sauvage. Il en est de même d'une partie considérable de cet État, sous le rapport de la nature, aussi bien que des mœurs de ses colons blancs. L'Alabama est un État jeune, sa constitution date de 1819. Il a adopté l'institution de l'esclavage, la plus propre à enrayer le développement intellectuel et matériel. L'esclavage enchaîne les maîtres blancs aussi bien que leurs serviteurs noirs.

Mobile a aussi son marché aux esclaves, mais je n'y ai vu que des jeunes filles mulâtres dont on n'avait pu se défaire ailleurs ; elles paraissaient lentes et indifférentes.

Je suis allée plusieurs fois au spectacle, où mademoiselle D... m'a toujours amusée et m'a toujours plu. Elle est venue un soir chez madame Le Vert, ainsi que le reste de la société des acteurs. J'ai vu aussi, dans la même maison, une grande partie de la haute société de Mobile, et jamais autant de jolies femmes réunies. Quelques-unes d'entre elles étaient des États de New-York, elles annonçaient la vie intelligente qui distingue particulièrement ces États.

Je me souviens également avec plaisir des quelques hommes âgés et fonctionnaires dans l'Alabama, ils étaient sensés et lucides sur toutes les questions, excepté celle de l'esclavage. Parmi les hommes jeunes, il faut que je te présente comme mon ami particulier M. Reynolds, poëte et auteur dramatique de talent. Il m'a accompagnée dans bon nombre de mes courses ; son excellent cœur et sa conversation sans prétention m'ont fait passer des moments fort agréables. Il a arrangé pour la scène quelques

uns des événements historiques de son pays ; l'un de ses drames « *Alfred et Inez, ou le siége de saint Augustin,* » sera emporté par moi comme lecture de voyage.

Parlons maintenant de madame Le Vert. Je l'ai réservée pour la bonne bouche, parce qu'elle a su se glisser jusqu'au fond de mon cœur.

Qu'il est agréable d'aimer, de dire : Voilà une personne qui me plaît ! Il est singulier, en vérité, que cette femme du monde dont j'ai entendu parler comme d'une « Belle, » et de l'un des plus jolis ornements de la société, me soit devenue presque aussi chère qu'une sœur cadette. C'est parce qu'elle est très-bonne, parce qu'elle a beaucoup souffert, parce que, sous la surface du monde, se trouve une raison parfaite et pure fort rare, un cœur qui peut aimer, se dépouiller de toute vanité, pour faire plaisir à ceux quelle aime. Sans le vouloir et tout naturellement, nous nous sommes trouvées ensemble comme si nous nous étions toujours connues. Madame Le Vert prétend que je lui donne la nourriture intellectuelle dont elle a besoin.

Si tu avais envie de connaître l'idéal d'une maîtresse avec son esclave, il faudrait pour cela que tu visses Octavie Le Vert et Betzy, sa femme de chambre, jolie et spirituelle mulâtresse. Betzy ne pourrait vivre sans sa maîtresse, sans arranger tous les jours ses cheveux à la Marie-Stuart ; la voir jolie, gaie, admirée, c'est la vie et le bonheur de Betzy. Elle a voyagé avec Octavie dans les États-Unis. Quand on la met sur ce chapitre, quand elle peut raconter combien sa maîtresse a été ravissante, admirée, adorée, alors Betzy est dans son élément ; mais elle ajoute : « Hélas ! madame n'est plus la même. Autrefois elle avait de si jolies roses, — vous auriez dû les voir... Non elle n'est plus

la même depuis ce chagrin! » Et les yeux de Betzy se mouillent de larmes.

Malgré l'amour dévoué de l'esclave et quoique madame Le Vert ne voie dans sa maison et celle de sa mère que des esclaves heureux, elle fait cependant partie des personnes dont le bon cœur et la raison n'ont point été égarés ni trompés relativement à ce qui est bien ou mal. Elle exprime simplement et avec gravité, toutes les fois que l'occasion s'en présente, sa conviction que « l'esclavage est un mal. » Nous sommes sur ce chapitre d'un accord parfait.

Nous avons fait le projet d'aller ensemble à Cuba ; c'est pourquoi nous partirons de bonne heure demain pour la Nouvelle-Orléans, afin de nous embarquer le 14 au matin sur le bateau à vapeur le « *Pacific* ». Les palmiers de Cuba rafraîchiront le visage d'Octavie, fatigué par les larmes, et appelleront de nouvelles roses sur ses joues; ses yeux jolis et beaux reprendront leur éclat en se levant vers ce ciel sans nuage, — et nous causerons ensemble avec calme de ce qui pourra la rendre heureuse et plus gaie que par le passé, quand je ne serai plus auprès d'elle. Tel est mon êve et mon espoir.

Avant de m'éloigner de la jolie ville où je me suis si bien trouvée, je te dirai que l'Alabama est un État à coton; qu'il a, au sud, des plantations, des terres sablonneuses, d'importantes forêts de pins, et, au nord, de jolies montagnes (les monts Alleghany s'abaissent et finissent ici) et des prairies. On fait l'éloge de la contrée qui longe ses cours d'eau navigables, et surtout de la rivière de Mobile, qui conduit à Montgommery, la capitale politique de l'Alabama. J'ai été fort tentée de la remonter, mais le temps, le temps... Les chemins de fer, les bateaux à vapeur, les écoles, les universités, commencent à répandre la lumière

et une vie fraîche dans les États à esclaves, dont les citoyennes blanches paraissent prendre l'habitude çà et là de chercher une jouissance vitale plus haute en se frottant les gencives avec du tabac en poudre très-fort; d'où il résulte une sorte d'enivrement propre à donner de l'animation aux sentiments et à la conversation.

Adieu, jolie et amicale Mobile!

Adieu, mon Agathe chérie, la première fois que je t'écrirai, ce sera de Cuba!

Nouvelle-Orléans, 15 janvier.

Hélas non! le voyage de Cuba n'a pas eu lieu cette fois. Le départ de Mobile s'est effectué sous les meilleurs auspices; Octavie était gaie. Pour la première fois depuis son grand chagrin, elle allait s'éloigner de sa maison et voir des objets nouveaux; nous étions contentes mutuellement d'être ensemble. Le bon docteur Le Vert avait fait cadeau à sa femme d'une somme d'argent considérable, afin qu'elle pût se bien amuser à Cuba. La mère d'Octavie, ses deux petites filles, lui dirent adieu avec amour, et en espérant la voir revenir heureuse. Betzy était de la partie, car elle parle espagnol aussi bien que sa maîtresse, et celle-ci ne peut se passer de Betzy, qui fit avec zèle et activité tous les préparatifs du voyage. Nous montâmes à bord le matin; le soleil se leva avec magnificence sur le lac de Pontchartrain. Nous voguâmes toute la journée avec calme, assises dans la cabine de madame Le Vert au milieu des fleurs, la fenêtre ouverte, et humant l'air balsamique, li-

sant à haute voix ou causant tranquillement. C'était charmant! Le soir il y eut clair de lune magnifique. Nous nous tenions sur le pont; quelques messieurs se joignirent à nous, se présentèrent eux-mêmes ou se firent présenter par d'autres, et formèrent bientôt un cercle autour d'Octavie, dont la conversation facile et gracieuse exerce partout une puissance attractive. Nous nous couchâmes tard. Au milieu de la nuit, je m'aperçus que nous nous arrêtions brusquement. Je me levai et regardai par la fenêtre. La lune brillait sur le lac, uni comme une glace. Nous étions engravés. Il était une heure du matin, et il fallait être à six heures à la Nouvelle-Orléans pour nous embarquer à neuf sur le « *Pacific* ». Tel était notre plan; mais nous restâmes immobiles jusqu'à une heure le lendemain en attendant que le flux vînt nous dégager. Nous avions donné dans un banc de sable.

Cette journée fut aussi belle que la précédente. Certaines appréhensions redoutables concernant le dîner ayant été dissipées par les soins de quelques messieurs qui s'étaient fait conduire à terre dans un bateau à rames pour chercher des vivres, et avaient rapporté de quoi faire un repas des plus délicats et surabondant, ce petit contretemps nous parut moins désagréable. Le voyage à Cuba se trouve remis à une époque indéterminée, et ce retard m'obligera probablement à le faire seul, Octavie ne pouvant pas s'absenter aussi longtemps de chez elle.

Ce fut à dix heures du soir seulement que nous pûmes prendre terre. Il n'y avait pas de convoi de chemin de fer à notre disposition pour nous conduire à la Nouvelle-Orléans. Un exprès y fut envoyé. Betzy prit soin de nos effets, et deux messieurs, se faisant, avec la véritable galanterie chevaleresque américaine, nos cavaliers, nous conduisirent

dans une maison de campagne près du chemin de fer ; les maîtres étaient absents, ce qui n'empêcha pas de faire bon feu dans une grande salle.

La nuit était des plus belles. Il y avait autour de la maison un grand jardin rempli de plantes à demi tropicales du genre des palmiers. Je n'en avais pas encore vu de cette espèce, et passai la plus grande partie de mon temps jusqu'à minuit à errer au milieu de ces plantes rares que le clair de lune rendait plus belles encore en les éclairant de sa lumière mystique. — Nos aimables chevaliers, s'étant procuré une voiture, nous conduisirent enfin à la Nouvelle-Orléans, où nous arrivâmes à une heure à l'hôtel Saint-Charles ; il était comble. On finit par nous donner des chambres au quatrième. Lorsque j'entrai dans celle d'Octavie, je trouvai madame Le Vert inondée de larmes et jetée sur une chaise ; Betzy debout, au milieu de la pièce, consternée, les yeux fixés sur sa maîtresse ; elle me dit bas à l'oreille, en indiquant Octavie du regard : « Elle a habité cette chambre il y a deux ans avec les deux petites filles, vous savez, et les a habillées ici pour aller à un bal d'enfant!... »

Je soulevai doucement la tête d'Octavie ; elle me dit seulement : « Voulez-vous changer de chambre avec moi ?

—Très-volontiers. » J'aidai Betzy à opérer ce déménagement, et je restai avec madame Le Vert jusqu'au moment où elle fut calme.

Nos chambres étaient presque sous les combles, et je ne pus m'empêcher de mesurer des yeux la distance qu'il y avait de ma fenêtre dans la cour, en songeant au saut que j'aurais à faire si le feu prenait à l'hôtel pendant la nuit ; car il faut toujours s'attendre à un incendie dans

les grandes villes américaines. Je m'arrêtai à la pensée que pareil bond fait par moi serait — le dernier.

Je fus satisfaite et reconnaissante, le lendemain matin, de me trouver paisiblement dans mon lit. Quant à la pauvre Octavie, elle avait passé son temps à pleurer ; mais je parvins, à force de tendresse, à la distraire.

Je la quitterai cette après-midi pour aller habiter une maison particulière qui m'est offerte, au nom de ses cousins, par mademoiselle W., jeune personne du Massachusett. Son individualité et la manière dont elle m'a fait cette proposition m'ont paru si gracieuses, que j'ai accepté sur-le-champ son invitation. Ceci avait eu lieu avant mon départ pour Mobile. Mademoiselle W. est venue dans la matinée, et m'a dit avec son sourire fin un peu malicieux et calme :

« Je crois avoir le droit de vous demander pourquoi vous êtes dans ce lieu. »

Il fallut promettre de me laisser conduire cette après-dînée dans la rue de l'Annonciation et la maison de M. Cooks. Mademoiselle W. est une véritable descendante des pèlerins, sous le rapport de la fermeté de volonté; elle y joint le charme qui la rend irrésistible.

Je me trouve de nouveau avec mes amis, Harrison, M. et madame Geddes; j'irai me promener avec eux dans une heure sur une route faite avec des coquillages, ayant la longueur d'un mille suédois (1); elle descend vers la mer. C'est une des merveilles de la Nouvelle-Orléans. M. et madame Geddes habitent à l'hôtel avec leurs deux enfants durant les mois d'hiver qu'ils passent dans cette ville. Beaucoup de familles font de même, moins par goût pour

(1) Environ deux lieues et demie. (Trad.)

les hôtels que parce qu'il en coûte fort cher en Amérique pour s'établir chez soi, chaque famille voulant, en général, avoir une maison entière. Les jeunes gens qui s'aiment et ne veulent pas attendre, pour se marier, qu'ils soient assez riches pour « monter maison », se logent à l'hôtel. J'ai entendu bien des femmes se plaindre du vide et de l'ennui de ce genre de vie, blâmer son influence sur les jeunes personnes. Elles y trouvent trop de tentation à vivre uniquement dans les plaisirs, la vanité et la frivolité.

Plus tard.

J'ai vu Octavie. Quoique pâle et ayant encore les yeux rouges, elle est redevenue une « Belle » en grande parure, robe de soie noire garnie de dentelles, d'ornements, entourée d'une petite cour d'hommes, et faisant la « conversation » dans l'un des jolis salons de l'hôtel. Ses amis et ses admirateurs ne tarderont pas à lui rendre la gaieté. Je puis la quitter en paix, et me retirer dans un foyer plus paisible avec mon aimable Américaine du Nord. Octavie est une rose, Anne W. un diamant, et madame Geddes une perle fine.

Rue de l'Annonciation, 19 janvier.

Chère Agathe...

Le 21 janvier.

J'ai commencé la ligne précédente le lendemain du jour où je suis venue habiter le bon et paisible foyer de M. et de

madame Cooks, jeunes époux calmes et remplis de douceur, qui paraissent vivre entièrement l'un pour l'autre et pour leurs deux enfants. Le temps a été admirable l'après-dînée et le soir de mon arrivée ici. Je ne puis décrire la suavité de l'air, la limpidité du ciel, la beauté ravissante du soleil, des nuages pendant le jour, de la lune et des étoiles pendant la nuit. Nous étions assises, mademoiselle W. et moi, sur la terrasse, entourées d'oléandres, de magnolias, et nous jouissions de tout cela. Des aloès de haute taille, des juca gloriosa, d'autres arbres et plantes rares brillaient d'un beau vert dans les jardins qui entourent les jolies maisons de cette rue tranquille et champêtre. Je jouissais, en outre, de la conversation de mademoiselle W., de sa manière si fraîche, spéciale, complète, indépendante, de sentir et de juger les choses de la vie, j'y retrouvais le feu comprimé que j'avais vu briller dans ses yeux ; il me réchauffait.

Mais je voulais te raconter ce qui m'a interrompue avant-hier. D'abord le froid, puis — le feu. Le lendemain de mon arrivée dans ce foyer, ayant été mauvais et froid, m'a rendue tellement irritable, que je me félicitais du bonheur de n'avoir point d'esclaves, et par conséquent de ne pas être tentée d'épancher ma fâcheuse humeur sur elles. Je n'ai jamais compris, avant mon séjour en Amérique, la puissance que les sensations du corps exercent sur l'âme. Je gelais donc, mais on fit du feu dans ma grande et jolie chambre. Octavie et madame Geddes vinrent pour poser; j'avais commencé leurs têtes dans mon album.

J'éprouvais du plaisir à regarder, à dessiner ces deux aimables femmes, le profil noble, grave, régulier, de madame Geddes, le visage rond, piquant, de madame Le Vert, avec son petit nez retroussé, ses cheveux arrangés d'une

manière fantastique et pleine d'art par les mains habiles de Betzy. — Nous nous trouvions fort bien ensemble. Madame Geddes était assise devant la cheminée, Octavie devant moi ; nous causions sérieusement et gaiement sur l'amour, lorsque M. Geddes fit demander à sa femme de lui envoyer ses clefs. L'hôtel Saint-Charles était en feu. Madame Geddes, sachant son mari et ses enfants dans l'hôtel qui brûlait, y courut.

Avant de venir chez moi, Octavie avait permis à Betzy de sortir et fermé la porte de sa chambre. Personne, dans l'hôtel, ne pouvait prendre soin de ses effets. Sa jolie garde-robe, sa cassette aux bijoux, qui contenait aussi plusieurs centaines de dollars destinés au voyage de Cuba, — tout cela ne pouvait manquer de devenir la proie des flammes. « C'est incontestable, » dit Octavie en restant assise devant moi avec un calme sans pareil. Le cœur qui avait été déchiré par un chagrin profond ne pouvait pas être affecté par la perte de quelques biens terrestres. Je le vis clairement, tandis qu'Octavie faisait avec calme l'énumération de ce que renfermait sa chambre et qui serait brûlé; elle nous raconta que le matin, de bonne heure, elle avait vu une masse de fumée noire sortir de dessous son lit et s'était empressée de donner l'alarme, d'envoyer chercher le maître de l'hôtel ; mais il lui fit répondre qu'il n'y avait pas de danger, que la fumée était passée par une cheminée défectueuse, que le mal ne tarderait point à être réparé. En effet, la fumée avait diminué dans sa chambre au bout d'un moment; cependant elle n'avait pas cessé entièrement quand Otavie était sortie.

J'avais eu tant de preuves de la présence d'esprit de Betzy, de son attachement pour sa maîtresse, que je ne pouvais m'empêcher d'espérer en elle dans cette circonstance.

« Betzy n'aura pas tardé à entendre parler de cet incendie; elle y courra, dis-je, et saura trouver le moyen de sauver ce qui vous appartient.

— Elle n'arrivera pas à temps, répliqua Octavie, elle est allée chez une amie qui demeure dans un quartier éloigné. L'hôtel est en bois, le feu l'aura dévoré en quelques heures ; il a sans doute éclaté près de ma chambre, tout sera brûlé. »

Cette perte n'était rien pour Octavie, plus tourmentée de l'inquiétude de son mari et de sa mère, s'ils apprenaient l'événement avant d'avoir reçu une lettre d'elle. Le temps s'écoulait, et, comme nous n'entendions parler ni de Betzy ni de Saint-Charles, madame Le Vert résolut d'aller chez une de ses amies qui demeurait près du grand hôtel pour apprendre quelque chose relativement à l'incendie et savoir s'il était possible de s'en approcher.

Elle était partie depuis une heure quand on sonna vivement à la grille donnant sur la rue. Je reconnus Betzy et descendis en courant pour lui parler. « Eh bien, Betzy, qu'est-ce? m'écriai-je.

— Tout est sauvé! répondit-elle hors d'haleine, au point de pouvoir à peine parler, mais avec un visage rayonnant. J'ai l'argent sur moi ! » Elle posa la main sur sa poitrine. « Où est ma maîtresse?

— Elle est allée à Saint-Charles, je crois.

— Il n'y en a plus, ce n'est qu'un monceau de cendres... »

En effet, en moins de trois heures, cette belle maison avait été détruite, et sa population, composée d'environ quatre cents personnes, était sans abri.

Je suis allée avec Betzy à la recherche de madame Le Vert. Cette brave fille m'a raconté en chemin qu'ayant en-

tendu parler de l'incendie, elle était accourue à l'hôtel; l'un de ses habitants, ami de madame Le Vert, avait enfoncé la porte de sa chambre et sauvé avec Betzy tout ce qui lui appartenait. Rien n'avait été perdu. Betzy me dit ensuite combien elle aimait sa maîtresse. Elle aurait pu se marier plus d'une fois, et maintenant encore un homme libre du Nord désirait l'avoir pour femme; mais il lui était impossible de songer à quitter madame Le Vert; elle l'aimait trop pour cela et ne s'en séparerait jamais.

Lorsque nous arrivâmes à la maison où demeurait l'amie de madame Le Vert, nous apprîmes qu'on était venu chercher Octavie pour la conduire dans un petit hôtel voisin de Saint-Charles, et Betzy y courut.

Je me dirigeai, en pensant à madame Geddes, vers le lieu de l'incendie, dans l'espoir d'apprendre quelque chose à son sujet, et j'eus le bonheur de rencontrer près de là son fils aîné; il me dit que ses parents et son petit frère étaient en bonne santé chez des amis.

Je passai devant Saint-Charles, où quelques personnes seulement étaient encore occupées du feu. Il avait accompli son œuvre, et les flammes entouraient maintenant le pied de la belle colonnade en détruisant ce qui restait du rez-de-chaussée. Cette ruine brûlante offrait un aspect très-pittoresque; la place dont elle occupait l'un des côtés ne présentait pas la moindre trace de dévastation ou de désordre; tout y était de nouveau rangé et tranquille. On m'a dit aujourd'hui qu'une souscription était déjà ouverte pour construire un nouvel hôtel Saint-Charles : encore une preuve de l'activité américaine! Quelques personnes ont été blessées par l'incendie et plusieurs ont perdu leurs effets. Le feu a éclaté à côté de la chambre d'Octavie. Heureusement que cet événement n'a pas eu lieu la nuit.

Je ne regrette pas Saint-Charles; c'était un hôtel magnifique, cher, peu agréable, et, suivant moi, digne de sa mort. Pour une nuit et la moitié d'un jour passés dans une chambre obscure au quatrième étage, on m'a fait payer cinq dollars et quart. La Louisiane est le plus cher des États de l'Amérique du Nord.

Du 20—27 janvier.

Journées de vie paisible ; vilain temps; il pleut et bruine avec une persévérance sans égale. Pas une tache bleue au ciel, pas un rayon de soleil, toujours brouillard, humidité et un froid gris. Le temps a mis empêchement aux courses que je devais faire dans et hors la ville. Mais je suis reconnaissante du gîte calme et agréable où je me trouve. Mes hôtes sont doux, pleins d'aménité, fort paisibles, et dans leur maison règnent le bien-être et l'ordre qui distinguent les foyers américains. Mademoiselle W... a de la vie, une ardeur calme, concentrée; c'est un être réfléchi dont l'originalité et les lectures à haute voix le soir me donnent infiniment de plaisir. J'ai éprouvé une jouissance réelle à lui entendre lire les poëmes et les pièces dramatiques de Bowring. Ce poëte n'est pas grand comme artiste ; il manque de force, d'ensemble dans la composition ; mais il y a quelque chose de grand et de pur dans les sentiments et l'esprit : cela réjouit et réchauffe le cœur. Son chant est empreint d'une énergie héroïque, noble et fraîche ; on se sent comme ranimé par un souffle de vie divine en le lisant.

Je suis allée un soir chez M. et madame Day, amis de Harrison, où j'ai entendu une musique excellente exécutée par quelques amateurs, hommes et femmes des États du Nord.

Un autre soir j'ai entendu, à l'Opéra, le *Prophète* de Meyerbeer. La pièce est prosaïque et pauvre de fond; mais le spectacle est beau, et la musique, malgré tout son fracas, a quelques morceaux dramatiques d'un caractère magnifique. Madame Day a joué, chanté noblement et bien le rôle de Fidès. Le prophète avait une triste figure et ne valait guère mieux que son amante. Si l'auteur, au lieu de prendre pour base une pauvre intrigue d'amour, avait conservé le fanatisme et l'orgueil religieux que nous trouvons dans le prophète historique Jean de Leyden, cet opéra aurait offert un intérêt vrai. Maintenant il ne donne aucune pâture à la pensée, et attaque tellement mes nerfs par la continuité de ses effets retentissants, que j'ai de la peine à tenir les yeux ouverts en l'écoutant. La dernière scène, d'une splendeur désagréable, m'a un peu réveillée. Le coup d'œil que présentaient les jeunes et jolies créoles en blanc, assises à l'amphithéâtre et dans les loges, m'a réjoui la vue comme toujours; mais j'ai découvert sur le visage de quelques femmes âgées des nez fortement poudrés de blanc.

J'ai visité aussi des écoles et des asiles où l'on m'avait invitée à aller.

La Nouvelle-Orléans est divisée en trois municipalités. On dit que, depuis un petit nombre d'années, les écoles se sont beaucoup améliorées, qu'elles ont pris un nouvel élan. Des instituteurs et des institutrices des États du Nord viennent ici. Les appointements d'une institutrice peuvent aller jusqu'à mille dollars; mais la vie est trois fois plus coûteuse dans cette ville que dans les autres États de l'Union.

Dans les grandes écoles de garçons, j'ai entendu ces derniers chanter leur patrie comme étant « le pays des braves, des hommes libres. » On chantait ceci dans un État à

esclaves, sans pressentir l'ironie contenue dans ces paroles. C'est donc dès l'enfance que l'esclavage fausse l'esprit droit et pur de la jeunesse; il agit d'une manière fâcheuse sur le sentiment du vrai des enfants, les empêche de voir le mensonge, leur gâte le cœur et le caractère. Une noble femme de la Nouvelle-Orléans, établie dans cette ville depuis quatre ans, m'a dit beaucoup de choses sur la déplorable influence que l'institution de l'esclavage exerce sur l'éducation des enfants ; elle les rend emportés et durs. L'enfant entouré d'esclaves dès le berceau s'habitue à les commander, à les voir obéir à ses caprices, à voir un refus puni, et quelquefois avec cruauté. De là une disposition à la colère, les scènes sauvages et sanglantes habituelles dans les États à esclaves.

Comment en serait-il autrement? J'ai vu moi-même ici des exemples de la conduite des enfants à l'égard des esclaves, et qui prouvent suffisamment combien cette institution développe le penchant naturel de l'homme au despotisme.

Je n'ai pu m'empêcher d'admirer dans une école de jeunes filles l'habileté avec laquelle elles faisaient des *salto mortales* intellectuels. Dans l'examen que la directrice leur fit passer et qu'elles subirent avec une remarquable capacité, les questions leur furent adressées à peu près dans l'ordre suivant :

« D'où provient la neige? A quel nombre se monte l'armée de l'empereur de Russie? Où est la Laponie? Qu'était Napoléon? Qu'est-ce que le salpêtre? A quelle distance la terre est-elle du soleil? A quelle époque a vécu Shakspeare? Quand Washington est-il mort? Quelle est la population de la France? Qu'est-ce que la lune? »

Les jeunes filles répondirent en chœur et presque tou-

jours juste. Cet examen a été pour moi une succession de surprises, et je me demandais quelle espèce d'ordre doit régner dans ces jeunes âmes où s'amalgament la « neige, l'armée russe, la Laponie, Napoléon, le salpêtre, etc. »

Il faut te parler maintenant d'un véritable spectacle africain auquel j'ai assisté avec Anne W..., dans l'après-midi de dimanche dernier. C'était dans l'église africaine, car même ici, dans la joyeuse et frivole ville de la Nouvelle-Orléans, l'esprit du christianisme a commencé son œuvre de renouvellement de la vie, a créé des écoles du dimanche pour les enfants nègres, où ils apprennent à connaître le Sauveur, et il est permis aux esclaves de couleur d'avoir un service divin dans des églises à eux.

Nous arrivâmes trop tard pour entendre le sermon; mais, après le service divin, il y eut ce qu'on appelle une assemblée de classes. J'ignore si je t'ai dit que les méthodistes forment dans leurs paroisses certaines divisions de classes qui choisissent chacune un guide ou exhorteur. Aux assemblées de classes, les exhorteurs s'adressent successivement aux membres de leurs classes qu'ils supposent avoir besoin de consolations, d'encouragement, leur parlent à voix haute ou basse, reçoivent leur confession, donnent des conseils, etc. Comme j'avais vu une de ces assemblées de classes dans l'église nègre de Washington, je savais à peu près ce qui allait avoir lieu; mais mon attente a été complétement dépassée. Nous étions plus près du soleil tropical qu'à Washington.

Les exhorteurs allaient, venaient, parlant çà et là aux individus assis sur les bancs; mais presque aussitôt ceux-ci tombaient, s'exaltaient, se mettaient à parler, à pérorer plus haut, plus vivement encore que l'exhorteur, et couvraient sa voix. L'un de ces exhorteurs surtout, dont le visage noir

et bienveillant resplendissait de la lumière intérieure, avait en outre une expression de bonhomie et de joie qui faisait plaisir à voir. Quoique ses phrases ne fussent guère variées, elles se composaient cependant de paroles chrétiennes d'un grand sens, et il les prononçait avec tant de cordialité, qu'elles ne pouvaient manquer d'atteindre le cœur avec force. Il lui arrivait parfois de rester court; il paraissait chercher un instant, puis recommençait ce qu'il venait de dire, l'exprimait avec la même chaleur, la même foi. Il ressemblait à un soleil plein de vie. Lui aussi annonçait seulement les messages joyeux du christianisme.

« Appuyez-vous sur le Christ! Il est le Seigneur tout-puissant. Il vous viendra en aide. Il arrangera tout pour le mieux. Croyez en lui, ma sœur, mon frère. Invoquez-le... Appuyez vous sur le Christ. Il est le Seigneur, » etc.

Insensiblement le murmure qui se faisait entendre dans l'église grandit et se transforma en un ouragan de voix et de cris : « Venez, Seigneur Jésus. Venez, O venez! oh gloire! » Ceux qui prononçaient ces paroles se levaient en bondissant (on aurait dit des bouchons de champagne), agitaient leurs bras, leurs mouchoirs en l'air, comme s'ils cherchaient à faire descendre quelque chose, le tout en criant : « Viens! oh! viens! » Ceux qui bondissaient contorsionnaient en même temps leur corps; ils étaient évidemment dans un état convulsif. Quelques-uns tombaient à la renverse, se roulaient dans le passage, en poussant de grands cris et de profonds soupirs. Je vis notre exhorteur tropical (l'homme à la bonne figure) parler à une jeune nègre qui avait un nez courbé et des yeux dont le regard se croisait. Celui-ci commença bientôt aussi à parler, à prêcher, et, au moment où l'on s'y attendait le moins, il s'élança en l'air, sautant et retombant avec une élasticité

incroyable. De tel côté qu'on tournât les yeux, on voyait quelqu'un sauter, s'agiter en l'air, l'église entière paraissait transformée en une maison de fous. Le vacarme et les gémissements étaient épouvantables, tandis que les exhorteurs allaient et venaient le visage rayonnant et satisfait. n aurait dit, à les voir, qu'ils étaient dans leur élément, et que tout se passait avec régularité.

Notre bon exhorteur parla un moment avec une grande et jolie mulâtresse assise devant nous, et bientôt après elle se mit également à prêcher; tous deux parlèrent à la fois vec un ravissement évident, jusqu'à ce que la mulâtresse, prenant son élan, bondit avec une telle vigueur, que trois femmes la saisirent par la jupe comme pour la retenir à terre. Deux d'entre elles riaient bas, tandis que la mulâtresse continuait à sauter, à jeter les bras autour d'elle, et finit par tomber à la renverse. Elle se roula à terre en poussant des soupirs convulsifs; puis, se relevant, elle se mit à aller et venir dans l'église, les bras tendus, et s'écriant de temps à autre : « *Alleluia!* » Enfin elle tomba à genoux auprès de la table d'autel, et y resta complétement tranquille.

Les cris, les bonds et le vacarme se prolongèrent pendant un bon quart d'heure encore. Quelques négresses allèrent ensuite relever la mulâtresse toujours agenouillée près de l'autel (elle était roide), l'emportèrent vers un banc devant nous et l'y étendirent.

« Qu'a-t-elle? demanda Anne W... à une jeune négresse 'elle connaissait. — Convertie! » répondit celle-ci laconiquement; et elle se joignit aux autres pour frotter oucement les artères de la convertie.

Je passai la main sur son front, il était glacé. Ses mains aussi étaient froides.

Lorsque cette femme reprit peu à peu connaissance, son regard était fixe ; mais il me sembla que c'était intérieurement plutôt qu'extérieurement ; elle se parlait bas, et son visage avait une si jolie expression de béatitude, que j'aurais voulu voir ce qu'elle voyait ou découvrait dans ce moment. Ce n'était pas une vision terrestre ordinaire ; son visage était pour ainsi dire glorieux. A mesure qu'elle rentrait dans son assiette en poussant de profonds soupirs, l'extérieur aussi reprenait son expression ordinaire ; elle pleura beaucoup, mais avec calme et sans bruit.

Insensiblement la tranquillité se rétablit dans l'église : les cris, les bonds, les exhortations, les sermons cessèrent. On se donna des poignées de mains, on causa, rit, se félicita avec tant de cordialité et de joie, avec une chaleur si intime, si bienveillante, que cela faisait plaisir à voir. Il ne restait de cette scène bruyante, exaltée, qu'un sentiment de plaisir et de satisfaction, comme si on avait assisté ensemble à une fête joyeuse.

J'avoue que ce spectacle m'avait amusé jusqu'à la fin. Il n'en fut pas de même d'Anne W. ; elle regardait ce service divin désordonné et sauvage avec une expression de surprise et presque d'indignation ; et lorsque notre exhorteur, au cœur chaud, s'approcha de nous et se tourna surtout vers mademoiselle W., en s'excusant de ne l'avoir point aperçue plus tôt, je vis la jolie lèvre inférieure de ma compagne s'avancer avec un peu de dédain, tandis qu'elle répondait : « Je ne vois pas en quoi nous avons été négligées par vous. » L'exhorteur paraissait avoir grande envie de prêcher devant nous, et je l'aurais volontiers entendu faire des exhortations chrétiennes avec sa chaleur africaine ; mais nous nous en tînmes à des poignées de mains au nom de notre Seigneur et Maître commun.

Cette scène, si déraisonnable et si dépourvue de goût qu'elle puisse paraître, représente évidemment, quoique à l'état de chaos, l'élément du véritable culte africain. Donnez un sens, de l'ordre, un système à cette ardente et vive explosion de la sensibilité, à cette attente, à ces pressentiments, et ce qui est laid maintenant, deviendra beau; ce qui est désharmonieux deviendra de l'harmonie, et les enfants de l'Afrique nous présenteront une forme de culte où l'évocation, l'adoration, la louange, répondront à la vie intérieure des âmes ardentes.

Combien n'y a-t-il pas d'individus qui, dans leur jeunesse, et même dans notre Nord glacé, ont éprouvé une animation religieuse africaine qui aurait pu produire des fleurs et des fruits magnifiques si on lui avait permis de vivre, si elle n'avait pas été étouffée dans la neige et le froid gris des convenances, renfermée dans la religion d'état de la vie !

J'ai visité plusieurs autres églises de la Nouvelle-Orléans, église unitaire, épiscopale, une église catholique portant le nom si cher pour moi de sainte Thérèse; mais l'esprit céleste de cette sainte n'y était pas. Un Irlandais y prêchait avec un accent velche, et dans aucune de ces « maisons de Dieu » je n'ai trouvé ce que je cherchais, l'édification. Dans l'église de la paroisse nègre, il y avait au moins de la vie, du feu !...

Que dire encore de la Nouvelle-Orléans? Que c'est une grande ville, avec cent mille habitants, la capitale commerciale du Sud et de la vallée du Mississipi? Tu trouveras cela dans les livres de géographie. La position de la ville, en forme de croissant, sur la rive du fleuve, est fort belle. Elle a de jolies rues et places, des maisons élégamment entourées d'arbres et de plantes buissonnières.



comme les autres villes américaines. La partie française, construite la première, a un caractère plus froid et d'affaires; mais la Nouvelle-Orléans est surtout une ville de commerce et d'affaires, fort en arrière des autres grandes cités des États-Unis sous le rapport des établissements de culture intellectuelle et de haute morale. On n'y trouve aucune jouissance artistique, excepté celle du théâtre, et encore elle n'est guère élevée.

Dans le peu de jours que j'ai passés ici, je me suis beaucoup promenée dans la ville, sans y trouver d'autres choses intéressantes pour la vue que les jolies créoles de couleur; elles sont charmantes avec leurs traits fins, leurs beaux yeux, leur tête ornée de mouchoirs noués avec goût à la manière de la Nouvelle-Orléans. J'ai vu dans les rues de jeunes servantes métis et des quarteronnes d'une beauté parfaite; leur taille est d'ordinaire remarquablement svelte et bien proportionnée.

La Nouvelle-Orléans passe depuis longtemps pour une « ville très-joyeuse, » mais sa réputation est moins bonne sous le rapport de la moralité; elle est fortement mélangée de légèreté. On dit, cependant, qu'elle s'améliore d'année en année, à mesure que les Anglo-Américains y acquièrent de l'autorité et que leur nombre augmente. La population française, au contraire, reste stationnaire, et son influence diminue. Quant à la moralité dans les affaires à la Nouvelle-Orléans, on ne m'en a pas rendu le meilleur témoignage. J'ai ouï dire à un négociant de mes amis, debout au milieu de ses futailles et de ses barriques de sucre, placées dans un grand entrepôt de la ville: « Il se commet ici plus de friponneries qu'il n'en est besoin pour mériter à une ville d'être engloutie comme Gomorrhe. »



En attendant, le bon esprit national ne reste pas inactif; il s'occupe de la création utile d'une grande maison destinée aux marins. Les matelots dont les navires sont dans le port, en charge ou déchargement, pourront y être logés et nourris à bon marché. Jusqu'à ce jour ils n'avaient d'autre habitation ici que les cabarets, véritables repaires de voleurs.

La Louisiane, comme tu le sais, a été découverte par les Espagnols et les Français ; ces derniers tentèrent des premiers de la coloniser. Ils commencèrent, s'arrêtèrent, recommencèrent; — la chose ne marchait pas ; mais ils parlèrent avec emphase, en France et en Angleterre, de la Louisiane, la représentèrent comme une terre promise, un Eldorado renferment des richesses sans nombre ni mesure, et prêtes à voir le jour. Il en résulta la spéculation gigantesque du célèbre John Law, basée sur cette richesse fabuleuse de la Louisiane; elle ruina tous ceux qui participèrent au jeu effréné auquel elle donna lieu. Cette grande étendue de pays qui embrasse la partie méridionale du Mississipi, et dont l'Arkansas n'était pas encore séparé, appelée la Louisiane, passa des mains de la France dans celles de l'Espagne, puis revint à la France, qui la garda jusqu'en 1803. Le gouvernement des États-Unis l'acheta alors et la fit entrer dans l'Union comme État indépendant. Dans l'intervalle, la Louisiane avait été cultivée, peuplée de Français, d'Espagnols, d'Anglais, d'Allemands, etc.; la Nouvelle-Orléans avait grandi lentement au milieu des inondations, des ouragans, et ne paraissait pas destinée à devenir ce qu'elle est aujourd'hui.

La population de la Louisiane ne se montait pas à cinquante mille âmes (non compris les Indiens), lorsqu'elle fut incorporée aux États-Unis; sept ans après, elle était

plus que triplée. Mais la renaissance de cet État et de la Nouvelle-Orléans date de 1812, époque où le premier bateau à vapeur se montra sur le grand fleuve.

La Louisiane est un pays plat, en partie marécageux et spongieux ; cependant elle a des champs fertiles. On y cultive le sucre, le coton, le maïs, l'indigo. Dans ses parties septentrionales, où le sol s'élève onduleusement, il y a des forêts contenant bien des espèces de chênes, des châtaigniers, des noyers, des magnolias, des sassafras et des peupliers. Au sud, on trouve les palmettes, les mûriers, le chêne vert, le cèdre, le pin, et partout une grande abondance de vignes sauvages. La Louisiane contient aussi des rivières navigables, tributaires du Mississipi ; les rivières, les marais, les petits lacs de l'intérieur servent de refuge à une foule d'alligators qui n'osent pas attaquer l'homme fait, mais enlèvent assez souvent de petits enfants nègres. On dit que la Louisiane a beaucoup de plantes vénéneuses, des serpents et autres animaux nuisibles. C'est, somme toute, suivant moi, une contrée peu agréable ; je ne voudrais pas l'habiter quand on me donnerait tout son sucre et son coton.

Il faut te dire aussi quelques mots de l'histoire intérieure de la Nouvelle-Orléans, ou plutôt te parler d'une histoire qui m'a frappée. Le vénérable M. Poinsett, de la Caroline du Sud, m'avait dit que l'institution de l'esclavage paraissait avoir une influence plus nuisible sur les femmes que sur les hommes ; que souvent les femmes avaient été les plus cruels bourreaux des esclaves. Est-ce par un effet du hasard ou par suite de la vérité de cette remarque, que les preuves les plus fortes qui m'ont été données des mauvais traitements exercés sur les esclaves dans la Caroline du Sud ont eu pour auteurs des femmes de la

haute société? Je crois t'avoir déjà parlé de deux dames de Charleston, qui ont été obligées de comparaître devant le tribunal, parce qu'on les accusait d'avoir fait périr des esclaves, l'une par la faim, et l'autre en les frappant. Acquittées par la lâcheté des lois et des juges, elles ont été jugées différemment par l'opinion publique, abandonnées à une solitude infamante et au jugement de Dieu.

Mon ami du Mississipi, cette conscience pure de la Louisiane, s'était exprimé de la même manière que M. Poinsett, et comme pour confirmer cette observation, la Nouvelle-Orléans n'a pas, dans sa chronique criminelle, un nom plus sanglant et plus abhorré que celui — d'une femme, madame Lalloru, née Macharthy. Honneur à la population de cette ville ! Malgré sa richesse, madame Lalloru a été obligée de fuir devant sa fureur. Mais pendant combien de temps n'a-t-elle pas torturé ses victimes ? Des propriétaires d'esclaves avaient maltraité les leurs au moment même de la colère et de la mauvaise humeur. Madame Lalloru, à ce qu'il paraît, maltraitait les siens uniquement pour jouir du plaisir que lui causaient leurs souffrances. Elle possédait une grande plantation et y dominait d'une façon qui souleva enfin ses voisins contre elle ; ils lui signifièrent qu'on ne voulait plus entendre parler d'actes semblables sous peine de la dénoncer. Madame Lalloru vint alors habiter la Nouvelle-Orléans, où elle pouvait s'abandonner plus inaperçue à ses plaisirs particuliers. Elle louait ses esclaves, les obligeait à lui apporter chaque semaine le salaire qu'ils avaient gagné. S'ils n'arrivaient pas à temps, ou si le salaire n'était pas assez considérable, alors malheur à eux. Ses esclaves de maison n'étaient pas mieux partagés ; à la moindre occasion, — elle ne manque jamais à ceux qui veulent en trou-

ver, — ils étaient enchaînés dans les caves de la maison, où elle les visitait afin d'exercer sa vengance sur eux. Je ne te parlerai pas des moyens qu'elle employait pour satisfaire son penchant à la cruauté, — les chroniques païennes et du fanatisme n'offrent rien de pire. Enfin, les gémissements des victimes se frayèrent une route à travers la terre, les murs, et furent entendus. Le bruit s'en répandit dans la ville, le cœur du peuple s'émut, il s'ameuta devant la demeure de madame Lalloru. On voulait délivrer les victimes, abattre la maison et se venger de ce bourreau sous forme de femme. Le peuple se mit rapidement à l'œuvre, les murs commençaient déjà à crouler, quand le maire et la force armée arrivèrent. Ils protégèrent la maison de madame Lalloru, donnèrent le temps à cette femme de fuir, moitié vêtue, par une porte de derrière. Elle quitta d'abord la Nouvelle-Orléans et plus tard l'Amérique, vint ensuite habiter Paris, où elle jouissait des revenus d'une immense fortune acquise dans la Louisiane de la manière que je viens de raconter. On la dit morte récemment.

Qui pourrait douter d'un enfer après la mort, quand on connaît la vie et les plaisirs de pareilles gens sur la terre?

M. Lalloru, qui est Français, habite encore la Nouvelle-Orléans ; on le dit bon et doux. Il a sans doute vécu séparé de sa femme.

Ce fait s'est passé il y a dix ou douze ans. Si, véritablement, les femmes sont les plus mauvais et les plus méchants propriétaires d'esclaves, c'est sans doute parce qu'elles sont en général plus irritables, que ce climat est extrêmement agaçant pour les nerfs, et que la femme dépasse l'homme en fait d'excès, dans le bien comme dans

le mal, se rapproche davantage des esprits anges ou démons.

Je lutte souvent ici avec une habitante de la Nouvelle-Orléans, qui, pour me prouver la justice, la légalité de l'esclavage et le bonheur des noirs soumis à cette admirable institution, recourt à des sophismes et des raisons tellement opposés les uns aux autres, avec un mépris si surprenant de toute logique et bon sens, que j'en deviens muette d'étonnement.

J'évite, du reste, autant que possible, toute conversation sur ce sujet. La question de l'esclavage est un œil malade qui souffre dès qu'on y touche. Elle fait mal aux bons, irrite les autres, c'est pourquoi je me tais quand je puis le faire consciencieusement. Du reste, il est évident que la question ne restera pas stationnaire ; l'œuvre de la délivrance des enfants de l'Afrique est déjà commencée ; la position des noirs s'améliore d'année en année, même ici.

Je voudrais pouvoir te présenter un propriétaire d'esclaves formant contraste à la sombre figure de madame Lalloru, — je n'en connais pas ; il doit cependant y en avoir. Le mal fait beaucoup de bruit, le bien passe presque inaperçu. Mais voici un propriétaire d'esclaves qu'on peut comparer à une porte de prison ouverte. Il est mort à la Nouvelle-Orléans il y a une couple d'années, en laissant une fortune de plusieurs millions de dollars, dont il a disposé en faveur des établissements de bienfaisance de la Louisiane. Cet homme, appelé Macdonough, était d'une avarice sordide, faisait des économies sans pareilles sur lui-même, ne donnait jamais rien à personne, quand même il se serait agi d'un proche parent ou de quelqu'un sur le point d'expirer de besoin. Économiser, mettre sou sur sou

chaque jour, augmenter, doubler, tripler son capital, était se pensée incessante, il y appliquait son activité jusque dans les plus petites choses. Il était économe même de ses paroles, et ne les dépensait pas inutilement.

Macdonough avait de grandes idées, de vastes projets. Il se considérait comme destiné par la Providence à acquérir une fortune considérable pour l'employer à faire de grandes choses, dans l'intérêt de l'État où il était né. C'est pourquoi il se regardait uniquement comme l'administrateur de sa fortune, et soutenait ne pas avoir le droit d'en distraire la moindre obole dans un autre but. C'est du moins en donnant cette raison qu'il dorait son avarice et sa dureté.

Il disait : « Si je continue d'année en année à augmenter mon capital dans une proportion donnée, je deviendrai l'homme le plus riche de la Louisiane; en continuant ainsi, je pourrai l'acheter tout entière, et alors... » Alors il devait faire de grandes choses, la Louisiane deviendrait l'État le plus libre de l'Union. Macdonough avait à cet égard des vues, un système qui rendent temoignage d'un esprit profondément réfléchi; mais Macdonough oubliait qu'il était mortel, et, quoique parvenu à un âge avancé, il était encore loin d'avoir réalisé la fortune qu'il se proposait d'amasser, quand il fut surpris par—la mort. Ses projets gigantesques, qui ont disparu avec lui, resteront sans effet, ou à peu près, sur la Louisiane, excepté peut-être sous un rapport, et c'est ce que j'ai voulu dire en le comparant à une porte de prison ouverte.

Macdonough, planteur et propriétaire d'esclaves, résolut d'émanciper ceux-ci d'une manière profitable pour eux et sans y perdre. Il leur dit :

« Vous travaillerez à votre affranchissement, et vous

pourrez vous racheter au prix que vous m'avez coûté, je vous donnerai les moyens de gagner cette somme. Vous travaillerez pour moi comme par le passé durant cinq jours de la semaine pour payer votre nourriture, vos vêtements, votre logement; le sixième jour vous travaillerez pour moi, mais je payerai votre travail, j'accumulerai cet argent et l'administrerai pour votre compte. Voilà pour cette année. La suivante, vous aurez deux jours par semaine où votre travail sera payé, si, bien entendu, vous travaillez comme il faut et loyalement. La troisième année vous aurez trois jours, et ainsi de suite jusqu'à ce que vous ayez complété la somme nécessaire pour m'indemniser et conserver quelque chose pour vous établir à Libéria ; je vous aiderai à y aller une fois que vous serez libre. »

Les esclaves, sachant que Macdonough tiendrait parole, se mirent à l'œuvre avec un nouveau courage, car ils travaillaient pour leur liberté et leur avenir. La chose marcha plus rapidement pour les uns, avec plus de lenteur pour les autres; mais, au bout de dix ans, tous les esclaves de la plantation s'étaient rachetés, et Macdonough fit leur compte comme il l'avait promis; ces esclaves pouvaient être rendus à la liberté sans danger, ils s'étaient habitués à travailler, à songer à l'avenir, au gouvernement d'eux-mêmes, du moins sous le rapport de leur vie économique. La plantation de Macdonough était en bon état, les esclaves lui avaient rendu le capital dépensé pour les acheter.

J'ignore si Macdonough avait le projet de faire cultiver ensuite sa plantation par des travailleurs blancs ou des nègres libres; mais sa méthode d'émancipation mérite d'être étudiée comme l'une des meilleures, des plus sages,

pour effectuer la libération graduelle des noirs et des blancs de l'Amérique du Nord.

Je connais des hommes respectables et réfléchis de la Nouvelle-Orléans qui considèrent une émancipation de ce genre comme offrant peu de difficultés sérieuses à surmonter et dont les suites soi-disant dangereuses ne sont en grande partie que des rêves.

Les propriétaires d'esclaves les plus durs des environs sont, m'a-t-on dit, les Français (leur caractère me le ferait croire), puis les Écossais et les Hollandais. Chez les petits cultivateurs pauvres, les esclaves souffrent souvent beaucoup de la faim, de même que les bestiaux. J'ai entendu parler l'autre jour d'un endroit où plusieurs animaux étaient morts d'inanition.

Je me suis informée des danses et des fêtes des esclaves noirs à Noël et au nouvel an, dont on m'a tant parlé; mais, la récolte du sucre étant tardive cette année, le travail exigé pour le broiement des cannes s'est prolongé au delà de ces deux époques. On cueille encore le coton dans les plantations, les danses n'ont pas lieu. J'ai couru après ces fêtes des nègres d'un bout à l'autre des États à esclaves, sans avoir eu le bonheur de mettre la main sur aucune, sans même en avoir entendu citer une comme ayant eu lieu.

Du reste, on m'a témoigné infiniment de bonté à la Nouvelle-Orléans, j'y ai trouvé beaucoup d'amis, ce qui m'a surpris et touché. J'avais toujours ouï parler de la Nouvelle-Orléans comme d'une ville gaie, mais peu littéraire, et M. Harrison m'avait prévenue que ses habitants aiment ce qui est joli. Évidemment ils ne devaient guère trouver de plaisir à me regarder, et cependant ils sont venus et revenus à moi, m'ont comblée de bienveillance, de cadeaux :

je n'emporte donc de cette ville que des souvenirs agréables et de reconnaissance.

Octavie Le Vert est retournée dans sa famille il y a quelques jours. Ses yeux, restés secs et limpides lorsqu'elle courait le danger de perdre ses bijoux et son argent, furent inondés de larmes quand elle se sépara de sa nouvelle amie. Je sentis en la quittant que je l'aimais cordialement.

Madame Gedder a été sans pareille pour moi, dans les soins que j'ai été obligée de prendre relativement à ma toilette, pour l'approprier à mon séjour à Cuba, et me faire surmonter quelques contrariétés causées par les marchandes de modes, et surtout ma propre incapacité. Tu sais combien ces détails me fatiguent.

Le soir.

Je viens de faire ma dernière promenade en voiture avec Anne W..., sur la jolie route en coquillage et jusqu'au lac de Pontchartrain. L'air était délicieux et le ciel nous regardait avec des yeux bleus entre les nuages qui se dissipaient de plus en plus; cette route passe la plupart du temps à travers un terrain bas et boisé encore sauvage. On ne voit pas ici nos belles montagnes et collines couvertes de mousses et d'arbrisseaux ; mais on voit poindre partout, dans les taillis de la forêt, de jolis plants de palmettes avec leurs grandes feuilles semblables à des éventails et s'agitant au vent. Les formes régulières et gracieuses de plusieurs plantes à demi tropicales, annonçant une nouvelle face de la végétation, m'attirent avec une joyeuse force magique.

Je m'embarquerai demain matin sur le grand bateau à vapeur *Philadelphie*, et dans trois jours je serai à Cuba. J'éprouve une joie inexprimable à la pensée que je vais voir une beauté encore inconnue pour moi, que je vais humer un air plus doux, fuir pendant quelques semaines d'hiver le climat américain dont l'instabilité ronge les forces de mon âme et de mon corps.

Sois sans inquiétude pour moi, mon Agathe, car j'ai voyagé sans accident d'une extrémité à l'autre du Mississipi et suis arrivée sans la moindre aventure à la Nouvelle-Orléans, au moment où cinq bateaux à vapeur venaient de sauter avec leurs passagers dans les eaux de cette ville, et j'ai quitté l'hôtel Saint-Charles le jour même où il est devenu la proie des flammes.

LETTRE XXXIII

La Havane (Cuba), le 5 février 1851.

Me voici assise sous le ciel chaud et serein des tropiques, à l'ombre de beaux palmiers. C'est joli et merveilleux...... Cet air splendide, suave, ces hauts palmiers sont des beautés connues ; je présume que les autres me causeront du plaisir, par ce qu'elles ont d'extraordinaire et de différent comparativement à ce que j'ai vu, plutôt que par une beauté plus grande en réalité. Ce qui est nouveau et sort de la ligne commune, amuse et rafraîchit l'esprit, c'est ce que j'éprouve ici, et qui me ravit.

Je suis partie de la Nouvelle-Orléans le 28 janvier de

bonne heure ; c'était un beau matin éclairé par le soleil et d'une chaleur d'été. Mes amis m'ont conduite à bord du *Philadelphie*. Harrison est venu prendre congé de moi et m'a donné un camélia rouge encore en bouton ; je lui ai dit adieu ainsi qu'à Anne W.., sous le pont ; j'y suis montée après. La Nouvelle-Orléans baignait dans le soleil du matin, et l'eau du port ressemblait à un miroir limpide. Je jouissais de ce bon air, de cette vaste scène, quand des dames s'approchèrent de moi et me dirent : « Comment trouvez-vous l'Amérique ? » Et ma joie fut troublée.

Mais nous partîmes ; je m'assis un livre à la main sur la plate-forme de l'arrière et vécus d'une haute vie ; car on me laissa seule et le spectacle offert par le rivage ressemblait à une belle féerie méridionale. Nous descendions le Mississipi sur celui de ses bras qui tombe dans la baie d'Atchatalaya, et de là dans le golfe du Mexique. Les plantations se succédaient ; leurs maisons blanches, enchâssées dans des bouquets d'orangers, de cèdres et de florissants oléandres, d'aloès et de palmettes, brillaient sur la rive ! Insensiblement elles furent moins rapprochées les unes des autres ; le sol s'abaissa de plus en plus jusqu'à ce qu'il finit par devenir un marécage couvert d'herbes et de roseaux, sans arbres, sans buissons et sans habitations ; il se tenait bien juste un peu au-dessus de l'eau, et y entra après avoir formé la byzarre figure régulière qu'on appelle le « delta du Mississipi, » par suite de sa ressemblance avec la lettre grecque de ce nom. Quelques brins d'herbes ondulaient encore au-dessus de l'eau au gré du vent et des vagues. Puis ils disparurent aussi, les flots régnèrent seuls. Le grand continent de l'Amérique du Nord était derrière nous, et j'avais devant moi le golfe du Mexique avec sa profondeur sans fin, l'Océan du sud et toutes ses îles.

La couleur bleu foncé, presque noire, de l'eau me frappa ; c'est un produit, dit-on, de sa grande profondeur. Le ciel avec ses légères nuées était d'une teinte azurée claire, et s'arrondissait au-dessus des flots qui se soulevaient et murmuraient joyeusement sous la pression d'un vent salubre, quoique chaud comme en été. Que c'était beau ! Je humais le vent et la vie en oubliant tout ce qui n'avait pas trait au présent. La mer ! la mer a quelque chose d'inexprimable qui repose, guérit, et renouvelle les forces.

Si l'on veut commencer une vie intérieure nouvelle, il faut voyager sur mer, baigner son âme et sa vie dans son air, pendant des jours, des semaines ; tout alors devient nouveau et sain.

J'ai passé ainsi ma première journée et aussi la seconde ; mais alors j'ai lu un livre, c'est-à-dire une tragédie de J. Browning, le *Retour des Druses*, dont l'esprit élevé, animé, plein de chaleur, était en harmonie avec le beau, le magnifique spectacle qui m'entourait ; j'y étais plongée tout entière, et si de temps à autre un passager s'approchait et me disait : « Comment trouvez-vous l'Amérique? » ou me demandait un autographe, il me produisait l'effet d'une mouche qui serait passée en bourdonnant devant mon oreille et ma pensée. Il y avait aussi à bord un voyageur me paraissant plus agréable que les autres n'étaient fâcheux, c'est-à-dire celui qui s'était fait mon chevalier lors de notre aventure sur le lac de Pontchartrain et m'avait accompagnée à la Nouvelle-Orléans. Il se rendait à Cuba pour chercher un climat plus doux que celui des États-Unis pendant l'hiver. M. Vassar est un homme comme il faut, d'âge moyen, ayant un bon et noble visage, des manières distinguées et douces. Il a beaucoup voyagé en Orient et dans l'Occident, a bien appris beaucoup de choses intéres-

santes. Il s'est fait de nouveau mon chevalier, ce qu'il considère comme un droit acquis, me donne le bras pour aller à table, s'y place à côté de moi et connaît le secret de me rendre ses attentions agréables.

Le *Philadelphie* ne ressemblait pas à ces jolis et commodes bateaux à vapeur auxquels je m'étais accoutumée en Amérique. Sous le pont, tout était étroit et sombre, cabinet, couloir, salle à manger. Afin d'être seule, j'avais pris la cabine au fond de l'arrière, on y sentait davantage les mouvements du navire ; mais ma cellule, petite et triangulaire, avec lucarne ronde du côté de la mer, était solitaire ; ne craignant pas le mal de mer, je m'y trouvais très-bien.

Parmi les passagers intéressants du bord, se trouvaient l'un des plus riches planteurs de la Louisiane et une jeune fille, son unique enfant, dont la mère était morte de la poitrine. Depuis son enfance la jeune fille avait été élevée en vue de la garantir de ce dangereux héritage ; on l'avait tenue à la campagne, beaucoup à l'air, on ne lui laissait pas porter de corset. Elle grandit ainsi, devint une jolie et florissante jeune personne ; puis on la conduisit dans le monde. Cette charmante fleur fut brisée après un hiver de corset et de bals dans les salons de la Nouvelle-Orléans ; les symptômes de la maladie qui avait enlevé la mère se montrèrent chez la fille, et firent connaître le danger qu'elle courait.

Rien de touchant comme de voir ce père, déjà avancé en âge, regarder son enfant en silence, les yeux troublés par les larmes qui les humectaient. Il y avait dans son expression un chagrin muet, le sentiment profond de ne pouvoir trouver de remède à ce mal. Sa fille levait parfois les yeux sur lui en souriant, on aurait dit un rayon de soleil : mais

un nuage montait à l'horizon, et tout l'or du millionnaire ne pouvait pas racheter la vie de son unique enfant et héritière.

Ce voyage était cependant une tentative pour y parvenir; ils se rendaient d'abord à Cuba et de là en Europe. Une charmante jeune personne, cousine de la malade, lui tenait compagnie.

Il y avait aussi à bord quelques Suédois se rendant à Chagres et de là en Californie; l'un d'eux y allait pour la seconde fois, et avait déjà gagné par le commerce un capital considérable.

Dans l'après-midi du second jour, le ciel se couvrit de nuages, le vent augmenta, et j'en crus à peine mes yeux lorsque je vis devant nous, bien haut dans les nuages, de hautes montagnes, des pics ressemblant assez à une forteresse avec tours et remparts. On me dit que c'était *Cuba;* cependant nous ne pouvions y arriver que le lendemain matin. Je n'avais pas encore vu, dans les contrées occidentales, des montagnes aussi hautes et hardies.

La nuit fut orageuse, mais très-chaude, et pour avoir de l'air, je laissai ma lucarne ouverte. Je vis de mon lit, placé immédiatement au-dessous, le ciel couvert de nuages, la mer irritée quand les mouvements du bateau le faisaient baisser jusqu'à la limite de l'eau, de mon côté. Les vagues écumaient et bouillonnaient au dehors de ma fenêtre. Au moment où je m'y attendais le moins, elles entrèrent dans mon lit; mais l'eau était tellement tiède, que je ne m'en aperçus point d'abord. Il me fallut ensuite choisir entre fermer ma fenêtre et vivre dans l'air étouffé de la cabine, ou respirer l'air doux de la mer en recevant de temps à autre une douche d'eau salée. Je me décidai en faveur de celle-ci et fus bien trempée. Mais je me sentais calme,

heureuse, amie de l'Océan, et ces aspersions ne pouvaient me faire de mal. Le lendemain matin nous étions dans le port de la Havane.

Les flots s'élevaient fort haut et se brisaient avec furie contre le roc avancé sur lequel se trouve le fort de Morro, avec rempart et tours (l'une d'elles fort haute) qui défendent l'entrée étroite du port, très-beau et de forme circulaire; nous y fûmes aussi tranquilles qu'au milieu du bassin le plus calme. Le soleil brillait sur le monde d'objets nouveaux dont j'étais entourée.

La Havane est une grande ville assise le long de la côte, à droite de l'entrée du port : ses maisons basses, de toutes couleurs, bleues, jaunes, vertes, oranges, la font ressembler à un immense étalage de verreries et de porcelaines. Pas la moindre colonne de fumée ne faisait pressentir l'atmosphère de la ville, sa vie culinaire ou de fabrique, indice auquel je m'étais accoutumée dans les villes américaines. Des groupes de palmiers se dressaient entre les maisons.

Une hauteur à notre gauche était couverte de plantes singulières, ressemblant à de hauts candélabres verts avec une foule de bras. Entre les collines qui entouraient le port se trouvaient des groupes de maisons de campagne, de bouquets de cocotiers et autres palmiers de même espèce. Au-dessus de tout cela reposait le ciel le plus serein, le plus doux, l'air le plus délicieux. L'eau du port était transparente comme du cristal, et, en général, l'air et les couleurs me paraissaient avoir une transparence des plus pures. Parmi les objets qui me frappèrent, se trouvaient le fort où sont enfermés les prisonniers d'État, une autre prison, et un gibet ; mais les beaux palmiers qui agitaient

leurs branches, et les collines vertes, charmèrent mes yeux.

De petites barques demi-couvertes, avec des rameurs à physionomies espagnoles, s'approchèrent de notre bateau pour conduire les passagers à terre; mais on ne permit pas à ceux-ci de débarquer, parce qu'un certain colonel White, qui avait commandé avec Lopez l'expédition de flibustiers de ce dernier contre Cuba, était à bord de notre bateau. L'autorité espagnole de l'île, en ayant été prévenue, avait fait défendre à tous les passagers sans exception de débarquer jusqu'à nouvel ordre. Ceci n'était pas agréable. Quelques-uns de nos messieurs étaient fort irrités et ne souhaitaient pas de bien au colonel White qui, grand et maigre, la figure rouge, avec un nez irlandais, un air indifférent et négligé, fit alors son apparition sur le pont, s'y promena en fumant un cigare, et bravant leurs regards irrités ; il se rendait, disait-on, à Chagres, et de là en Californie.

Nous passâmes six heures à attendre dans le port. La vue du rivage et des objets qu'on y découvrait me semblait ravissante, le temps était divin. On nous avait apporté à bord de grandes grappes de belles bananes dorées. Nos galants cavaliers nous en régalèrent, et je déjeunai délicieusement avec mon fruit favori, aussi bienfaisant pour moi que l'air chaud. On nous donna également des cannes à sucre; les amateurs les sucèrent. C'était un véritable déjeuner des tropiques fait au soleil dans le port.

Un bateau avec pavillon espagnol et des militaires arriva enfin, ces derniers montèrent à bord. Le colonel White fut pris à part; on lui demanda sa parole d'honneur qu'il ne débarquerait pas dans l'île et continuerait son voyage vers Chagres sans quitter le bateau à vapeur où il se trouvait. Je vis plusieurs de ces officiers lancer au chef de flibustiers

des regards qu'on aurait dit armés de poignards espagnols.

Les militaires s'éloignèrent, et nous pûmes débarquer. Quelques passagers bienveillants m'aidèrent à prendre terre; cette assistance m'était nécessaire, car je n'ai jamais rencontré d'aussi grandes difficultés pour débarquer. Je fus reçue par un maître d'hôtel américain, M. Woolcott, qui me conduisit, avec mes effets, de la douane à son hôtel, où il avait promis à notre honnête capitaine du Philadelphie de m'établir « confortablement ; » j'y fus bientôt assise dans une salle claire, pavée en marbre, à une table servie avec recherche et en grande compagnie, tandis qu'un air délicieux et la lumière entraient à flots par les portes et les fenêtres, car on ne craint pas à Cuba la lumière du soleil.

Voici le sixième jour que j'habite cet hôtel, très-bon, mais fort cher. Je paye cinq dollars par jour pour le vivre et une petite chambre; sous peu j'en donnerai six, ou bien il me faudra partager ma chambre avec une voyageuse inconnue, car on attend un bateau à vapeur de la Nouvelle-Orléans avec des passagers. Je me suis donc mise en recherche d'un autre gîte; mais ce n'est pas facile ici comme dans l'Amérique du Nord. Des personnes bienveillantes, des Allemands, des Anglais, des Américains, se sont chargés du soin de m'établir d'une manière agréable, et, grâce à eux, j'irai habiter demain, en attendant et pour quelques jours, dans une famille à la campagne, près du jardin de l'évêque, où je pourrai faire connaissance en toute liberté avec les arbres et les fleurs de Cuba.

Voici comment j'ai passé mes journées jusqu'ici : A huit heures du matin, madame Mary, la meilleure femme qu'on puisse imaginer, entre dans ma chambre avec une tasse de café et un petit pain de froment des plus appé-

tissants. Ensuite je sors et me rends d'abord à la Place d'Armes, dont les palais des trois principaux personnages de l'île, le gouverneur, l'intendant et le grand amiral, occupent trois côtés ; le quatrième est pris par un enclos planté d'arbres, à travers les grilles duquel on voit un buste en marbre sur son piédestal, et derrière une chapelle. C'est l'endroit où Christophe Colomb a fait célébrer la première messe dans l'île. Ce buste, c'est le sien ; on l'a placé à côté de la chapelle en mémoire de cette messe. Au milieu de la place est une grande statue en marbre blanc de — Charles-Quint, je crois, — elle est entourée de magnifiques palmiers royaux et de petits parterres formés par d'autres arbres et des plantes buissonneuses. Parmi ces arbres, j'en ai remarqué plusieurs dont le feuillage et les couronnes, moins grandes cependant, ressemblent beaucoup à nos tilleuls, et des fleurs couleur feu ayant assez de rapport avec celles de notre cresson indien ; la teinte en est plus foncée. Sur les tiges des plantes buissonneuses qui ont des fleurs du même genre, courent de jolis petits lézards verts ; ils me regardent fort tranquillement quand je les fixe. On trouve anssi sur cette place beaucoup de bancs en marbre blanc, où chacun peut s'asseoir à l'ombre de palmiers qui n'en donnent guère. Il faut guetter le moment où leurs couronnes offrent pendant un instant un abri contre le soleil. Mais c'est plaisir de voir leurs branches flotter au vent : leurs mouvements ont à la fois tant de majesté et de grâce !

Je vais ensuite sur une esplanade ou terrasse haute, appelée la « Courtine de Valdez, » construite le long du port, au côté opposé de Morro ; c'est une promenade peu étendue, mais ayant la plus belle vue. Je hume ici l'air de la mer; je vois, lors même que le temps est calme, les

vagues s'avancer hautes, écumantes, et se lancer contre le rocher de Morro qui met une limite à l'agitation de la mer et rend les eaux du port silencieuses. Je vois, par l'ouverture de ce port, les voiles blanches voler sur le grand Océan, de petits lézards courir ou s'étendre et se chauffer au soleil sur le mur inférieur de l'Esplanade du côté du port, des pigeons blancs s'abattre et boire dans un bassin en marbre blanc, établi au pied d'un joli monument élevé en l'honneur de Valdez et qui termine la promenade. Un jet d'eau pure s'élance constamment de la muraille de marbre de ce monument dans le bassin.

Je rentre à neuf heures et demie et fais mon second déjeuner en grande compagnie dans la salle de marbre (dont j'ai déjà parlé) ; la table est abondamment servie. Ensuite je monte dans ma chambre, j'écris des lettres, je dessine ou je peins jusqu'à l'heure du dîner. Après ce repas, l'un ou l'autre de mes nouveaux amis d'ici vient me chercher dans sa « volante » (voiture de Cuba), pour me faire faire une excursion hors de la ville dans ses jolies et magnifiques promenades. Le soir, après le thé, je monte sur le toit de l'hôtel; il est plat comme tous ceux d'ici, on l'appelle terrasse supérieure; il est entourée d'un mur bas ou balustrade en pierre, sur laquelle sont placés des urnes d'une espèce de grès avec ornements en relief verts et de petites flammes en bronze doré. Je me promène seule ici, jusque fort avant dans la nuit, en contemplant le ciel étoilé au-dessus de moi et la ville au-dessous. La lumière de Morro (on appelle ainsi celle du phare établi sur le fort) est allumée et brille comme une grande étoile fixe, rayonnante de l'éclat le plus pur sur la mer et la ville. L'air est délicieux, calme ; on respire comme un enfant endormi. J'entends parfois autour de moi un petit gazouillement ravis-

sant, il ressemble à celui de nos moineaux, mais il a plus de netteté et de douceur ; il est produit, dit-on, par les petits lézards, en grand nombre ici, et qui ont de la voix.

La ville a un aspect tout particulier. Les maisons sont basses (deux étages seulement), les rues étroites, de sorte qu'une foule de toiles sont tendues d'un côté à l'autre. Les murs des maisons, des palais, des tours, sont peints en bleu, en jaune, en vert, en orange, et souvent ornées des peintures à fresques. On redoute pour les yeux le blanc et la réverbération du soleil sur les murs de cette couleur. On ne voit ni cheminées, ni colonnes de fumée. Partout des toits plats avec balustrades en pierre ou en fer, et urnes à flammes de bronze. Je ne comprends pas ce que deviennent le feu et la fumée. L'atmosphère de la ville est limpide comme le cristal. Les rues ne sont pas pavées, et lorsqu'il pleut, comme cela a eu lieu, par averses pendant une couple de jours, il en résulte d'immenses flaques et des trous pleins d'eau ; et lorsqu'elles sont sèches. beaucoup de poussière. Des trottoirs étroits, qui permettent rarement à deux personnes de passer l'une à côté de l'autre, longent les maisons.

Dans les rues court et vole dans toutes les directions une espèce de grand insecte ayant de très-longues pattes de derrière, un long museau sur lequel est une corne noire ou élévation ressemblant à une tour ; c'est l'aspect que me présentaient, au premier moment, les équipages de Cuba ou volantes, seuls véhicules de la Havane. En y regardant de plus près, on les prendrait pour une espèce de cabriolet dont les deux et immenses roues sont placées en arrière de la caisse. Celle-ci repose sur des ressorts placés entre les roues et le cheval qui traîne la voiture ; il est attelé à une bonne distance de la caisse. Le conducteur,

presque toujours un nègre en grandes bottes à l'écuyère, monte le cheval ; on l'appelle calashero. Il est, ainsi que le cheval, richement couvert d'ornements en argent, parfois, dit-on, pour une valeur de plusieurs mille dollars. Cet équipage est très-allongé.

Quand la volante est attelée pour des courses un peu lointaines, on y met deux chevaux (et même trois) : le second cheval, conduit à la main, devance un peu celui que monte le calashero. Quand la volante est en grande parure, on y voit deux ou trois femmes assises, tête nue, ayant parfois des fleurs dans les cheveux. Elles ont également les bras et le cou nus, des robes de gaze blanches, et sont, en un mot, habillées comme pour aller au bal. Quand elles sont trois, la plus jeune est au milieu et un peu en avant. C'est un bouquet des plus délicieux en fleurs naturelles. On les voit souvent après le dîner dans les promenades, ou le soir sur la place d'armes, lorsqu'il y a musique et grande compagnie. Elles ont rarement un voile ou mantille sur la tête et le cou, presque jamais un chapeau. S'il en paraît un, c'est celui d'une étrangère.

J'ai pensé d'abord, en voyant les mouvements saccadés de la volante dans les rues : « Elle doit être affreusement incommode. » Lorsque je m'y suis trouvée assise, il m'a semblé être balancée sur un nuage ; je n'ai jamais senti un mouvement plus doux.

Les créoles ne cherchent aucun abri contre le soleil ou le vent ; elles n'en ont pas besoin. Une fois midi passé, arrive la brise de mer ; l'air n'est pas ardent, le soleil ne brûle pas comme sur le continent. Les créoles sont pâles, mais sans apparence de maladie ; c'est une couleur olive claire et douce qui, jointe à leurs beaux yeux noirs, et doux cependant, les rend extrêmement agréables. Les

prêtres en grandes chapes et grands chapeaux singuliers vont à pied. La plupart des gens du peuple que l'on voit dans les rues se compose de nègres et de mulâtres ; dans les boutiques mêmes, surtout celles de cigares, ce sont des mulâtres qui les tiennent ; partout on voit fumer des cigares, et principalement des cigarettes. Il paraît que la population de couleur s'enivre de fumée de tabac. Je vois souvent des nègres et des mulâtres assis devant les boutiques, dormant à demi, le cigare à la bouche. Le calashero, quand il attend devant une maison, descend de cheval, s'assied à côté de sa voiture, fume, et s'assoupit au soleil. Mais que devient toute cette fumée? On ne la voit nulle part, elle est sans doute absorbée par l'air de la mer.

Il faut achever ma journée. Après m'être promenée ou assise sur la terrasse supérieure jusqu'à minuit pour jouir de l'air qui me paraît avoir ici une influence salutaire et bienfaisante ; je rentre dans ma chambre et me couche sur un lit de camp sans literie, mais où je repose parfaitement et m'endors au souffle du vent qui passe par le grillage de la porte et des fenêtres sans vitres ni volets.

Ma chambre a une sortie sur le toit, ce qui m'est fort agréable, car je puis ainsi prendre l'air, et n'ai qu'un petit escalier à monter pour me trouver sur la terrasse supérieure. C'est le principal lieu de réunion de famille à Cuba, quand on veut jouir, le soir, de la brise.

Je veux maintenant te parler des personnes qui me témoignent ici infiniment de bonté : c'est d'abord la famille Solmé ; sa maison de commerce est des plus estimées de la Havane, et un jeune couple, M. et madame Schaffenberg, gendre et fille de M. et madame Tolmé. Le père de famille est Anglais ; il a été l'agent, à Cuba, de la maison Roth-

schild de Londres ; il a passé cette fonction à son gendre, qui est Allemand. M. Tolmé est un vieillard encore vigoureux ; sa personne et ses manières sont empreintes de bienveillance et de bonne humeur ; il est homme du monde, jovial et spirituel. Sa femme, Danoise par ses parents, a été d'une beauté remarquable, elle est encore fort bien à cinquante ans environ, a les traits fins, une expression de bonté qui m'enchante. La maison est remplie de jolis enfants, quatre fils et cinq filles, ces dernières surtout sont fort agréables. La joie et l'amour se montrent partout dans cette famille : des Européens, Allemands, Anglais, Écossais, Français, entretiennent la jovialité dans ce cercle, où l'on fait aussi de la musique.

Avant-hier, madame Tolmé m'a conduite dans sa volante à la villa de M. et madame Schaffenberg, à quelques milles de la Havane. Nous y avons trouvé une agréable société non invitée ; — mais c'était le jour de réception des maîtres de la maison. On y a représenté des tableaux vivants, on a fait de la musique, on a dansé ; les femmes, remarquablement jolies, étaient ravissantes avec les costumes des tableaux, les hommes fiers et joyeux. La musique a été bonne. La contredanse de Cuba, avec son air original, représente parfaitement le caractère et la vie des créoles, vie molle, badine, voluptueuse et cependant mélancolique, où murmurent et se balancent la brise et les palmiers. Le ton gai et facile de la société, les nombreuses langues qu'on y parlait, la belle soirée, les doux zéphyrs qui voltigeaient, les étoiles qu'on voyait par les portes et les fenêtres ouvertes, faisaient de ce soir l'une des fêtes les plus agréables auxquelles j'aie assisté. Pas de fatigue ni de contrainte ; on s'asseyait, on jouissait, on s'amusait en même temps.

Je suis allée une couple de fois entendre la messe à la

cathédrale, et j'y ai vu une grande pompe et magnificence. On se croit ici reporté à deux siècles en arrière. Presque personne ne priait dans l'église. Les prêtres marchaient en procession, encensaient, allùmaient des cierges, s'occupaient de beaucoup de cérémonies, mais évidemment sans dévotion. La musique était belle, et pleine d'une intime piété; un esprit religieux, inspiré, y avait répandu son âme, et je priai avec lui. La cathédrale est belle, claire, quoique peu spacieuse. Elle contient quelques tableaux qui m'ont fait plaisir. L'un d'eux représente les âmes dans le Purgatoire. Au-dessus des flammes plane la Madone avec l'Enfant Jésus; tous deux abaissent les yeux avec miséricorde. Quelques âmes les aperçoivent, sont ravies par leur beauté, et tandis qu'elles les regardent et les adorent, elles s'élèvent involontairement au-dessus des flammes.

Un autre tableau représente la sainte Vierge debout sur le globe de la terre. Son regard est dans le ciel, sa prière, toute son âme y vivent, et, sans y songer, elle pose le pied sur le serpent qui rampe à ses pieds. Ces deux tableaux datent visiblement d'une époque de profonde vie religieuse.

Les os de Colomb reposent dans la cathédrale. Une table de marbre blanc, incrustée dans le mur près du chœur, indique la place où ils sont. Elle représente aussi sa tête en bas-relief; au-dessous se trouvent quelques symboles très-pauvres d'idées et au-dessous de ceux-ci est une inscription plate, faible, mal composée, annonçant que les cendres de Colomb reposent ici, mais que sa renommée vivra à travers les siècles.

J'ai visité un jour la cathédrale avec M. Vassar; nous étions conduits par un adolescent qui paraissait destiné à entrer dans les ordres. Quand il sut que M. Vassar avait

été à Jérusalem, il en devint tout joyeux et si désireux d'entendre parler du saint-Sépulcre et des Lieux Saints, de nous montrer tout ce que la cathédrale contenait de remarquable, que cela faisait plaisir à voir. Ce jeune homme avait encore évidemment un esprit non corrompu et une foi ferme.

Hier, pendant une procession qui avait lieu dans la cathédrale, et tandis qu'on baisait la main blanche, potelée de l'évêque, couverte de diamants étincelants, je vis l'un des grands fonctionnaires (l'amiral, je crois) rire en s'agenouillant devant le beau prélat, et faisant mine de baiser sa main; l'évêque rit aussi. Tous deux savaient probablement que c'était pour la forme. Le costume du clergé et des corps constitués était aussi pittoresque et imposant qu'il pouvait l'être pour notre époque. Les costumes m'impressionnent toujours tant que je ne m'aperçois pas que ce sont des masques trompeurs.

J'entends proférer beaucoup de plaintes relativement à l'administration de l'île, aux monopoles, aux injustices et aux rapines officielles des fonctionnaires et des magistrats. On assure qu'ils engloutissent à la lettre « la part de la veuve et de l'orphelin; » et l'on m'a raconté des histoires presque incroyables à ce sujet. On espère mieux du nouveau gouverneur, le général Concha, que l'Espagne vient d'envoyer ici. C'est, dit-on, un homme de bien et loyal. Le dernier gouverneur s'est distingué par ses concussions, elles en ont fait un homme riche. On assure que le clergé est fort peu édifiant et vit en contravention ouverte avec ses vœux, que la religion ici est—morte. Le trafic des esclaves continue, mais en cachette. L'administration le sait; on lui donne trente ou quarante pessos (dollars) pour chaque esclave amené d'Afrique.—Elle ferme les yeux et encourage même

ce trafic, à ce qu'on prétend. Quel dommage, hélas! que ce Paradis terrestre soit empoisonné de la sorte par le vieux serpent!

Serro, le 10 février.

Je suis depuis trois jours à la campagne dans un petit village ou bourg champêtre (Serro), à une couple de milles de la Havane. Une famille allemande — américaine, appelée Schneidler, m'a offert amicalement de passer quelques jours chez elle pour faire connaissance avec la campagne (ce que j'ai tant désiré), et le jardin de l'évêque, très-rapproché de son habitation. J'ai une petite maison nouvellement bâtie pour moi seule, composée de deux chambres bien aérées. Dessous la fenêtre de ma chambre à coucher est un petit groupe de bananiers d'une bonne venue, couverts de beaux fruits, de larges feuilles vert clair douces comme du satin; elles s'agitent au vent; un peu plus loin murmure une petite rivière de montagne. En deçà de notre jardin, et au-dessus, je vois se dresser sur une colline, et entourés d'un mur peint en bleu, des groupes de cocotiers, de peupliers, de magnifiques bambous. A leurs pieds s'agite dans un superbe bassin de marbre un jet d'eau. Le village entier se compose de jardins, de petites maisons; les vastes champs sont parsemés de palmiers royaux, de cocotiers et autres arbres dont j'ignore encore le nom.

La première nuit que j'ai passée ici, sur la toile fraîche de mon lit de camp, en entendant mugir la rivière, et les

feuilles du bananier murmurer sous ma fenêtre, en sentant les vents de la nuit circuler autour de moi comme des ailes d'ange, m'a paru ravissante et d'une beauté tellement magique, que j'ai dormi à peine. Je me suis levée plusieurs fois pour contempler le ciel et la terre; j'ai vu alors une constellation d'une splendeur et d'une magnificence sans égale passer au-dessus de la colline aux cocotiers. Était-ce le navire l'*Argos* ou le *Sagittaire*? — Je l'ignore, et ne sais pas encore quelles sont les constellations de l'hémisphère du Sud qu'on peut voir ici; personne n'a pu me le dire. Dans ce pays, on songe beaucoup plus au commerce et au plaisir qu'aux étoiles. Toujours est-il que je n'ai pas vu encore de constellation aussi magnifique. Lorsque le jour commença à poindre avec de belles nuées d'or et rosées, je me suis levée de nouveau pour le saluer, et j'ai vu l'étoile du matin, qui était d'une grandeur et d'un éclat extraordinaires; je ne sais pourquoi, cependant, sa vue m'a laissé une impression de mélancolie.

Durant une couple de jours il a plu par ondées et bruiné; mais, ce matin-là étant serein et beau, j'ai voulu absolument, après le déjeuner, aller voir le jardin de l'évêque. Madame Schneidler me dit : « Vous ne pourrez pas y arriver, vos pieds se prendront dans la terre détrempée par la pluie. » Je méprisai cet avis et me mis en route; mais il me fut impossible d'avancer promptement. A chaque pas mes pieds étaient pris dans une terre molle rougeâtre dont je n'avais pas l'idée. Je fus donc obligée de revenir et d'attendre que le soleil eût séché le sol, ce qu'il fit assez promptement. Les averses qui m'avaient accueillie à Cuba, et dont j'étais un peu piquée, sont les adieux, dit-on, de la saison humide; elle est finie maintenant et cède la place à la saison sèche, qui se prolongera jusqu'en mai.

Hier, il a fait soleil toute la journée, et aujourd'hui je me suis promenée dans le jardin de l'évêque, à l'ombre des palmiers, des bambous et d'une foule de beaux arbres des tropiques. J'ai passé, au milieu de fleurs, de papillons extraordinaires et jolis, une matinée délicieuse; j'étais le seul esprit en ce lieu qui chantât les louanges de Dieu entouré des esprits muets de la nature. Ah! lorsque le Créateur nous montre d'aussi belles choses, nous fait éprouver une pareille joie, quels trésors ne réserve-t-il pas à ses enfants délivrés de la poussière, et ressuscités au delà du tombeau!

La beauté de ces arbres, de ces fleurs, de cet air, me fait pressentir dans la création une splendeur, une plénitude de vie et de sentiment chez la nature qui dépasse tout ce que j'ai éprouvé jusqu'à ce jour. Comme nous sentirons et chanterons la gloire du Créateur, quand la nature sera devenue un univers achevé, un hymne de louange, de grandeur, de suavité! Nous ne sommes point assez hardis, il y a trop peu de foi dans les regards que nous plongeons dans le royaume céleste, en deçà de la mort, il y a trop peu d'imagination dans la représentation que nous nous faisons de la puissance et des richesses du Créateur.

Les allées de palmiers de Cuba, ses bosquets de bambous, le jasmin jaune, qui s'étendait d'un arbre à l'autre en lianes odorantes, l'air délicieux imprégné de la vie la plus pure, me suggéraient des pensées, des pressentiments à leur égard; j'avançais seule dans ces allées, dans ces bosquets silencieux où des centaines de jolis papillons inconnus pour moi s'élançaient de l'herbe humide, et je louais Dieu au nom de tous les êtres. Que j'ai été heureuse pendant cette matinée-là!

Je t'entends dire : « Les esclaves, l'esclavage environnent cet Éden. » Je le sais, mais l'esclavage passera, les chaînes des esclaves tomberont, tandis que la bonté et la magnificence de Dieu seront éternelles. Je vivais ici dans sa contemplation. L'esclave fera de même un jour.

Ce jardin, ou, pour mieux dire, le parc, est fort négligé depuis la mort du vieil évêque et le terrible « ouragan » qui a détruit complétement, en 1846, la demeure épiscopale (dont il ne reste qu'une ruine), ébranlé une foule d'arbres et de statues. Je suis charmée de ce que le parc est peu soigné, car il ressemble davantage à une belle nature.

Je resterai probablement encore une couple de jours dans cette contrée, puis je retournerai à la Havane, où l'aimable famille Tolmé m'a invitée à demeurer chez elle. Je chercherai à faire la connaissance du botaniste don Felippe Poë, et par lui celle des arbres et des plantes de ce pays. Nous verrons ensuite comment les choses s'arrangeront pour moi.

J'ai dîné hier chez M. et madame Schaffenberg dans leur villa ; ce dîner recherché a été servi sous le verrand ouvert du côté du jardin, ce qui nous a donné une vue magnifique sur l'île. Le jardin était comme d'autres, très-orné, mais guindé. On y voyait des palmiers de différentes espèces, de jolies fleurs alignées le long des allées bien sablées ou pavées, des bassins de marbre avec des poissons d'or, etc. Un beau petit garçon de deux ans est le plus précieux trésor de la maison.

J'ai passé la soirée dans la famille Tolmé, où j'ai vu la jeunesse danser de tout son cœur au son de la magique musique de danse de Cuba. Elle a un mouvement rhythmique saccadé, mais animé au plus haut degré. Mon hôte,

M. Schneidher, l'exécute sur le piano avec un génie musical allemand.

Serro, le 12 février.

C'était hier dimanche, et quoique notre petit village de Serro n'allât point à l'église, puisqu'il n'en a pas, il avait néanmoins un air des plus fériés. Vers midi, j'entendis de divers côtés le rhythme plein d'animation du tambour africain, dont les coups inégaux ressemblaient assez à ceux des fléaux battant le grain dans les villages environnants, mais le tambour avait une vie plus animée. Il annonçait que les nègres libres dansaient dans les endroits où ils ont l'habitude de se réunir. Mon hôte eut l'obligeance de me conduire vers l'un de ces lieux de réunion près de Serro. Dans une salle qui ressemblait à celle de nos auberges de campagne, je vis trois nègres nus jusqu'à la ceinture, vigoureux de formes et de visage, qui battaient du tambour avec énergie. Ces tambours sont faits avec des troncs d'arbres creusés, sur lesquels on tend une peau. Les nègres tambourinaient sur cette peau avec des baguettes de bois, les mains, les pouces, les poignets, et cela avec une remarquable habileté, une perfection artistique que je voudrais pouvoir appeler un art naturel sauvage. Ils tambourinaient comme l'abeille bourdonne, l'oiseau chante, le castor bâtit. La mesure et le rhythme, qui changeaient quelquefois, étaient magnifiques; on ne peut rien imaginer de plus naturellement parfait, décidé, de plus vif, que cette mesure inégale et cependant égale. Ils tenaient

les tambours entre leurs genoux, avaient aux poignets de grandes boules remplies de pierres ou autres objets bruyants; elles étaient ornées extérieurement d'un bouquet de plumes de coq. Produire autant de bruit que possible est, à ce qu'il paraît, la chose principale. Quelques couples dansants arrivèrent; les dames de différentes couleurs, en toilettes ayant la prétention d'être jolies et qui étaient fanées, les hommes (nègres) sans toilette et presque sans vêtements à la partie supérieure du corps. Un homme prit une femme par la main, et ils commencèrent à danser, elle tournant sur place et les yeux baissés, lui la suivant en faisant une foule de cabrioles au nombre desquelles se trouvaient des culbutes, les voltes les plus entraînantes, et admirables par leur hardiesse et leur souplesse. Dans l'intervalle, d'autres noirs poussaient de temps en temps des cris sauvages et frappaient avec des bâtons sur les murs et les portes. Les tambourineurs suaient et avaient un air excessivement animé. La salle commençant à se remplir de monde, je ne voulus pas y retenir mon hôte et sa petite fille; mais je ferai tout mon possible pour voir plusieurs fois ces danses africaines avec la vie sauvage qui leur est propre, et si rhythmique, quoique dépourvue de règle.

Tandis que nous retournions à Serro, nous entendîmes de différents côtés le bruit sourd des tambours. Ce sont seulement des nègres libres de l'île qui dansent à cette époque de l'année. Dans les plantations on est occupé à moudre les cannes à sucre pendant toute la saison sèche; les nègres esclaves n'ont pas le loisir de danser, à peine celui de dormir. Il y a à Cuba beaucoup de nègres libres.

En rentrant dans le village, nous rencontrâmes deux jeunes gens qui jouaient, en marchant, une mélodie joyeuse sur la guitare; ils étaient accompagnés par des

camarades de leur âge. On célébrait de cette manière une fête ou jour de naissance. Joli et poétique usage!

Je me suis beaucoup promenée dans les environs, et j'ai appris à connaître plusieurs espèces d'arbres. Parmi ceux-ci je te présente le ceiba, l'un des plus hauts et des plus beaux arbres de l'île; sa tige, élevée et forte, se balance mollement, n'a aucune feuille jusqu'à l'endroit où elle étend horizontalement trois à quatre bras vigoureux avec des courbures qui ressemblent à celles du chêne, mais sont plus souples. Ces bras se divisent en plusieurs branches et portent la plus belle couronne de feuilles séparées comme des doigts et d'un vert de Russie. C'est l'un des plus beaux arbres que j'aie vus, et je n'en connais pas qu'on puisse lui comparer. Mais il a des ennemis envieux, et sur les petites excroissances ressemblant à des épines dont sa tige est couverte se place volontiers une plante parasite; elle l'entoure insensiblement et finit par l'étouffer. Je remarque ensuite deux beaux arbres d'un vert foncé, le mammai-colorado et le mammai San-Domingo, maintenant couvert de fruits de la grosseur d'une pomme, gris-bruns en dehors, mais remplis intérieurement d'une chair rouge-jaune très-douce; je la trouve dépourvue de goût. Puis le sapota, feuillage vert foncé, aux fruits bruns de la grosseur des petites oranges, et comme celles-ci remplis d'un jus fort doux infiniment agréable. Le mango a une couronne serrée, riche de feuilles, et rappelle par sa forme et son épaisseur nos châtaigniers. Ses fruits, maintenant verts, pendent aux branches, ils ont la forme d'amandes colossales. On dit qu'ils deviennent d'un beau jaune d'or à leur maturité, et portent le nom de pommes de Cuba; ils sont fort aimés dans l'île. Le mango donne une ombre épaisse, impénétrable. Le tamarin s'étend sur

ma tête comme un voile vert, fin, transparent, brodé, à travers lequel on voit le ciel.

L'arbre à gourde ou calebasse (je donne les noms d'arbres tels que je les entends nommer ici, je n'ai pas sous la main de livre de botanique) ressemble à un pommier; il a des branches garnies de feuilles serrées le long de la branche qui porte de grands fruits ronds sans queue. Ces fruits peuvent devenir aussi gros qu'une tête d'homme ; leur écorce est très-dure, pourvoit à tous les ustensiles de ménage des pauvres gens, et deviennent, lorsqu'ils sont fendus en deux, des plats, des assiettes, des vases à boire, des baquets, des cuillers à pot et autres, tout enfin. La calebasse ou gourde est surtout le principal mobilier des nègres C'est elle aussi qui orne leurs poignets, augmente le plaisir et le fracas de leurs danses. Je pourrais te citer d'autres arbres, mais je ne les connais pas encore de nom.

Les maîtresses de maison dans ce pays n'ont guère de peine à se donner pour conduire leur ménage. La cuisinière, toujours une négresse quand la famille n'a pas de cuisinier (c'est un nègre), reçoit une certaine somme par semaine, avec laquelle elle pourvoit aux dîners de ses maîtres. Elle va au marché, fait les emplettes, prend ce qu'elle trouve de meilleur ou ce qu'elle juge à propos d'acheter. Souvent la maîtresse de maison ignore ce que la famille aura pour dîner jusqu'au moment où il est servi. Je suis, en vérité, surprise de voir les maîtresses de maison s'en remettre avec une telle sécurité à leurs cuisinières et se bien trouver de cet arrangement. Il paraît qu'en général les nègres ont du plaisir et de grandes dispositions pour faire la cuisine; ils se font un point d'honneur de servir de bons dîners.

Madame Schneidher passe ses matinées à donner des leçons à ses filles dans une salle dont les portes sont ouvertes sur la terrasse et de là sur la rue ou sur la route. Quand les gens de la campagne, toujours des hommes, arrivent avec leurs petits chevaux pesamment chargés de légumes, de fruits, de volailles, l'un ou l'autre s'arrête devant la porte, appelle la « senora, » demande s'il lui faut ceci ou cela : elle répond quelques mots en espagnol, — belle et mélodieuse langue; — l'affaire se décide avec peu de paroles et sans que la maîtresse de maison ait besoin de se déranger. La vie pourrait être très-facile ici. Le soir, après le thé, nous sommes assises sur la terrasse dans des balançoires, vêtues aussi légèrement que la décence peut le permettre, et nous jouissons de l'air, d'un délicieux « *far niente*; » tout est si paisible dans le petit village! Reposer ici, c'est vivre et jouir.

Mes hôtes m'ont conduite dans quelques-uns des magnifiques jardins de l'aristocratie du voisinage. Ils sont jolis mais guindés; tout est aligné le long des allées sablées; les formes naturellement régulières des arbres des tropiques contribuent à cette roideur quand ils ne sont pas groupés avec un esprit d'artiste poétique. Le joli jardin du comte Hernandinos possède un cercle de palmiers royaux plantés dans cet esprit. Ils forment la plus belle rotonde colonnes qu'on puisse imaginer. Les couronnes se joignent par le haut, entrelacent leurs branches ; il en résulte une guirlande verte gigantesque qui s'agite et murmure au vent, tandis que la voûte bleue du ciel brille avec netteté à travers ce feuillage.

Je suis allée tous les jours dans le parc de l'évêque; mais un matin j'y fus poursuivie par quelques nègres demi-nus, d'un extérieur affreux ; ils me disaient probablement des

gentillesses, et mendiaient, quoique je ne les comprisse pas.

Chaque nuit j'ai salué la grande et magnifique constellation de la colline des palmiers et vu le regard paisible, mélancolique, fixé sur la terre par l'étoile du matin. Je n'oublierai jamais ces nuits-là dont le calme n'était interrompu que par le murmure de la rivière et du bananier.

Ce matin, madame Schneidler est venue avec moi au parc. Des vers espagnols étaient gravés sur un beau bambou, j'en ai demandé le sens à ma compagne. Elle n'a pu le dire, car ils contenaient les plus grossières inconvenances! Encore le vieux serpent.

On voit dans la campagne environnante de petits enclos ayant tous des cabanes construites en palmiers et couvertes avec les feuilles jaunies de ces arbres ; leur toit pointu est souvent plus haut que la cabane. D'ordinaire les habitations de l'île sont basses à cause des ouragans qui les détruiraient sans cette précaution. Plusieurs petites cabanes de nègres ont aussi des murs en écorce de bouleau ou faits avec de menues branches tressées ensemble. Le palmier est le premier de tous les arbres pour les pauvres gens. Il leur donne des maisons, tandis que le calebassier les pourvoit d'ustensiles de ménage. Ces petits enclos, quoique dépourvus d'ornements, n'offrent pas moins un aspect particulier qui pare le pays.

On m'a raconté bien des histoires relativement au dernier ouragan, et montré, tout près d'ici, la place où était une petite maisonnette de paysan. Ses habitants, au nombre de douze, s'y trouvaient réunis quand l'ouragan secoua la maison. Le père de famille engagea tout le monde à se mettre en prière, chacun tomba à genoux autour de lui ; debout au milieu de la chambre, il priait au nom de tous.

L'ouragan fit un trou au toit, et au même instant renversa la maison sans toucher le père de famille debout, et il enterrait sa femme, ses enfants, ses serviteurs sous les décombres. Lui seul fut sauvé.

Je retournerai demain à la Havane : je voudrais découvrir un moyen de donner un peu de satisfaction à mes dignes hôtes dont l'hospitalité m'a été si agréable. Je les quitte avec regret, surtout leur plus jeune enfant, la petite Ellen aux yeux noirs.

La Havane, le 15 février.

Je suis de retour ici. La chaleur est une bonne chose, mais trop est trop ; celle-ci est véritablement nuisible à l'âme et au corps. Ils se conserveront peut-être en bonne santé, mais quant à l'activité — cela ne va pas, il y a de quoi devenir échec et mat. Une poussière de sable très-fin s'élève de la rue, pénètre par les jalousies dans la chambre et se dépose sur tout. Le seul moment du jour où l'on respire un peu, c'est le soir, hors de la maison, ou dans les galeries aérées du côté de la cour.

J'habite maintenant avec la famille Tolmé ; ma bonne hôtesse a disposé une chambre à mon intention et me soigne maternellement. C'est une des belles natures de mères de notre monde, et chacun l'aime dans la maison ; je l'affectionne aussi parce qu'elle est bonne pour les nègres, les protége, prend ouvertement la défense de leur caractère en toute occasion et raconte une foule de jolis traits prouvant la noblesse de leurs sentiments, leur fidé-

lité, leur bonhomie. Madame Tolmé passe une partie de ses matinées assise patriarcalement au milieu de ses esclaves femmes, causant avec elles, donnant des leçons aux plus jeunes enfants dans l'une des longues galeries couvertes ; c'est là aussi qu'elle reçoit les visites et donne ses ordres pour la cuisine et la toilette. Le soir, le grand cercle de la famille et des amis se réunit autour d'elle dans les galeries et le salon. Ses deux filles mariées viennent avec leurs maris, puis le consul d'Angleterre, M. Crawford, avec sa jolie femme qui est aussi une fille de madame Tolmé, mais d'un premier lit. Il y a ensuite les deux amoureux, le fils aîné de la maison avec sa jeune et florissante femme, les nouveaux fiancés, Louise Tolmé presque un enfant encore, et son fiancé, jeune Écossais fort épris et très-bien. Je dois une mention particulière aux deux plus jeunes enfants, le grave Gulio, âgé de treize ans, mon maître d'espagnol et la petite Emely. On joue, on danse, on chante, mais le fiancé épris est assis à côté de sa fiancée, la regarde et la regarde, ne veut pas qu'elle danse, qu'elle le quitte.

La manière dont les maisons sont disposées ici est particulière; il faut l'habitude pour s'y bien trouver. Tout est calculé pour avoir le plus d'air et de courant possible. De longues galeries, avec arcades dont le demi-cercle est fort allongé, s'ouvrent dans la cour (il y en a ici des quatre côtés). Là se meut tout le ménage, c'est une sorte de vie publique. On dîne, on reçoit des visites, la mère de famille coud au milieu de ses esclaves femmes, élève ses enfants, les gens de la maison lavent ou se livrent à d'autres travaux domestiques dans ces galeries ouvertes où l'air et les créatures humaines circulent avec une égale facilité. Derrière cette galerie, ordinairement pavée en marbre, sont les chambres à coucher, closes de ce côté par des jalousies ; on

ferme de la même manière les fenêtres du premier qui donnent sur la rue. Au second, les fenêtres ont des barreaux ou des grilles en fer, et derrière ceux-ci un store que l'on baisse la nuit. Pendant le jour on n'aperçoit pas le store, et les fenêtres grillées ou à barreaux donnent une apparence de prison aux étages les plus rapprochés de la rue. Chez les personnes aisées, les grilles des fenêtres sont ornées, et l'on voit souvent derrière elles de jolies femmes se berçant dans des balançoires et s'éventant avec leurs éventails. Il n'y a pas de vitres. Cette façon de construire les maisons et les chambres permet à l'air de circuler librement partout, et celui de Cuba est sûr d'être le bienvenu ; mais il apporte beaucoup de poussière, empêchement véritable à la propreté et au bien-être.

En se promenant dans la ville,— et je m'y suis beaucoup promenée durant ces derniers soirs, — on voit par les arcades et les passages à demi obscurs, dans l'intérieur des maisons et des ménages, des figures paraître et disparaître sous les portiques ornés de peintures à fresques représentant des fruits et des fleurs. Mais on voit tout cela dans le demi-jour ; c'est une publicité mystérieuse au fond. Il y a dans les constructions de cette ville un grand mélange de régularité et d'irrégularité, de choses vieilles et jeunes ou en ruines. A côté de la voûte de l'arcade et de la muraille peinte artistement se trouvera un mur à moitié croulant, dont les peintures sont presque effacées ou tombées avec le mortier. On ne répare point le vieux mur, ni la vieille peinture. Ceci, les physionomies et les manières de la population de couleur, les volantes qui courent, vont et viennent silencieusement dans les rues, donnent à la Havane une animation fort attrayante et romantique, sans ressemblance aucune avec les autres villes que

j'ai vues, surtout en Angleterre et dans l'Amérique du Nord.

La lune brille dans ce moment et me force à admirer sa clarté et sa transparence. Notre clair de lune en Suède est aussi beau qu'ici, mais il a une couleur plus froide et bleuâtre. Sa lumière, à Cuba, est jaune clair et me semble rosée. Ici le clair de lune est considéré comme dangereux, on ne sort pas volontiers tête nue quand il en fait.

J'ai assisté une couple de fois avec M. et madame Tolmé à la musique de la Place d'Armes. Des femmes élégantes, avec de légères mantilles sur leur tête parée de fleurs, se promenaient en rond avec de galants cavaliers sous les magnifiques palmiers royaux, ou bien étaient assises sur les bancs de marbre en causant, tandis que les musiciens jouaient des contredanses de Cuba ou des marches et des morceaux d'opéra. Il est impossible de se représenter une plus belle salle de fête que cette place avec ses palmiers et ses palais, éclairés par la lune de Cuba et sous son doux ciel rayonnant. J'ai vu aussi de jolis visages, de jolis costumes romantiques. Le voile espagnol transparent est, comme la lune, un talisman qui cache la laideur et relève la beauté par son demi-jour mystérieux.

Mes hôtes m'ont conduite en voiture, dans un village ou bourg appelé Guanavacoa, le plus ancien de l'île, dit-on; ils conserve encore des souvenirs des premiers indigènes « les doux et paisibles Indiens » qui habitaient Cuba à l'époque de l'arrivée des Espagnols. C'est encore une particularité de Cuba que ces indigènes doux comme son climat, lequel exerce aujourd'hui encore son pouvoir enchanteur sur ses habitants. Il donne aux créoles de la douceur et de la bonté; pas une plante, un animal n'est venimeux dans l'île; les abeilles de Cuba n'ont pas de venin dans leur aiguillon. La conduite barbare des Espagnols dans cette île

n'a pas eu le pouvoir d'empoisonner sa nature, et le sang de ses premiers habitants inoffensifs crie encore vers le ciel ; mais ces gémissements ressemblent à une belle mélodie, elle a donné le nom de Yumori à la plus jolie vallée de Cuba.

Parmi les souvenirs que les Indiens ont laissés à Guanavacoa, est une sorte de vase en terre qu'ils fabriquaient avec la glaise poreuse que l'on trouve dans cet endroit, et qu'on y fabrique encore. Ils sont fort en usage à Cuba pour conserver l'eau à boire fraîche dans les chambres. L'eau s'évaporant du vase par ses pores, on a soin de l'envelopper d'un linge qui se maintient toujours humide, et l'eau est fraîche mais non pas froide. Le manque de bonne eau à boire est une calamité de Cuba. On n'y fait pas encore usage de glace pour la rafraîchir, excepté dans les grands hôtels de la Havane.

Le jour où nous sommes allés à Guanavacoa étant beau, la course fut agréable ; mais je n'en ai pas joui complétement. Je me sentais affaiblie par deux nuits blanches dont j'étais redevable à la chaleur et aux cousins ; je suis toujours dans un état de somnolence, et me souviens de ce bourg comme d'une miniature de la Havane ; ses maisons étaient construites et peintes de même ; elles avaient les mêmes toits et terrasses supérieures ornées d'urnes ; mais tout cela est petit. Le pays m'a paru ressembler à un vaste champ ondulé parsemé de palmiers et de petits enclos. Au fond, et vers l'intérieur de l'île, on voyait se dresser la chaîne de montagnes qui la traverse de l'est à l'ouest ; c'est le trait saillant de son paysage. Les cimes les plus élevées de cette chaîne, le Potullo et le Combre, ont plus de huit mille pieds, dit-on, d'élévation.

Ces forteresses naturelles de Cuba ont un intérêt romantique et sombre qui leur est particulier. Des esclaves fugi-

tifs vivent au milieu de ces montagnes et se sont retranchés dans leurs innombrables grottes et cavernes de telle sorte qu'on n'ose pas les y poursuivre. Ils y ont construit des habitations, possèdent des fusils et paraissent avoir été assez nombreux pendant quelque temps (plusieurs mille, dit-on) pour donner de l'inquiétude au gouvernement de Cuba ; mais la difficulté de se procurer des vivres à une pareille hauteur a diminué considérablement leur nombre dans ces derniers temps. Ils préfèrent mourir libres dans ces rudes montagnes, plutôt que d'en descendre pour vivre parmi des hommes plus rudes encore.

Les palmiers représentent continuellement ici des figures significatives, surtout quand ils sont isolés ou dispersés en petits groupes. Cet arbre est toujours le plus noble, suivant moi, et ~~celui qui ressemble le plus~~ à l'homme. J'ai remarqué ce jour-là, en retournant à la ville, deux palmiers qui étaient seuls dans un champ. Un petit espace les séparait, mais leurs tiges penchées l'une vers l'autre avaient fini par réunir leurs couronnes. Leurs palmes au doux murmure s'étaient enlacées et formaient une belle arcade gothique. C'est ainsi que deux ennemis au noble caractère grandissent parfois ensemble et se rapprochent à mesure qu'ils sont plus près du ciel.

La route passait continuellement entre des haies vives composées la plupart d'énormes aloès dont les feuilles pointues, épineuses sur toutes leurs faces, défendaient d'approcher. Au centre de ces haies, je vis se dresser de grandes spirales de fleurs rouges et blanches, pas écloses encore, et M. Tolmé eut la bonté d'en cueillir quelques-unes pour moi. Elles ressemblaient de loin à d'énormes spirales d'hyacinthes grosses comme le bras : c'étaient de belles fleurs d'aloès qui donnent des fruits fondants fort

agréables, ayant le goût de l'ananas. Il y avait aussi par-ci par-là dans les haies des orangers, et ces plantes ou arbres élevés ayant la forme de candélabres déjà remarqués par moi sur les hauteurs avoisinant le port de la Havane. Je ne puis parvenir à savoir leur nom ou celui de leur espèce. Ces haies vivaces diffèrent essentiellement des nôtres ; mais elles sont plus bizarres que jolies : on m'a parlé d'une foule de belles fleurs qui s'ouvrent seulement la nuit au clair de lune, entre autres Cérès.

Parmi les merveilles produites ici par le soleil, celles qu'il opère dans les profondeurs de la mer sont les plus frappantes, car il lance son arc prismatique dans les eaux et colore les poissons. J'ai visité hier la poissonnerie de la Havane ; j'engage tout étranger qui viendra dans cette ville à ne pas manquer d'aller voir ce spectacle remarquable. Les poissons rayonnent de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel avec une netteté et un éclat sans égal. Ils sont bleus, jaunes, rouges, couleur d'or, rayés jaune et violet, etc. C'est la plus jolie réunion de poissons qui se puisse imaginer. Au fond de la mer, autour de Cuba, croissent des algues extrêmement belles et de magnifiques coraux.

Madame Tolmé m'a invitée plus d'une fois à l'accompagner à l'Opéra, mais je suis ici tellement avide d'air et de clair de lune, que je préfère passer la soirée à la Place d'Armes. La nature, à Cuba, est pour moi le numéro un, les hommes et le spectacle sont le numéro deux. Cependant je me rendrai demain à une grande soirée chez le consul d'Angleterre, M. Crawford, et j'y verrai les beautés espagnoles ; puis je dirai adieu à la Havane pour quelque temps. J'ai reçu deux invitations qui m'ont fait beaucoup de plaisir. L'une d'elles m'est adressée par une maison

de commerce américaine de Matanzas; l'autre, par la propriétaire d'une plantation à quelques milles de cette ville, madame de Conick. Je ferai ainsi connaissance avec la campagne, les palmiers, le caféier, la canne à sucre et autres plantes tropicales. Combien je m'en réjouis! J'éprouve une impatience inexprimable de m'éloigner de la Havane. Sa chaleur oppressive, et ce genre de vie, nouveau pour moi, m'ont causé une migraine fatigante, dont je souffre depuis près de trois jours, et qui ne veut pas me quitter, tout en me laissant la possibilité de sortir et de visiter la ville. Je partirai demain en chemin de fer pour Matanzas; c'est un voyage d'une journée à peu près.

Je finis ma lettre, mais il faut te raconter auparavant ce que M. Nenninger, consul de Suède ici, et madame Schaffenberg veulent arranger pour moi. Le consul a une petite maison de campagne, qu'il n'habite pas, dans la contrée des jardins; elle est auprès de celle de M. Schaffenberg. Celui-ci veut la meubler à mon intention. Je pourrai y habiter en paix et liberté, soignée par une vieille duègne, et je prendrai mes repas chez les Schaffenberg. N'est-ce pas aimable? Selon toute apparence, je ne profiterai pas de cette offre amicale, dont je suis fort reconnaissante. M. et madame Talmé sont au fond de tout cela. Que Dieu les bénisse!

Tu as maintenant de la neige, de la glace et du froid; tu es environnée d'air glacé et moi j'ai trop chaud; cet excès ne vaut pas mieux que l'autre, surtout quand on a la migraine; mais l'âme et le cœur sont en bonne santé, et c'est avec eux que je t'embrasse tendrement.

LETTRE XXXIV

Matanzas, le 23 février 1851.

Qu'il fait beau ici, mon Agathe ! et qu'on y est bien, au centre de cet air parfait, plein de zéphyrs balsamiques, dans ce foyer lumineux, bon, charmant et confortable sous tous les rapports, celui de M. et madame Baley, où je me trouve maintenant et me sens vivre de nouveau. J'ai déjà passé ici une semaine entière ; elle s'est écoulée comme un jour serein et beau.

Je n'ai pas été fâchée, dans la matinée du 16, de quitter la Havane brûlante et pleine de poussière. Mon mal de tête s'était dissipé la veille au soir, de sorte que j'ai bien dormi. L'excellente madame Tolmé, levée en même temps que moi, à cinq heures du matin, a fait apporter du café d'un restaurant voisin, afin de ne pas réveiller ses esclaves d'aussi bonne heure. Après avoir pris cordialement congé d'elle et de son mari, je suis montée dans leur volante, accompagnée de l'un des plus jeunes fils de la maison, mon favori Frank Tolmé. Le Caleshero donna un coup de fouet en l'air, et nous fûmes rapidement balancés vers la station du chemin de fer. Lorsque, avec l'assistance de mon compagnon, j'eus surmonté les difficultés et les embarras qu'on éprouve en se mettant en route, et que je me trouvai tranquillement assise dans la spacieuse voiture, j'en éprouvai une satisfaction réelle. Cette voiture était construite à l'américaine, car ce sont les Américains qui ont

créé les chemins de fer à Cuba. Toutes les glaces étaient baissées pour donner accès à l'air excellent du matin; et, quoique tous les hommes de cette voiture, quarante ou cinquante environ, fumassent des cigares ou cigarettes, on ne sentait aucune odeur de fumée, on la voyait à peine. L'air de Cuba paraît avoir la faculté de l'absorber. J'étais la seule femme de la voiture, assise seule sur mon canapé et presque seule dans mon coin, ce qui me laissait la liberté de regarder autour de moi tandis que je volais sur cette terre nouvelle et ravissante, et d'étudier ce qui se passait. Ce sont seulement des actions de grâces parties du cœur qui peuvent sanctifier dignement de pareilles jouissances.

Il avait plu pendant la nuit, et de jolis nuages s'amoncelaient, s'amassaient le long de l'horizon en prenant des formes bizarres. Ils s'élevaient comme de pesantes draperies sur les montagnes bleuâtres, traînant à leur suite — le soleil levant, et formaient un arc splendide encadré d'or sous lequel cet astre répandait un océan de lumière douce et rosée. Tout à coup une clarté apparut au-dessus de la montagne, et le soleil se montra. Les petites villas fantastiques blanches et jaunes, avec leurs jolis jardins resplendissants de belles fleurs et de plantes bizarres, les cabanes couvertes de palmes au milieu des champs, les palmiers verts, élancés, dominant les toits jaune-gris, les bosquets de mango, de platanes, d'orangers, de cocotiers, les haies et les champs verdoyants, tout était d'une brillante fraîcheur pendant cette matinée humide, douce et animée par les rayons du soleil. Je voyais le long du chemin des fleurs, des plantes, des jardins, des habitations d'un aspect nouveau et joli, qui paraissaient me souhaiter le bonjour en passant rapidement. Je saluai un champ de

pommes de terre et un champ de choux comme des connaissances et de vieux amis. Le pays entier ressemblait à un immense jardin; de tous côtés de beaux palmiers se balançaient au vent du matin et à l'horizon se dressait une chaîne de sombres monticules bleus.

Je me portais parfaitement, mon âme et mon corps avaient des ailes, et je voltigeais sur cette belle et brillante terre.

Peu à peu, les villas, les champs de cannes à sucre et autres plantes disparurent. Nous traversâmes des forêts de bananiers. Ensuite le sol devint plus sauvage et se couvrit ainsi que les arbres de plantes parasites; elles prirent bientôt le dessus et parurent étouffer les autres. Plusieurs jardins portaient sur les branches de leurs arbres des jardins entiers de plantes aériennes, orchidiées et aloès. C'était bizarre, pas agréable, quoique plusieurs de ces parasites eussent de jolies fleurs; c'était lourd et contre nature. Dans un champ non loin de la route, j'ai vu un ceiba de haute taille à demi mort : une plante parasite, le yaguay-embra (figuier femelle) enlaçait son tronc de ses cent bras semblables à des serpents, depuis la racine jusqu'à la tête et l'avait presque étouffé. Cette lutte à mort entre le ceiba et la plante parasite féminine qui se nourrit de sa vie et finit par la détruire, est fréquente à Cuba. C'est un spectacle des plus remarquables et même hideux, c'est l'image d'une tragédie qui rappelle Hercule et Déjanire.

La première partie de la journée et du voyage fut remplie de jouissances, au nombre desquelles je dois compter de petites provisions de voyage que madame Tolmé m'avait données. La reconnaissance et la joie que la bonté des autres me font éprouver est la meilleure nourriture de

l'âme. La température devint ensuite excessivement chaude et le sol fut par trop couvert de plantes rampantes; j'en étais assoupie et fatiguée. A l'une des stations, quelques femmes à la physionomie espagnole entrèrent dans la voiture. Elles avaient l'air de paysannes, étaient bien vêtues et tête nue; plusieurs d'entre elles, fort jolies, à la taille pleine et fière, traitèrent d'une manière remarquablement hautaine et disgracieuse une couple de galants qui les avaient accompagnées; ils les accablaient de bouquets d'un air peu désespéré et plutôt rusé, quand ils se retirèrent sans avoir obtenu un seul regard de ces fières beautés. Cet épisode me réveilla un peu, et j'ouvris tout à fait les yeux lorsque, dans l'après-midi, la perspective, se développant avec splendeur, nous montra Matanzas. Sa magnifique baie était dans ce moment du bleu le plus transparent; on voyait au fond la haute chaîne de montagnes appelée le Pain de Matanzas.

Les zéphyrs les plus frais, les plus délicieux m'accueillirent, et à la station du chemin de fer deux messieurs à la physionomie agréable me souhaitèrent la bienvenue. L'un était mon jeune compatriote, M. Frank de Gothembourg, établi à Matanzas en qualité de premier commis dans une grande maison de commerce, et l'autre, M. Baley, qui venait me chercher avec sa volante pour m'emmener chez lui, où je fus reçue avec cordialité et amitié par sa jeune femme.

J'ai passé avec ces aimables époux une vie paisible et charmante; je me suis ranimée corps et âme, soit dans leur foyer, — ma jeune hôtesse est fille d'un Anglo-Américain, et tout dans sa maison est marqué au coin de la propreté, de l'ordre, du bien-être qui distinguent les maîtresses de maison de cette race, — soit par mes promenades soli-

taires dans les environs ; quoique ce ne soit pas l'usage ici qu'une femme, — surtout si elle porte chapeau, — se serve de ses jambes au lieu de celles d'un cheval attelé à la volante pour se promener. Malgré les enfants nègres, filles et garçons, qui couraient après moi en riant et criant, et quoique les personnes faites s'arrêtassent ébahies pour me regarder et que je fisse peur aux chevaux et aux bœufs, je n'en continuai pas moins mes excursions. On commence cependant à s'habituer de me voir dehors. Je ne voudrais pas pour beaucoup renoncer à mes découvertes.

Veux-tu m'accompagner dans l'une d'elles, la première et la plus délicieuse que j'ai faite un matin de bonne heure, où j'ai parcouru seule la vallée de Yumori? Il va sans dire que la matinée était belle, mais à quel point elle l'était, c'est ce que personne ne comprendra, à moins d'avoir joui de ce beau matin, des caresses du vent de la baie de Matanzas. La vallée de Yumori est à deux cents pas de la ville. Entre deux rochers est une ouverture par laquelle passe une petite rivière limpide ; elle coule entre des rives verdoyantes pour se réunir à la mer. Je ne dis pas qu'elle s'y jette, son cours est trop paisible pour que cette expression puisse lui être appliquée : elle est calme comme un miroir. Suivons-la. Au delà de l'ouverture formée par les rochers, le champ est libre et la vaste baie de Matanzas se présente couverte de navires de toutes les nations du monde, à voiles, à l'ancre, au loin, bien loin au large.

Nous longeons la rivière. Alors s'ouvre une vallée merveilleuse remplie de palmiers, de buissons et de champs verdoyants enfermés de deux côtés par de hautes chaînes de montagnes. Leur ombre s'étend fraîche et obscure sur

la partie de la vallée où se trouve le chemin que nous suivons. Qu'il fait bon ici à l'ombre! A gauche, la rivière commence à se dérober à nos regards dans un bois ou taillis de mangos, espèce de buisson qui croît dans l'eau et se multiplie en enfonçant ses branches dans le sol, où elles prennent racine pour former de nouveaux plants. Sur l'autre rive se dresse, en formant des murailles abruptes et des collines mollement ondulées, le « Pain de Matanzas, » ainsi nommé à cause de sa forme; de notre côté en longeant le chemin, et un peu plus inclinées, se trouvent les hauteurs de Combre. Les rochers présentent à leurs sommets, soit des colonnes hardies, soit des portes ouvertes qui donnent accès dans des grottes, sous des voûtes mystérieuses que les oiseaux seuls peuvent visiter. Des palmiers couronnent ces hauteurs, et des lianes épaisses en descendent. Plus avant, et à leurs pieds, la végétation devient abondante: c'est un champ ondulé portant de beaux arbres, des plantes buissonneuses, des fleurs, parmi lesquels je me perds avec enchantement et ignorance, cependant je connais quelques-uns de ces végétaux par leur nom populaire. Ici brille la « fleur de fièvre, » étincelante d'or et de feu, et d'une magnificence inexprimable; là se trouvent en abondance l'héliotrope sauvage, modeste de couleur et de forme comme nos héliotropes de serre; la belle fleur de mangos, blanche comme neige, ayant un calice moitié convolvulus, moitié lis, et d'un parfum délicieux. Regarde sur le bord du chemin, et à nos pieds, ce petit arbrisseau couvert de jolies et mignonnes fleurs rouges ayant des centaines de petites bouches ou becs ouverts, les levant lorsqu'elles sont jeunes, et les baissant en vieillissant vers la terre, où elles tombent étant encore rouges et fraîches. Regarde ces jolis colibris de velours vert qui voltigent au-

tour de ces fleurs comme s'ils en étaient amoureux, et sans avoir peur de nous; ils plongent, en se soutenant sur leurs ailes, leurs longs becs dans celui de ces fleurs : — la vie animale et la vie végétale s'embrassent ici. — C'est charmant à voir. La plante qui porte les fleurs rouges est appelée « Larmes de Cupidon ». Ce ne sont pas celles de la pâle douleur, mais les larmes brûlantes d'un cœur où la béatitude déborde. Celui de la nature en répand de pareilles, et les amants ailés les recueillent.

La profondeur de la vallée nous est encore cachée, les courbes des montagnes en interceptent la perspective ; mais la route tourne brusquement à droite, et la vallée se développe. A notre droite, au milieu des montagnes et du plus joli bosquet de palmiers, est une petite habitation, — une ferme de Cuba, couverte en palmes, et notre chemin traverse un groupe de cocotiers richement chargés de fruits. Ici est une petite colline en pente ; à sa droite, et à une courte distance du chemin, se trouvent les restes d'un mur en pierres, à côté un puits, autour duquel croissent, avec un désordre pittoresque, des cocotiers, des sapotas, des mammais, des mangos, des cyprès de Ceylan et autres arbres que je ne connais pas. Ne nous reposons pas encore, continuons notre course. Nous avançons en descendant une petite colline pour monter vers la maison construite sur la montagne ; au pied de celle-ci la route tourne à gauche et entre droit dans la vallée qui s'ouvre devant nous et présente un beau et grand bosquet de palmiers entouré d'un cadre elliptique de montagnes, étroitement fermé. Nous avançons encore. La vallée s'élargit, le sol est faiblement ondulé, et, de quelque côté que se portent nos yeux, ils voient des palmiers, des palmiers, et encore des palmiers. A l'ombre de pareils arbres, dans

une contrée comme celle-ci, il ne devrait y avoir que des êtres beaux et immortels.

Il y a, non loin du chemin, un petit enclos avec maisonnette couverte de palmes, et des cabanes en menues branches tressées, parmi lesquelles se trouve un grand buisson d'oléandre en fleurs. Nous approchons pour le voir de plus près, nous demandons une gorgée d'eau. La fermière, maigre et sèche, aux yeux bruns, nous paraît disposée à nous donner tout ce qu'elle possède ; mais nous ne nous comprenons pas. Elle nous donne de l'eau et de gros bouquets d'oléandre cueillis pour nous. Le soleil commence à être chaud. Retournons sur nos pas, nous reviendrons une autre fois, je veux connaître à fond la vallée de Yumori. Nous rencontrons des hommes avec chevaux pesamment chargés, le bagage est placé en travers. Ils saluent amicalement, s'arrêtent, demandent avec bonhomie et des voix mélodieuses de quel pays est la dame, où elle veut aller. La dame répond qu'elle est de Suède. Les hommes la regardent et se regardent avec incertitude. Ils ne connaissent pas cet endroit, et ne comprennent pas la promeneuse, qui leur dit alors qu'elle est du pays situé sous l'étoile polaire. Croyant qu'elle vient de l'étoile polaire, ils s'écrient : « Ah ! » se regardent d'une manière significative, se touchent le front, s'imaginent que l'esprit de la dame est un peu troublé, secouent la tête avec compassion, et poussent leurs chevaux en avant. Je ne puis dire combien ils avaient l'air doux et bon. Nous retournons lentement sur nos pas vers Matanzas. La haute muraille formée par la montagne répand encore son ombre sur le bosquet de cocotiers près du puits. Nous nous asseyons sur son bord en pierre, et nous déjeunons avec les bananes que nous avons apportées, déjeuner parfait à l'air

délicieux du matin et dans cette vallée merveilleusement belle. Des êtres heureux et doux habitent sans doute la maison au milieu des palmiers qu'on voit là-haut sur la montagne. Entouré d'objets si beaux et si enchanteurs, l'homme doit nécessairement devenir doux et bon. Le soleil se lève sur la montagne, il fera chaud avant que nous ne soyons de retour à la ville. Nous avons du moins passé une belle matinée dans la vallée de Yumori.

J'ai fait quelques connaissances à Matanzas, et, par l'intermédiaire de l'une d'elles, j'ai pu visiter une grande plantation de café et de sucre des environs. J'y ai vu des allées formées par une foule d'arbres et de plantes rares des tropiques, une espèce de palmier dont les branches gigantesques étaient tortillées comme un tire-bouchon, et portaient des fruits gigantesques également ; puis une espèce de citronnier dont les fruits énormes ressemblaient à des citrons. On ne les considère pas comme tels.

Ce qui m'a surtout intéressée, c'est le palmier sagou, le palmier à dattes, l'arrowrot, les hybicus, fleurs merveilleusement belles. J'étais ravie de me voir environnée de colibris qui voltigeaient autour de moi ; ils ne sont pas sauvages ici, et planent sans cesse au-dessus des jolies fleurs rouges dont Cuba semble se parer de préférence à celles des autres couleurs. Leur vol rapide comme une flèche, le mouvement calme des ailes qui les soutiennent tandis qu'ils sucent les fleurs, me causent une surprise et un plaisir continuels. Ces oiseaux ne peuvent se comparer à rien de ce que j'ai vu de la vie animale et humaine, et ne me semblent pas formés avec la poussière de cette terre. Ils paraissent cacher de préférence leurs nids dans les arbres qui croissent sur le bord d'un ruisseau ombragé par des masses serrées de feuillage. Parmi les choses curieu-

ses, j'ai remarqué plusieurs orchidées parasites pendues aux arbres, et un grand ceiba enlacé par son amante ennemie la yaguay-embra, qui le tue par son embrassement sauvage.

Du reste, cette plantation est en décadence depuis les deux derniers ouragans; ils y ont causé une dévastation irréparable, et le choléra a emporté plus tard un grand nombre de nègres esclaves. « Dieu punit nos péchés, » dit le planteur avec une expression mélangée de repentir et de légèreté, en reconnaissant la justice de ce châtiment. C'était un homme âgé ayant les manières, la vivacité nerveuse française, et du reste un maître de maison poli. Je consentirais à être son hôte, mais non pas son esclave. Les chambres des esclaves, construites dans l'épaisseur d'un mur ou d'un bâtiment, et très-basses, ne valaient guère mieux que nos sombres toits à porcs. Il y avait aussi une infirmerie, grande pièce obscure garnie de quelques lits en planches, pas une couverture, pas un oreiller, pas un rayon de lumière. « Je suis, disait le planteur, le médecin des malades, je les saigne moi-même, » etc. Je n'ai pu m'empêcher de frémir en l'écoutant. Cette plantation m'a paru presque déserte. J'ai vu un vieux nègre, estropié et courbé par l'âge, se glisser devant nous d'un air humble et craintif; à table nous fûmes servis par un petit noir très-vif, qui ne s'inquiétait pas le moins du monde des cris et des mouvements de colère de son maître.

Ce planteur a été très-riche, mais il a éprouvé dans ces derniers temps de grandes pertes qu'il supporte avec beaucoup de fermeté.

Matanzas est bâtie comme la Havane, mais elle a un esprit plus libre, plus gai, ses rues sont plus larges, quoique non pavées. La maison de M. Baley a deux étages et

autour de l'étage supérieur, du côté de la rue, est une terrasse sur laquelle je me promène le soir pour respirer l'air tandis que ma jeune hôtesse joue dans le salon, sur le piano, des contredanses de Cuba avec un mouvement parfait et une animation petillante. On entend résonner ces airs dans toutes les maisons de la ville. Le rhythme et le mouvement sont ceux des enfants de l'Afrique ; l'air proprement dit est une production des créoles espagnols de Cuba ; on y retrouve les seguidillas et les marches d'Espagne. M. et madame Baley sont musiciens, et c'est une jouissance pour moi de leur entendre jouer, au mari l'antienne catholique : *Adeste fideles*, et à sa femme, *da Hauta Aragonesa*, *El Sabatheo*, etc. Le champagne le plus frais de la vie mousse dans ces danses nationales espagnoles. Il est envieux de les comparer à nos polonaises et autres danses populaires. Ces dernières ne manquent pas non plus d'une vie mousseuse et petillante, mais bien de délicatesse et de grâces. Ces danses nationales si différentes sont vis-à-vis les unes des autres dans les rapports du champagne à la bière forte et à l'hydromel.

Matauzas, 1er mars.

S'il y a un lieu sur la terre où l'esprit de la vie jouit d'une existence individuelle spéciale aussi pure, aussi animée et douce qu'au moment où il fut créé par le maître de la vie et de l'amour, c'est — ici. L'air y a une sorte d'animation vitale, qui est pour moi une merveille permanente et me cause un ravissement incessant. C'est surtout après deux ou trois heures du soir que cette merveille se fait sentir. C'est un souffle délicieux non interrompu, ar-

rivant, non pas d'un seul point, mais de tous, qui fait voltiger autour de nous les objets mobiles, légers, les fait pour ainsi dire respirer et vivre. Ce souffle inexprimable et en même temps ravissant donne de la vie, caresse nos fronts, nos joues, soulève légèrement les rubans, les vêtements, nous environne, nous pénètre, nous baigne pour ainsi dire dans une atmosphère animée qui nous guérit et nous fait renaître. Je le sens dans mon âme et mon corps ; je hume ce vent, cet air, comme on boirait l'élixir de vie qui rend la jeunesse, et je suis prête à me retourner pour voir si un ange est à côté de moi, si ce sont des esprits célestes cachés dans la couronne des palmiers qui produisent cet enchantement. Je lui donne le nom d'haleine de la vie, lorsque je me promène lentement sur la terrasse, ou bien lorsque, étant baissée sur sa balustrade en fer, je me laisse caresser par cet air et l'aspire jusque bien avant dans la nuit. Il fait naître en moi des pensées, des pressentiments étranges sur la richesse du Créateur, sur les trésors cachés, que pas un œil n'a vus, dont pas une oreille n'a entendu parler, dont nul homme n'a l'idée, et que Dieu a réservés pour ceux qui l'aiment.

Cette aspiration de la vie est pour moi la principale merveille de Cuba, et je ne puis exprimer combien sa force m'est salutaire.

Je viens encore de passer quelques jours d'une vie délicieuse, paisible, dans cette ville dont la belle et fraîche position ne permet pas l'entrée à une chaleur ardente, et où je végète admirablement. Le matin je fais mes excursions solitaires de découvertes ; l'après-dînée je vais en volante avec madame Baley et respire le vent moelleux de la mer, en roulant sur la plage. J'ai passé une journée entière dans la vallée de Yumori pour dessiner quelques

arbres, des cabanes, et voir comment vivent les gens de la campagne. C'est pourquoi je suis allée m'établir dans le petit enclos de paysans, aux buissons d'oléandres. Madame Baley m'y a fait conduire en voiture et m'a donné l'une de ses négresses pour me servir d'interprète. Cécilia a les plus beaux yeux noirs que j'aie jamais vus dans un visage de couleur sombre (quoique en général les noirs aient de beaux yeux), des dents qui ressemblent à des perles orientales, un maintien calme, doux, d'une gravité peu ordinaire. Mais la pauvre Cécilia est fort malade, et probablement sans remède, de la poitrine. Madame Baley a voulu lui faire respirer un peu l'air de la campagne. Cécilia, nouvellement mariée à un homme de sa couleur, est heureuse avec lui chez ses maîtres, et vivrait volontiers. Elle exprima mon désir à la fermière, qui déclara sur-le-champ, avec de grands gestes animés, que tout son enclos était à ma disposition. Je me suis établie dans la plus aérée des maisonnettes, elle avait une terrasse de campagne ombragée par un toit couvert en palmes. Le plancher était en terre, et les chambres, bien rangées du reste, avaient des lits faits et passablement propres. Dans la chambre à coucher principale était collé sur le mur un petit tableau colorié représentant la sainte Vierge et l'enfant Jésus, avec une inscription espagnole. J'en demandai l'explication à la bonne fermière, elle me répondit d'un air de componction : « Quiconque achètera une de ces images obtiendra une indulgence de quarante jours. » On avait en effet imprimé sur le tableau que cette indulgence serait accordée à tout fidèle qui ferait un « salut » à Notre-Dame du Rosaire. Cette indulgence de quarante jours était vendue un quart de dollar.

Les pauvres gens de la campagne, à Cuba, ont l'air re

marquablement bon et pacifique, ce qui provient sans doute du climat. Les habitants de ma petite demeure champêtre étaient originaires des Canaries, où il est, dit-on, plus difficile pour les pauvres de gagner leur vie qu'à Cuba. Beaucoup de cultivateurs des Canaries viennent donc ici.

Vers dix heures, mon hôtesse monta sur une élévation près de sa demeure et souffla dans un coquillage qui rendit un son aigu longtemps prolongé, signal convenu pour avertir les hommes occupés dans la vallée que le déjeuner était prêt. La table était mise pour sept à huit personnes, sur une terrasse abritée par le toit de palmes de la maisonnette où se trouvait la cuisine. Un perroquet y était aussi dans sa cage en fil de fer. Des pigeons d'un bleu violet s'abattaient çà et là sur le toit. Autour de nous se promenaient des coqs et des poules avec des cous singulièrement de travers ; ils paraissaient estropiés. Des hommes vieux et jeunes, à la physionomie sérieuse, vinrent déjeuner. Le repas se composait de morue salée, de racines de yam, de pain de maïs, de platanos frits (sorte de bananes communes), de lard et d'une espèce de farine jaune clair qu'on servit dans une grande écuelle ; je n'ai pu en savoir le nom ni l'usage, parce que Cécilia parle incomplétement l'anglais. Ce déjeuner abondant était mal accommodé et mal servi. Le dîner se composa aussi de viandes cuites, de haricots bruns et de riz; mais le tout était si mal préparé, si dur et de si mauvais goût, qu'il me fut impossible de manger ce que la fermière me présentait par assiette comble. Si Cécilia n'avait pas apporté pour moi un peu de riz et quelques pommes de terre (je n'ai pas voulu la charger d'autre chose) qu'elle a fait cuire et que nous avons mangées avec du beurre frais de Matanzas, j'aurais été obligée de

souffrir la faim pendant cette journée. Mais j'ai vécu comme une bergère de la fable, et couronné mon repas avec des bananes et des biscuits excellents.

Dans mes conversations avec Cécilia, j'ai appris qu'on l'avait enlevée de l'Afrique à l'âge de huit ans ; l'image de sa mère était encore présente à sa pensée. Elle se souvenait de son amour, de sa tendresse, et voulait retourner en Afrique pour la revoir. Cécilia ne se plaignait pas de ses maîtres, ils avaient toujours été bons pour elle. Sa position était heureuse maintenant, cependant — elle avait impatience de revoir sa mère.

Cécilia la reverra sans doute bientôt — dans le ciel.

Je me mis à dessiner sur la terrasse abritée par le toit, et lorsque la chaleur du jour fut passée, je sortis avec Cécilia, pour parcourir la vallée dans toute sa longueur. Cette course étant assez prolongée, Cécilia en fut tellement fatiguée que j'en pris de l'inquiétude. En nous reposant de place en place, nous rentrâmes en bon état chez la fermière ; le soleil était déjà couché et les étoiles se levaient. Nous n'avions rencontré personne pendant notre excursion, excepté quelques veneurs à cheval ; ils nous saluèrent avec des voix mélodieuses et amicales, d'un « bonsoir, adieu. »

La vallée fut presque toujours la même jusqu'à la fin, c'est-à-dire une suite de beaux bosquets de palmiers, çà et là un petit groupe de maisonnettes couvertes en palmes. A l'extrémité de la vallée fermée aussi par des montagnes moins hautes, il est vrai, que le Pain de Matanzas et Combre, se trouvait une plantation de cannes à sucre avec moulin, esclaves noirs, cases de nègres, etc. Cette belle vallée elle-même avait sa part de la vieille malédiction. Le rouge du soir répandu sur ces hauteurs

verdoyantes, et le doux éclat du ciel perçant à travers le feuillage, étaient d'une beauté inexprimable. Les étoiles parurent et me semblèrent plus grandes et plus brillantes qu'auparavant.

Cependant cette belle vallée n'a point de souvenirs qui soient dignes des regards purs du ciel. Son nom lui vient, dit-on, du cri de guerre des indigènes « Io mori! » lorsque, pour ne point être massacrés par les Espagnols, ils se jetèrent du haut des montagnes dans la rivière qui parcourt une partie de la vallée. La jolie petite habitation du bosquet de palmiers, au sommet de la montagne, et dont la gentillesse m'a ravie la première fois que je l'ai aperçue, ne rappelle qu'une sanglante querelle de famille. Un père l'habitait avec plusieurs fils qui devaient partager l'habitation entre eux; mais une discussion survint relativement aux limites des champs, chaque nuit certaines bornes étaient changées de place. Un matin, l'un de ces beaux matins des tropiques, ceux qui se disputaient à ce sujet en vinrent aux coups, d'autres membres de la famille accoururent au secours des deux partis, et le résultat de la querelle fut *onze morts*. Il y a peu de temps que cet événement a eu lieu; l'habitation appartient aujourd'hui à l'un des fils survivants. Telles sont les traditions de la vallée de Yumori. Et *Matanzas*, — Matanzas où les souffles de l'air folâtrent avec une animation si ravissante et si salutaire, Matanzas veut dire le champ du sang ou de bataille. Cette ville a été appelée ainsi en mémoire d'un combat sanglant dans lequel plusieurs centaines d'indigènes ont été tués. C'est triste à penser, mais je ne sens pas moins le souffle de Dieu dans le vent qui passe sur cet ancien champ de bataille, car il est dit : « Quand toutes les scènes de meurtre et tous les combats auront cessé sur la terre, Dieu sera

toujours le même, sa vie sera éternellement agissante, sanctifiante, elle fera naître de beaux palmiers, des larmes de Cupidon, des colibris, toutes les belles formes de la vie viendront avec eux et — ne passeront point. »

La volante de madame Baley vint me chercher ainsi que Cécilia à la nuit close. Nous apportions des cannes à sucre que Cécilia s'était procurées pour les petites filles de la maison, et comme une marque de sa cordiale bienveillance, ma bonne fermière me donna en souvenir son « indulgence » de quarante jours. Je l'emporterai avec moi en Suède, et j'en ferai présent à — l'évêque F.

Je rentrai à demi rôtie par la chaleur de ma demeure des champs, et travaillai pendant trois jours à me débarrasser des essaims de — puces que je rapportais de ma promenade.

L'abondance et la variété de petits insectes qu'il y a ici est l'un des fléaux de ces belles contrées. Il en était de même dans la Caroline du Sud, la Géorgie. Si j'avais un morceau de pain ou de gâteau dans ma chambre, ils étaient à l'instant entourés d'une foule de petits vers ou insectes. A Cuba ce sont surtout les fourmis qui fatiguent; il y en a une petite espèce qui mine, dit-on, de grandes maisons. Ces jours derniers je me suis amusée à peindre mes souvenirs de la vallée de Yumori et entre autres ses « Larmes de Cupidon. » J'avais posé quelques-unes de ces fleurs sur la table à côté de moi, — c'est-à-dire, celles qui étaient tombées, — afin de mieux voir leurs veines et leur construction. Je m'aperçus avec étonnement que ces fleurs disparaissaient successivement de la table; j'en pris d'autres et il en fut de même en moins de rien. Je ne pouvais comprendre comment cela se faisait, lorsque, levant par hasard les yeux vers le mur de ma chambre, je fus extrê-

mement surprise de voir que mes fleurs s'y promenaient en longues files, et montaient jusqu'à la corniche. De petites, toutes petites fourmis de couleur claire les traînaient et faisaient queue depuis le faîte, où elles disparaissaient à mes yeux, jusqu'à ma table. Elles étaient si petites et d'une couleur si claire, que je ne les avais pas remarquées. Une seule fourmi montait le long de la muraille une fleur douze fois plus grande qu'elle.

J'ai assisté un soir, comme spectatrice, à un grand bal donné par les nègres libres de Matanzas, en faveur de la maison de charité de la ville ; le public, invité moyennant finance à ce bal qui avait lieu au théâtre, remplissait les loges. M. Baley et mon jeune compatriote m'y conduisirent, mais un « bienfaiteur », à moi inconnu, qui se trouvait à l'entrée (un Espagnol, je crois), se hâta de payer pour la dame étrangère. Je dois dire à cette occasion que j'entends raconter ici, relativement à la galanterie des Espagnols pour les femmes, des choses qui dépassent tout ce que j'ai vu chez les autres peuples ; la courtoisie chevaleresque des Américains ne peut pas même lui être comparée. Cette politesse, il est vrai, me paraît poussée à un degré d'exagération qui pourrait souvent la rendre insignifiante ; cependant il y a quelque chose de joli et de noble dans cet usage et ses formes. Il impose l'obligation à l'égard des femmes, et des hommes quand ils sont étrangers, de payer leurs acquisitions dans les magasins de nouveautés, chez les restaurants, les confiseurs, leurs plaisirs au théâtre, au bal, etc. Cela se fait de manière à ce que la dame ou l'étranger ne puissent pressentir l'auteur de cette politesse. Par exemple, tu entres dans une boutique et tu achètes un flacon d'eau de roses ou chez un confiseur où tu fais emplète d'une livre de bonbons (ceux de Cuba sont

fort estimés); tu te disposes à payer et présentes ton pesos, mais on te le rend avec un salut poli et un « Cela ne coûte rien, madame. » Il est inutile de protester. Un cavalier a été ou est encore parmi les personnes qui se trouvent dans la boutique; tu ne le connais pas peut-être; mais il est connu du marchand et lui a fait à la dérobée un signe qui veut dire : « Je payerai pour elle, » puis il sort du magasin, ou lit un journal, et tu ne sauras jamais à qui tu es redevable de cette politesse. Quelques femmes de ma connaissance, à la Havane, m'ont dit avoir été parfois embarrassées, obsédées par une politesse continue de ce genre, qui leur imposait des obligations qu'elles ne pouvaient pas reconnaître. Cet usage, je le comprends, peut avoir ses côtés désagréables, mais il est fort noble envers des étrangers, puisque ceux-ci échappent ainsi à la nécessité de remercier le donateur. Mais revenons au banquet et au bal nègre.

Une table dressée, ornée de fleurs et de lampes, occupait le fond de la salle de danse. Le personnel dansant se composait de deux à trois cents personnes environ. Les dames noires étaient la plupart bien habillées à la mode française, et plusieurs d'entre elles fort parées. Quelques couples dansaient avec beaucoup de dignité et de précision des menuets excessivement ennuyeux. Quelle sotte danse, quand elle n'est pas exécutée par de belles et gracieuses personnes! La principale danseuse était si laide, que, malgré sa toilette magnifique et son joli maintien, elle donnait l'idée d'un singe habillé. Les mouvements du cavalier manquaient de souplesse naturelle; ce défaut est assez général chez les nègres.

Mais la grande danse du bal, sorte de ronde à laquelle toute la compagnie prit part avec tours et détours nombreux et

pleins d'art, se groupant et s'enlaçant de maintes manières avec des chaînes de roses artificielles, cette danse était véritabtement jolie et pittoresque. Elle fut parfaitement exécutée; cependant, si elle avait eu un peu moins de régularité, plus de vie naturelle et d'animation, j'aurais cru y voir le symbole de la vie civilisée, de la société des nègres. Les beaux yeux noirs, les belles dents blanches, surtout chez quelques jeunes filles, brillaient d'une manière réellement joyeuse, tandis qu'elles baissaient et relevaient la tête dans les demi-cercles formés par les guirlandes de roses.

Plusieurs de ces nègres étaient riches; on me montra un jeune noir de la société qui possédait une fortune de vingt mille dollars.

Le code espagnol concernant les colonies occidentales contient plusieurs bonnes lois relativement aux nègres et à leur affranchissement; les États à esclaves américains sont loin d'en approcher; ceci soit dit à leur honte! Les lois américaines sont totalement contraires à la faculté donnée aux nègres de se racheter, tandis que les lois espagnoles les favorisent sous ce rapport. Ici l'esclave peut se racheter au prix fixé par la loi, cinq cents dollars, et les juges sont obligés de veiller aux droits des esclaves. Ici une mère peut racheter son enfant avant sa naissance moyennant quinze dollars, et après sa naissance pour le double de cette somme. *Elle peut donc soustraire son enfant à l'esclavage.* Les esclaves noirs ont ici, du moins dans les villes, beaucoup plus de moyens de gagner de l'argent que dans les États à esclaves de l'Amérique. Libres, ils peuvent se faire commerçants, agriculteurs, affermer des terres, exercer diverses professions. Beaucoup de nègres libres ont acquis de la fortune, surtout par le commerce.

Mais la position des noirs esclaves des plantations est, en général, bien inférieure à celle qu'ils ont dans les États-Unis. Plus mal logés, nourris, ils travaillent davantage et — manquent de toute instruction religieuse. On les considère absolument comme des animaux, et le trafic des esclaves de l'Afrique est ici en pleine activité, quoique défendu. On a introduit secrètement, l'autre jour, à la Havane, une cargaison de sept cents nègres d'Afrique (1). Le gouvernement de l'île reçoit, pour chaque esclave, cinquante dollars, afin de fermer les yeux et se taire. C'est joli, c'est honorable !

Les nègres ont l'air gai et content dans les villes. On voit beaucoup de mulâtresses jolies, bien faites et souvent fort bien mises aux promenades, à l'église. Les mulâtres clairs se rapprochent tellement des Espagnols pour les traits et le teint, qu'il est difficile de les distinguer. On dit que, généralement, les Espagnols sont très-bons envers leurs esclaves de maison, et quelquefois faibles pour leurs faiblesses.

Le 2 mars.

Bonjour, mon Agathe, j'arrive de la messe dans l'église de Matanzas. Cette ville n'a qu'une seule église, malgré une population de trente et quelques mille âmes. J'y ai entendu une musique tonnante exécutée par la musique militaire

(1) Ces pauvres gens ne sont pas vendus publiquement, mais de la main à la main. On dit qu'au moment où ils débarquent ces nègres sont affaiblis au plus haut degré, et que leur extérieur est des plus misérables. La traversée est pour eux un martyre de trois semaines. Il faut les nourrir et les soigner pendant quelque temps avant de pouvoir tenter les acheteurs. (*Note de l'Auteur.*)

espagnole, et ressemblant beaucoup à celle de danse. J'ai vu la grande parade de la nef, des femmes agenouillées par masses sur de beaux tapis. Beaucoup d'entre elles étaient jolies, toutes en grande toilette, en soie, velours, diamants et fleurs, cou et bras nus; des voiles transparents, noirs ou blancs, étaient jetés sur ces femmes à demi vêtues, plus occupées évidemment de leur personne que de leur livre de prières. Elles étaient entourées de rangées d'hommes debout bien habillés, plus occupés, de leur côté, à lorgner les dames que de — toute autre chose. Quant au culte et à la dévotion, personne n'y songeait, excepté deux personnes, — si j'en juge d'après leur visage, — une mulâtresse et un Espagnol âgé. Du reste, beaucoup de prêtres et de cérémonies. Le chœur était orné, jusqu'à la voûte, de branches de palmiers, de drapeaux et d'images saintes. Des palmes furent bénites et distribuées. Les militaires espagnols participaient à la solennité; les soldats furent alignés dans l'église. — La plupart me parurent fort jeunes et frêles, ayant des traits fins et agréables. Les esclaves, hommes et femmes, après avoir étendu les tapis devant leurs maîtresses, s'étaient retirés à l'entrée de l'église et agenouillés sur les dalles. Une étrangère, une protestante, à genoux au milieu d'eux, priait pour eux comme pour elle et les siens. La prière qu'elle a faite ici à son intention personnelle est celle de la reconnaissance. On lui donna aussi une palme bénite, qu'elle emportera dans son foyer, bien haut dans le Nord, en souvenir de cette belle matinée éclairée par le soleil et chaude. La vie paraissait facile et lumineuse pour tous. Ah! si la vie intérieure y répondait, qu'il serait aisé de vivre et de chanter ici des cantiques d'actions de grâces!

Les belles toilettes me font plaisir à voir, quoique les

désapprouvant dans une église. La mantille espagnole (on dit qu'elle passe de mode) est d'un effet infiniment pittoresque; même les négresses et les mulâtresses en font usage. On dirait presque un long châle d'étoffe plus serrée, jeté sur la tête afin de la garantir du soleil quand on sort. J'ai vu quelquefois, et encore aujourd'hui, des femmes qui, évidemment, n'étaient pas pauvres, porter des robes de grosse toile grise à sac, avec châle long de même tissu sur la tête. On m'a dit que c'était par suite d'un vœu fait par elles ou les leurs dans un cas fâcheux ou de maladie.

Je quitterai Matanzas à deux heures pour aller avec mes hôtes dans une plantation ouvrière qui appartient aux parents de madame Baley, dans une jolie contrée appelée Limonar, à quinze milles d'ici environ. J'y étudierai les arbres, les fleurs et ce que Dieu voudra. Après avoir passé quelques jours à Limonar, j'irai chez madame de Conick. Elle habite une grande plantation de même nature entre Matanzas et la ville de Cardinas; on ne m'y laissera point manquer d'occasions pour voir le pays et ses habitants. Je ne puis exprimer combien je suis reconnaissante de tant de bonté.

Ariadne-Inhegno, le 7 mars.

J'ai déjà passé une semaine ici, au sein même de l'esclavage sans voile. Ce spectacle m'a tellement abattue pendant les premiers jours, que je n'étais, pour ainsi dire, propre à rien. Près de ma fenêtre, — du corps de logis

principal, maison à un étage, — il m'a fallu voir pendant toute la journée une troupe de négresses travailler sous le fouet, dont les claquements (en l'air, il est vrai) retentissaient sur leurs têtes, et entendre le cri impatient du pousseur (un nègre) « Dépêchez! avancez! » qui entretient leur activité. Et la nuit, — toute la nuit, j'ai entendu leurs pas fatigués sur les grandes dalles sous ma fenêtre, tandis qu'elles y étendaient les cannes à sucre écrasées apportées des moulins pour les sécher. Pendant le jour, elles sont occupées à ramasser les cannes sèches; le travail, dans une plantation sucrière, continue jour et nuit sans interruption, tant que dure cette récolte, et c'est, à Cuba, pendant toute la période appelée la *sèche*, environ la moitié de l'année. Il est vrai que j'ai souvent entendu les femmes bavarder et rire en travaillant, et sans faire attention aux claquements du fouet; que j'ai souvent entendu, pendant la nuit, les chants et les cris joyeux africains, — dépourvus ici de toute mélodie, — retentir dans les moulins à sucre. Je savais aussi que les travailleurs de cette plantation se relevaient de six heures en six heures, de manière à avoir toujours six heures sur vingt-quatre pour se reposer et se délasser, et que, les moulins se reposant deux nuits par semaine, les esclaves pouvaient compter sur une nuit entière. Malgré cela, je ne digérais pas la chose, et ne le puis encore, mais je la *supporte* mieux depuis que j'ai vu la gaieté des esclaves au moment de leurs repas, leur air bon et généralement joyeux dans cette plantation.

J'ai visité plusieurs fois le « Bohen » des esclaves noirs. C'est une espèce de mur bas, élevé des quatre côtés d'une vaste cour, avec une grande porte fermée à clef pendant la nuit. Celles qui donnent accès aux chambres des esclaves sont du côté de la cour. Chaque

famille a une chambre. Extérieurement on ne voit au mur que de petites lucarnes avec barreaux de fer, une pour chaque chambre, et placée si haut, que les esclaves ne peuvent pas s'en servir pour regarder au dehors. Au centre de la cour est un bâtiment servant de cuisine, de buanderie, etc. J'ai assisté plus d'une fois dans le Bohen aux repas des esclaves et les ai vus apporter leurs calebasses pleines d'un riz blanc comme neige, cuit dans un énorme chaudron. Les cuisinières noires le distribuent avec une cuillère de bois, et, à ce qu'il m'a paru, avec une générosité complète. J'ai vu briller les dents blanches des esclaves, entendu leurs bavardages, leur rire, lorsqu'ils mangent, en marchant ou debout selon leur habitude, ce riz qu'ils paraissent beaucoup aimer. Ils se servent la plupart du temps de leurs doigts. On leur donne, en outre, du poisson salé et de la viande fumée. J'ai vu aussi dans quelques chambres des paquets de bananes et de tomates. La loi oblige le planteur à donner une certaine quantité de poisson sec ou de lard salé par semaine à chaque esclave et un nombre fixé de bananes. Sous ce rapport les propriétaires font ce qu'ils veulent; quelle loi pourrait tenir la main à ce détail? L'aspect de ces esclaves prouve incontestablement qu'ils sont bien nourris et contents.

Je leur ai souvent demandé, en indiquant du doigt leur nourriture : « Est-ce bon? » Et j'ai toujours vu un sourire satisfait et franc accompagner ces mots : « Oui, très-bon! »

Dans l'Amérique du Nord, on m'avait déjà parlé des Français comme étant les propriétaires d'esclaves les plus raisonnablement calculateurs, et mon hôte actuel, M. Chartrain, né à Saint-Domingue, en est la preuve. Il fait travailler ses esclaves vigoureusement, mais il les nourrit et

les soigne bien, d'où résulte qu'ils travaillent gaiement et avec énergie.

Du reste, ma vie se passe agréablement ici. Mon hôte est un Français poli, vif et causeur, possédant une bonne dose de perspicacité et d'esprit. Je lui suis redevable d'un grand nombre de renseignements précieux, entre autres concernant les tribus des nègres africains, leur caractère, leur vie et leurs sociétés sur la côte, d'où arrivent la plupart des noirs amenés ici. On s'y prend presque toujours de même: les chefs africains les vendent suivant convention aux blancs, ces marchands d'hommes. M. Chartrain, ayant été en Afrique, sait parfaitement comment les choses se passent, et m'a appris à distinguer les diverses tribus d'après leurs traits caractéristiques et leur manière de se tatouer. Les Congos, nation vive, gaie et légère, sont appelés les Français de l'Afrique. Les nègres du Congo ont le nez aplati, la bouche large, des dents superbes, des lèvres épaisses, des joues saillantes. Ils sont carrés et vigoureux, mais pas grands. Les nègres de Gangas se rapprochent de ceux du Congo. Les Lucomans et les Mandingues, les plus généreuses de ces peuplades de la côte, sont grands, beaux, et leurs traits, d'une régularité remarquable, sont souvent nobles, avec une expression grave. Les prêtres et les devins des nègres sortent ordinairement de la tribu des Mandingues. Les Lucomans, fiers et belliqueux, réduits en esclavage, sont difficiles à manier dans le commencement; ils aiment la liberté et s'irritent facilement jusqu'à la fureur. Mais si on les traite bien et avec justice (la justice qu'on exerce en les traitant en esclaves), ils deviennent, au bout de quelques années, les meilleurs travailleurs d'une plantation, ceux en qui on peut avoir le plus de confiance. Les Callavalis ou Caraballis sont

aussi de bonnes gens, quoique plus paresseux et négligents. J'ai vu parmi eux des hommes magnifiques. Ils ont le nez plus plat, des visages plus larges que les Lucomans, un air moins graves. Tous les nègres d'ici sont tatoués à la figure, quelques-uns autour des yeux, d'autres sur les joues, etc., suivant la nation à laquelle ils appartiennent. La plupart, même les hommes, portent des colliers de perles rouges ou bleues. Les rouges sont faits avec les jolies graines rouge-corail d'un arbre de l'île. Presque tous les hommes portent, comme les femmes, des mouchoirs de coton à carreaux noués autour de la tête. Il y a aussi dans cette plantation un nègre de la tribu des Fulahs. Il est petit, a les traits fins, des cheveux noirs, longs et brillants, ce qui paraît être un trait distinctif de cette tribu. Telles sont les marques caractéristiques des noirs et de leurs principales tribus, que j'ai appris à connaître ici.

Mais il faut te raconter l'histoire d'un nègre, qui est étroitement liée à celle de la famille Chartrain. C'est une belle preuve de la noblesse du caractère des noirs quand elle acquiert son véritable développement. Ce nègre se nommait Samedi et servait chez les parents de mon hôte, à Saint-Domingue, lors du célèbre massacre qui a eu lieu dans cette île. Il sauva, aux risques de sa vie, les deux petits garçons de ses maîtres (l'un d'eux est mon hôte) en les portant de nuit sur ses épaules hors de la ville, à travers des dangers de toute espèce. Il s'était assuré d'une petite embarcation avec laquelle il se rendit à Charleston, dans la Caroline du Sud. Il mit ici les deux garçons dans une pension et alla travailler moyennant salaire; les enfants et lui avaient tout perdu à Saint-Domingue durant cette affreuse nuit. Samedi n'avait pu sauver que leur

vie. A Charteston il les nourrit, les habilla avec son travail. Toutes les semaines il apportait à chacun des deux enfants trois dollars pris sur ceux qu'il gagnait, et continua ainsi jusqu'à ce qu'ils fussent devenus de jeunes hommes et lui un vieillard.

Mon hôte se fit marin et gagna une fortune par son activité et son bonheur.

Après avoir acheté une plantation à Cuba et s'y être marié, il prit le vieux Samedi chez lui, le soigna à son tour, et lui donna chaque semaine trois dollars comme argent de poche, en retour de ceux qu'il avait reçus de lui dans son enfance. Samedi a vécu ici longtemps heureux et sans soucis, aimé et estimé de tous. Il est mort à un âge fort avancé il y a une couple d'années. C'était un chrétien sincère et très-pieux, un bon chrétien sous tous les rapports. M. Chartrain a donc été fort surpris en trouvant sur la poitrine de Samedi, après sa mort, une amulette africaine, c'est-à-dire une feuille de papier sur laquelle étaient imprimés, en caractères très-fins, quelques mots de l'idiome africain, auxquels le nègre paraissait attribuer un pouvoir surnaturel. Mais le bon christianisme ne s'inquiète pas de ce reste insignifiant de superstition païenne, conservé en souvenir du crépuscule de la vieille nuit. Nos paysans, bons chrétiens en Suède, ne peuvent s'empêcher de croire encore aux elfes et aux lutins, aux vieux devins, aux vieilles sorcières, et j'y crois moi-même jusqu'à un certain point. Les lutins ne manquent pas et font encore rage :

« Quiconque sait réciter son *Notre Père* convenablement n'appréhende ni diable ni lutin. »

Cependant

« Qu'il fait sombre là-bas bien loin, bien loin dans la forêt ! »

Que dis-tu de cet esclave nègre? Une race d'hommes pouvant produire de pareils héros aurait-elle dû être réduite à l'esclavage? Du reste, l'exemple de Samedi n'est pas le seul de cette espèce que le massacre de Saint-Domingue a donné. Plusieurs esclaves ont sauvé ou cherché à sauver, au risque de leur vie, leurs maîtres ou les enfants de ceux-ci, et plusieurs ont succombé dans cette tentative.

Quelques visites faites par moi dans les cabanes des nègres libres du village de Limonar, à deux cents pas de cette plantation, ont été plus consolantes que ma visite dans le Bohen. C'est par un beau matin et de bonne heure que j'ai entrepris une promenade de découverte de ce côté. Les petites cabanes, dont un bon nombre étaient en écorce de bouleau, d'autres en menues branches tressées et construites en forme de cône, toutes avec toits couverts en palmes, étaient entourées de cocotiers et autres arbres des tropiques. Le village entier avait un aspect africain, d'après ce que j'ai lu ou entendu dire des cabanes et des villes d'Afrique. L'ensemble présentait un certain désordre pittoresque embelli par de beaux arbres, et faisait plaisir à voir après la régularité anglo-américaine. Les cabanes étaient construites un peu à l'aventure, avec aussi peu de peine que possible, et les arbres étaient sortis d'eux-mêmes du sol pour les couvrir de leur ombre. Chaque petit lot de terre ressemblait, au soleil du matin, à un petit paradis terrestre.

Ces enclos, avec cabanes et palmiers, étaient en effet des paradis terrestres, et la plupart d'entre eux habités par des nègres libres. Je l'ignorais encore ce jour-là, mais j'en eus le pressentiment en passant à travers ce village. Un enclos à droite m'attira par ses arbres et ses fruits ex-

traordinaires. Je résolus d'y entrer. Sa petite barrière était dans le plus mauvais état possible, mais d'autant plus disposée à s'ouvrir. Elle me donna accès dans un sentier sablé qui, en se détournant à gauche, me conduisit vers une cabane en écorce de bouleau, couverte en palmes et ombragée par quelques cocotiers. Un peu plus loin était un bosquet de bananiers, de mangos et d'arbres dont les fruits blancs et ronds étaient suspendus aux branches. Près de la cabane se trouvaient les arbres fort élevés (évidemment une espèce de palmiers) qui avaient surtout fixé mon attention. Il y avait là aussi des buissons et des fleurs de cactus. En général, tout annonçait un ordre et des soins raisonnés qu'il n'est pas ordinaire de rencontrer dans les créations des enfants de l'Afrique. La cabane était bien construite, bien tenue; on voyait que les arbres dont elle était entourée avaient été plantés *con amore*. La cabane avait aussi sa terrasse sous le toit de palmes, et sur la table étaient posées des cannes à sucre.

La porte était ouverte, le feu brûlait à terre, signe certain qu'un Africain l'habitait. Le soleil regardait par la porte, je fis comme lui. La chambre était spacieuse, bien arrangée et propre; à gauche, assis sur son lit peu élevé, était un vieux nègre en chemise bleue et bonnet de laine, les coudes appuyés sur ses genoux, le visage tourné vers le feu et reposant sur ses mains. Il paraissait à moitié assoupi, ne me vit pas, je pus donc promener mon regard dans cette chambre. Une petite marmite en fonte, couverte d'une assiette, était sur le feu. A côté du feu était assis un chat moucheté de jaune, et près de celui-ci un poulet blanc se tenait sur une patte. Le feu, le chat, le poulet, tout paraissait sommeiller au soleil qui donnait

sur eux; le chat me regarda un peu et referma les yeux de suite en les tournant de nouveau vers le feu. C'était une image vraie de la vie calme des tropiques; sur le mur brun de la chambre étaient suspendus quelques outils de jardinage. Au bout d'un moment, le petit vieillard se leva, toujours sans me voir, se retourna et se mit à plier sa literie, car le lit en était réellement pourvu. Il plia ses draps, sa couverture, et finit par rouler une jolie natte épaisse et tressée qui se trouvait au fond du lit. Après avoir mis tout cela de côté avec beaucoup d'ordre, le vieux nègre s'assit de nouveau sur son lit composé de quelques planches, et recommença à regarder le feu en sommeillant. Mais il finit par lever les yeux, m'aperçut, cligna amicalement du regard comme pour me saluer, et dit : « Café. » J'ignore s'il m'invitait à en prendre ou s'il m'en demandait. Le chat et le poulet, paraissant avoir vent du déjeuner, commencèrent à se mouvoir. Je dis au vieillard et à ses compagnons : « Bon déjeuner ! Je reviendrai. » Et je continuai ma course.

Dans le bosquet des bananiers, il y avait une couple de cabanes en menues branches, et dans chacune d'elles un énorme porc, qui déjeunait de son mieux en mangeant de grandes feuilles de bananier. Les porcs sont la principale richesse des nègres cultivateurs et des plantations, qui les nourrissent sans peine avec des feuilles de bananier et d'autres fruits de la terre. Ils les vendent ensuite de douze à quinze dollars pièce. Au delà de ce bosquet se trouvaient quelques champs de racines et de maïs assez mal soignés. Je rencontrais ici, travaillant, mais visiblement *ad libitum*, un nègre et une négresse. Nous nous saluâmes et essayâmes de causer; il n'en résulta qu'un fou rire occasionné par mes paroles et mon inintelligence, et je fis comme eux

en les entendant rire si cordialement, d'une manière si tropicale. Il y a de quoi réchauffer l'âme dans la causerie et le rire des nègres.

Ce petit lot de terre, composé, à ce qu'il me parut, d'une couple d'acres, était entouré d'une sorte de clôture, partie pierre, partie haie vive. Après avoir vu ce que je voulais voir, après avoir ri et donné des poignées de main aux nègres, je retournai à la plantation pour déjeuner.

M. Chartrain m'apprit que les arbres élevés et ressemblant à des palmiers que j'avais vus, et qui portaient tout le long de leur tige des glanes de fruits ayant de l'analogie avec de petites noix de coco, étaient des *papayas*, et les fruits blancs des *caïmetos;* que le vieux nègre s'appelait Pedro, était né d'une mère libre, et s'était toujours fait remarquer comme un bon et honnête homme. Il avait construit lui-même sa cabane, planté les arbres de l'enclos qu'il tenait à ferme de l'église moyennant cinq dollars par an. Le village de Limonar, ainsi que je l'avais présumé, était, en grande partie, bâti et habité par des nègres esclaves qui s'étaient rachetés et avaient affermé de la terre dans le village; mais il y en a bon nombre, dit-on, de moins honorables que le vieux Pedro, qui sont paresseux et préfèrent se nourrir en volant des cannes à sucre, des fruits, etc., plutôt que de prendre la peine de les cultiver.

A ma demande, madame Chartrain a eu l'obligeance de m'accompagner, une après-dînée, parmi les nègres de Limonar, pour me servir d'interprète. Aussi calme et douce que son mari est vif et remuant, elle a un son de voix des plus harmonieux, surtout quand elle parle la belle langue espagnole. Nous visitâmes plusieurs foyers nègres; la plupart étaient moins agréables que celui de Pedro. Les lots de terre dont les noirs jouissent leur sont affermés pour

une somme modique annuelle ou de compte à demi par les Créoles espagnols. Je leur demandai s'ils désiraient retourner en Afrique, ils me répondirent en riant : « Non ! nous sommes bien ici ! » La plupart cependant avaient été enlevés de leur pays natal, ayant déjà passé les années de la jeunesse. Une femme avait perdu le bras gauche, madame Chartrain lui demanda comment, et la négresse raconta en espagnol, avec des gestes animés, une histoire que ma compagne ne voulut pas me traduire ; mais, à l'expression triste et soucieuse de son doux visage, je vis que je m'étais fait une idée juste de ce récit, en comprenant qu'il s'agissait d'un acte de grande cruauté commis par le propriétaire ou son agent à l'égard de cette femme sans défense. Notre dernière visite fut pour le vieux Pedro ; je lui apportais du café, et quelques phrases espagnoles pour ceux qui prenaient soin de lui, l'homme et la femme que j'avais trouvés un matin dans les champs. Ils étaient maintenant près de la maison, dans laquelle Pedro était assis comme auparavant.

Le bras droit du mari avait été écrasé par un moulin à sucre, et amputé au-dessus du coude. Depuis, on lui avait permis de se racheter moyennant deux cents dollars ; sa femme aussi s'était rachetée pour la même somme, je crois. Je leur demandais s'ils avaient le désir de retourner en Afrique ; ils répondirent, en éclatant de rire, « Non ; qu'y ferions-nous ? Nous sommes heureux ici. » Et, en effet, ils étaient on ne peut plus contents et joyeux. Je les exhortai à être bons envers le vieux Pedro. Ils répondirent en riant aux éclats : « Oui, oui ! » Je n'aurais jamais cru être amusante à ce point.

La nuit était venue pendant que nous causions près de la cabane ombragée par les cocotiers et les papayas ; les

étoiles sortaient, en scintillant avec douceur, de la profondeur du ciel bleu. De l'endroit assez élevé où nous étions, on apercevait les feux rouges d'un four en terre, peu éloigné du moulin à sucre de M. Chartrain ; nous entendîmes des chants et des cris sauvages s'élever des moulins des environs. Là était le travail des esclaves, une vie sans repos, l'empire du fouet, le fourneau ardent de l'esclavage ; ici la liberté, la paix et le repos, sous le beau ciel des tropiques, au sein de son riche verger. Ce contraste était frappant.

Cuba est à la fois l'enfer et le paradis des esclaves. Dans les plantations ils ont un travail plus rude, mais plus d'avenir et d'espoir en fait de liberté et de bonheur que l'esclave des États-Unis.

L'esclave auprès des fourneaux ardents peut lever les yeux vers les hauteurs où les palmiers lui font signe, et penser : « Je me reposerai un jour sous leur ombre. » Quand il y est parvenu, quand il vit comme le vieux Pedro, dans une cabane qu'il a bâtie de ses mains, sous des arbres qu'il a plantés, ou comme le noir au bras écrasé et sa femme, — qui pourrait se vanter d'être plus heureux qu'eux ? Le soleil leur donne des vêtements, la terre leur donne, en échange d'un peu de fatigue, une nourriture abondante ; les arbres laissent tomber de bons fruits à leur intention, fournissent des palmes pour couvrir leurs maisons, nourrir leurs animaux. Chaque jour est beau, exempt de soucis, chaque jour a ses jouissances — du soleil, du repos, des fruits, la vie dans un air dont la seule aspiration est une félicité ; le nègre n'en demande pas davantage. Et lorsqu'il voit, le soir ou la nuit, briller les feux rouges des moulins à sucre ; lorsqu'il entend les claquements du fouet et des cris, alors il peut lever les yeux vers les douces étoiles, et louer le maître des cieux, qui a préparé

pour l'esclave, après sa captivité, un paradis dès cette terre ; car, lui aussi a été là-bas, — près du fourneau ardent, sous le fouet du pousseur. Maintenant il est libre et en paix sous ses palmiers. Son frère accablé pourra y venir aussi. Qu'importe si son bras est écrasé? son cœur est sain. Il est libre, heureux, et personne ne lui enlèvera sa liberté.

Les nègres soumis à la domination espagnole possèdent une espérance et peuvent faire monter une action de grâces vers le ciel, ce qui ne leur est pas possible sous les bannières libres de l'Union.

C'est aujourd'hui dimanche, et M. Chartrain a l'amabilité de laisser danser les nègres de la plantation, pendant une heure de la matinée, à mon intention. Ordinairement ils ne dansent pas durant la saison sèche, mais ils le font avec plaisir, malgré le travail assidu du jour et de la nuit, dès qu'on leur en accorde la permission. J'entends déjà le tambour africain avec sa mesure particulière, décidée, joyeuse. Dès qu'un petit nègre nouveau-né aura été baptisé, la danse commencera.

Je vis fort agréablement avec cette famille, dans laquelle je vois régner la gaieté intérieure qui existait dans la nôtre lorsque nous étions encore nombreux. Quatre fils et trois filles se taquinent un peu entre eux en jouant, et le plus jeune enfant, un garçon, s'amuse avec un tel entrain, que je ne puis m'empêcher de jouer avec lui. Le matin et le soir je fais mes courses solitaires dans les environs, accompagnée, la plupart du temps, par trois boules-dogues dont je ne puis me débarrasser. Ils sont doux comme des agneaux, se couchent paisiblement autour de moi, tandis que je dessine un arbre ou tout autre objet remarquable. Leur escorte est peut-être utile pour moi, car beaucoup de nègres fugitifs errent, dit-on, dans l'île, et ces animaux sont

dressés à être aussi dangereux pour les noirs qu'ils sont doux envers les blancs. Les nègres en ont peur.

J'ai dessiné quelques arbres remarquables, entre autres un ceiba dans toute sa santé et magnificence; c'est un véritable arbre de luxe; plus un ceiba dans les bras de sa terrible amante. On voit la plante parasite saisir le tronc de ses deux mains gigantesques, et l'étouffer, pour ainsi dire, dans ses embrassements. Ici encore je jouis beaucoup de l'air balsamique et du spectacle extraordinaire que présente la végétation. Il y a, dans cette plantation, de belles allées de palmiers royaux, de mangos, etc. Le soir, quand la nuit est venue, toute la famille étant musicienne, nous faisons de la musique les portes ouvertes, tandis que l'air traverse la pièce dans laquelle nous nous tenons.

Je sais maintenant fabriquer du sucre depuis le commencement jusqu'à la fin. Est-il possible que tant de douceur soit une cause de tant d'amertume, et qu'une jouissance donne lieu à tant de souffrances humaines! Ce que je vois ici n'est pas, je le sais, le côté le plus sombre de la culture de la canne; il y en a qui le sont bien davantage et dont je ne parlerai pas maintenant. Je vais voir la danse.

Plus tard.

Sur le gazon derrière la maison est un grand amandier d'Otahiti dont l'épaisse couronne s'étend au loin sur la terre; il ombrage quarante à cinquante nègres ou négresses proprement vêtus; les hommes sont en manches de chemises ou en blouses, les femmes en robes longues sans ornements. J'ai vu ici des représentants de diverses nations nègres, des Congos, des Mandingues, des Lucomans, des

Carabillis et autres danser à l'africaine. Chaque nation s'y prend d'une manière un peu différente ; mais les traits principaux de ces danses sont les mêmes. C'est toujours un homme et une femme qui représentent une scène de courtiseur et de coquetterie, durant laquelle l'amant exprime ses sentiments, soit en tremblant de tous ses membres en tournant autour de la belle, on serait tenté de croire qu'il va tomber en pièces, soit en faisant des bonds hardis. Souvent il entoure sa dame de ses bras nus, mais sans la toucher. Cette figure varie selon les tribus. Un nègre carabillis passa tendrement l'un de ses bras autour du cou de sa beauté, et de l'autre main il plaça une petite pièce de monnaie en argent dans sa bouche. Le pousseur noir, petit homme laid (celui sous le fouet duquel je vois travailler les femmes) faisait usage de son autorité, soit pour embrasser pendant la danse les plus jolies dames avec lesquelles il dansait, soit en interrompant la danse des autres hommes avec les négresses qui dansaient le mieux, afin de prendre leur place. Tout membre de la réunion peut, en posant un bâton ou un chapeau entre deux personnes qui dansent, les séparer et prendre la place de l'une d'elles. C'est ainsi que souvent une femme dansait avec trois ou quatre hommes sans quitter la place. Les femmes aussi peuvent s'exclure mutuellement de la danse en jetant un mouchoir de cou entre les danseurs ; elles prennent ensuite la place de la femme, qui se retire. Ces changements paraissent toujours s'opérer avec beaucoup de gaieté. La personne expulsée avait l'air de se reposer un moment avec plaisir, pour recommencer ensuite. La danse de la femme exprime toujours une sorte de timidité mélangée de coquetterie, tandis que, les yeux baissés, elle tourne sur place, et ressemble beaucoup à une

dinde sous le rapport de la grâce et des manières, lorsque tenant un mouchoir de cou ou de poche de couleur à la main, parfois à chaque main, elle éloigne l'amant trop empressé ou l'attire, — manœuvre qui, dans ce qu'elle a de symbolique, pourrait convenir à tous les peuples, à toutes les classes de gens, mais non pas, — le ciel en soit loué! — à tous ceux qui s'aiment. Les spectateurs forment un cercle autour des danseurs (un couple à la fois), et accompagnent la danse d'un chant composé de la répétition vive et monotone de quelques mots donnés par une personne du cercle, sorte d'improvisateur élu pour diriger le chant. Chaque fois qu'un nouveau couple se présentait pour danser, il était salué d'exclamations aiguës, on changeait le ton et les paroles du chant. Mais le ton et les voix restaient sans mélodie. On se figure difficilement que ces voix, en se développant, puissent acquérir la beauté, la pureté mélodieuse sans égale, et le talent musical que les nègres des États à esclaves sont parvenus à avoir. Le pommier sauvage africain avec ses fruits acides, transplanté dans le sol de l'Amérique, y ennoblit sa nature et ses fruits. On m'a dit que les paroles du chant étaient insignifiantes, et personne n'a pu m'en donner le sens. Voici des paroles adaptées par les nègres des créoles français pour leurs danses; elles ont un sens dans leur patois :

« Mal à tête, c'est pas maladie,
Mal aux dents, c'est pas maladie,
Mais l'amour, c'est maladie. »

La danse des nègres n'a pas de divisions distinctes, de développements, de fin décidée, et paraît se composer de variations sur le même thème, improvisées selon l'idée

et l'inspiration des danseurs ; mais celles-ci sont très-limitées, et ne dépassent pas les frémissements, les bonds et les cabrioles dont j'ai parlé. Si une personne danse bien, hommes et femmes sortent du cercle, suspendent leurs mouchoirs de cou sur ses épaules, posent sur sa tête un chapeau ou autre parure. J'ai vu une jeune négresse tourner avec un chapeau d'homme sur la tête et entièrement chargé de mouchoirs. Mettre une petite pièce de monnaie en argent dans la bouche d'une dame dansante est un usage reçu, — mais non des plus distingués, — pour terminer la danse. Trois tambours appuyés contre l'amandier accompagnaient le chant avec leurs instruments en se servant des poignets, des pouces, de baguettes de bois. Ils faisaient autant de bruit que possible, mais toujours avec une mesure et un rhythme parfaits.

La journée étant très-chaude, le linge des cavaliers frémissants ou à courbette était dans un état à croire qu'ils sortaient de la mer. Ils n'en dansaient pas moins de tout leur cœur, et paraissaient capables de continuer à chanter et à danser sans fin. Mais un vigoureux claquement de fouet se fit entendre à peu de distance, et tous les danseurs coururent avec soumission au travail. Les esclaves de Cuba n'ont pas de jours fériés pendant la saison sèche, quoique dans la plantation de M. Chartrain il leur soit permis de cesser leur travail pendant une couple d'heures durant la matinée du dimanche.

Combien cette danse sous l'amandier est animée, idéale, comparativement à la plupart de nos danses de société, la valse exceptée, qui n'ont pas assez de naturel ! Celle des nègres en a peut-être trop, mais elle est pleine de vie et de franchise, et a cela de bon, que toutes les personnes de la compagnie peuvent y prendre part comme danseurs,

chanteurs ou approbateurs. Personne n'en est exclu, personne n'est obligé d'orner la muraille, de rester immobile, de s'ennuyer. Vive donc la danse africaine!

J'ai fait avec mes hôtes une excursion intéressante dans l'une des grottes remarquables qu'on trouve en grand nombre dans les montagnes de Cuba. Elle est appelée « le Coteau-de-Lorenzo-San-Domingo. » Madame Chartrain et moi nous étions en volante, toute la jeunesse chevauchait sur de petits chevaux de Cuba, les plus doux et les plus jolis de tous les chevaux ; ils portent leurs cavaliers avec tant d'aisance, qu'ils n'en éprouvent pas la moindre fatigue. Ces chevaux, de petite taille, ont le trot court, mais égal. John Chartrain, jeune homme fort agréable, vif, plein d'animation, fit porter par quelques nègres de la paille et des menues branches dans la grotte afin de l'éclairer; il en résulta un joli coup d'œil. Sous ces voûtes hautes et sombres voltigeaient des millions de chauves-souris effarouchées. Quelles singulières figures furent éclairées par les flammes! C'était un monde idéal où toutes les formes qui existent dans la nature, que le cœur humain rêve et pressent, se montraient en ébauches formées par le chaos. Il y avait des figures humaines qu'on aurait dites encore enveloppées de leurs langes, attendant patiemment la lumière et la vie : là se trouvaient des trônes et des chaires, des ailes qui paraissaient vouloir se détacher de la muraille, des milliers de figures fantastiques, jolies, grottesques ou hideuses. Hélas! ces cryptes de la nature semblent contenir le monde obscur de la crypte du cœur de l'homme, dont nous ne voyons pas les formes, à moins qu'un feu sombre ne les éclaire. Ce que j'ai vu ici, je l'avais vu longtemps auparavant dans mon propre cœur. Je sais que tout cela s'y trouve encore, quoique Dieu ait

fait pénétrer le soleil et croître des palmiers dans ses chambres obscures. Je sais qu'au delà de celles-ci il y a encore en moi des espaces sombres qui me sont inconnus, que la vie terrestre ne pourra pas expliquer, car les cryptes de la vie ne s'éclairent qu'instantanément et obscurément sur la terre.

La forme la plus décidée et la plus jolie de cette grotte est celle de la Colonne. Les gouttelettes qui suintent à la voûte tombent à terre, se coagulent et forment une élévation conique; il en est de même en haut. De gouttelette en gouttelette, les deux masses se rapprochent, les siècles finissent par les réunir, et il en résulte une colonne qui paraît soutenir la voûte et ressemble souvent à un palmier. Il y avait plusieurs de ces colonnes-palmiers complètes dans la grotte, d'autres étaient encore en formation. La puissance de la gouttelette est grande!

Lundi matin.

J'ai parcouru les parcs, étudié les parasites, dessiné des arbres. A Cuba, un bouquet de bois est une agglomération de taillis et de plantes épineuses impossible à traverser. On voit dans les parcs quelques beaux arbres élancés; mais le plus grand nombre est difforme, grâce aux parasites ou à d'autres causes : le beau et le hideux se touchent. On voit parfois des parasites croître sur des parasites. C'est ainsi que j'ai découvert aujourd'hui un beau convolvulus à grandes fleurs blanches à la cime d'un arbre mort et couvert lui-même de plusieurs plantes aériennes. Les convolvulus sont abondants et forment, avec leurs jolies fleurs, le principal ornement des haies vives, qu'ils

rendent plus épaisses et plus belles. On trouve beaucoup d'espèces de fleurs de la Passion sauvages, soit très-grandes et donnant fruit, soit toutes petites, petites. L'un des plus beaux arbres de la plantation est le pomerosa; il fleurit dans ce moment, et ses fleurs ont un parfum d'une douceur inexprimable. Je quitterai bientôt Ariadne-Inhegno, mais j'y reviendrai pour me conformer au désir de la famille et au mien. Je veux laisser à mes hôtes un souvenir de moi en faisant le portrait du plus jeune des garçons, mon petit camarade de jeu.

St. Amelia-Inhegno, le 15 mars.

Grande plantation à sucre; et je suis entourée de la fumée du moulin qui pénètre par les fenêtres ouvertes dans ma chambre. C'est une grande et jolie pièce, ayant de véritables fenêtres avec vitres, et d'où j'ai une belle vue sur les collines de la chaîne de Camerioca, avec bosquet de palmiers et plantation à mes pieds. Je suis fort bien ici sous tous les rapports, seulement un peu trop dans la fabrique de sucre; elle est en face de moi et montée sur une échelle beaucoup plus grande que celle d'Ariadne-Inhegno.

Mon hôtesse, madame de Conick, est une veuve américaine aimable et de bonnes manières; elle a quatre enfants dont trois sont aux États-Unis; un seul (jolie jeune fille de seize ans) est avec elle. Madame de Conick habite ici chez son père, vieux militaire d'un caractère jovial, mais presque toujours enchaîné sur son fauteuil par suite de la

faiblesse de ses jambes. M. W..., jeune créole américain (sa plantation touche à celle-ci), vient tous les jours. C'est un homme de société aimable; mon hôtesse et lui ont le don de la conversation badine et facile, au fond de laquelle il y a cependant de la gravité. Il faut ajouter à la société journalière, au dîner et le soir, un jeune homme qui régit la plantation sous la direction du vieux militaire. Il est précieux pour moi, par la franchise et la bonne grâce avec lesquelles il me donne tous les renseignements que je désire obtenir.

Cette plantation est beaucoup plus considérable que celle où je suis allée à Limonar; mais une grande partie des esclaves, — deux cents, — nouvellement arrivés d'Afrique, ont un air bien plus sauvage que ceux d'Ariadne-Inhegno, aussi les pousse-t-on plus rudement au travail. Sur vingt-quatre heures, ils en ont quatre et demie pour se reposer, c'est-à-dire manger et dormir, et cela pendant six ou sept mois! Le reste de l'année appelée la « morte saison » les esclaves dorment toute la nuit; cependant ils ont aussi dans cette plantation une nuit tout entière par semaine pour dormir. Je suis étonnée de voir qu'on peut résister à une vie de ce genre; car il y a dans cette plantation des nègres vigoureux qui y sont depuis vingt ou trente ans! Quand les nègres sont parvenus à s'habituer au travail et à la vie des plantations, ils paraissent s'en bien trouver; mais dans les premières années elle semble dure aux noirs libres et sauvages qui arrivent d'Afrique. Bon nombre d'entre eux cherchent à s'y soustraire par le suicide, surtout parmi les Lucomans; leur tribu est, à ce qu'il paraît, l'une des plus nobles de l'Afrique. Il n'y a pas longtemps qu'on a trouvé onze Lucomans pendus à un guasima; cet arbre a de longues branches horizontales. Ils

avaient tous noué leur déjeuner autour de leur taille, dans une ceinture. Les Africains croient qu'en mourant ici ils renaîtront sur-le-champ à une vie nouvelle dans leur patrie. C'est pourquoi mainte femme esclave dépose sur le corps du suicidé un mouchoir de cou, celui qu'elle préfère, avec la croyance qu'il arrivera ainsi à ses parents dans la mère patrie et leur portera un souvenir de sa part. On a vu des cadavres d'esclaves couverts de centaines de ces mouchoirs!...

On dit ici : La sévérité seule convient avec les esclaves, le fouet doit être constamment levé sur eux, ce sont des ingrats. Lors du soulèvement de 1846, les maîtres les plus doux ont été massacrés des premiers avec leur famille, tandis que les maîtres sévères ont été portés par leurs esclaves dans les forêts, afin de les soustraire aux révoltés. « Pour être aimé des esclaves, il faut en être craint. » Je ne le crois pas, ce n'est point dans la nature humaine. Mais il y a une différence entre crainte et crainte : l'une n'exclut pas l'amour; l'autre donne naissance à la haine, à la révolte.

Les esclaves de cette plantation ont généralement un air sombre, sinistre, travaillent dans les champs de cannes avec indifférence et semblent fatigués. Quand ils conduisent les chariots attelés de bœufs, je les vois souvent sucer des cannes à sucre, qu'ils paraissent beaucoup aimer et pouvoir prendre à leur gré; c'est au moins un soulagement. Ils ne sont pas nourris ici avec du riz, mais principalement avec une racine appelée malanga, qui leur plaît. Son goût me semble désagréable; on dirait une pomme de terre jaune, mais fade et un peu âcre. Chaque esclave reçoit à dîner une portion de ces racines cuites et les mange avec un morceau de viande salée. A déjeuner, on leur donne du maïs cuit, qu'ils pilent et mêlent avec

des tomates sauvages, des platanos ou des légumes, car ils ont, dans une partie de la plantation, de petits champs qu'ils peuvent ensemencer et récolter à leur guise. Chaque famille a également un porc qu'elle élève et vend tous les ans.

Dimanche, 17 mars.

C'est le matin et un jour férié; mais le moulin à sucre marche, les claquements du fouet activent le travail sans interruption comme un jour ouvrable. On dit que dimanche *prochain*, les esclaves pourront se reposer quelques heures et danser s'ils le veulent. Mais — ils ont l'air si fatigué!

Il y a des plantations à Cuba où les esclaves travaillent vingt et une heures sur vingt-quatre : des plantations où il n'y a que des hommes qu'on active comme des bœufs et beaucoup plus rudement. Le planteur calcule ce qu'il gagne en faisant travailler ses esclaves de manière à ce qu'ils meurent au bout de sept ans, et en remontant dans l'intervalle son personnel d'esclaves frais amenés d'Afrique, qu'il peut acheter deux ou trois cents dollars pièce. La continuation du commerce des esclaves à Cuba est la cause de ce bas prix. J'ai entendu parler de bandes de six cents esclaves, traités et enfermés la nuit comme des forçats, dans certaines plantations de l'île.

C'est en voyant des rapports de ce genre qu'il est possible de s'engouer des sociétés idéales du socialisme, et que des hommes comme Alcott semblent des saints et des grands prêtres sur la terre. Combien les sociétés fraternelles paraissent belles, même avec leurs exagérations pleines d'amour, à côté des sociétés où l'on abuse épou-

vantablement des forces humaines, où l'on foule aux pieds le droit de l'homme!

Mais ici également j'ai entrevu l'espoir d'un changement dans la position des esclaves (du moins dans cette plantation), en visitant leur « bohen ». J'y suis souvent allée aux heures des repas, et me suis toujours sentie ranimée en voyant la vivacité, la gaieté des esclaves. Cependant j'y ai vu aussi des visages sombres que le soleil des tropiques paraît impuissant à éclaircir, et tellement désespérés et silencieux que c'était déchirant à voir... J'ai vu cette expression sur des visages de femmes...

Il m'est arrivé souvent d'admirer parmi les hommes esclaves des figures herculéennes, des physionomies énergiques, où la force sauvage paraît jointe à une bonté mâle, remarquable surtout dans leur manière de traiter les enfants et de les regarder.

Ces enfants ne sont pas amicaux et bien comme dans les plantations de l'Amérique du Nord ; ils ne tendent pas leurs petites mains pour vous saluer, ils fixent les blancs avec méfiance, sont craintifs. Mais les tout petits enfants, entièrement nus, gras et potelés, brillants comme une étoffe de soie noire ou d'un brun noir, dansent sur les genoux de leurs mères ; ils ont ordinairement un collier de perles bleues ou rouge-pâle autour des reins et un autre autour du cou, et sont charmants. Les mères, avec leurs colliers de perles au cou, leurs mouchoirs bigarrés, noués en forme de turban autour de la tête, sont fort bien aussi. Elles rient et dansent avec leurs nourrissons.

Dans leurs petites et sombres chambres (elles ressemblent beaucoup à celles d'Ariadne Inhegno), j'ai vu plus d'un esclave occupé, dans ses courts moments de loisir à tresser de petits paniers et chapeaux en feuilles de pal

miers. L'un d'eux avait composé, avec de jolis morceaux d'étoffe et des plumes de coq, une magnifique coiffure.

Du reste, les esclaves vivent dans leur « bohen », pour ainsi dire comme des bestiaux. Les hommes et les femmes se réunissent ou se séparent, suivant leur idée ou leur caprice. Quand un nègre et une négresse ont vécu quelque temps ensemble et en sont ennuyés, l'une des parties donne à l'autre un sujet de mécontentement, et on se sépare. S'il survient une querelle bruyante, le surveillant et le fouet sont là pour rétablir la paix.

« N'y a t-il pas ici des couples qui vivent toujours unis comme par mariage, pas d'homme et pas de femme s'aimant assez pour rester ensemble comme de fidèles époux ?» demandai-je un jour à mon guide le régisseur.

— Oui, répliqua-t-il, nous avons quelques couples qui sont toujours restés ensemble depuis leur arrivée dans cette plantation.

— Conduisez-moi vers eux, je vous prie. »

C'était précisément l'heure du dîner. Le régisseur me mena dans l'une des chambres de la muraille. Comme d'ordinaire, la porte était ouverte pour laisser passage à l'air et au jour. L'homme était sorti. Il n'y avait dans la chambre qu'une femme de cinquante ans environ, occupée à un ouvrage quelconque. Son visage était rond et gras, dépourvu de beauté ; mais l'expression en était bonne et paisible.

Je lui demandai par mon interprête si elle aimait son mari. Elle répondit avec assurance et amicalement : « Oui, c'est un homme bon. »

Je lui demandai ensuite si elle l'aimait dès le temps où ils étaient en Afrique.

« Oui.

— Depuis combien de temps ou d'années êtes-vous ensemble? »

Cette question parut l'embarrasser. Cependant elle sourit et finit par dire « qu'elle l'avait eu *toujours !* »

Toujours ! Elle ne savait pas combien ce mot était grand et profond dans sa bouche. Il m'alla au cœur. Des semaines, des mois, des saisons, des années, la jeunesse, l'âge mûr, bien des changements étaient passés inaperçus; d'une partie du monde elle était allée dans une autre, elle avait changé la liberté contre l'esclavage, la cabane de palmes contre le bohen, la vie libre contre celle du travail : tout avait changé, une seule chose était restée inébranlable, son amour et sa fidélité. L'homme qu'elle aimait lui avait toujours appartenu.

« L'amour a besoin d'être appuyé sur le devoir, » a dit un jour notre Geijer en parlant du mariage. C'est vrai; mais il est beau de voir le mariage entre deux âmes apparentées rester pur et fort au milieu de la sauvage immoralité du bohen, et cela entre deux noirs, deux enfants non civilisés du désert...

Les poëtes et les philosophes parlent d'âmes prédestinées à s'unir. J'en ai trouvé deux ici; elles s'étaient toujours appartenu, elles s'appartiendront toujours dans la profondeur de l'essence de Dieu, c'est-à-dire dans l'éternité.

L'homme rentra tandis que j'étais encore dans la chambre. Il paraissait avoir le même âge que sa compagne, avait la même expression de bonhomie et, dans son sourire un rayon de soleil enchaîné, un joyeux rayon qui aurait voulu être libre pour éclairer le fond du cœur. On rencontre souvent ce rayon captif sur le visage des esclaves. Ils l'apportent avec eux en guise de dot de leur chaude terre na-

tale, et comme un souvenir de leur première vie de liberté.

En quittant ces époux, je suis allée dans la cellule qui sert de prison, où l'on dépose les esclaves après châtiment, — hommes et femmes, — tandis que l'esprit fermente encore après la douleur éprouvée. Ils sont attachés par une chaîne fixée à une table en bois, et restent assis pris des mains et des pieds, — hommes et femmes, — jusqu'à ce qu'ils soient redevenus calmes, et leurs blessures assez guéries pour leur permettre de retourner au travail. On dit qu'ils engraissent dans la prison. Cette pièce était libre pour l'instant et habitée seulement par des légions de puces.

Je suis fort surprise de ce que le suicide n'est pas plus fréquent parmi les noirs ; il faut que l'instinct de la vie soit bien fort et bien coriace.

Le moulin à sucre d'ici offre à sa manière un spectacle intéressant et pittoresque. Les figures athlétiques des Africains demi-nus se tenant auprès des fourneaux ou des grandes chaudières dans lesquelles bout le sucre, ou dans les grandes et sombres salles où ils se livrent à divers travaux, présentent un aspect singulier. Je ne puis voir sans admiration et plaisir la sauvage mais calme majesté de leur maintien, de leurs mouvements, ainsi que l'énergie sombre de leur visage. Des sculpteurs devraient voir et copier ces bustes, ces épaules africaines qui paraissent faites pour supporter l'Atlas. Quoique celui de l'esclavage repose sur ces noirs, ils seraient forts, — épouvantablement forts encore, si l'heure de la vengeance arrivait. Maintenant ils sont silencieux et taciturnes. Les surveillants espagnols, avec leur chemise blanche et leur fouet ou bâton court et carré à la main, se tiennent ici debout ou assis sur des estrades, pour surveiller le travail, et pre-

nant en même temps le matin leur café accompagné d'un pain blanc. Ils me paraissent pour les formes et l'extérieur plus petits et insignifiants que bien des noirs. Dans les États à esclaves de l'Amérique du Nord, il est impossible de se faire une idée de la beauté africaine, surtout dans certaines tribus. Les esclaves indigènes qui s'y trouvent forment une race dégénérée, le corps sauvage s'est apprivoisé.

Plusieurs des esclaves amenés à Cuba sont des princes ou des chefs, et les membres de leurs tribus qui les accompagnent en esclavage leur témoignent toujours une obéissance et un respect profonds. Un tout jeune prince de la tribu des Lucomans avait été amené dans une plantation avec dix autres Lucomans, et condamné un jour à être puni. Suivant l'usage, les autres devaient assister à son châtiment. Lorsque le prince fut couché à terre pour recevoir des coups de fouet, tous ses compagnons s'étendirent à côté de lui et demandèrent à partager sa punition. Cette touchante preuve de dévouement inspira seulement aux grossiers bourreaux la brutale promesse « que ces noirs ne manqueraient pas de recevoir leur part entière de coups de fouet quand l'occasion s'en présenterait. » Ceci ne s'est point passé dans cette plantation.

Avant de quitter le bohen, je te dirai quelques mots de son administration et de sa population. Elle dépend d'abord du maître, ensuite du surveillant, puis du sous-surveillant, qui est parfois un nègre. Dans les grandes plantations comme celle-ci, on a plusieurs surveillants ou seconds, blancs. La disposition d'esprit des esclaves et leur situation dépendent beaucoup de la capacité, de la raison, de l'humanité des surveillants. Mais il arrive souvent à Cuba que la mort cruelle du surveillant rend témoignage

de sa conduite despotique, et de la fureur qu'une oppression violente peut exciter chez les nègres, naturellement patients et faciles à contenir.

Si dur que soit l'esclavage pour les habitants du bohen, et quoique les planteurs ignorent la plupart des lois libératrices de l'Espagne relativement aux esclaves, quoique le droit accordé par la loi soit étouffé ici par l'arbitraire, on ne parvient pas à faire disparaître entièrement du bohen le souffle de la liberté. L'esclave sait qu'il peut se racheter et connaît les moyens de gagner de l'argent. A Cuba, la loterie est un des moyens principaux auxquels les esclaves noirs ont recours, bon nombre d'entre eux savent s'en servir avec habileté. Par exemple, les membres d'une nation se réunissent pour acheter beaucoup de numéros rapprochés les uns des autres. D'une ou deux dizaines de numéros qui se suivent il en sort ordinairement un ou deux à chaque tirage. Le gain appartient à la nation, il est partagé entre ses membres. Celle des Lucomans vient, dit-on, de gagner à la loterie de la Havane un lot de onze mille dollars, dont une partie sera employée à racheter plusieurs esclaves de cette nation. Si je ne me trompe, un nègre Lucoman de cette plantation a été racheté, avec le consentement de son maître, pour deux ou trois cents dollars. C'est bien; quelques-uns recouvrent la liberté; mais le grand nombre reste toujours dans l'esclavage.

Quant à la vie que je mène ici, elle est aussi libre et agréable que je puisse le désirer. Madame de Conick est une femme du monde des plus gracieuses, qui me laisse toute la liberté que je veux; elle est pour moi d'une amabilité infinie. Le matin je sors seule, je vais voir le bohen, ou bien j'erre dans la plantation, je jouis de l'air, je dessine des arbres et des fleurs. J'ai fait ici une connaissance plus

intime avec l'arbre candélabre dont je t'ai déjà parlé. C'est une branche de fleurs sur un buisson de la famille des Aloès, qu'on appelle Peta. Elle croît sur la plante-mère (buisson à feuilles épineuses et rondes), fleurit tous les trois ans, et porte sur ses bras des glanes de fleurs d'un jaune gris qui donnent fruit dans l'espace de deux mois, après quoi elle se dessèche. Cette fleur est rarement jolie. Il y a ici deux Ceiba remarquables, l'un par sa beauté, l'autre par sa laideur et sa lutte tragique avec les parasites. Le long des champs de cannes, on voit ici des haies sauvages de haute taille composées d'orangers acides et de plusieurs espèces d'arbres des tropiques.

Pendant le moment le plus chaud de la matinée, je me tiens tranquille dans ma jolie chambre bien claire; j'écris ou je peins. Vers l'heure du dîner, il m'arrive quelquefois de sortir, de faire un tour au bohen, ou bien je me place sous un mangolier près d'un carrefour pour saisir quelques souffles de vent. Après le dîner, je sors presque toujours en volante avec madame de Conick. Sa fille et M. W... nous accompagnent à cheval. Être balancé dans la volante ouverte et dans cet air divin, c'est une des jouissances les plus calmantes et les plus délicieuses qu'on puisse imaginer.

Le soir, la famille se réunit; je joue des marches américaines et autres morceaux joyeux au vieux militaire qui se souvient alors des exploits de sa jeunesse et sent ses jambes paralysées reprendre une nouvelle vie. Plus tard. je vais sur la terrasse pour voir scintiller les étoiles, en aspirant cet air moins imprégné de vie qu'à Mobile, mais toujours délicieux.

Au nombre de mes plaisirs, je compte celui d'épier les colibris dans le jardin. Le matin, et immédiatement après

le dîner, on est certain de les voir voltiger autour des fleurs, de préférence les fleurs rouges. Il y en a sur un buisson appelé la « coquette ; » au-dessus planent les colibris, rouges eux-mêmes sur la poitrine : on dirait des flammes. Ce sont les plus jolis petits êtres qu'on puisse se figurer ; gras comme des bouvreuils, ils semblent pour ainsi dire assis sur l'air. La coquette et ses courtisans ailés présentent un spectacle ravissant. J'ai vu ici trois espèces de colibris : celle dont je viens de parler, une autre vert-émeraude ayant les formes les plus délicates, et la troisième verte aussi, avec huppe et des raies rouges sur la tête. Ils se posent quelquefois sur une branche ; puis, en prenant de nouveau leur vol, ils font entendre un gazouillement léger et fin. Ils sont méchants les uns envers les autres, se poursuivent parfois avec la rapidité d'une flèche, quand ils sont en rivalité pour une fleur.

En outre de ces charmants petits oiseaux, il y en a de noirs, grands à peu près comme des Choucas ; ils ressemblent aux merles américains. Je les vois souvent perchés sur les branches du Peta. On dit que ces oiseaux sont une sorte de communistes, qu'ils vivent en société, mettent leurs œufs en commun, les couvent de même, et nourrissent leurs petits sans distinguer le mien du tien. Les colibris ont évidemment un tout autre tempérament, et sont de violents anticommunistes.

J'espère être de retour en Suède au mois d'août. La chaleur commence à devenir forte et m'affaiblit tellement, que je partirai de Cuba le 8 avril au lieu du 28, comme j'en avais le projet. J'irai d'ici à Charleston et à Savannah ; je visiterai quelques plantations sur la côte de la Géorgie, et me rendrai ensuite dans la Virginie, que je veux connaître, et où je passerai le mois de mai, puis à Philadel-

phie et à New-York ; là, je rentrerai dans mon cher Rose-Cottage. J'irai de là aux Montagnes Blanches du New-Hampshire, je visiterai le Maine et Vermont; au commencement de juillet je serai de nouveau dans mon premier et beau foyer de l'Hudson; de là en Angleterre, puis—à la maison.

Je vais passer quelques jours à Cardinas, petite ville sur le bord de la mer, puis je reviendrai ici. Madame de Conick me prête sa volante.

LETTRE XXXV

Cardinas, le 19 mars 1851.

C'est dans cette ville que débarqua l'année dernière la première et extravagante expédition de flibustiers commandée par Lopez ; elle fut repoussée par la bravoure des soldats espagnols. On montre les traces laissées sur les murs par les balles, et on vit dans l'attente et la crainte continuelle d'une nouvelle attaque avec les mêmes chefs. Chacun est sur le qui-vive, on fait bonne garde. Cardinas, petite ville de même construction que la Havane, a un grand commerce de sucre et de mélasse. Elle est sur le bord de la mer, mais si basse, qu'elle n'en voit qu'une très-faible partie ; son port n'est pas assez profond pour recevoir des navires d'un fort tonnage. J'habite dans un petit hôtel tenu par une madame W..., veuve d'un Portugais ; elle a cinq filles, c'est presque quatre de trop. Je ne craindrais pas aux États-Unis d'avoir dix filles ; je saurais que, fussent-elles pauvres, elles pourraient y acquérir

tout leur développement humain, de la considération, et gagner leur vie par leur propre mérite. Mais à Cuba — que faire de cinq filles? Le mariage est l'unique moyen de parvenir à la considération, d'avoir du pain; mais il n'est pas facile de s'y marier, de pourvoir honnêtement à sa subsistance. Deux des filles de madame W... sont extrêmement jolies: l'aînée, complétement blonde, a le plus beau profil. Elle est fiancée à un jeune militaire. Il arrive souvent ici que le mariage ne succède point à l'amour et aux fiançailles.

Parmi les personnes qui m'ont présenté de l'intérêt se trouve un jeune magistrat espagnol, plus agréable et franc qu'on ne l'est d'ordinaire. J'ai appris par lui beaucoup de choses sur la législation et les rapports de l'île quant aux esclaves. Cardinas m'a semblé du reste une petite ville peu agréable; mais des personnes bienveillantes m'ont fait voir dans les environs des objets du plus grand intérêt pour moi. L'un d'eux est une plantation de caféiers en pleine floraison. Cette plante fleurit une fois par mois dans toutes les plantations à la fois. Les fleurs qui éclosent le matin sont complétement fanées le soir. La première floraison a lieu en février, la dernière en novembre. Ces fleurs forment sur les branches des guirlandes blanches, des glanes serrées, produisent de jolis fruits d'abord verts, puis successivement rouges, et enfin brun foncé. C'est alors qu'on les cueille. Ils contiennent la féve du café, et la récolte en est continuelle pendant trois à quatre mois de l'année. Cette plantation étant, comme je viens de le dire, en floraison complète, on aurait dit des buissons verts sur lesquels serait tombée de la neige. Les feuilles du caféier sont d'un joli vert de vessie, lisses, et ressemblent à celles du laurier; la fleur rappelle l'hyacinthe

blanche simple, elle a un parfum agréable et fin. Cette plantation, du reste remarquablement jolie, avait de belles allées d'orangers, de palmiers-sagou, des terrains où croissaient des ananas, des allées et des bosquets de bananiers. Les arbres étaient couverts de fleurs et de fruits. On vit ici au milieu des plus riches trésors de la terre sans y faire attention. Parmi les jolies choses qui font partie de cette plantation, il faut citer la propriétaire, et surtout sa belle et jeune fille. Elles m'ont donné des fleurs, des fruits, et j'ai dessiné pour ma mère une branche de caféier en fleurs.

Le second objet qui m'a intéressée est un petit musée zoologique, dans lequel un Allemand des environs de Cardinas a réuni les oiseaux de Cuba et quelques autres animaux. Parmi ces derniers se trouvaient un crocodile et un alligator réunis dans un bassin en pierre. Leur ressemblance est telle, qu'à mes yeux ignorants ils ne faisaient qu'un ; mais on attira mon attention sur certaines différences. Leur possesseur a fait de vains efforts pour les apprivoiser ; ils paraissent aussi dépourvus d'âme qu'ils paraissent laids. L'alligator et le crocodile ne se trouvent pas dans les eaux de Cuba. Ceux-ci avaient été apportés comme objets de curiosité de l'Amérique et de l'Afrique.

Le 21 mars.

Ma chambre donne sur une cour où se trouve une grande cage à poulets contenant des volailles pour les besoins de la maison. Le cuisinier accidentel, grand et joli soldat espagnol, vint de bonne heure, ce matin, chercher

une couple de volailles pour le dîner, et tira d'abord de la cage un grand coq d'Inde. Je n'ai pu m'empêcher d'admirer la manière dont cet homme s'y est pris, tant elle était douce, humaine et sensée. Le dindon fut caressé un moment avec la main avant d'être saisi par la patte, et encore cela se fit avec tant de tranquillité, que l'oiseau, porté commodément à travers la cour, eut seulement l'air un peu étonné, et ne fit entendre qu'un petit son partant de la gorge, comme s'il eût voulu dire : « Que va devenir ceci ? »

Chez nous, lorsqu'il s'agissait de prendre une poule, toute la basse-cour était en révolution, et la poule hors d'haleine d'effroi avant de rendre l'esprit.

Du reste, les Espagnols ne sont pas remarquables pour leur humanité envers les animaux, et les gens de la campagne viennent souvent au marché avec des dindes, des poules attachées par les pattes, et la tête en bas, à la selle des chevaux. Cet usage barbare a été proscrit par M. Tacon, l'un des gouverneurs de Cuba, représenté comme un homme dur, et qui a détruit maint abus. Mais on ne tient pas compte de cette défense, et j'ai vu souvent des paysans à cheval, entourés de paquets de volailles ainsi pendues et parfois à demi mortes.

Non loin de Cardenas est un district appelé Havanna-vana, et presque entièrement habité par des nègres rachetés, au nombre de mille à treize cents. Ils sont presque tous agriculteurs en compte à demi avec des créoles espagnols, dont ils cultivent les petites fermes. J'aurais bien voulu y aller pour voir comment se gouvernent les

nègres livrés à eux-mêmes; mais on m'a déconseillé ce voyage, parce que je ne sais pas la langue du pays, et que le gouvernement est très-méfiant à l'égard des étrangers. On a encore la mémoire toute fraîche du soulèvement des noirs en 1846, commencé dans cette partie de l'île. Il a donné lieu à beaucoup d'actes de cruauté de la part du gouvernement espagnol, et mis des entraves pesantes à la vie et aux plaisirs des nègres libres.

Autrefois, dit-on, chaque soir et toutes les nuits, on entendait près et au loin les tambours africains battre la joyeuse mesure des danses nègres. Comme ils s'étaient servis de ces réunions pour organiser le soulèvement qui éclata plus tard, on a depuis lors beaucoup restreint leur liberté.

Les nègres libres ont, à la Havane, des salles de réunion ou « cabildos » ; chaque nation a la sienne, pour laquelle on choisit une reine, qui, de son côté, élit un roi pour l'aider à gouverner. Il faut que je voie ces « cabildos. »

Sta Amelia Inhegno, 23 mars.

Me voici de retour dans ma jolie chambre, chez l'aimable madame de Conick, mais seulement pour une couple de jours. J'y suis arrivée avec un tourbillon de poussière rouge et chaude. La terre, à Cuba, est rouge comme la glaise brûlée, et donne une poussière affreuse quand il fait du vent. La pluie en fait, au contraire; une fange épaisse, dans laquelle il est impossible de marcher. C'est une partie de l'envers de la nature des tropiques. La volante, atte-

lée de trois chevaux de front, courait rapidement à travers ces nuages de sable, et Patricio, mon calashero, paraissait trouver de la jouissance à cette course sauvage.

C'est encore une fois dimanche, et celui où les esclaves auront quelques heures de repos. J'ai demandé aux deux maîtres d'ici, jeune et vieux, de leur permettre de danser; nous verrons ce qu'il en sera. Le moulin est arrêté; mais je vois les esclaves se rendre au travail, j'entends les claquements du fouet. La matinée est déjà bien avancée. J'écris en attendant avec impatience. Y aura-t-il danse ou non? Je crains qu'on n'invente un prétexte pour changer la danse en travail. J'en serais affligée, j'en conviens; car on m'a promis cette distraction, et ces pauvres gens ont besoin de s'égayer. Voilà — le tambour africain. — C'est la danse; j'y cours.

Plus tard.

Elle n'a pas eu lieu cette fois sous le grand amandier, mais dans la cour brillante du bohen. Les musiciens et leurs tambours étaient rangés à l'ombre du bâtiment de la cuisine, et les danseurs en petit nombre. La danse fut du même genre que celle d'Ariadne Inhegno, et ne me présenta un intérêt nouveau qu'au moment où un nègre congo d'un certain âge, au buste herculéen, appelé Carlo Congo, se présenta. Il fit battre une autre mesure sur le tambour, et exécuta une danse dont les courbes, les tours et les frémissements auraient très bien fait sur un théâtre, même à l'Opéra de Paris, c'est-à-dire en représentant un satyre ou un faune, car cette danse n'avait pas un caractère plus élevé; mais elle était admirable sous le rapport de la force du danseur, de sa souplesse, de son

élasticité, de ses passes hardies, de sa beauté sauvage et pittoresque. C'était la danse du Congo; cependant Carlo ne l'exécuta point dans toute sa perfection. Fatigué par quatre mois de travail jour et nuit, ses membres manquaient évidemment de la force nécessaire. Il fut obligé plusieurs fois de s'interrompre, de se reposer, et, quoiqu'il recommençât bientôt après, il s'arrêtait de nouveau en hochant la tête avec bonhomie, comme s'il eût voulu dire : « Cela ne va pas! » Son visage exprimait la force et la sensibilité, ce que j'ai souvent observé chez les nègres. Carlo Congo avait un petit bonnet de drap sur la tête, un collier de perles bleues et brillantes au cou, la partie supérieure du corps et ses bras musculeux nus; leurs formes et leurs poses auraient mérité d'être étudiées par un artiste plastique. La dame de Carlo Congo avait les mouvements plus animés que ceux des danseuses nègres que j'avais vues jusque-là; elle tournait avec adresse et vivacité. Carlo lui mit une petite branche de myrte entre les lèvres, et elle dansa en la tenant comme un oiseau aurait pu la tenir dans son bec.

Peu à peu le nombre des danseurs et des danseuses s'accrut. Les femmes elles-mêmes firent des invitations à danser, en donnant un coup de leur mouchoir de poche au cavalier choisi, et disposé sur-le-champ à accepter l'invitation. Quelques hommes s'agenouillèrent aussi pendant la danse. Ceci semblerait prouver que les mouvements adoptés de tout temps par le monde raffiné de la galanterie et de la chevalerie sont puisés dans la nature.

Des esclaves hommes et femmes dansèrent des solo en suivant la mesure des tambours, en tournant sur un point, baissant et relevant le corps. Ensuite vinrent les enfants nus, qui imitèrent parfaitement les danses qu'ils voyaient

exécuter. Il y eut aussi des hommes et des femmes qui lancèrent sur ces danses des regards sombres et découragés, avec une expression amère; visages de nuit qui rendaient témoignage contre la ténébrosité de l'esclavage. Il en est un que je n'oublierai jamais, celui d'une femme d'un certain âge!... Des nègres du dehors, chargés de paquets de bananes, de tomates sauvages (elles croissent ici à l'état sauvage) et autres plantes vertes, entrèrent par la porte du bohen. Le jeune surveillant leur demanda s'ils étaient de la contrée : ils répondirent laconiquement « Oui, » et passèrent devant les danseurs, les uns avec indifférence, les autres avec un demi-sourire. Les danses s'animèrent davantage à l'ardeur du soleil, un plus grand nombre de danseurs et de danseuses survinrent. Mais on entendit alors un coup de fouet sec, et les danses cessèrent brusquement. Les esclaves se dispersèrent pour recommencer le travail du moulin. Je quittai le bohen après avoir remercié les tambours et Carlo Congo de la manière qui, je le savais, leur était le plus agréable.

Me voici de nouveau dans ma chambre paisible : le moulin fait du bruit et fume, les esclaves travaillent. Pardessus les murs du bohen, et bien au delà, je vois de magnifiques palmiers au pied des hauteurs de Camerioca, qui ont aussi de profondes grottes et des asiles cachés qui servent de retraite aux nègres fugitifs. Ils mettent des piéges à l'entrée des grottes pour se défendre contre les gens qui les poursuivent ; mais on y a renoncé, l'expérience ayant prouvé que c'était inutile et sujet à de grands dangers. Les fugitifs descendent parfois dans les plantations ; les nègres leur donnent des vivres et ne les trahissent jamais, excepté sous la torture du fouet.

Le 26 mars.

J'ai fait avec mon hôtesse quelques visites dans les plantations du voisinage. La plus agréable a été chez un jeune couple, M. et madame Belle-Chasse, créoles français. Leur visage exprimait une attrayante et humaine bonté. On assure qu'ils traitent bien leurs esclaves, et que M. Belle-Chasse songe à établir dans la Floride une plantation de sucre avec travail libre des nègres. Puisse-t-il réussir! Une seule expérience de ce genre, tournant à bien en Amérique, y opérerait un grand changement à l'égard de l'esclavage. L'homme à qui elle serait due pourrait être compté au nombre des plus grands bienfaiteurs de l'humanité.

J'ai vu, chez M. et madame Belle-Chasse, deux enfants charmants, un jardin bien cultivé, contenant des plantes rares, et où se trouvaient des roses remarquablement belles, mais sans aucune odeur. L'ardeur du soleil, dit-on, leur enlève, ainsi qu'à d'autres plantes, tout parfum. M. et madame Belle-Chasse m'invitèrent à passer quelque temps chez eux; mais il m'a fallu refuser leur invitation, ayant promis d'aller ailleurs. Les planteurs de Cuba sont extrêmement hospitaliers, et la vie des femmes étant assez uniforme dans les plantations, plus solitaires maintenant qu'autrefois, — le gouvernement espagnol a pesé lourdement sur Cuba depuis les derniers troubles, en levant de forts impôts, — elles accueillent avec plaisir l'hôte européen qui interrompt la monotonie de leur vie journalière.

Le caractère des plantations de sucre et l'existence qu'on y mène me paraissent à peu près les mêmes partout. Leur

principale beauté se trouve dans leurs grandes allées, surtout de palmiers; je ne puis m'y promener sans y éprouver un sentiment de respect, une joie pleine d'humilité, tant elles me semblent belles et grandioses. Les jardins sont, en général, très-petits et mal soignés; les champs de cannes empiètent sur tout le reste. La vie des femmes est peu gaie, peu active; elles me paraisseut souffrir de la position des plantations, où règne toujours la crainte, qui ne leur permet pas de développer la plus belle partie de leur activité, et entrave même leur marche; elles n'osent point aller seules dans les environs, à cause des esclaves fugitifs. Malgré la beauté de Cuba, en fait d'arbres et de plantes, cette île manque cependant du charme principal de la vie champêtre, — lorsqu'on ne la considère pas seulement sous le point de vue des jouissances : — elle manque de gazon, de l'humble et doux gazon où des milliers de petites herbes, mousses et fleurs, se réunissent afin de préparer à l'homme un lit frais et moelleux sur lequel il puisse reposer, rêver, penser. Elle manque de ces bouquets de bois composés d'arbres et d'arbrisseaux à l'ombre desquels nous nous reposons avec tant de sécurité. Je m'aperçois que cet air de paradis, ces palmiers royaux ne remplacent point, pour les habitants de l'île, le charme sans prétentions de nos bosquets.

Ensuite, nous ne voyons pas autour de nous, à la campagne, des injustices, des misères auxquelles nous ne puissions apporter au moins un soulagement partiel. Plus une femme est noble de caractère à Cuba, plus elle doit être malheureuse. Fût-elle unie au meilleur des maris, disposé à tout faire pour elle et ses esclaves, cette femme ne pourrait pas fermer les yeux et les oreilles à ce qui se passe autour d'elle. Une plantation n'a jamais beaucoup d'éten-

due et touche à d'autres qui sont administrées suivant le caractère de leurs propriétaires, — et nous savons comment les choses se passent. Si l'on ajoute à ceci la position et le gouvernement de l'île, la violence des fonctionnaires, le trafic des esclaves, les révoltes de ceux-ci, les enquêtes et les châtiments, une crainte continuelle... alors l'air céleste de Cuba ne peut donner de la joie à une vie passée dans de telles conditions!

On parlait l'autre jour dans notre cercle d'un négrier arrivé la semaine dernière à la Havane, avec une cargaison d'au moins sept cent cinquante enfants; les plus âgés n'avaient pas dix-huit ans; les plus jeunes étaient au-dessous de six ans. « Ceux qui font ce trafic, dit une mère de la société avec un sentiment amer, recevront un jour la récompense qu'ils méritent. » Et cependant, lorsque des créatures humaines doivent être emmenées de leur terre natale pour entrer en esclavage, il vaut mieux qu'elles y arrivent enfants; l'esclavage leur semblera moins dur; elles s'habitueront au bohen, au fouet, et n'auront pas ce souvenir de la liberté qui les conduit au désespoir et au suicide.

Au milieu de ces impressions, de ces pensées sombres, se place la beauté incomparable de l'air et de la végétation, qui me ravit, touche mon âme, la porte aux actions de grâces, et lui montre la vision d'un paradis futur.

Il y a dans la plantation de Sainte-Amélia Inhegno deux magnifiques allées de palmiers, cent, je crois, dans chaque ligne. Bon nombre d'entre eux sont en fleurs, celles-ci sont abondantes; on dirait des ailes autour de la tige, un peu

au-dessous de la couronne formée par les palmes. Il y a aussi une allée de tamarins; de leur couronne en dentelle verte tombent des grains que les petits nègres ramassent avec avidité pour sucer ce fruit agréablement acidulé; puis une autre allée de mango, espèce d'acacia à fruits rouges dont les nègres se font des colliers. Devant la maison se trouvent plusieurs de ces arbres ressemblant aux tilleuls et avec fleurs rouges, que j'ai vus sur la Place d'Armes de la Havane. Leur nom botanique est « Hybiscus tilliacea. »

Cuba mérite d'être étudiée par le naturaliste, l'artiste et le poëte. Sa végétation, ses formes, ses couleurs, y annoncent un passage de la vie terrestre à une sphère plus libre et de la plus haute beauté.

Caffetal la Industria, le 1er avril 1851.

Dieu soit loué de ce que le printemps commence en Suède, et va te permettre de songer aux bains de mer, à l'été, d'espérer une meilleure santé; les rayons de soleil, les petites fleurs, les jaunes alouettes chantent : « Voilà le printemps, voilà le printemps! » Ah! quelle petillante joie le printemps nous apporte! elle est inconnue à Cuba.

Mais cette île a suffisamment de beauté pour faire le bonheur de la vie humaine, si cette beauté, cet air, pouvaient agir sans obstacles.

Je suis, depuis une couple de jours, dans une nouvelle plantation (sucre et café), chez une famille américaine

portant le nom de Phinney, composée d'un mari, âge mûr; de sa femme, beaucoup plus jeune que lui, de deux fils et de deux filles. M. Phinney est un ardent républicain, assez courageux pour exprimer en toute circonstance ses sympathies républicaines en face de l'absolutisme espagnol de l'île. Il le ferait, dit-il, « devant la bouche d'un canon de vingt-quatre, » et je le crois; c'est pourquoi il me plaît. Madame Phinney est née en Angleterre. Quoique approchant de la cinquantaine, son visage a conservé la grâce et la gentillesse de l'enfance, jointe à l'expression de la plus grande bonté maternelle. Elle ressemble à ces sources d'eau douce que Dieu fait jaillir çà et là dans les déserts sablonneux des tropiques pour rafraîchir les voyageurs qui les traversent; autour de ces sources croissent les palmiers, les gazons verdoyants. Quand je rencontre de ces natures d'une bonté complétement originale, je me demande involontairement pourquoi nous n'en voyons pas davantage.

De la façade du corps de logis principal, on a une vue magnifique sur le pays et au delà jusqu'à l'Océan. J'en jouis, ainsi que de la brise de mer, en me promenant sur la large terrasse, durant des matins et des soirs incomparables. Ma chambre est auprès de cette terrasse; mais je suis souvent dérangée par les petits nègres qui grimpent aux barreaux de mes fenêtres, regardent dans la chambre en criant : « Bonjour, madame! bonjour, madame! » ce qui, malgré leur bonne et joyeuse figure, leurs dents et leurs yeux étincelants, n'est pas toujours agréable quand on veut être en paix. C'est véritablement un plaisir de voir les petits nègres de cette plantation si peu craintifs. Ils le doivent à la bonne et maternelle madame Phinney et à ses deux filles. Ces enfants son évidemment bien soignés,

les plus âgés bien habillés. Ils courent librement partout, et nous suivent quelquefois par bandes à la promenade. Les plus âgés portent les petits sur leur hanche gauche et soutenus par le bras gauche passé autour de leur corps orné d'un collier de perles. Je les vois se mouvoir et courir ainsi facilement ; les filles surtout s'en tirent avec beaucoup d'adresse, et j'ai souvent l'occasion d'admirer la délicatesse de leurs formes.

Les esclaves de cette plantation me semblent bien nourris et satisfaits. Ils ne demeurent pas dans un bohen fermé, ressemblant à une forteresse; mais leur bohen est ouvert, et j'y ai vu des chambres qu'on peut comparer aux habitations des esclaves américains. Madame Phinney aime ses esclaves, donne des soins maternels aux faibles et aux malades.

C'est de ses lèvres pleines de douceur que sont sorties les paroles suivantes :

« On commet un grand péché en disant que les nègres sont mauvais. Il y a du bien et du mal parmi eux comme chez tous les peuples; mais les mauvais sont les plus rares, et il y en a beaucoup de très-bons.

« Ceux qui croient le fouet nécessaire pour en obtenir le travail qu'on peut leur demander raisonnablement ne les connaissent pas, et les rendent souvent mauvais. Je ne puis exprimer ce que j'ai souffert,—j'ai été malade au lit pendant des semaines, par suite du chagrin que me causaient les coups de fouet, les nombreuses cruautés exercées envers ces pauvres gens, quand il aurait suffi parfois d'une parole amicale et grave pour les faire rentrer dans le devoir. Les nègres sont accessibles à la bienveillance quand on en fait usage avec raison. Ils peuvent devenir les meilleurs, les plus dévoués serviteurs et amis. »

Un surveillant supérieur allemand, M. D., attaché à la « Sonora,» plantation qui appartient aussi à M. Phinney, a dit des nègres esclaves :

« Ils ne sont pas difficiles à gouverner quand on est avec eux strict et amical en même temps. Ils aiment l'ordre et la décision chez leurs maîtres, et obéissent sans difficulté quand on les traite avec égalité et justice. Il ne faut pas être faible avec eux, mais il n'est pas nécessaire d'être dur ou cruel. »

C'est, je crois, la vérité; il serait bon que bien des maîtres le crussent aussi, et se conduisissent conformément à cette croyance. Mais une humeur despotique et la colère les dominent souvent, et les esclaves en souffrent.

Mon aventure la plus remarquable depuis que je t'ai écrit la dernière fois, c'est que j'ai vu la Croix du Sud et des *cucullos*, mouches lumineuses de Cuba, qui commencent à se montrer. Ce ne sont pas, à proprement parler, des mouches, mais des escarbots. Sous le rapport de la forme et de l'extérieur, ils ressemblent aux nôtres, mais sont plus longs et plus étroits. Leur vol est le même, seulement il est plus calme, beaucoup plus élevé, et accompagné d'un bourdonnement plus fort. Les cucullos sont lumineux de deux manières; quand ils rampent ou restent immobiles, la clarté part de deux petits points ronds placés immédiatement derrière les yeux. (J'ai lu hier soir à cette lumière sans aucune gêne, en promenant un cucullos au-dessus des lignes comme une petite lampe). Quand ils volent, une lumière forte et claire sort d'une ouverture près du ventre; elle brille et ne s'éteint pas avec vivacité, comme chez les autres mouches lumineuses américaines, mais elles éclairent avec calme tant qu'elles volent. Tu ne peux rien imaginer d'aussi joli. Représente-toi Vénus, Ju-

piter et autres planètes arrivant et voltigeant par-dessus les toits, parmi les arbres et les buissons. Les cucullos (lis cucullios) se montrent au commencement de la saison des pluies, et, comme nous avons eu quelques averses, à la grande satisfaction des planteurs de caféiers, les cucullos ont paru au crépuscule. Ils ne sont pas encore nombreux; mais, une fois la saison des pluies venue, en mai, juin et juillet, il y en aura tellement, que la couronne des arbres en sera entièrement couverte, et étincellera de milliers de lumières. On ignore ici d'où ils viennent, et l'on prétend que durant la saison sèche ils se cachent dans des troncs d'arbres pourris. Maintenant ils se nourrissent de cannes, et j'en ai toute une compagnie (dix à douze) dans un verre, où ils sucent des morceaux de canne et paraissent se trouver fort bien. Pendant cette opération, leur lumière semble diminuer; mais, lorsqu'on leur donne un bain d'eau fraîche, ils redeviennent lumineux et se raniment. Quelquefois, quand je me réveille la nuit, j'entends un bourdonnement dans ma chambre, et je vois un ou deux cucullos voltiger et éclairer toutes les parties dont ils s'approchent.

Aujourd'hui j'en ai peint quelques-uns dans mon album. Généralement parlant, j'ai été prise ici d'une véritable rage de dessin et de peinture, hommes, oiseaux, fleurs, habitations, tout ce qui me frappe; et comme c'est le cas pour une foule de choses, à cause de leur beauté, de leur originalité, je suis dans une fièvre de dessin incessante. Il n'en résulte pas grand'chose cependant, car le temps et la capacité artistique me manquent; mais je te rapporterai au moins quelques souvenirs d'ici.

Le soir, je vois la Croix du Sud s'élever dans une position inclinée à l'horizon. A minuit, elle est droite au-dessus de la terre. La nuit dernière, je suis sortie pour

la voir. Cette jolie constellation était dans toute sa beauté au centre d'une obscurité paisible. Ses étoiles sont de seconde grandeur, et l'une d'elles de troisième; mais les proportions sont tellement parfaites entre elles, que la figure est frappante au plus haut degré. La croix lumineuse était tellement solitaire dans le ciel du sud avec son pied touchant presque la terre, et les bras tendus vers elle, qu'elle a fait sur moi une impression solennelle et mélancolique. Les étoiles du Centaure formaient une auréole au-dessus de la croix, et de chaque côté les deux grandes étoiles Cercinus et Robur paraissaient lui servir de gardiens.

Après minuit la croix inclina à droite et descendit insensiblement vers la terre. Plus avant dans l'année, elle monte et reste longtemps au firmament. La nuit était fort obscure et cependant transparente; il ne faisait point d'air. La beauté de nos nuits de la Saint-Jean dans la Suède septentrionale peut rivaliser avec celle-ci, mais elle est d'une autre espèce.

En me détournant de la Croix du Sud et des palmiers entre lesquels elle brillait, je vis dans le ciel septentrional, au-dessus d'un beau Ceiba de la cour, l'étoile polaire et la Grande Ourse, que j'ai chargée de mes compliments pour mon foyer.

Le 5 avril.

J'ai passé cette belle matinée au milieu des bosquets de bananiers, — qu'on trouve toujours dans les plantations de caféiers, — et j'ai dessiné l'arbre qui porte mon fruit favori. J'ai trouvé aussi des plantes de cotonniers en fleurs

et assez en désordre. Ce buisson a une tige effilée, irrégulière, des feuilles grossières, échancrées, et d'un vert faux. La fleur a beaucoup de feuilles d'un vert clair; sa forme est des plus délicates et des plus gracieuses. La manière dont le péricarpe s'ouvre pour laisser sortir les floques de coton qui contiennent la graine est infiniment jolie. Je veux dessiner cette histoire et la Croix du Sud audessus des Palmiers.

Les palmiers! Je ne me lasse jamais de les voir se balancer au vent, de voir les mouvements simples et majestueux de leurs palmes. C'est une poésie, une beauté symbolique, exprimant continuellement ce qu'il y a de noble dans la pensée, dans les actions. La couronne de palmier se compose d'habitude de quatorze ou seize palmes. Tous les un ou deux mois, une palme inférieure tombe; j'en ai vu souvent ayant sept à huit aunes (1) de long étendues sur la route où je passais; chaque mois il en pousse une autre, toujours au centre de l'arbre, droite comme un sceptre et dominant la couronne.

C'est un usage assez répandu ici d'abattre les palmes des palmiers qui sont dans les bouquets de bois ou dans les champs, afin de s'en servir pour couvrir les toits, etc.; on n'en laisse parfois que deux ou trois, ce qui devrait enlever une partie de leur beauté. Il n'en est pas ainsi. Les palmiers dépouillés soulèvent les trois palmes qui leur sont restées vers celles des arbres également maltraités, et des portiques, des voûtes gothiques aux plus belles proportions, se forment dans les champs, sous le ciel limpide ou dans la profondeur des forêts. Pour enlever au

(1) Suédoises; environ cinq à six mètres. (Trad.)

palmier sa noblesse et sa beauté, il faut anéantir sa vie. Les palmiers royaux ont toujours la tige droite et formant colonne. Celles des cocotiers au contraire sont penchées, courbées, beaucoup moins fortes que les tiges des palmiers royaux. Je les vois presque toujours richement chargés de fruits. On aime ici le lait de coco et on le considère comme un dépuratif du sang; il ressemble à du petit-lait, mais il faut s'accoutumer à son goût pour l'aimer. L'homme ne mange pas les fruits des palmiers royaux ; on s'en sert pour nourrir les porcs. Le chou du palmier — nom que l'on donne à la partie de sa moelle la plus rapprochée de la couronne — est un morceau très-friand ; mais pour s'en emparer il faut sacrifier l'arbre.

Il y a aussi dans cette plantation de beaux boulingrins de palmiers royaux, dans lesquels je me promène matin et soir.

L'après-dînée, je fais avec mon hôtesse des excursions en volante dans le voisinage. Hier nous sommes allées chez une vieille dame française qui m'a intéressée par son individualité prononcée. C'était plaisir que de l'entendre raconter quelque chose, et de suivre ses expressions et ses gestes. En général, il me semble que les Européens ont ici beaucoup plus d'accent et d'articulation dans leurs manières que les Américains et les familles européennes transplantées depuis longtemps en Amérique. Les premiers parlent plus haut, accentuent fortement leurs paroles, rient, gesticulent davantage, paraissent plus puissants, font plus d'embarras. Les derniers se meuvent et parlent avec un accent extérieur insuffisant; il y a quelque chose de silencieux dans leur vie, l'énergie est plus intérieure, c'est une force concentrée. La grande animation proprement dite des Américains paraît exister surtout dans

leurs institutions nationales, le développement de la vie politique, l'élan du commerce, la grandeur des entreprises publiques. L'individualité ne disparaît pas ; mais elle semble se proposer comme but une sorte de manifestation plus haute.

Les Espagnols, par leurs manières et leurs gestes, forment le plus grand contraste qu'on puisse imaginer avec les Anglo-Américains. La majesté, l'harmonie de la langue espagnole me ravissent toujours, — excepté lorsque je l'entends parler par des femmes criardes et sans éducation. Je suis allée un soir dans une ferme, où nous avons trouvé une réunion de dix à douze femmes appartenant à la classe des travailleurs les plus grossiers, quoique non pas la plus pauvre. Presque toutes étaient maigres, brunes, criaient et faisaient un vacarme — en toute amitié et joie — presque assourdissant. Elles y joignaient de grands gestes énergiques, mais communs et sans grâce. Dans la bouche des femmes bien élevées, la langue espagnole est une belle musique. Mais revenons à ma course du soir. Nous allâmes à la Sonora, dont les esclaves, qui paraissaient vigoureux et bien nourris, marchaient à la file pour aller chercher leur soupé. — Chacun recevait un gros morceau de morue salée. En revenant par un pré dont le sol était marécageux, nous vîmes des essaims de cucullos ; ils formaient une charmante danse des elfes.

Cependant ces jolis insectes font maintenant mon tourment en même temps que ma joie ; car, hélas ! ils n'ont pas d'esprit, et lorsqu'ils plient leurs petites ailes, ce sont les plus gauches, les plus embarrassés des animaux. Dans leur vol ils se heurtent contre tout ce qu'ils rencontrent sur leur route, tombent à terre, restent couchés sur le dos avec autant de maladresse que nos escarbots, et se laissent

prendre avec la plus grande facilité ; une fois captifs, les cucullos paraissent oublier qu'ils ont des ailes. Les enfants nègres courent après eux lorsqu'ils volent, les prennent et les martyrisent ensuite de bien des façons. M'étant avisée de tirer ces pauvres et sottes bêtes des mains de leurs persécuteurs, en donnant à ceux-ci quelques morceaux de gâteau, des douzaines de petits nègres se précipitèrent le soir sur la terrasse de plain-pied avec le grand salon, avancèrent leurs têtes frisées, tendirent leurs mains, sur lesquelles se trouvaient les insectes luisants, et criaient. Je veux bien en racheter quelques-uns de l'esclavage ; mais tous, un magasin entier de gâteaux n'y suffirait pas. Si l'on fait mine de chasser les négrillons, ils s'envolent comme une nuée de moineaux, en criant joyeusement (ils aiment à jouer), mais ils reviennent sur-le-champ. Fait-on semblant de ne pas les voir, ils se glissent dans le salon (quand il n'y a pas d'hommes), arrivent jusqu'au piano où mademoiselle Phinney joue des danses de Cuba, ou moi des polonaises suédoises, et tendent en riant leurs mains pleines de cucullos. Si je prends mon mouchoir en faisant un geste menaçant, ils disparaissent avec la rapidité du vent ; l'instant d'après les ramène.

Ces beaux cucullos sont, en vérité, des animaux bien tourmentés. Les nègres les mettent dans des flacons et des bouteilles, s'en servent en guise de lanterne et de lumière dans leurs chambres. Ils vivent ainsi pendant une semaine, jusqu'à ce qu'ils finissent par mourir de faim. Puissent-ils être aussi insensibles qu'ils sont étourdis !

La jeunesse de la maison et moi nous nous amusons le soir à donner la volée aux cucullos que nous avons pris ou rachetés. Ils sont parfois difficiles à persuader ; mais quand on les pose sur le bout du doigt et le tient en l'air,

on les voit souvent déployer leurs ailes et s'envoler dans l'espace en répandant une clarté sans égale.

Je retournerai demain à Matanzas, et de là à la Havane; j'irai ensuite à San Antonio de los Baños; la nature y est, dit-on, grandiose; puis, dans une plantation plus éloignée. Un jeune planteur d'ici, créole français, appelé Sauval, veut que je fasse la connaissance de sa mère, veuve en secondes noces d'un Espagnol, le marquis de Carrera, et m'en a parlé de manière à me faire désirer de la connaître. Madame de Carrera aime, à ce qu'il paraît, la littérature, les arts et ceux qui les cultivent. Je resterai donc à Cuba plus longtemps que je ne l'avais pensé; mais... je ne viendrai qu'une fois en ma vie dans cette île, qui est cependant la demeure du beau, et je suis surprise de ce qu'elle est si peu connue encore. Le naturaliste, l'architecte, le peintre, le poëte y trouveraient des inspirations, des idées nouvelles. L'air et la lumière, le monde des plantes, sa terre, ses grottes, sont pleines de vie et de beauté. Il y a non loin d'ici une grotte remarquable que nous irons voir demain matin, si la chose est possible.

Nous avons maintenant une jeune créole française très-vive, Eudoxie Bacot, dont la causerie joyeuse et la personne naturelle, remplie de grâces, est amusante à observer. Les jeunes filles de ce pays, ainsi que celles de Suède, se représentent le foyer comme une sorte de paradis où pas un homme n'entrera. Le frère d'Eudoxie paraît avoir l'idée d'un paradis du même genre dont les femmes seront exclues. Je soupçonne que l'un et l'autre en sortiront d'eux-mêmes pour entrer dans l'état du mariage. J'ai dessiné le portrait d'Eudoxie dans mon album.

Tandis que je m'en occupais, un petit lézard s'est tenu pendant deux heures au moins sur une branche, près de

la fenêtre, et nous regardait. Un autre, probablement son adversaire ou son époux, était un peu plus haut en face, et paraissait surveiller ses mouvements. Ces petits animaux m'amusent beaucoup, ils ont l'air sensé et méditatif. Lorsqu'ils se font des politesses, ils soulèvent une sorte d'aile qu'ils ont d'un côté; elle est du plus beau rouge, et ils l'agitent comme un éventail.

J'ai été fort surprise ce matin de ne plus trouver mes cucullos dans le verre que je tiens toujours près de mon miroir de toilette. Impossible de me figurer comment la chose avait pu se faire, d'autant plus que je les savais doués de trop peu d'énergie pour abandonner leur morceau de canne et s'envoler. Je vis, plus avant dans la matinée, une araignée noire comme charbon, de la grosseur d'une main de petit enfant, placée sur le mur de ma chambre et tenant un cucullos à la bouche. J'ai déjà vu cette vilaine bête plusieurs fois à cette place. Ces araignées, fort laides, ne paraissent pas nuisibles pour l'homme. Le grand nombre des insectes est un des inconvénients de Cuba ; pour conserver certaines choses, il faut les entourer d'eau. J'ai toujours ici un grand biscuit dans un vase en verre, et placé au milieu d'un plat plein d'eau.

On parle beaucoup d'une nouvelle attaque projetée contre Cuba, d'une tentative de conquête en voie d'exécution du côté de l'Amérique. Cette expédition se prépare, à ce qu'on assure, dans le Yucatan, et se compose d'une foule de gens ayant figuré dans la guerre du Mexique. Elle est attendue vers Pâques, et plusieurs familles de planteurs se tiennent prêtes à fuir dès que les troubles auront commencé. Les créoles sont très-mécontents du gouvernement espagnol, ils ont bien des raisons pour cela, et désirent, en général, d'être délivrés du joug de l'Espagne; ils

sont trop faibles pour rien entreprendre eux-mêmes, et craignent aussi les nègres, qui, à la première occasion, tourneront contre eux. L'armée espagnole de Cuba se prépare à recevoir vigoureusement les Américains.

Le gouvernement des États-Unis s'est prononcé contre cette expédition de flibustiers, et engage tous les bons citoyens à s'y opposer; mais les Espagnols n'en croient pas moins que les États à esclaves travaillent sous main à la faire réussir, afin que l'annexion de Cuba contre-balance l'accroissement des États libres du Nord.

C'est le 22 avril que je dirai adieu à cette île de Cuba, si belle et en même temps piquée par le serpent.

Matanzas, le 6 avril.

Me voici de retour chez M. et madame Baley, dans ce foyer si bon, si parfait. Il n'est pas d'endroit où l'air soit aussi vital et délicieux qu'à Matanzas, et on ne fait nulle part autant de musique. Durant toute la journée, des contredanses de Cuba sont jouées sur quatre ou cinq pianos du voisinage, et le soir une couple de jeunes gens viennent sur la terrasse, presque en face de la nôtre, chanter des chansons espagnoles en s'accompagnant de la guitare. Un habile joueur de harpe va de maison en maison, pinçant les cordes de son instrument attaché sur son dos, et joue devant les portes son « Arragonesa », cette danse si petillante de vie, que je petille et danse en moi-même lorsque je l'entends, ou bien sa « Cachuca » si gracieuse. A travers tout cela retentit la musique militaire de la Place

d'Armes, tandis que le « beau monde » de Matanzas se promène sous les peupliers au clair de lune. Je fais de même avec ma jeune hôtesse, les hommes de la maison et Frank, mon amical compatriote. On ne manque donc pas de musique à Matanzas, aussi en résulte-t-il le soir un véritable charivari ; mais il n'est pas désagréable, la mesure et son caractère ayant beaucoup de ressemblance ; on y trouve une vie gaie, badine, sans soucis. Je me laisse bercer par cette musique, et me baigne dans l'air qui danse autour de moi, tandis que sur la terrasse jusque vers minuit, je vois la Croix-du-Sud gravir le ciel et passer au-dessus d'un bosquet de sapotas vert foncé au feuillage touffu. Oui, c'est une vie calme, spéciale et singulière. Dans les prairies américaines, et souvent en Amérique, je voulais tendre les bras, parcourir au vol toute la terre. Ici je n'aspire qu'à être tranquillement assise dans les couronnes des palmiers, entourée des murmures de leurs palmes, ou bien, comme dans cette maison, à passer mon temps dans une balançoire, bercée par la musique et le souffle du paradis. Il me semble que je pourrais rester assise ainsi pendant l'éternité et ne manquer de rien.

Hier au soir madame Baley m'a conduite dans sa volante sur la montagne de Combre. Deux chevaux la gravirent rapidement, malgré une course de deux heures qu'il fallut faire pour atteindre le sommet. Nous avancions entre des aloès à candélabres, et lorsque nous fûmes arrivées au but la vue était magnifique : à droite, le grand Océan, couvert de navires de guerre, de commerce, grands et petits, le grand Océan sans limites. A gauche, et formée par des montagnes, la vallée de Yumori avec ses beaux bosquets de palmiers. Il est impossible de se figurer un contraste plus marqué et plus beau.

Il y avait ici de jolies habitations, des maisons de campagne entourées d'arbres et de fleurs appartenant à de riches habitants de Matanzas.

Nous vîmes le soleil se coucher, et la lune se lever avec un calme splendide. Je ne pouvais rien dire, sinon : « Dieu bon ! que vos œuvres sont belles ! »

Oh ! que je voudrais pouvoir placer sur la montagne de Combre une créature humaine fatiguée de la vie et ulcérée par ses souffrances ; dont le regard se serait plongé dans les abîmes les plus profonds de l'existence, lui montrer ce tableau, lui faire puiser le courage et l'espoir dans ces symboles qui parlent de la richesse, de la splendeur d'un Dieu infiniment bon ! Je voudrais la placer ici, et lui dire : « Regarde ! tout cela t'appartient, t'appartiendra un jour quand ta course à travers le désert sera finie, et que tu auras remporté la victoire ! »

Nous sommes retournées à la ville par le plus beau clair de lune, avec vue sur la baie à notre gauche. Mais nous avions entamé, madame Baley et moi, une conversation sur tout autre sujet que les beautés de la nature, de sorte que je prêtai fort peu d'attention à celle-ci, et je m'en repens maintenant.

Le 10 avril.

Quel plaisir je viens d'éprouver en recevant une lettre de toi ! Sa date est un peu ancienne, il est vrai (mois de janvier), mais elle a paru toute fraîche à la pauvre voyageuse dans l'Inde. Rien ne pouvait me réjouir plus que ton projet de partir dès le premier juin pour Marstrand.

Je ne serai pas de retour en juillet, et peut-être pas en août. J'ai encore tant de choses à voir et à étudier dans

les États-Unis ! Mais, lorsque les journées fraîches viendront, j'arriverai aussi, mon Agathe, pour rester avec ma mère et toi.

J'ai eu beaucoup de jouissances et j'en ai encore à Cuba, sous tous les rapports. Je suis engraissée, rajeunie (*nota benè*, comparativement à ce que j'étais aux États-Unis), et je me serais encore mieux trouvée si j'avais pu reposer davantage. Mais mon esprit s'est ranimé, ou plutôt il éprouve une telle excitation, qu'il ne m'a laissé aucun repos. Je suis, pour ainsi dire, dans un état de fièvre permanent. Des objets nouveaux se présentent sans interruption, me poussent à l'imitation ou à la composition, à entreprendre plus de choses que je n'en puis faire sous le rapport du temps et de la capacité. C'est presque risible, et même un peu pitoyable, je n'ai ni trêve ni repos ; et cependant ce travail m'amuse extrêmement. Je fais des portraits mieux qu'auparavant. Quand j'ai quelque chose de très-bien, je le laisse dans les foyers hospitaliers que j'ai habités, dans ces beaux et bons foyers qui se sont ouverts devant moi à Cuba comme aux États-Unis. Ils m'ont donné du repos, et des amis m'ont fait voir et apprendre beaucoup de choses sur leur vie et leur situation intérieure, connaître des personnes qui se réuniront dans mon cœur au souvenir des vents délicieux, des beaux palmiers de Cuba. Parmi elles se trouve madame Phinney, l'un de ces êtres doux, excellents, qu'on doit aimer et estimer complétement. Il m'en a coûté de la quitter, ainsi que ses filles, qui m'ont accablée, jusqu'au dernier moment, de bonté et de cadeaux.

J'ai entrepris ici de dessiner une maison de Cuba, et pris pour modèle une très-jolie et petite habitation de la Place d'Armes. Je m'asseyais de bonne heure sur un banc ombragé par les peupliers, avec pinceau et livre, espérant

pouvoir transporter ainsi, sans qu'on s'en aperçût, la « casa Donna Fabiana Hermandez » dans mon album. Le premier matin tout alla bien. Un nègre seulement mit le nez à la porte et me regarda d'un air méfiant. Mais le lendemain matin plusieurs têtes me regardèrent de la maison, et une quantité de gamins se réunirent autour de moi, jetèrent les yeux dans mon album. Le troisième jour une inquiétude visible régnait dans la maison, et des hommes de haute taille m'entourèrent en parlant espagnol, non pas avec inimitié, mais en me faisant des questions auxquelles je ne pouvais répondre qu'en montrant mon dessin. Ils se mirent à rire, et on ne me laissa plus en repos. C'est pourquoi j'abandonnai la place lorsque ma copie fut achevée, pour la peindre chez moi. Cette maison, avec ses peintures à fresque extérieures, ses jolies grilles, ses beaux pilastres et ses ornements, est un véritable bijou d'élégance et de gentillesse. La porte d'entrée est comparativement trop grande ; là se tient toujours une volante attelée, qu'on peut considérer comme les pieds de cette demeure, car ceux-ci se meuvent rarement sans y être emboîtés. La grande porte ne s'ouvre que pour laisser passer la volante, et en contient une petite par laquelle entrent et sortent les piétons.

Après le dîner, nous sortons en voiture, madame Baley et moi, pour faire des emplettes dans les magasins, et nous allons ensuite à la promenade, quelquefois le long de la plage, où nous respirons la fraîche et délicieuse brise de mer, tandis que les vagues viennent se heurter contre le rivage. C'est pour moi une jouissance inexprimable. S'il nous arrive de rentrer tard, rien n'est plus joli que de voir briller les lumières de Matanzas abritée par les montagnes et longeant le bord de l'eau.

Nos emplettes dans les magasins se font de la manière suivante. La volante s'arrête devant l'un d'eux : aussitôt un ou deux jeunes commis accourent, s'informent de ce que nous désirons, nous l'apportent sur-le-champ. Nous avons autant de choix que nous pouvons en désirer, et nous faisons nos acquisitions sans quitter la voiture. Soit qu'on achète ou non, les manières des commis n'en sont pas moins également prévenantes et gracieuses. On est disposé à les prendre pour des pages du temps de la chevalerie plutôt que pour de simples commis, tant ils sont polis avec les dames. Bon nombre de ces jeunes gens appartiennent aux bonnes familles de l'île. Les créoles ont peu de moyens de gagner leur vie hors du commerce et de l'agriculture, les emplois civils et militaires étant donnés aux Espagnols.

Pendant ces excursions, ma jeune hôtesse salue en passant les personnes dont la voiture se croise avec la nôtre, ou qui sont aux fenêtres, en faisant un gracieux mouvement de la main et en criant : « Adios ». C'est l'usage ici, et ce mouvement de la main qui a différents degrés d'expression et d'intimité, est général pour hommes et pour femmes. C'est une manière de saluer qui me paraît aussi gracieuse et convenable que celle adoptée en Europe est fatigante et inutile. L'Espagnol poli ajoute à son salut aux femmes un : « Je vous baise les mains » ou : « A vos pieds, madame. » Cela ne signifie rien, mais l'expression est jolie, a quelque chose d'aimable dans la manière dont elle est exprimée. Les Espagnols sont assurément les hommes les plus courtois ; on les dit légers au même degré.

Hier, après dîner, j'ai vu des militaires espagnols faire l'exercice. Les soldats manœuvraient parfaitement, mais ils sont très-petits. On vante leur tenue et leur discipline.

Nous avons quelquefois des visites le soir ; ce sont, soit des Européens établis dans l'île, soit des femmes espagnoles qui jouent et font continuellement du bruit avec leurs éventails. La beauté, la magnificence et le poids des éventails sont des qualités fort recherchées. J'en ai vu qui ont coûté de vingt-cinq à cent dollars. Les plus précieux sont en ivoire et montés en or ; de petits miroirs ovales y sont adaptés extérieurement. La manœuvre de l'éventail est une science, une langue par signes à l'usage de la créole espagnole ; elle cause ainsi quand elle le veut avec son ami de cœur.

Dans les salons de Cuba il y a deux rangées de balançoires de forme espagnole ou de forme américaine. Les premières sont plus grandioses, mais aussi plus lourdes. Les balançoires sont établies dans l'intérieur. On y est assis, on cause en se balançant, s'éventant, tandis que le vent entre par les fenêtres. On prend du thé et l'on mange des bonbons. Les créoles espagnoles ont de jolis yeux bruns et doux, un très-bon jugement naturel, à ce qu'on dit, même de l'esprit, mais elles sont fort ignorantes. Dans leurs maisons elles s'occupent surtout à broder, à faire toilette, à recevoir des visites.

Je ferai encore une course avec mes hôtes pour remonter la Canima, l'une des plus belles rivières de Cuba ; elle n'est pas fort éloignée d'ici. Puis je dirai adieu à Matanzas.

Le 13 avril au soir.

Nous nous sommes mis en route hier matin avant le lever du soleil, madame Baley, son frère Philippe et moi. Au moment où nous démarrions de Matanzas, le soleil sortait

avec magnificence de la mer. Un vieux marin hâlé, créole espagnol et ses deux jeunes fils nous servaient de rameurs. La mer était complétement tranquille ou ne formait que de longues ondes dépourvues d'écume. Ceci était nécessaire pour entrer sans danger dans la Canima; car, par un temps plus rude, les vagues se brisent avec violence à son embouchure. Cuba a une foule de rivières provenant des montagnes, mais elles sont toutes moyennes et navigables pendant un espace plus ou moins long seulement.

Après avoir ramé durant une demi-heure environ, nous entrâmes dans la Canima, petite, mais limpide rivière qui serpente entre de hautes murailles escarpées, formées par des montagnes couvertes de plantes tropicales. Sur ces dernières s'agitaient en groupes pittoresques des palmiers éventails, et le long de ces murailles étaient suspendues, sur une quantité infinie d'arbres et de buissons, de jolies plantes aériennes à fleurs rouges, jaunes, blanches, pourpres; des colibris verts voltigeaient autour d'elles. Plus rapprochés de la rive, il y avait des arbres et des arbrisseaux de bambous penchés vers l'eau avec un mouvement d'une grâce si incomparable, que j'en fus ravie. L'ombre des montagnes s'étendait sur la rivière entièrement calme, et nous offrant dans son monde tropical un beau mystère. Nous la remontâmes ainsi pendant plusieurs heures, et chaque nouveau coude nous faisait découvrir des beautés nouvelles, quoique toujours du même genre : des palmiers, des aloès, des bambous, des plantes aériennes, des colibris. Un bel oiseau blanc à long cou, et ressemblant à un petit cygne, voltigeait constamment un peu en avant de nous, s'abattait sur le rivage pour se reposer, et reprenait son vol dès que nous approchions, comme s'il eût voulu nous montrer le chemin. Mais le soleil montait dans cette

profonde gorge, il n'y avait pas le moindre souffle, la chaleur devenait étouffante. Les jeunes rameurs se désaltéraient au filet d'eau qui sortait par le goulot de leurs pots en argile; à cet effet, ils penchaient leur tête en arrière, tenant la bouche ouverte sous l'eau qui tombait; au bout de quelques secondes, ils criaient ou soufflaient « Ave Maria ! » et recommençaient à ramer.

Nous débarquâmes sur un petit coude de la rivière, et déjeunâmes à l'ombre de quelques beaux bambous, tandis que les colibris voltigeaient autour de nous et au-dessus des fleurs rouges.

Je suivis un moment le bord, la rivière était encore fort étroite. On voyait quelques maisons de bois en ruines sur l'autre rive, des palmiers, des bananiers. Les crabes et une espèce d'écrevisses appelées *fiddlers* en Amérique, à cause de leurs grandes pattes, fourmillaient sur le rivage.

Malgré la beauté de cette végétation, je sentis que, pour se trouver heureuse dans ce monde enfermé, il faudrait être crabe ou colibri. J'y mourrais faute d'air libre.

Au retour, nous fûmes surpris par une pluie d'orage de l'espèce la plus sauvage, et, malgré notre abri en toile cirée, nous ne tardâmes point à être mouillés, ce qui m'inquiéta pour madame Baley, qui n'est pas forte; nous fûmes donc bien aises de rentrer après une absence de dix heures. Nos rameurs n'avaient pas cessé d'humecter leurs gosiers avec de l'eau, de soupirer « Ave Maria, » et d'être de bonne humeur pendant toute cette excursion. J'ai admiré leur persévérance.

Nous étions très-fatigués, mais nous avions vu la Canima, et j'ai des souvenirs de la région des tropiques à placer à côté de ceux de l'Hudson, de la Savannah, du Mississipi, de l'Ohio et autres fleuves de l'Ouest.

C'est mon dernier soir à Matanzas, je partirai demain pour la Havane. J'ai passé la soirée seule avec mes hôtes; j'ai entendu pour la dernière fois madame Baley jouer la « hauta Arragonesa», j'ai entendu pour la dernière fois «*adeste fideles* » joué sur l'orgue par M. Baley, et demain de bonne heure je quitterai Matanzas, ses beaux environs, ses bienveillants habitants. Il m'en coûte, mais il le faut. Jamais il ne m'arrivera de respirer un pareil air, d'entendre un pareil flot de musique joyeuse ; jamais je ne reverrai Yumori, Canima, ni Combre.

LETTRE XXXVI

La Havane, 15 avril 1851.

Bonjour, mon Agathe ; me voici de retour à la Havane et agréablement établie dans le joli hôtel de ce nom, où il fait maintenant un peu meilleur marché vivre depuis que le flot des voyageurs s'est retiré. J'ai repris ma chambre avec sortie sur le toit. La bonne madame Mary a soin de moi, et une Rosette noire aux beaux yeux me sert. Les Tolmé m'ont encore offert leur maison, mais elle est remplie d'enfants, de petits-enfants et d'hôtes. — Je n'ai pas voulu abuser de leur hospitalité. Du reste, je végète parfaitement ici avec la solitude et ma liberté.

C'est aujourd'hui jeudi saint, grande solennité catholique. J'ai visité ce matin plusieurs églises où il y avait beaucoup de monde. Les femmes étaient habillées comme pour un bal, et agenouillées sur de jolis tapis, en robes et

souliers de soie, avec diamants, bijoux en or, fleurs, cou et bras nus, des mantilles noires transparentes, et, au milieu de tout cela, le mouvement des éventails. De très-jeunes filles étaient parées aussi, et les hommes debout, lorgnant les femmes. L'aspect que présentaient celles-ci, de toutes couleurs, parées, à demi voilées et à genoux, formant des masses dans la nef et jusqu'auprès de l'autel, était véritablement joli. Les yeux et les bustes des femmes espagnoles surtout sont d'une beauté remarquable ; mais le manque de gravité de cette réunion était choquant, surtout un jour comme celui-ci, — le *jour de la sainte Cène*, le jour solennel de l'initiation de l'humanité à une vie plus haute et plus sainte. Je me suis souvenue d'un jeudi saint dans l'église Saint-Jacob, à Stockholm. Il y avait ce qu'on appelle une communion particulière. Les familles, père, mère et enfants, étaient venus se désaltérer ensemble au calice. Je me souviens du silence qui régnait dans cette église remplie de monde !.....

Il n'y a qu'une voix à Cuba parmi les étrangers de différentes nations qui y sont établis, sur le manque total de vie religieuse dans cette île ; les prêtres vivent dans une opposition publique avec leurs vœux. La vie morale n'est guère plus élevée que la vie religieuse.

« L'amour et la passion ne manquent pas à Cuba, me dit un jeune homme réfléchi établi ici ; mais l'un et l'autre suivent plus souvent le chemin du vice que celui de la vertu. » On adore aveuglément l'argent ; il se fait rarement un mariage sans qu'on l'ait consulté. Les femmes célibataires ne sont guère exemptes de blâme dans leur conduite, et une de mes vieilles amies de la Havane n'y connaissait qu'une célibataire âgée et vertueuse. Parmi les hommes, on n'en trouverait pas un seul de vertueux.

L'homme vient dans cette île comme le parasite, il veut seulement sucer la vie de la nature et vivre à ses dépens. La nature se venge, l'enlace avec ses centaines de bras, étouffe en lui sa vie élevée, et le transforme en cadavre.

Le soir.

Je suis allée de nouveau dans trois ou quatre églises de la ville. Elles sont, ce soir, illuminées dans le chœur et sur les autels, mais un peu moins remplies de monde que ce matin; on y voit beaucoup moins de gens parés. Plusieurs paraissaient s'agenouiller avec une dévotion plus vive. Il y avait dans la cathédrale, de chaque côté de la nef, trois magnifiques dames espagnoles complétement couvertes de diamants, avec une table devant elles, sur laquelle on déposait des offrandes pour les pauvres. Un seul de leurs bijoux aurait richement compensé tous les petits dons faits à leur boîte. J'entrais et sortais sans obstacle en me mêlant au flot populaire dans les églises et dans les rues; tout se passait paisiblement, on aurait dit que les gens sortaient de chez eux pour s'amuser. A partir de ce moment jusqu'au jour de Pâques, un profond silence régnera dans la Havane; aucune volante ne pourra se montrer dans les rues, qui seront parcourues demain par de grandes processions.

Le jour de Pâques.

J'ai vu la procession, avant-hier, de la terrasse d'une maison américaine de la Place d'Armes. Des femmes en toi-

lette de bal, blanches, olivâtres et noires, avec leurs cavaliers, remplissaient la place de bonne heure dans l'après-dînée, et se promenaient en bavardant et riant; les mulâtresses surtout se distinguaient par leur parure, les fleurs éclatantes, les ornements de leur tête, de leur cou, et se pavanaient comme des paons orgueilleux. On voyait que la foule s'attendait à un grand spectacle; il eut lieu à la nuit, avec cierges et torches,

On portait la figure du Christ mort couchée sur un lit de parade, sous un lustre immense qui éclairait sa pâle et noble face en cire. Ensuite on portait Marie pleurant, en manteau bordé d'or, et une couronne de même métal sur la tête; la seconde Marie et Marie-Madeleine avaient aussi des costumes éclatants. Cette procession nombreuse n'était pas dépourvue de pompe et de dignité. Parmi ceux qui la suivaient, je remarquai une foule de nègres avec de grands scapulaires blancs attachés en travers de la poitrine et aux épaules. On me dit qu'ils faisaient partie d'une confrérie consacrée à l'exercice des œuvres d'amour, de miséricorde, qui allait dans les hôpitaux.

Des milliers d'individus couraient joyeusement sur la place et dans les rues; les noirs surtout, habillés de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. La scène était jolie; mais il est impossible d'en représenter une moins convenable pour la circonstance. Pas le moindre souffle de gravité n'avait touché cette foule, et la procession prouvait incontestablement que « la religion était morte à Cuba. »

C'était hier jour de jeûne et de profonde tranquillité à la Havane. Aujourd'hui, de bonne heure, on a porté en grande procession l'image du Christ ressuscité, depuis la cathédrale jusqu'à l'église de Sante-Catalina. De cette dernière en est sortie une autre, portant Marie-Madeleine en

pleurs et à la recherche du Christ. Lorsque les processions se rencontrèrent, et qu'on put supposer que Marie-Madeleine voyait le Christ, un coup de feu fut tiré; aussitôt toutes les cloches furent mises en branle, les fanfares résonnèrent, les pavillons furent hissés dans le port; le carême était fini. Les volantes se précipitèrent dans les rues, les nègres également en criant et en riant. C'était une jubilation générale, mais sans aucune signification.

Je me dirigeai vers ma chère courtine de Valdez. Le matin était magnifique, la mer, d'un bleu clair et agitée par le vent, lançait son écume d'argent au pied du rocher de Morro, les pavillons flottaient joyeusement dans le port, l'air était plein d'une vie nouvelle. Des pigeons blancs s'abattaient près du bassin de marbre et s'y désaltéraient; de petits lézards verts couraient sur la muraille.

Le 20 avril.

Ton jour de naissance! qu'il soit béni! Ne pouvant te présenter des fleurs, je vais, en pensant à toi, te raconter l'histoire de cette journée, qui a été bigarrée pour moi, mais amusante; elle t'amusera aussi.

Deux Américains, — de race chevaleresque, et que le Seigneur récompensera, je l'espère, en leur donnant une compagne bonne et belle, — s'étaient chargés spontanément, lors de mon retour de Matanzas à la Havane, de ma personne et de mes effets jusqu'à l'hôtel. L'un d'eux, ayant habité longtemps à Cuba, au Texas, au Mexique, avait acquis un peu de la grâce des Espagnols sous le rapport du langage et des manières. Il a été pour moi, depuis lors, une société fort agréable, et je lui suis redevable d'un ta-

bleau animé de la nature des populations et des mœurs méridionales. L'autre, négociant de New-York, grave et simple dans ses manières, est de ces hommes avec lesquels je me trouve bien et me sens dans une espèce de rapport fraternel.

Avec une véritable simplicité américaine, autant de calme et de bienveillance que s'il eût été mon frère, M. Faile m'a accompagnée dans plusieurs de mes petites excursions. C'est ainsi que, l'autre jour, nous nous sommes rendus au port, et que nous avons fait la traversée de « Casa-Bianca, » colline couverte de sauvages aloès à candélabres, et que nous avons vu de là un magnifique coucher de soleil. Nous nous promenâmes ensuite en bateau à l'ombre transparente projetée par les montagnes sur l'eau, et vîmes cette eau tomber en gouttelettes d'or et d'argent des rames. C'était une belle promenade, un peu troublée cependant par un Allemand ayant une assez bonne dose de la boursouflure que l'on rencontre parfois encore chez quelques Européens, mais rarement ou jamais chez les Américains. Son épaisse personne contrastait fortement avec mon compagnon, que sa simplicité rendait de beaucoup supérieur.

Ce que je voulais te raconter, c'est que je suis allée avec les deux Américains visiter les « cabildos, » ou salles de réunion des nègres libres de cette ville. Il n'y avait pas moyen pour moi de songer à y aller seule, puisque je ne savais pas l'espagnol. Les deux Américains s'offrirent pour m'escorter. M. C..., qui parle l'espagnol parfaitement, devait essayer d'obtenir notre admission dans ces salles, quoique, en général, les nègres libres ne permettent pas aux blancs l'entrée dans leurs réunions, et ne soient pas ici patients et subjugués comme dans les États-Unis.

Ces assemblées n'ayant lieu ordinairement que les dimanches après-dîner ou soir, nous sommes allées, après avoir dîné, dans la rue des Cabildos ; elles l'occupent tout entière, et touchent à l'une des barrières d'octroi. Cette rue est formée d'un côté par un mur de fortification, et de l'autre par un mur dans l'épaisseur duquel sont les salles des nègres. La rue fourmillait de noirs, les uns chamarrés de rubans et de grelots, les autres sautant, gambadant. Il y avait là une sauvage, mais non pas violente irrégularité; plusieurs tambours africains se faisaient entendre de divers côtés. A la porte des différentes salles se tenaient des masses d'hommes blancs, la plupart des marins, qui cherchaient à regarder dans ces salles, puisqu'il ne leur était point permis d'y entrer. Quelques nègres se tenaient à la porte avec des bâtons, barraient le passage sans colère, en laissant la porte seulement entr'ouverte. Au cabildo des Lucomans, M. C. parvint, avec un peu de peine, à mettre la tête à la porte et à demander pour « la dame » la permission d'entrer. Quelques têtes de nègres parurent à la porte, et lorsqu'ils virent mon chapeau et mon voile blanc, les fleurs avec lesquelles je me pare plus ici qu'en Suède, ils prirent un air bienveillant et accordèrent l'entrée à la dame et aux messieurs qui l'accompagnaient. Mais le chemin fut immédiatement barré à ceux qui voulurent nous suivre.

On nous donna des chaises pour nous asseoir, non loin de la porte; on nous présenta au roi et à la reine de la réunion, qui nous firent bonne mine et nous laissèrent ensuite la liberté de regarder paisiblement autour de nous.

La salle était assez grande et pouvait contenir une centaine de personnes. Sur le mur en face de nous était peint un trône, avec couronne et dais. Là se trouvaient des sié-

ges pour le roi et la reine. La danse proprement dite avait lieu devant eux. Une femme dansait seule sous un dais soutenu par quatre personnes. Il faut qu'on ait trouvé beaucoup de charmes à sa manière de danser, — elle ne différait guère des danses nègres dont j'ai déjà parlé, — car on la couvrit de plusieurs mouchoirs, on lui planta aussi un chapeau d'homme sur la tête. Les femmes dansent ici ensemble et les hommes entre eux. Quelques-uns frappaient avec des bâtons sur les portes et les bancs, d'autres agitaient des gourdes remplies de pierres, les tambours tonnaient avec une force assourdissante et cherchaient évidemment à faire autant de bruit que possible. Au milieu de tout cela apparut une figure avec bonnet écarlate sur la tête ; une foule de colliers de perles brillantes couvraient son cou, ses bras, son corps nu jusqu'à la ceinture, d'où descendait une jupe écarlate. Cette figure, devant laquelle on se rangea des deux côtés, s'approcha de moi en faisant ces mouvements d'inclinaison pendant lesquels toute la partie supérieure de son corps formait des replis comme les serpents. Cette figure resta debout devant moi en continuant ces mouvements. Je ne savais si elle m'invitait à danser, ni quelle était l'intention de ces mines, ces courbettes bienveillantes, ni pourquoi ses grandes mains noires étaient tendues vers moi. A la fin cette figure prononça quelques mots, et je compris que c'était un compliment à mon adresse. J'y répliquai en lui donnant une poignée de main, en lui glissant en même temps une pièce de monnaie, et nous nous fîmes mutuellement beaucoup de bonnes mines, après quoi mon danseur se retira en serpentant, et se mit à danser pour son propre compte, avec l'approbation des assistants.

Sur les bancs étaient assis un grand nombre de nègres

à l'air grave, et remarquablement bien de leur personne. Les Lucomans ont, en général, une jolie forme de visage ovale, une bouche, un front, un nez bien faits, et les plus belles dents. Ils ont l'air moins bonnes gens et gais que les autres noirs, mais ils ont visiblement plus de caractère et d'intelligence. Cette nation passe pour riche depuis le grand gain qu'elle a fait à la loterie, et dont elle paraît faire un noble usage, en rachetant des nègres de sa tribu.

Ces cabildos sont gouvernés, comme je l'ai dit, par une ou deux reines qui décident des plaisirs, donnent le ton et le développement à la société. Elles ont le droit de choisir un roi ; celui-ci soigne les intérêts économiques de la société ; il a un secrétaire et un maître des cérémonies.

Celui d'ici me donna une petite carte imprimée, avec laquelle je pouvais entrer dans le cabildo de « Notre-Dame Sainte-Barbe de la nation des Lucomans *Alagua* »(1).

Après avoir reçu cette carte et contribué par un faible don à la caisse de la société, nous nous éloignâmes pour visiter d'autres cabildos. Partout on eut la politesse de me permettre d'entrer librement avec mes compagnons. J'ignore s'il faut attribuer cette politesse au caractère nègre ou à l'influence espagnole ; je suis disposée à m'arrêter à cette dernière idée.

Dans un cabildo des Gangas, je fus reçue par les deux reines, jeunes et jolies filles noires habillées à la mode française en robe de gaze rose, avec des bouquets de fleurs artificielles dans les cheveux et à la ceinture. Elles me prirent

(1) La nation des Lucomans se divise, comme les autres tribus africaines, les Gangas, les Congos, etc., en plusieurs nations ou communes qui ont des surnoms différents, et chacune leurs cabildos.

(*Note de l'Auteur.*)

amicalement par la main, me firent asseoir entre elles, et continuèrent à fumer avec la gravité espagnole. L'une des reines avait des yeux charmants sous le rapport de la forme et de l'éclat. Sur le mur en face de nous était peint un grand léopard, le symbole de la nation probablement ; il y avait aussi dans la salle quelques images catholiques. J'ai vu ici des bandes entières de femmes se mouvoir dans une espèce de danse comme des grenouilles galvanisées, mais plus lentement. Le corps se courbe et serpente sans idée ni but, à ce qu'il m'a semblé, et paraît exprimer un bien-être animal ; elles avaient l'air aussi de chercher quelque chose dans les ténèbres. On peut dire de ces pauvres nations de la nuit qu'elles cherchent encore — leur vie propre, leur vie *au-dessus* de la nature.

Elles s'en rapprochent cependant davantage dans les États de l'Amérique du Nord ; je pensais aux réunions de nuit dans les forêts de la Caroline du Sud, aux hymnes mélodieuses qui s'élevaient du camp des nègres !...

Dans un autre cabildo de Gangas j'ai revu cette danse de serpent sans règle, en cercle, en file, exécutée par des hommes et des femmes alternativement. Dans un cabildo de Congos j'ai retrouvé la danse congo telle que je l'avais vue au bohen de Sainte-Amélia, ainsi qu'une autre paraissant être un mélange de la Yuca, danse espagno-créole, et de celle de Congo. Il y a dans ces dernières danses plus de vie évidemment que dans les autres, beaucoup plus d'art et d'esprit poétique. Le symbole peint ici était un grand soleil avec figure humaine; on y voyait également des tableaux catholiques. Mais l'Africain, quoique converti et véritablement chrétien, conserve encore quelques superstitions et idoles de la patrie. Les nations Congo et Ganga me semblent avoir un caractère bien plus relâché et un

extérieur beaucoup plus animal que les Lucomans. Les autres cabildos dans lesquels nous entrâmes ne nous offrirent rien de nouveau, et je finis par être très-fatiguée de ce bruit, ces cris, ce vacarme ; par la poussière, le chaos irrégulier de la danse et des mouvements de ces réunions. J'aspirais après de l'air pur, de l'eau limpide, ce qui engagea M. Faile à me conduire dans sa volante au port, comme je le désirais.

Le soleil se couchait. Nous demandâmes notre rameur de l'autre soir, Rafaël Hernandez; il ne tarda point à venir, et nous nous promenâmes dans le port avec son joli bateau. Ah ! qu'il me parut agréable durant cette soirée de longer le rivage orné de palmiers, de respirer en silence cet air pur, de contempler la douce et transparente couleur de tous les objets ! Le rouge du soir répandait son éclat sur eux. Plus tard on alluma les lanternes du quai d'Alameda de Ponta, et d'autres qui longeaient le port. Elles éclairaient le rivage, se réfléchissaient dans l'eau limpide avec une merveilleuse clarté et transparence. Il me semble que la lumière et l'air ont ici un son; j'entends pour ainsi dire leur pureté en même temps que je la vois, et je croyais maintenant être passée du chaos dans le monde de la lumière et de l'harmonie. Je dois dire cependant que toute salle de bal m'aurait paru obscure, pleine de poussière, étouffante, à côté de la rotonde naturelle formée par le ciel de Cuba.

Je demandai à notre rameur (il parle anglais et espagnol) s'il était satisfait de sa position. Il hocha la tête. « Les affaires vont mal. Je serai obligé un beau jour d'abandonner la ville et mon bateau. — Vous fumez trop de cigarettes, lui dis-je.—Rien que vingt par jour, madame, » répliqua-t-il en levant les épaules.

Le 22 avril.

Bonjour, ma bien-aimée! Puisses-tu te porter aussi bien que moi! Je me trouve admirablement de ma vie à l'hôtel. Je jouis d'une liberté complète, tout ce qu'on me donne est bon, et madame Mary ne me laisse manquer de rien. Je sors le matin de bonne heure et vais à ma chère Courtine de Valdez. Je regarde les flots se briser contre les rochers de Morro, je hume l'air de la mer et cause avec les lézards; je visite ensuite quelques églises et vois la parade, j'écoute la musique, puis je rentre en passant par la Place d'Armes, où je m'arrête un moment devant le monument de Colomb, que je dessine ensuite à la maison dans mon album. Mais je suis obligée de faire mes observations avec beaucoup de prudence, car les sentinelles de la place commencent déjà à m'observer. On me soupçonne sans doute de méditer une « invasion. »

Le soir, tard, je me promène sur la terrasse supérieure, je vois la lune et le phare de Morro lutter à qui répandra le plus de lumière sur la ville et l'Océan, la Croix du Sud s'élever avec un calme majestueux bien au-dessus de l'horizon. J'adresse un regard d'amour à l'étoile polaire qui indique l'Océan dont j'entends le mugissement du côté de Morro, tandis que la musique militaire retentit joyeusement sur la Place d'Armes. Plus avant dans la nuit la vie harmonieuse de l'air et des sons est interrompue par les gardes de nuit de la Havane; ils chantent d'une manière qui serait affligeante si elle n'était pas risible au suprême degré. Je n'ai jamais entendu pareille succession de notes fausses. Je ne puis m'en irriter, il faut en rire.

Je passe d'ordinaire un moment de la matinée dans la famille Tolmé pour faire le portrait de madame Tolmé, que je veux emporter comme souvenir de l'une des meilleures et des plus maternelles femmes de la terre.

Tandis qu'elle pose, madame Tolmé me raconte les expériences qu'elle a faites pendant sa vie relativement au caractère des nègres. Ses observations s'accordent, quant aux choses principales, avec celles de madame Phinney. Elle dit à ce sujet : « Il y a une grande variété de caractère et d'humeur chez les nègres comme chez les peuples de la race blanche ; mais ils sont, en général, plus accessibles au dévouement, à la tendresse, à la reconnaissance. La race blanche commet une grande erreur en accusant les nègres d'ingratitude. Elle en fait des esclaves, leur demande un travail continuel, et veut ensuite qu'ils soient *reconnaissants*. Reconnaissants de quoi ?... Quiconque sera véritablement l'ami des nègres trouvera chez eux de la reconnaissance, un esprit noble. J'ai eu pour mes enfants des bonnes blanches et des bonnes noires, je n'ai jamais été complétement satisfaite que de ces dernières. »

Madame Tolmé m'a raconté, comme une preuve touchante de l'amour et de la force de caractère des nègres, l'histoire d'un jeune couple qui s'aimait sans pouvoir se marier, le maître de la négresse refusant avec opiniâtreté d'y consentir. L'amour n'en marcha pas moins, et les jeunes amants eurent un enfant. Le maître de la négresse, furieux, lui défendit de voir le jeune homme, et à celui-ci de venir voir son enfant. Ce nègre, au service de madame Tolmé, était parfait à un défaut près : il aimait les boissons spiritueuses et était souvent ivre. Il s'abandonna davantage à l'ivrognerie quand le chagrin de ne pas voir sa femme et son petit garçon le réduisit au désespoir. Ma-

dame Tolmé lui dit; « Renonce à boire, et je te donnerai un pesos par semaine; je les amasserai pour toi, et au bout d'un certain temps tu pourras racheter ton enfant. »

A partir de ce moment, le nègre ne s'enivra plus. Lorsque madame Tolmé, après une épreuve assez longue, lui paya ce qu'elle avait promis, en y ajoutant, « pour lui prouver, dit-elle, mon estime et ma satisfaction, » — un cadeau assez considérable pour lui permettre de racheter son enfant, il lui baisa les mains avec des larmes de joie et de reconnaissance; il était hors de lui de bonheur, surtout parce qu'il voyait devant lui la possibilité de racheter aussi la mère de son enfant et d'en faire sa femme légitime. Cette espérance est en bonne voie de réalisation. En attendant, les deux époux et l'enfant ont des entrevues secrètes, et leur amour est aussi chaudement romantique et fidèle que pas un de ceux dont il est parlé dans les romans.

Du reste, madame Tolmé m'a confirmé ce que j'avais entendu dire de la bonté des maîtres espagnols à l'égard de leurs esclaves de maisons, du soin qu'ils prennent d'eux dans leur vieillesse.

Mais si l'on traite bien ceux-ci, il n'en est pas ordinairement de même pour ceux des plantations, que l'on considère comme des bêtes de somme. Je t'en ai déjà parlé.

La maison Tolmé est toujours remplie d'amour, de musique, de gaieté. Louise Tolmé est mariée maintenant, et, quoique à moitié enfant, elle va avoir son ménage.

Je viens d'être tentée de faire un voyage à la Jamaïque et à Mexico, l'exécution ne m'aurait offert aucune difficulté; mais... Au surplus, je n'y aurais rien vu de nouveau, ce qui est pour moi la partie essentielle de mon tableau du Nouveau-Monde; j'ai reçu avec netteté l'impression de son

hémisphère méridional. Les livres et les gravures me viendront en aide pour les détails (1). J'ai vu la face de la terre dans sa région la plus chaude; je connais les conditions de la vie journalière de l'homme dans ce pays, ses jouissances, ses tortures; j'ai compris le caractère nouveau du livre de la création et de la vie de la nature; j'en suis satisfaite et reconnaissante. Après avoir prolongé mon séjour à Cuba d'une couple de semaines pour voir madame de Carrera et la belle contrée des cafetals, à l'est de la Havane, je m'éloignerai du tropique et des palmiers pour me diriger vers les États-Unis, et j'espère dans quelques mois revoir la Suède, toi et tous ceux que j'aime. Crois-moi, notre forêt de pins m'est plus chère que les bosquets de palmiers. Cependant, je pourrais *vivre* ici.

LETTRE XXXVII

San Antonio de los Baños, le 23 avril 1851.

Je cours les aventures en pays étrangers; elles sont, pour le moment, d'une espèce moins agréable. Je suis seule dans une petite posada ou fonda espagnole (auberge de

(1) Je vois ici des gravures représentant Mexico et autres villes espagnoles de l'Amérique. Ce sont des répétitions de la Havane. L'excellente Histoire de la conquête du Pérou et du Mexique, par l'Américain Prescott, me fait connaître les parties élevées de ces contrées, en même temps que le noble peuple qui les a habitées. Des *Atzèques* chrétiens ne manqueront pas d'y régner un jour, d'élever un temple nouveau sur ce noble sol païen.
(*Note de l'Auteur.*)

troisième rang) aussi fâcheuse que possible, entourée de gens qui ne me comprennent et que je ne comprends pas. J'attends la volante de madame de Carrera pour me conduire à sa plantation, à cinq milles anglais environ d'ici. Elle n'a peut-être pas encore reçu la lettre par laquelle je lui annonçais le jour de mon arrivée, et la volante pourrait bien tarder un jour ou deux. En attendant, je ne suis pas « sans pain ni conseil, » comme dit le proverbe, car j'ai trouvé près du chemin de fer un petit Don espagnol qui sait épeler un peu de français et ne demande pas mieux que de m'être utile. Avec son assistance, mes gloses et mon dictionnaire espagnol, je me tire d'affaire. C'est ainsi que j'ai expédié une lettre de recommandation qu'on m'a donnée pour don Ildephonso Miranda, demeurant à trois lieues d'ici, en son cafetal en Alquizar. J'espère entendre parler de lui dans la journée, et pouvoir, grâce à son assistance, quitter ma fonda. Don Ildephonso, m'a-t-on dit, parle le français comme un Français, et c'est un cavalier accompli. Je t'écris maintenant dans une petite pièce nue, avec murs blanchis à la chaux et plancher de terre; une chaise et une vieille table en bois pour tout ameublement. Le vent entre avec force par la fenêtre; mais c'est le vent chaud de Cuba, je ne puis me quereller avec lui. Ma course en chemin de fer ce matin a été magnifique, et tout le long de la route brillaient les palmiers, les jolies fleurs des cafetals. Ce côté de l'île est célèbre pour ses plantations de café, dont cependant les beaux jours sont passés, puisqu'elles ne peuvent produire autant de café et de même quantité que les planteurs méridionaux de Cuba; c'est pourquoi elles sont en détresse depuis quelques années. San Antonio de los Baños est une petite ville ou bourg célèbre pour ses bains et les belles

montagnes de ses environs. On trouve parmi ces dernières des plantations où la chaleur n'est jamais trop forte, où les vents frais de la mer folâtrent sans cesse, où le gazon verdit toute l'année, et des habitations aérées ayant de grandes perspectives sur l'Océan. San Antonio est connu aussi par sa rivière souterraine. Je compte aller à sa découverte quand j'aurai expédié le guide que mon ami Don Manuel m'a procuré, en me disant en confidence : « C'est un grand coquin, » réputation tellement justifiée par son extérieur, que cet homme m'a paru capable de me lancer en un tour de main dans la rivière souterraine. Je me suis donc excusée en rejetant la faute sur le vent. Il souffle tellement dans ma chambre, que je ne puis plus écrire. Mon papier voltige continuellement.

Cafetal la Concordia, le 27 avril.

Depuis la dernière fois que je t'ai écrit, de petits ennuis, de petites aventures de toutes sortes me sont survenus; mais les choses se sont arrangées pour le mieux. Je suis maintenant contente et tranquille dans la jolie plantation de madame de Carrera.

Il m'a fallu, à San Antonio, passer toute la journée seule dans ma petite posada ; mais ma chambre, quoique nue, était propre, et Raimundo, le domestique de la maison, fort respectueux et avenant, commença insensiblement, par un effet de sa bonne volonté, je crois, à me comprendre. Sans mon isolement dans la posada et mes petites contrariétés, je ne connaîtrais pas San Antonio comme je le fais maintenant, et c'eût été grand dommage.

Après le dîner, repas composé de bœuf bouilli et de racines de yam, l'air commençant à se rafraîchir, j'allai

faire des découvertes. Je suis endurcie depuis longtemps contre les regards surpris, les cris et les bonds des négrillons qui me suivent lorsque je suis seule.

Quelques cabanes couvertes de palmes, qui se trouvaient au centre des bosquets de platanes, m'attirèrent à une petite distance de la posada. Je pensai qu'il devait y avoir là des nègres libres, et ne me trompais pas. Je me trouvai bientôt dans une petite ville irrégulière dont les rues étaient formées par des cabanes d'écorces, des menues branches, avec petits jardins composés de beaux arbres et de belles plantes du pays. On voyait partout des cocotiers, des bananiers, et sous les arbres des négrillons complétement nus, qui sautaient et jouaient. Les négresses s'occupaient, ou étaient debout à la porte de leurs cabanes. Je me trouvais évidemment sur territoire africain.

« Bonjour, madame, » me dit-on, en français, de l'une des cabanes; près de la porte se tenait une grosse négresse bien habillée, ayant l'air d'une invitation personnifiée. J'acceptai la sienne, fort contente de trouver à qui parler de ce peuple. Je vis dans la spacieuse cabane un vieux couple nègre à l'air le plus amical et gai qu'on puisse imaginer. Tout était propre, rangé, dans la chambre à coucher, la cuisine, le jardin; la vieille négresse me conduisit partout en riant aux éclats à chacune de mes questions ou de mes remarques. Née à Saint-Domingue, elle avait servi dans une maison française avant la Révolution, et s'exprimait très-imparfaitement en français; cependant elle me donna bien des renseignements sur la position des nègres libres de cette petite ville. Ils paraissent satisfaits et heureux, se nourrissent avec le produit de leurs petits lots de terre, de leur menu bétail et de quelques travaux qu'ils font pour les habitants blancs de San

Antonio. Cette femme était blanchisseuse de fin et satisfaite de son sort. Pour le moment elle jouissait d'un *dolce far niente;* il en était de même de son mari, qui, ne parlant qu'espagnol, ne pouvait prendre part à notre conversation. Il restait assis et fumait son cigare de l'air le plus satisfait. En voyant des bananiers dans son jardin assez mal soigné, je demandai à la négresse si elle mangeait des bananes à déjeuner. Cette question lui parut des plus amusantes, et, étouffant presque de rire, elle dit qu'il lui fallait du lard grillé et du café pour ce repas; mais que son mari mangeait des bananes frites.

Je souhaitai une longue vie au vieux couple et continuai à marcher au hasard; chaque pas augmentait le plaisir que me causait le tableau irrégulier, mais poétique et pittoresque de San Antonio.

Représente-toi les ruines de vieilles et hautes murailles, de portiques, de peintures à fresque, mêlées à de petites maisons blanches ou peintes agréablement, des cabanes d'écorce couvertes en palmes, tout cela pêle-mêle. Une profonde, mais étroite rivière, limpide comme du cristal, avec des bords boisés, et dans cette rivière, des cabanes d'écorces avec toit de palmes; au-dessus et s'inclinant sur ses bords en pente, des bananiers et des bambous. Entre ceux-ci, des buissons à fleurs rouges et jaunes; dans la rivière, des jeunes gens et des petits garçons jouant et se baignant; sur la rivière, de vieux ponts en pierre et en bois avec parapets et piliers peints; sur les ponts, des surveillants en chemise blanche montés sur des chevaux blancs, avec fontes de pistolets à leur selle et sabre à poignée d'argent au côté. Çà et là, sur les bords verdoyants de l'eau, ou à l'ombre des cocotiers et des bambous, dans les jardins, près des vieux portiques et des murs en ruine, des groupes de femmes

olivâtres ou blanches, la plupart jeunes et jolies. Quelques-unes fument des cigarettes ; d'autres ont des fleurs blanches dans les cheveux ; elles répondent amicalement au salut de la personne qui passe en faisant un gracieux signe de tête, en prononçant un mélodieux : « Buena tardi, señora! » ajoute à ceci des groupes de nègres et négresses bien portants, demi-nus, des négrillons qui le sont complétement et se conduisant en véritables petits sauvages ; des blancs assis sur les murs en pierres ou marchant à l'aise en fumant des cigares. Au-dessus de l'ensemble le ciel doux des tropiques, un vent délicieux, une vie de *far-niente* à demi assoupie, et tu auras vu le panorama que je contemplais en allant de côté et d'autre, jusqu'au moment où l'obscurité survint et les étoiles parurent sur la scène.

De retour dans ma fonda, je m'y arrangeai pour la nuit. On m'avait donné un joli petit lit de camp, des draps blancs, une couverture légère et propre. On ajouta une tasse de thé assez pauvre, du pain et une lampe de nuit. Raimundo me soignait avec une politesse grave. Ensuite je restai seule et fort contente de mon sort ; les sons d'une guitare, ainsi qu'un chant monotone mais agréablement mélancolique, ayant le caractère des seguidillas espagnoles, arriva jusqu'à mon oreille ; je m'endormis à cette musique et passai une nuit excellente sans être troublée par un seul des voleurs avides de sang que je redoutais, — les cousins et les puces.

En me réveillant, je vis Raimundo qui se tenait avec respect auprès de ma fenêtre ; il me demanda si je désirais quelque chose, je lui dis de m'apporter du café et des œufs.

Tandis que je déjeunais, Miranda s'annonça de manière à prouver qu'on le respectait comme une puissance de premier rang. Bientôt après, il me fit prévenir de sa visite ;

je la reçus dans une chambre attenante à la mienne et tout aussi dépourvue de prétentions.

Don Ildephonso siffla les gens de la posada(1), qui accoururent; il fit signe de la main, et chacun s'envola pour exécuter ses ordres. Miranda a été pour moi un véritable cavalier parfait, infiniment poli de ton et de manières. Il mit sa volante et son calashero à ma disposition pour me conduire chez madame de Carrera, déjeuna avec moi, veilla à tout, et, lorsque je demandai ma note, elle était déjà payée par Miranda. Il était inutile et même inconvenant de protester, je le fis donc d'une manière insignifiante, et remerciai en faisant un compliment sur la courtoisie des Espagnols. Elle est, en vérité, fort grande envers les femmes et les étrangers, et pourrait bien être basée sur une certaine fierté nationale, noble et belle au fond.

Je partis donc dans la volante de don Ildephonso et par un vent chaud tropical qui soulevait des tourbillons de poussière. Je ne vis qu'en passant rapidement à travers ces nuages de poussière rouge-feu les jolis palmiers et les fleurs éclatantes des cafetals qui bordaient la route des deux côtés.

Madame de Carrera n'était pas chez elle, mais au bord de la mer, sur la côte méridionale de l'île, où elle prenait les bains avec ses enfants et petits-enfants; elle n'avait pu recevoir que ce jour-là ma lettre et celle de son fils. Mais l'intendant de la plantation, Don Félix, homme poli et d'un certain âge, me reçut avec la courtoisie de sa nation, en

(1) Il est généralement d'usage à Cuba de siffler pour appeler les domestiques, et ceux-ci font de même entre eux. Ce son est plutôt un *st* aigu qu'un sifflement. On l'entend à une assez grande distance.

(*Note de l'Auteur.*)

disant : « Toute la maison est à votre disposition ; vous êtes chez vous. Disposez de tout. La maison est à vous ; ce n'est pas un compliment. »

Nous dînâmes ensemble, Don Félix et moi. Il parle de madame de Carrera avec une sorte d'adoration. « Ah ! c'est une femme, une femme comme il y en a peu ! »

Trinidad, gentille négresse aux beaux yeux et parlant un peu le français, est ma femme de chambre. Le lendemain matin, lettre de madame de Carrera, avec invitation de venir la rejoindre sur la côte : dispositions pour y aller, et pour compagnon le plus joli et gracieux enfant, Adolphe Sauval, l'aîné des petits-fils de madame de Carrera, âgé de douze ans.

Nous partons. Course fatigante, d'abord en volante à travers le désert, en passant sur des souches et des pierres, ensuite dans une barque traînée par des hommes dans un petit filet d'eau presque annulé par des roseaux et autres plantes aquatiques. On marche avec une lenteur excessive et il fait horriblement chaud. Mon petit chevalier aux yeux noirs m'égaye et me console. « Nous ne tarderons pas à être mieux, nous approchons !... Dans un moment nous serons en eau plus libre ! » Cet enfant a été pour moi un véritable délassement pendant ce trajet sans fin qui dura trois heures avant que le filet d'eau se fût assez élargi pour former une petite rivière ; nous commençâmes à sentir la brise de la mer. Près de l'embouchure de ce cours d'eau, il y a un champ verdoyant sans arbres, avec quelques petites cabanes en écorce de bouleau, véritables cabanes de pêcheurs. C'est là qu'habitait la famille aristocratique que je venais voir ; elle y menait depuis quelques semaines une vie de camp pour faire usage des bains de mer.

Madame de Carrera en arrivait dans ce moment. Qu'elle

me parut bien en venant au-devant de moi avec sa robe blanche, son visage doux et pâle, son noble maintien ; que sa personne me sembla attrayante! Elle me parut avoir de cinquante à soixante ans ; sa physionomie, tout en elle était noblement féminin.

Avec elle étaient deux jeunes hommes, grands et bien ses deux fils cadets, Alfred et Sidney Sauval, une jolie Espagnole, femme de l'aîné et leurs six enfants, quatre garçons et deux filles, des nègres, des négresses, des chiens.

Une cabane sur l'autre bord de la rivière et presque en face de celle de madame de Carrera avait été préparée pour moi. Cette dame y a fait arranger de son mieux un lit, une chaise, une table. Le vent souffle à travers les murs de menues branches tressées, il vient de la mer, mais c'est le vent de Cuba. Il n'y a point d'arbres, rien qu'un sol bas et marécageux, et devant vous l'Océan sans limites, point d'archipel. Nous sommes ici sur la côte méridionale de l'île, contrée déserte, habitée seulement par de pauvres pêcheurs pour qui le séjour de madame de Carrera est l'événement le plus heureux. Cet endroit a le charme de la nouveauté pour moi et peut s'accepter pendant une couple de jours. Je regrette d'être venue ici, parce que je cause involontairement beaucoup d'embarras à cette famille ; mais elle est trop polie pour en rien laisser voir. J'ai pris la résolution de vivre au jour le jour, d'être contente de tout ; ce n'est pas difficile avec un air pareil. Nous soupons abondamment et bien à de petites tables dressées sur la terrasse de la cabane de palmes de mon hôtesse, et, le soir, nous causons dehors à la lueur des étoiles, au vent doux de la mer, comme je n'ai pas causé depuis longtemps, sur les périodes intéressantes de l'histoire et même de l'histoire de Suède, dont les grands traits sont bien connus de ma-

dame de Carrera et de ses fils. Il était près de minuit lorsque je voltigeai avec l'aide d'un vieux et fidèle serviteur sur le petit pont tremblant jeté sur la rivière pour les piétons. Le vent souffle très-fort de la mer et les vagues font beaucoup de bruit. La Croix du Sud, les étoiles du Centaure, la brillante étoile de l'Argo, scintillent au-dessus de la mer au sud. Je les salue et me glisse en rampant dans ma cabane. Les rideaux du lit voltigent, mais c'est le vent de Cuba ; je me couche environnée par lui et ne dors guère. Je jouis d'un bien-être sans nom et me sens comme portée sur les ailes du vent, de l'esprit frais et moelleux de la mer. Il me semble que je n'ai point de corps.

Le lendemain matin présente un aspect peu rassurant. Le ciel est clair, mais le vent de la nuit a poussé les flots sur le rivage, il continue avec la même violence ; la rivière se gonfle, inonde le sol autour de nos cabanes, les flaques d'eau se succèdent, se réunissent et forment de petits lacs. On ne peut plus aller d'une cabane à l'autre sans marcher dans l'eau comme des canards. La famille Carrera s'effraye : « Si ce vent continue, nous serons complétement inondés demain ! »

Le vent persiste ; impossible de se mouvoir entre les cabanes sans bateau, et l'eau monte à la terrasse de madame de Carrera ; on ne peut sortir. « Ce n'est pas vivre. » La résolution est prise sur-le-champ de partir le lendemain matin, d'abandonner la plage à la mer et de retourner à la Concordia.

Le fils aîné, tous les enfants, les autres membres de la famille et moi, nous causons avec vivacité et d'une manière assez amusante jusqu'à onze heures. Je retourne dans ma cabane par le vent et les ténèbres, soit en barbotant dans

l'eau, soit en voltigeant, et, malgré la tempête, les averses, je passe une fort bonne nuit.

Le lendemain, levée du camp et retour au cafetal par le même filet d'eau qui nous a conduits à la plage. Chaleur et gêne de toute espèce; désespoir, silence de mon côté, d'augmenter cette gêne par la présence d'une personne de plus, et j'admire madame de Carrera qui, quoique mal portante elle-même, n'en cherche pas moins à garantir avec son parapluie le plus grand nombre de ses petits enfants contre l'ardeur du soleil, et en même temps d'en préserver mes pieds. Le plus jeune, « bambino, » crie de toutes ses forces pendant la moitié du chemin.

Enfin on arrive épuisé au cafetal, et dans un état assez piteux.

Mais nous ne tardons pas à nous remettre, et le soir nous prenons place sur la jolie terrasse. Nous voyons les cucullos lumineux s'élancer en l'air, nous écoutons la seguidilla espagnole que le romantique Alfred Sauval chante en s'accompagnant de la guitare, avec une voix agréable et une méthode des plus musicales. L'âme s'en trouve bien. Quelle différence il peut y avoir entre chant et chant! Les seguidillas, chansons populaires espagnoles proprement dites, ont aussi une âme populaire particulière où se trouve une fraîcheur et un naturel inexprimable, l'inspiration d'une jeune vie originelle. Elles ont cela de commun avec nos chansons populaires, si différentes qu'elles soient, du reste, quant à l'esprit et au caractère. Nos mélodies sont plus profondes et plus riches, mais dans les seguidillas il y a plus de soleil, une vie plus gaie, plus chaude.

La Concordia, le 1er mai.

Je remercie Dieu de nouveau de m'avoir fait connaître et aimer dans la propriétaire de cette plantations une de ces belles femmes maternelles qui sont, dans toutes les contrées de la terre, une bénédiction, et savent, du moins pour un instant, enlever même à l'esclavage la lourdeur de sa chaîne et la lui faire oublier.

La joie visible des nègres lors du retour de madame de Carrera, les visages rayonnants avec lesquels ils s'approchaient d'elle et répondaient aux paroles gaies et cordiales qu'elle leur adressait, me le prouvèrent dès l'abord. Je le vois plus clairement chaque jour, en observant en silence l'esprit maternel qui porte madame de Carrera à visiter elle-même ses esclaves malades, à leur envoyer les plats ou les friandises qu'ils désirent le plus, en voyant chaque jour, sur la terrasse, sa chaise entourée de douzaines de négrillons assis ou rampant à ses pieds, courant, jouant ensemble autour d'elle, touchant sa robe blanche, et venant se plaindre à elle avec la même confiance que si elle était leur mère; je le vois par les saluts joyeux échangés entre elle et les nègres ou négresses que nous rencontrons dans nos promenades. Je le sens aussi continuellement dans ce qu'elle dit sans affectation, dans le charme de l'atmosphère qui environne son aimable personne.

L'autre soir, en revenant au crépuscule, elle et moi, d'une course faite dans l'un des bouquets de bois de la plantation, nous rencontrâmes une jeune négresse : « Franciska! Franciska! » s'écria madame de Carrera avec cordialité, et elle lui fit en espagnol des questions sur sa

santé, etc. Franciska répondit avec une physionomie rayonnante, qu'elle se portait bien, était heureuse et espérait donner bientôt « à madame » un joli petit nègre de plus. Une maîtresse et sa servante n'auraient pas causé plus cordialement ensemble dans notre pays libre. Cette jeune mère future avait évidemment la certitude que son enfant trouverait des soins maternels chez sa bonne maîtresse blanche.

Un négrillon, qui jouait avec le plus jeune des petits-fils de madame de Carrera, vint un jour très-ému vers elle pour se plaindre en disant : « Il m'a appelé un nègre sans honte ! — Ne joue plus avec lui, » répondit madame de Carrera avec gravité ; « ne jouez plus avec lui maintenant, » continua-t-elle, en s'adressant aux petits nègres qui l'entouraient. Édouard fut réprimandé et resta seul la tête basse pendant un bon moment.

J'admire souvent la patience de madame de Carrera, qui se laisse entourer et suivre par les turbulents petits nègres ; ils soulèvent sur le chemin toute la poussière possible autour de sa personne. J'avoue que je ne pourrais pas l'endurer comme elle.

Mais j'entendrai fréquemment dans mon souvenir sa douce voix dire comme à présent, quand je traite ce sujet avec elle : « Ne devons-nous pas faire tout ce qui est en notre pouvoir pour adoucir le sort de ces pauvres créatures, dont la destinée est si dure, qui travaillent pour nous avec si peu de perspective de liberté et de bonheur. Je ne puis pas voir souffrir même un animal. C'est une consolation pour moi de savoir que mes nègres m'aiment ? Je les aime aussi, et les ai toujours trouvés dévoués, désireux de me contenter ; ils ne sont en aucune façon difficiles à

gouverner, pourvu qu'ils s'aperçoivent qu'on leur veut du bien, qu'on veut être juste à leur égard.

« Je ne permets jamais qu'on donne un coup de fouet dans ma plantation sans ma permission spéciale. Les surveillants sont des hommes grossiers, sans éducation; ils frappent souvent par colère ou méchanceté, cela ne doit pas être. Quand un nègre a commis une faute entraînant correction, le surveillant s'adresse à moi, et je décide du châtiment. S'il faut se servir du fouet, ce doit être sans colère, et seulement quand les exhortations et les réprimandes sont restées sans effet. Mes nègres m'aiment parce qu'ils savent que je ne permettrai jamais qu'on les maltraite.

— Ce qu'on m'a raconté de l'ingratitude des nègres, dis-je, n'est donc pas vrai, et ce ne sont pas, lors du soulèvement de 1846, les maîtres les plus doux qui ont été massacrés par leurs esclaves?

— Oh non! reprit madame de Carrera, cela n'est pas dans la nature de l'homme. A cette époque précisément, je me suis trouvée complétement seule avec mes nègres, et ce sont eux qui ont veillé à ma sûreté. Mon fils avait été obligé d'aller dans sa plantation au sud de l'île, où la révolte était en pleine activité. Le surveillant était absent pour quelque temps. J'appelai mes sous-surveillants, tous nègres, et leur dis : « Vous savez ce qui se passe dans ce moment, non loin de nous; les nègres se sont soulevés, ils assassinent et pillent. »

— Oui, répondirent-ils.

— Eh bien! je me mets, moi et ma maison, sous votre protection. Mon fils a été forcé de partir, il restera absent quinze jours ou trois semaines. Il n'y a pas un seul homme blanc dans la plantation, et je n'en ferai pas appeler. Je

compte sur vous, je mets ma confiance en vous, vous me répondrez de la conduite des nègres. Si vous remarquez quelque désordre parmi eux, venez me le dire. » Ils le promirent.

« J'avais alors, comme maintenant, de la peine à dormir. Une fois, entre deux et trois heures du matin, je me levai, et, regardant par la fenêtre, je vis avec surprise l'un de mes surveillants armé, faire sentinelle devant la maison. Je l'appelai et lui demandai : « Y a-t-il quelque chose?

— Non, madame, tout est calme, mais nous avons pensé, mes camarades et moi, que des nègres de... pourraient venir ici vous inquiéter, et nous avons décidé de veiller alternativement la nuit devant votre maison, afin que vous puissiez dormir en repos. »

« Je le remerciai de cette preuve de dévouement, et lui demandai comment les nègres se conduisaient.

« Encore mieux que d'ordinaire, me répondit cet homme, ils savent que vous avez confiance en eux et veulent prouver qu'ils la méritent. Madame peut être parfaitement tranquille. »

Avec cette expérience du caractère, de la fidélité, du mérite des nègres, cette noble femme doit souffrir beaucoup des violences et des injustices qu'elle a vu et voit commettre encore par beaucoup de propriétaires d'esclaves. « Souvent, me dit-elle un jour, l'amertume que j'en ressentais m'a fait souhaiter qu'ils puissent tous conquérir leur liberté.

Je remarque souvent chez madame de Carrera un tressaillement pour ainsi dire douloureux, et je l'entends pousser un soupir lorsque le fouet, qui appelle les esclaves au travail se fait entendre. Elle n'a pu parvenir à faire disparaître d'ici ce vilain signal. Tous les jours, vers onze

heures du matin, on en entend un autre, moins barbare, c'est le son prolongé et mélodieux d'un coquillage dans lequel on souffle pour faire quitter le travail aux négresses qui ont des nourrissons et leur permettre de se reposer avant de leur donner à teter.

La bienveillance affectueuse de madame de Carrera pour les esclaves est tellement connue, que des nègres étrangers, fautifs envers leurs maîtres, viennent la trouver afin qu'elle intercède pour eux et leur fasse éviter le châtiment. C'est un usage établi à Cuba, que les esclaves en faute peuvent choisir parmi les blancs un « parrain » ou une « marraine, » pour leur servir d'intercesseur auprès de leur maître irrité ; celui-ci refuse rarement ou même jamais le pardon demandé. Madame de Carrera a été souvent choisie pour « marraine » et toujours avec succès. Qui pourrait donner un refus à cette noble et gracieuse femme? Partout où sa blanche personne (elle est constamment en blanc) se montre, elle est un message de paix.

Madame de Carrera est née à Saint-Domingue de parents français qui s'y étaient réfugiés à l'époque de la terreur. Lors du massacre, eux et elle, ont été sauvés par des esclaves fidèles et dévoués. Durant les belles soirées que nous passons sur la terrasse, ou en nous promenant dans les bosquets de palmiers de la plantation, elle me raconte des épisodes concernant sa famille, et son histoire romantique personnelle. Nous parlons souvent, et Sidney avec nous, de sujets plus sérieux et surtout historiques, en établissant des comparaisons entre les caractères et les événements remarquables des différents pays, et je ne m'en tire pas mal avec mes femmes et mes hommes scandinaves. Nous causons, nous pensons, nous peignons ensemble, et je m'afflige à l'avance d'être obligée de m'éloigner sitôt

d'ici, où je pourrais vivre sans souffrir de ce qui se passe près de moi. Madame de Carrera est un peintre distingué de fleurs, de papillons et autres objets naturels. Depuis ses malheurs (elle a perdu son mari, le marquis de Carrera, et son plus jeune fils, morts du choléra) et les grandes pertes qu'elle a éprouvées lors du dernier ouragan, elle n'a plus le goût de la culture des arts.

La saison pluvieuse approche, les fleurs de divers arbres s'épanouissent, le nombre des cucullos augmente, et ils font ici, comme à Industria, mon plaisir et mon tourment. Madame de Carrera ne tarit point sur la magnificence de la végétation, sur la splendeur du jeu des couleurs dans les nuages pendant la saison pluvieuse. Peu s'en faut qu'elle ne me donne l'envie de rester pour voir tout cela — avec elle.

Nous sommes maintenant seuls ici, madame de Carrera, son plus jeune fils le gigantesque Sidney Sauval, et trois enfants de son second fils. Madame de Carrera donne des leçons à ceux-ci dans la matinée, tandis que je suis dans ma chambre occupée à peindre et à écrire. Nous passons ensemble les après-dîners et le soir. Il est impossible de vivre plus agréablement ; mais la rage du dessin continue et ne me laisse aucun repos. Je fais le portrait de madame de Carrera, afin d'emporter chez moi son doux visage, ses beaux yeux pleins d'âme où la sienne se peint si parfaitement. Je dessine la belle tête romaine de Sidney Sauval, un groupe de charmants enfants, des arbres avec fleurs, fruits, oiseaux, et suis constamment dans un demi-désespoir par suite de l'obligation où je me trouve de rester peu de temps ici, et de la crainte de ne pouvoir venir à bout de tout. Ce cafetal est l'une des plantations les plus jolies et les mieux soignées que j'aie vus jusqu'à ce mo-

ment. Toute cette contrée est couverte de cafetals, et à l'époque de leur prospérité, chacun d'eux a été, dit-on, un petit paradis. Ils luttaient ensemble de beauté, de luxe, et leurs propriétaires cherchaient à se surpasser par l'opulence de leur vie et de leur prodigue hospitalité. M. de Carrera était l'un des planteurs les plus en renom sous ce rapport, et sa bienfaisance était extrême. Il lui arriva un jour d'aller dîner chez un de ses voisins. Au moment de partir, sa volante avança dans la cour attelée de trois superbes chevaux ; tout le monde se précipite aux fenêtres pour les voir, car leur beauté était célèbre. Tandis que ces magnifiques animaux entraient au trot, une dame s'écria : « Ah ! que je serais heureuse si j'avais de pareils chevaux !

— Madame, ils sont à vous, » dit le galant Espagnol.

Effrayée du résultat de son exclamation, la dame voulut refuser, mais tout fut inutile. M. de Carrera fit sur-le-champ dételer ses chevaux, en emprunta deux de son hôte pour retourner chez lui, et la dame fut obligée de garder ce précieux cadeau. Tel était le luxe et le ton des cafetals dans leur bon temps. La décadence du café et deux grands ouragans ont changé la situation de cette partie de l'île. L'ouragan de 1848 renversa complétement la maison de madame de Carrera ; la bibliothèque et plusieurs collections précieuses furent entièrement perdues. Les livres, les tableaux qu'on parvint à tirer des décombres étaient gâtés par l'eau salée qui s'était avancée sur les terres pendant l'ouragan. On dit que le sol est encore malade par suite de cet affreux événement, que les arbres et les plantes n'ont pas repris leur première vigueur. Plusieurs grands arbres, entre autres un magnifique ceiba, sont encore couchés dans les champs ; mais de belles plan-

tes fleurissent dans le jardin, et la volière contient une foule d'oiseaux rares.

Lorsque je me promène au coucher du soleil dans les nombreuses allées du cafetal, avec madame de Carrera, en ayant avec elle des conversations — toujours remplies de vie, — je ne puis m'empêcher d'admirer la beauté et la grâce des jeunes palmiers. Les palmes du cocotier sont ravissantes dans leur jeunesse. L'aisance et la régularité, la loi et la liberté, la majesté et la douceur, révèlent en elles un symbole vivant. Il y a également ici un berceau gigantesque ou allée voûtée de bambous qui aboutit à un magnifique boulingrin de palmiers royaux. Quand je vois le soleil se coucher dans la profondeur de cette voûte d'un vert-clair, quand je vois les branches délicates du bambou former des arcades gothiques aériennes, dont la grâce ne peut se décrire, sur les nuages rouge-clair et dorés du ciel du soir, — je sens alors, avec un mélange de mélancolie et de joie, que l'artiste, découragé, doit laisser tomber la plume et le pinceau, et au lieu de lever les mains pour imiter, les joindre pour se borner à adorer l'artiste suprême. Mais il est bon de voir ces tableaux, afin qu'ils ennoblissent et spiritualisent la vie.

Je me lève de bonne heure pour peindre, et vois de ma fenêtre deux grands hybiscus avec fleur rouge-feu autour desquelles tourbillonne un essaim de colibris vert-émeraude ; sur la pelouse, il y a une foule d'autres oiseaux qui m'amusent infiniment. D'abord deux flamants rouge-clair, à hautes jambes, long cou. Pris fort jeunes sur le rivage de la mer, ils sont maintenant apprivoisés et ressemblent un peu pour la forme aux cygnes ; mais ils ont les jambes et le cou beaucoup plus longs, plus minces. Leur tête est petite, leur bec grand et crochu ; ils ont un

cri qui tient de celui des canards, mais bien plus fort ; ils le font entendre quand on ne leur a pas donné à manger au moment voulu. En pareille circonstance, s'ils voient madame de Carrera dehors, ils la suivent en grondant, on dirait qu'ils se plaignent à elle d'avoir été négligés. Leur mépris pour les poules et les oies ne peut se décrire, et les airs de grand seigneur avec lequel ils abaissent le regard sur les poules en passant, et comme s'ils étaient offensés de ce qu'elles osent se trouver sur leur route, est charmant. Les poules se sauvent, on les dirait subjuguées par l'air hautain des flamants et la conscience de leur infériorité ; mais les oies, grasses et larges, se vengent quelquefois en tendant le cou vers eux et en caquetant avec bruit, ce dont les orgueilleux flamants ne daignent pas s'apercevoir. Telle est la démocratie de la nature.

Du reste, les flamants sont un peu à sec maintenant. Il y a bien ici un bassin en pierre, qui est censé contenir de l'eau à leur intention, mais la sécheresse l'a presque desséché, ce qui n'empêche pas les flamants d'y prendre leur bain du matin avec grand bruit. Lorsqu'ils sont parvenus à mouiller un peu leurs ailes, ils se placent sur le gazon, les étendent pour les sécher au vent et au soleil, avec beaucoup de pompe et de dignité. Puis ils font un somme, debout sur une jambe sous le casnarin aux longues branches étendues, — l'arbre que les nègres choisissent pour se pendre. Ils posent leur long cou en l'ondulant comme un serpent leur dos.

Ici, comme partout sur la terre, on est rarement satisfait du temps que Dieu donne. Maintenant on désire la pluie à Cuba, comme nous pourrions le faire en Suède ; la chaleur et la poussière rouge la font souhaiter avec ardeur. Après avoir tant parlé, tant joui de la beauté de l'air et de

la végétation de cette île, j'éprouve parfois un pressentiment de ce qu'on appelle le mal du pays. Il y a des instants où je n'ose pas songer à nos fraîches soirées d'été, au brouillard blanc qui se lève le soir, s'étend comme un voile sur les prés d'Orsta, et sous lequel les bœufs reposent avec tant de délices! Je sens que si je tombais malade, je donnerais, comme le petit Lapon Tautus Potas, en Italie, où il était mourant, toutes les belles choses des tropiques pour — « un peu de neige à poser sur ma tête. »

Le 3 mai.

Une averse! une averse! Il y a de l'eau dans le bassin des flamants; ils prennent un grand bain, les oies caquètent, la végétation brille et fait éclore ses fleurs, les hommes, les plantes, les animaux relèvent la tête, et le « Palma Christi (1) » étend ses vertes mains ranimées au vent. Le papaya secoue les gouttes de pluie de sa couronne, et les cucullos accourent en foule.

Demain dimanche on permettra aux nègres de danser sous le grand amandier devant le bohen. Ce sera le dernier jour que je passerai à Concordia. Je partirai après demain pour la Havane, escortée par Sidney Sauval.

Tandis que j'en ai encore la mémoire fraîche, il faut que je te raconte un événément qui vient de se passer non loin de cette plantation, et prouve une fois de plus com-

(1) C'est le nom qu'on donne par suite de la forme de ses feuilles à la plante qui produit l'huile de ricin, cultivée avantageusement à Cuba et dans les États du Sud de l'Amérique du Nord. (*Note de l'Auteur.*)

bien la manière de traiter les nègres esclaves influe sur eux en bien comme en mal.

Un planteur français de Cuba, M. Chapeaud, est parti pour l'Europe il y a quelques mois en confiant le soin de ses esclaves et de sa plantation à un surveillant qui avait sa confiance. Cet homme, dur et violent, traita les esclaves avec rudesse, avec colère, et un mois ne s'était pas écoulé que tous les travailleurs de la plantation étaient en pleine révolte et la vie du surveillant menacée. Madame Chapeaud, femme que j'aurais voulu connaître, prit alors sur elle de renvoyer le surveillant et de se charger elle-même de ses fonctions. Protégée par un parapluie contre l'ardeur du soleil, elle allait dans les champs avec les nègres, y restait, surveillait leurs travaux, revenait au logis avec eux, et veillait à ce que la nourriture et le repos leur fussent donnés conformément à la justice et à la raison. A partir de ce moment, une obéissance et un ordre complet s'établirent dans la plantation. Les esclaves travaillaient avec bonne volonté, étaient empressés à prouver leur dévouement à cette estimable femme. Elle continua à remplir les fonctions de surveillant jusqu'à ce que son mari eût trouvé quelqu'un en état de conduire sa plantation dans le même esprit.

Mon dernier soir à Concordia.

Les cucullos brillent dans un verre à côte de moi; cependant j'écris à une lumière faite de main d'homme, parce que sa clarté, quoique moins jolie, est plus forte. Elle éclaire mon dernier soir à la Concordia. J'ai appris ici beaucoup de belles choses concernant la nature, les

hommes, et dont je serai éternellement reconnaissante. Une pensée surtout me rend heureuse. Je suis venue ici en inconnue, même sous le rapport de la renommée littéraire, car les livres européens arrivent fort rarement à Cuba; sans rien qui pût me recommander, excepté ma qualité d'étrangère venant d'un pays lointain, « celui de Gustaf Adolphe et de Christine; » et, après un séjour d'un peu plus d'une semaine, on me considère dans la maison comme une sœur et une amie. Ceci s'est renouvelé dans plusieurs foyers de Cuba. Il en est résulté pour moi le sentiment joyeux de l'existence d'une parenté entre les âmes. Dès qu'elle est parvenue à exercer son droit, elle forme un lien plus fort que tous les liens extérieurs. Il m'est arrivé rarement dans les foyers étrangers de me sentir chez moi comme dans celui-ci. Madame de Carrera est de ces personnes que je pourrais aimer de tout mon cœur et avec lesquelles je pourrais vivre d'une vie journalière commune.

Les fleurs et les fruits commencent à se montrer en plus grande quantité; j'en ai vu plusieurs qui m'étaient inconnus. Les îles de l'Océan méridional, ces bien-aimées du soleil, surabondent de fruits et d'épices. La table de madame de Carrera est des plus délicates, mais aucun de ses mets recherchés ne m'a plu comme le plat favori des nègres, le « foufou, » sorte de pudding un peu coriace, mais du meilleur goût. Ils le font avec des bananes ou platanos pilés, et le mangent avec une sauce tomate ou autres légumes. C'est un plat remarquablement bon et sain. Après notre pomme de terre, qui est une rareté à Cuba, je ne connais pas de racine aussi bonne, agréable et friande que la yuca. Elle se mange comme les pommes de terre, avec du beurre frais, et pousse aussi bien dans le terrain maigre des noirs que dans les riches cafetals des

planteurs. La nature est une si bonne mère, et le Créateur de la nature un si bon père, que la nourriture du meilleur goût et la plus salutaire se trouve dans les pays accessibles à chacun. Qu'avons-nous de mieux et de plus sain à la longue dans nos contrées que la pomme de terre, le hareng, le pain, le lait, la bouillie de farine de seigle et l'eau ? L'eau pure de source, la plus excellente de toutes les boissons naturelles, ne nous est-elle pas donnée pour rien !

Il faut te dire maintenant quelques mots de la dernière danse des nègres que j'ai vue à Cuba, aujourd'hui dans l'après-midi, sous un grand amandier touffu un peu en avant du bohen ; celui-ci n'est pas, à Concordia, un mur de forteresse avec portes et barrières, mais un bâtiment dégagé et ressemblant un peu à nos fermes.

Cette danse avait le même caractère que les autres. Un cercle d'individus chantant, répétant d'une manière monotone, sans harmonie, mais avec une animation rhythmique, les paroles et le ton donnés par un jeune nègre. Au centre du cercle, un ou deux couples dansant, sautant, faisant des courbettes, l'homme avec vivacité, la femme modestement ; cette danse était une improvisation monotone continue. Ici, une foule de petits enfants étaient dans le cercle, et parmi eux se trouvait la bonne « dame blanche. »

Je demandai de nouveau quelle pouvait être la signification des paroles qu'on chantait pour faire danser ; on me répondit qu'elles n'en avaient aucune et ne méritaient pas la peine d'en parler. C'est peut-être vrai, mais je sais par mainte narration et les chants nègres des États à esclaves de l'Amérique qu'il n'en est pas toujours ainsi. Le penchant des noirs à l'improvisation est un trait saillant de leur vie et de leur caractère, il peut devenir l'expression

d'un sentiment simple et très-élevé de la vie et de l'âme.

Quand le célèbre voyageur anglais Mungo Park (il le raconte lui-même), égaré dans les déserts de l'Afrique, fut repoussé avec horreur du village où il avait espéré trouver un gîte pour la nuit, il s'assit sous un arbre ; seul, affamé, épuisé de fatigue, il n'avait d'autre perspective que celle d'une mort misérable, « la tempête menaçait, et les bêtes féroces mugissaient à l'entour. » Alors, au moment du crépuscule, une femme qui revenait des champs le vit, en eut pitié, prit le mors et la selle du cheval (ce dernier avait été volé), et invita le malheureux voyageur à la suivre.

Elle le conduisit dans sa cabane, alluma sa lampe, étendit une natte à terre, et invita le voyageur à y passer la nuit ; elle prit aussi un beau poisson, le fit griller sur des charbons ardents, et le lui donna pour souper.

Pendant une grande partie de la nuit, elle fila du coton avec d'autres femmes dans sa cabane, et elles chantèrent pour s'égayer. L'une de leurs chansons était évidemment composée pour la circonstance. Une femme chantait d'abord seule, puis les autres reprenaient en chœur. L'air était doux, mélancolique. En voici les paroles :

« La tempête mugissait et la pluie tombait ; le pauvre homme blanc, fatigué et faible, s'assit sous notre arbre ; il n'a pas de mère pour porter son lait, pas de femme pour moudre son grain.

CHŒUR.

« Ayez pitié du pauvre homme blanc, il n'a pas de mère, » etc.

Si les femmes africaines qui sont en Amérique font en-

tendre des chansons moins jolies, ce n'est pas leur faute; si leur inspiration est enchaînée comme leur âme et leur corps, il faut s'en prendre — à l'homme blanc. Qu'il lui rende la liberté et la laisse croître à la lumière de l'amour et de la civilisation chrétienne!

Plus avant dans la soirée,—l'une des plus belles que j'aie passées à Concordia, car l'air était rafraîchi par la pluie, et la pleine lune se levait avec splendeur au-dessus du principal corps de logis;—nous nous assîmes au dehors, et regardâmes les cucullos voltiger, les feux briller dans le bohen. Les nègres ne peuvent pas vivre sans feu ; même par la plus grande chaleur ils aiment à l'allumer au centre de leurs chambres. Ils arrangent leurs lits en planches avec ou sans paille, et en se servant de branches feuillées, de haillons, de manière à les faire ressembler, autant que possible, à des tanières, dans lesquels ils aiment à dormir accroupis.

Je partirai demain de bonne heure pour la Havane, afin de m'embarquer le 8 sur « l'Isabelle » pour Charleston.

La danse sous l'amandier et la belle dame blanche qui y assistait comme une mère au milieu de ses enfants noirs est un tableau que je suis bien aise d'emporter d'ici. Mais j'emporte aussi le souvenir des paroles que le digne Don Félix m'a dites un soir, et qu'on ne peut récuser, venant de lui.

« Ah c'est un malheur que d'être esclave! »

La bonne dame *blanche* ne peut donc pas protéger complétement le pauvre esclave noir!

La Havane, 5 mai.

Non, la religion n'est pas entièrement morte à Cuba ; elle vit encore dans quelques belles fondations de charité en faveur des orphelins et des malades. Elle y est plus vivante que dans les États-Unis sous *un* rapport, c'est-à-dire qu'elle reçoit aussi bien un nègre qu'un blanc; ils sont sur la même ligne dans les hôpitaux et les établissements de bienfaisance. Je l'ai vu aujourd'hui, en parcourant avec Alfred Sauval le vaste hôpital de Saint-Lazare, dont il est l'intendant. Ce grand établissement est destiné aux infortunés attaqués de maladies incurables inhérentes aux tropiques, et surtout aux Africains; — l'éléphantiasis lépreuse, dans laquelle les pieds et les jambes se gonflent, prennent des dimensions monstrueuses, — et la maladie de Saint-Antoine, qui contracte les mains, les pieds sans douleur ni plaie, et les réduit à rien. Les meilleures dispositions sont prises ici en faveur de ces malheureux.

Cette grande construction, bâtie comme un vaste bohen carré, avec grille servant de porte, est sur le bord de la mer, dont les vagues mugissantes baignent les rochers sur lesquels on l'a élevée, et entourent la maison des malades de leur brise pleine de vie et de santé. Il y a, dans les cours spacieuses, de jolies plantations d'oléandres, maintenant en pleine floraison, et qui embaument l'air. Ces belles plantations sont dues au jeune intendant. Tout malheureux, noir ou blanc, attaqué par l'une des maladies incurables que je viens de nommer, trouve ici une demeure particulière, séparée, commode. Parmi les personnes que j'ai visitées, était un vieux nègre, souffrant, depuis sa jeunesse, de la maladie de Saint-Antoine. Ses mains n'a-

vaient plus que des tronçons de doigts, et ses pieds seulement des chevilles, sur lesquelles cependant il pouvait se tenir et marcher à l'aide d'un bâton ; il pouvait de même, avec les tronçons de ses doigts, se soigner ainsi que son petit ménage. Sa demeure se composait d'une pièce d'entrée, d'une chambre à coucher, d'une cuisine et d'un jardin où il cultivait quelques bananes et légumes. Le tout était petit, mais convenable et propre. Les autres malades étaient logés de même. Rien de ce qui pouvait adoucir leur mort lente ne leur manquait. Ici encore, l'amour du Christ venait au-devant des enfants les plus souffrants des hommes, en leur donnant un asile d'où ils jouissaient de la vue magnifique de l'Océan, des fleurs ; en y ajoutant la prière, des lectures pieuses, ils passaient leurs jours sans inquiétude ni trouble, et dans l'attente de celui qui devait les délivrer de leur corps et les réunir à un monde glorieux. Les êtres sans espoir peuvent vivre ici en vue des plus belles espérances.

Un autre et fort bel établissement de bienfaisance de la Havane, c'est « la maison de charité ; » elle contient plusieurs centaines d'orphelins privés de leurs mères. Ils y reçoivent l'éducation, et l'on donne à chacun d'eux, au moment de sa sortie, une sorte de dot se montant à cinq cents pesos, avec lesquels ils peuvent commencer une vie indépendante.

De l'infirmerie de Saint Lazare, M. Sauval m'a conduite au grand cimetière de la Havane, « le Campo Sancto. » C'est un vaste édifice en marbre blanc. Dans ses hautes murailles, du côté d'une immense cour, chaque famille a sa petite niche ou tiroir si, bien entendu, elle a le moyen de la payer. Chacun de ces tiroirs était pourvu d'une inscription en lettres d'or. L'étendue et l'élévation de ces

murailles donnaient à ces tiroirs l'apparence d'être fort petits ; mais chacun d'eux peut contenir plusieurs cercueils.

J'avais vu dans l'hôpital l'esprit du christianisme, j'ai retrouvé celui du paganisme dans le Campo Sancto.

Le corps des riches gisait dans les hautes murailles aux inscriptions en lettres d'or, celui des pauvres était enfoui dans la terre sans autre marque de souvenir qu'une petite motte verte, ou une fleur, ou un arbuste, annonçant la vie de la lumière sur la tombe. Il y avait dans l'intérieur du « Campo Sancto » un grand carré où l'on voyait des amas, des bancs d'ossements, de têtes de morts. C'était le lieu où l'on enterrait les noirs ; car il est défendu ici d'inhumer un nègre dans une bière. On jette le corps nu, ou à moitié nu, dans la terre, et par dessus de la chaux ou des espèces de terre qui le consument rapidement. Au bout de huit ou quinze jours, on l'exhume pour faire place à d'autres, et on jette les os en tas, afin que le soleil les dessèche.

Pendant que nous étions là, a eu lieu, près du carré des nègres, l'inhumation d'une personne de peu. J'ai remarqué qu'on mettait oreiller, couverture et quelques vêtements dans la fosse avec le mort.

Durant les derniers jours que j'ai passés à la Havane, j'ai visité, avec madame Tolmé, plusieurs jolis jardins appartenant à des particuliers, pour apprendre à mieux connaître diverses fleurs et divers fruits. J'ai fait la connaissance du professeur de botanique Don Felipe Poe, et il a eu la gracieuseté de me donner quelques papillons de Cuba, dont l'un, considéré comme le plus beau, est appelé ici *Urania*. Il est d'un beau vert foncé, et a le lustre du velours.

Je regrette de n'avoir pas fait plus tôt la connaissance d'Alfred Sauval ; car j'aurais appris par lui, sur la Havane, beaucoup de choses auxquelles je suis obligée de renoncer, faute de temps.

Bien des améliorations paraissent avoir eu lieu à Cuba durant ces dernières années, surtout en ce qui concerne la police et la sécurité individuelle à la Havane et dans toute l'île. Plusieurs personnes m'ont affirmé qu'on entendait souvent, il y a quelques années, le soir dans les rues, crier « à l'assassin ; » mais on n'osait pas aller du côté d'où partait ce cri, parce que c'était parfois une ruse ; et ceux qui s'y laissaient prendre s'exposaient à se faire tuer eux-mêmes. Si un individu en voyait un autre étendu à terre, assassiné ou mourant, il n'osait pas aller à son aide, dans la crainte, si le blessé venait à mourir sans que plusieurs témoins pussent affirmer l'innocence de celui qui l'avait secouru, d'être accusé de l'assassinat et de s'attirer un procès sans fin. On attribue aux réformes du gouverneur Tacon la sécurité et la position meilleure dont on jouit actuellement. C'était un homme sévère, utile au public ; mais son esprit despotique l'a fait haïr de bien des gens.

Les procès et les hommes de loi sont ici en grande prospérité. La violence et les tracasseries de la loi, des tribunaux envers les particuliers, la difficulté qu'on éprouve à se faire rendre justice, à moins de l'acheter par de grands sacrifices, sont inouïs. Pour remédier à ce mal, il faudrait une réforme totale des tribunaux et de l'administration.

Pendant mes promenades à la Havane, j'ai toujours regardé avec plaisir la population nègre, car elle me paraît plus libre et plus heureuse qu'aux États-Unis ; on voit souvent ici des nègres et des mulâtres se livrer au commerce ; leurs femmes sont très-bien, et même habillées avec

élégance. Il n'est pas rare de voir dans les magnifiques promenades des mulâtresses se promener avec des fleurs dans les cheveux et ayant avec elles leur famille.

Dans les boutiques de tabac, ce sont ordinairement des mulâtres qu'on charge de la vente; souvent la boutique leur appartient. Les noirs fument des cigares tout comme les blancs; beaucoup de femmes de la seconde et de la troisième classe fument aussi leur cigarette. On soutient qu'un tiers de la population de Cuba est occupé à confectionner des cigares, et les deux autres à les fumer.

On distingue fort bien, parmi la population blanche des villes, deux espèces de physionomies. L'une a les traits fins, le visage ovale, et souvent une expression fière et sombre, elle appartient à la race castillane. L'autre a la figure ronde, des traits larges, une expression joviale, plébéienne; elle appartient aux Catalans. Le Castillan est maigre, l'autre gras. On trouve souvent des Castillans parmi les fonctionnaires et des Catalans parmi les négociants; ceux ci forment corps entre eux, et sont dans des rapports peu favorables avec les Castillans et les créoles; ces derniers sont bonnes gens et paraissent redevables au climat de la douceur de leur esprit et de leur caractère.

Parmi mes tentations à Cuba se trouve un voyage à la Jamaïque, très-facile à faire et que j'aurais mis à exécution assurément si j'avais eu plus de temps. Il m'aurait été agréable de voir dans cette île les nègres formant une société chrétienne se gouvernant elle-même. Par M. Tolmé père et quelques-unes de ses connaissances à la Jamaïque, j'ai pu cependant me faire une idée assez nette de la situation des noirs dans cette île. Il paraît que les nègres chrétiens libres restent assez fidèles au caractère qu'ils montrent en Afrique. On leur a construit de grandes maisons,

avec chambres commodes, cuisines, jardins, où ils pourraient, en travaillant, trouver réunis tous les avantages de la solitude et de l'association. Mais non, les grandes et commodes maisons en pierre sont restées vides. Les nègres ne les aiment pas plus que l'association. Le but principal du nègre, c'est de pouvoir acheter un petit lot de terre un peu élevé, c'est-à-dire un monticule où il pourra construire une cabane d'écorce couverte en palmes, planter les arbres de sa patrie, bêcher quelques terrains pour planter des cannes à sucre, du maïs et autres fruits de la terre. Il travaille pour arriver à ce paradis terrestre. Quand il l'a atteint, son plaisir est de se reposer, de jouir autant que possible, de travailler le moins qu'il peut. En effet, pourquoi travaillerait-il? L'ambition, le désir de savoir, de conquérir le monde spirituellement ou matériellement, donné par le Créateur à la race caucasienne, n'a pas été départi au nègre. Il a reçu au contraire la faculté de jouir sans soucis, un caractère gai, le chant et la danse. Le ciel sous lequel il est né favorise ces dons et compense les autres.

Même dans le commerce, le nègre montre son penchant à s'isoler dans son petit monde, et son éloignement ou son incapacité pour l'association. Au lieu d'une grande maison de commerce pour la vente du sucre et du café, on voit s'élever vingt petites boutiques où chacun vend séparément sucre et café, et sans aucune relation les unes avec les autres.

Par suite de ce penchant, les nègres n'aiment pas non plus à travailler pour les propriétaires des grandes plantations, et demandent par cette raison un salaire exagéré; ils préfèrent ne pas travailler si on le refuse, ce qui leur est facile, car leurs besoins sont peu nombreux, et la belle

terre les nourrit sans qu'ils se donnent beaucoup de peine.

C'est pourquoi, presque toutes les grandes plantations de la Jamaïque se sont trouvées bouleversées et leurs propriétaires ont succombé. La plupart de ces plantations sont en vente à vil prix.

Cependant j'ai entendu dire à deux grands planteurs de cette île, un Anglais et un Espagnol, qu'ils n'ont pas lieu de se plaindre, et ont toujours obtenu des nègres le travail dont ils avaient besoin. Je présume qu'ils n'en exigeaient guère et traitaient bien les nègres.

Le 8 mai, au matin.

J'ai vu pour la dernière fois la grande perspective de Cuba de la terrasse supérieure de la maison d'Alfred Sauval. J'ai vu pour la dernière fois ses beaux bosquets de palmiers, ses jolies habitations, son doux ciel, sa mer bleue et limpide, et respiré son air ravissant, enchanteur. Je m'embarquerai cette après-midi sur l'*Isabelle*, et dirai adieu pour toujours aux palmiers, aux ceiba, aux cucullos, aux contredanses, aux boulingrins, aux constellations, aux tambours africains, aux danses, aux habitants heureux et malheureux, à l'enfer, au paradis de Cuba !

J'ai dit adieu à de bons amis, j'ai dessiné le monument de Colomb à la Place d'Armes, et suis allée pour la dernière fois à ma chère courtine de Valdez voir les flots se briser contre le rocher de Morro. En retournant chez moi, je suis entrée dans une grande boutique, et j'ai demandé deux livres de bonbons que j'avais l'intention de donner à quelques petites filles. Lorsque je voulus payer, le jeune

homme qui était derrière le comptoir me rendit poliment mon argent en me disant : « Cela ne coûte rien, madame. » Je me souvins alors de ce que j'avais entendu dire de la galanterie espagnole de Cuba. En me retournant, j'aperçus M. Sauval à l'autre extrémité de la pièce, près de la porte, et la chose fut expliquée. « Ah ! voilà de vos tours espagnols ! » lui dis-je. Il sourit, tout en paraissant désirer de ne pas être remercié. Il m'arriva un jour de faire l'éloge d'un petit panier que sa femme tenait à la main. Je fus obligé sur-le champ de l'accepter ; toutes mes protestations furent inutiles. J'aurais véritablement peur ici de faire l'éloge de quelque chose.

Je vais dire adieu aux Tolmé, aux Schaffenberg, et finir quelques lettres. La prochaine fois que je t'écrirai, ce sera des États-Unis. J'ai humé une nouvelle vie à Cuba, mais je ne pourrais pas y *vivre* ; il me faut pour cela un lieu où vit et grandit la liberté.

LETTRE XXXVIII

A SA MAJESTÉ LA REINE DOUAIRIÈRE CAROLINE-AMÉLIE DE DANEMARK.

Cuba, Indes occidentales, avril 1851.

Madame,

Les dernières paroles que Votre Majesté a daigné m'adresser la dernière fois que j'ai eu le bonheur de la voir à Sans-Souci ont été : « Écrivez-moi d'Amérique » Ces pa-

roles m'ont accompagnée durant mon long voyage comme l'un des beaux et précieux souvenirs dont je suis redevable au Danemark, car elles me rappelaient la grande bonté que Votre Majesté a bien voulu me témoigner. Je les ai conservées en même temps que le désir de pouvoir lui envoyer du Nouveau-Monde quelques fleurs intellectuelles qui ne fussent pas indignes des roses cueillies par les belles mains de Votre Majesté dans son parterre, et qu'elle m'a données au moment des adieux. Mais beaucoup de temps s'est écoulé avant que j'aie pu avoir la liberté d'esprit et le calme nécessaires pour tirer de la riche flore américaine un bouquet ou une guirlande qui pussent plaire à Votre Majesté. Je ne pouvais me contenter de moins.

C'est maintenant de la reine des Antilles, de la belle et tropicale Cuba, que j'écris à la belle et bonne Reine de Danemark. Tandis qu'un soleil brûlant se lève sur les bosquets de caféiers et de bananiers du cafetal la Concordia, mon séjour actuel : tandis que les flamants rosés étendent leurs ailes pour les rafraîchir au vent de l'aurore, et que des négrillons, — nus comme Dieu les a créés, — sautent et culbutent sur les pelouses où les colibris vert-émeraude voltigent autour des fleurs étincelantes de l'hybiscus, je me transporte en esprit dans les « vertes îles, » la demeure fraîche et ombragée où j'ai entendu chanter les rossignols dans les bosquets de hêtres qui entouraient Votre Majesté ; et c'est là que j'adresse ces lignes, hommage de respect et de dévouement.

Cuba est le lieu que je devais préférer pour parler du Nouveau Monde, car elle se trouve placée entre les deux Amériques ; les races espagnoles et anglo-normandes s'y rencontrent, — avec bienveillance ou inimitié, luttant en secret et ouvertement pour la souveraineté. On voit déjà

dans cette nature tropicale, merveilleuse et belle, dans les plantations de café et de palmiers, des foyers, des chemins de fer, des magasins semblables à ceux de l'Amérique du Nord ; mais le « en avant » de cette dernière se heurte ici contre la devise des créoles espagnols, « poco a poco, » il est cependant facile de prévoir que, tôt ou tard, il sautera par-dessus.

Avec l'image toute récente de la nature, du peuple des États de l'Amérique du Nord dans l'âme, il est rafraîchissant de trouver dans cette belle île le contraste frappant que présentent le peuple, les états et la nature de l'Amérique méridionale. L'un et l'autre font essentiellement partie du tableau du Nouveau-Monde, et l'Amérique du Nord, sous le rapport de la nature, de la civilisation et des mœurs, n'en offre qu'une partie. L'autre, avec ses États non organisés encore, sa vie populaire encore dans le chaos, mais avec sa riche et grande nature, son fleuve des Amazones, ses Andes, ses palmiers et ses étés éternels, développera, par suite de son contact avec les peuples de sa moitié septentrionale, une vie magnifique, pas aussi forte peut-être, mais plus suave et plus belle. Et toutes deux ne feront qu'un dans le vaste empire humain qui se forme entre l'Océan Atlantique et l'Océan Pacifique, entre les mers du Nord et du Sud ; car, si l'Amérique méridionale n'a pas maintenant de ces peuples et de ces caractères qui attirent l'estime et l'admiration, s'ils paraissent encore d'une nature inférieure, affaiblis par le soleil au lieu d'être inspirés par sa lumière ardente et pure, nous savons cependant que sous ce ciel, ces palmiers, ce soleil, ont vécu les Péruviens et les nobles Atzèques ; que c'est sous ce ciel, ces palmiers, ce soleil, en Orient, que sont nées la sagesse antique, la plus noble poésie ; que les Vé-

das indiens dont les ruines excitent encore notre admiration n'ont pu être écrits que sous les palmiers et dans un air comme celui-ci; que les légendes ingénieuses, le jeu des échecs, la danse aérienne des bayadères, mainte science, des arts propres à embellir la vie, n'ont pu naître que dans un climat où la vie naturelle ressemble à un jour de fête. Ce qui a fleuri une fois peut être reproduit, dans les mêmes conditions, par une civilisation nouvelle et plus élevée. Le cercle tropical de l'Orient a produit sa fleur, celui de l'Occident présentera la sienne à la lumière du christianisme; maintenant on pressent seulement ce qu'elle sera un jour, en voyant la vie naturelle si magnifique qui est encore son unique production.

Mais c'est du peuple et des États de l'Amérique du Nord que, suivant son désir, je dois parler à Votre Majesté, et c'est d'eux surtout que je vais l'entretenir; car, si Votre Majesté aime les beautés de la nature, elle aime encore davantage ce qui se rapporte au bien-être de l'homme, à sa félicité dans le sens le plus élevé. Votre Majesté n'est-elle pas une de ces mères de l'humanité haut placées et bonnes qui prennent la jeune génération dans leurs bras pour l'élever, la rapprocher davantage du Père de l'amour et de la perfection? N'est-ce pas entourée des orphelins qui levaient les yeux vers vous comme vers une mère que j'ai vu Votre Majesté la première fois une veille de Noël, lorsque le sapin septentrional étincelait de lumière, à la grande joie des enfants en l'honneur de leur ami céleste? N'ai-je pas entendu alors Votre Majesté exprimer le désir et l'espoir que la terre vît surgir une société dont tous les membres seraient à même d'acquérir la vertu, l'instruction, le bien-être, par son activité; une société chez laquelle la bonté et la capacité formeraient l'aristocratie la plus haute, où

le rang le plus élevé serait occupé par la plus haute individualité humaine ?

Si loin que soient encore les États-Unis de réaliser cet idéal, on ne peut nier cependant que leur désir ne soit de s'en rapprocher tous les jours, et davantage peut-être que les autres États de la terre. On peut dire ceci en particulier des États septentrionaux et libres de l'Union, peuplés surtout par les descendants des anciens pèlerins, où l'État quaker envoie ses messagers porter la doctrine de la « lumière intérieure, » de la liberté, de la fraternité universelle. L'enthousiasme religieux et la pensée du bien-être de l'homme ont fondé les États septentrionaux. Leur force, leur grandeur, se sont développées sur cette base, se développent encore aujourd'hui, en augmentant de plus en plus leur puissance.

Les États du Sud reconnaissent le même but, les mêmes principes de liberté, du droit de l'homme au bien-être, mais ils portent une chaîne qui arrête leurs progrès dans la voie du développement humain et social ; une chaîne qu'ils ne *veulent* ou ne *peuvent* pas rompre, c'est-à-dire l'institution de l'esclavage. Ils ont fait un esclave du nègre, et celui-ci les enchaîne à son tour, les empêche de donner de l'extension aux écoles, à l'industrie, à toutes les bonnes institutions sociales qui rendent un État fort et puissant, comme nous le voyons pour les États septentrionaux de l'Union.

Chez ceux-ci, c'est avec une joie grande et pure que l'on suit le développement de leur vie de liberté ; malgré les inconvénients qui en résultent encore, et qui produisent des désordres, l'ensemble n'en offre pas moins un spectacle magnifique. Le mouvement de la société entière y est ascensionnel, c'est un courant de civilisation et de progrès

qui emporte toutes les classes, toutes les branches de l'activité, qui atteint l'individu le plus éloigné, le plus solitaire, et l'entraîne avec lui.

La société en est venue à sentir nettement, à se prononcer avec clarté et force, par ses paroles et ses actes, dans ce sens, que le devoir de l'État est de veiller à ce que tous les citoyens puissent devenir des *hommes*.

De là le grand et magnifique système des écoles populaires, qui a commencé à se produire d'abord dans l'État des pèlerins, le Massachusett, et s'est ensuite propagé avec des modifications et des perfectionnements dans tous les États de l'Union. Partout sont nées des écoles publiques libres pour les enfants (garçons et filles dans des écoles séparées), en faveur de l'enseignement, jusqu'à l'âge de quinze à seize ans. Les élèves peuvent ensuite passer de ces établissements dans les hautes écoles et les académies, à moins qu'ils ne préfèrent entrer dans la vie pratique, en se contentant des connaissances qu'ils ont puisées dans l'école publique, et dont la mesure ne paraît pas insignifiante, puisque bon nombre des hommes remarquables et des hommes d'État les plus illustres de l'Amérique du Nord n'ont étudié que dans ces écoles et à celle — de la vie.

Je voudrais pouvoir présenter à l'esprit féminin et maternel de Votre Majesté les grands établissements qui se développent de plus en plus, en faveur de la jeune génération, qui sont ouverts à *tous*, en favorisant les enfants pauvres encore plus que les riches, et à côté de ce tableau, la femme jeune dont l'importance s'accroît dans la société comme institutrice, même en dehors de la famille et du foyer. Je voudrais pouvoir placer sous les yeux de Votre Majesté ces salles d'enseignement spacieuses et gaies, que

l'on trouve maintenant dans toutes les écoles publiques, depuis le Massachusett jusqu'au Visconsin et dans l'Illinois, depuis le New-Hampsire jusqu'à l'Ohio, et dans lesquelles l'air et la lumière se précipitent ; ces salles d'enseignement, remplies de beaux enfants aux yeux limpides, pleins de vie, où les jeunes maîtresses, filles et honneur de la Nouvelle-Angleterre, à taille frêle et d'un extérieur agréable, n'en sont pas moins plus solides sur leurs bases que les Alpes et les Andes, et gouvernent une foule de petits républicains, plus facilement et mieux qu'un magister sévère, à voix de basse et à martinet.

Les jeunes filles de l'Amérique du Nord ne sont pas maintenues dans l'ignorance et l'inactivité comme la plus grande partie de celles de l'Europe. On leur apprend de bonne heure à compter sur Dieu et sur leurs propres forces pour acquérir l'estime et un mérite indépendant. Dès l'enfance elles sortent du foyer pour suivre les écoles, où elles trouvent l'occasion de pousser leurs études aussi loin que les jeunes gens ; et elles ont prouvé que les sciences, considérées comme au-dessus de leur portée, leur sont aussi faciles à cultiver que les connaissances et les talents superficiels auxquels on a jusqu'ici limité leur éducation. Elles se distinguent dans le calcul, les mathématiques, la physique, les langues anciennes, au moins le latin, et autres branches d'instruction qui leur étaient interdites auparavant. Leurs compositions écrites, en vers et en prose, présentent une pureté de style, une clarté dans la pensée, une étendue de vue extraordinaire pour un âge aussi tendre. On voit que l'esprit du Nouveau-Monde a dénoué les ailes de leur esprit et leur permet de planer librement sur les champs de la terre. On élève la femme américaine en citoyenne du monde, on lui apprend à embrasser l'huma-

nité tout entière. C'est l'intention évidente de l'éducation qu'elle reçoit à l'école, lors même que cette éducation manquerait encore d'un système régulier. Des écoles publiques les jeunes personnes passent aux écoles supérieures, aux universités de femmes, pour y prendre leurs degrés et leurs diplômes, et se disperser ensuite comme institutrices dans toute l'Union.

C'est ce que font surtout les filles des États de la Nouvelle-Angleterre; elles paraissent avoir un penchant particulier pour l'enseignement, carrière qu'elles embrassent souvent par goût et non par nécessité.

Dans tous les États, à l'ouest comme au nord et au sud de l'Union, partout où pénètre l'école, se trouvent de jeunes maîtresses venant de la Nouvelle-Angleterre (c'est-à-dire des États peuplés par les descendants des pèlerins). La considération de la femme comme institutrice de la jeunesse grandit de jour en jour en Amérique.

Mais ce n'est pas seulement comme institutrice que l'esprit du Nouveau-Monde travaille à préparer la femme à un développement plus libre de son intelligence et de son cercle d'activité; il cherche encore à lui ouvrir des voies nouvelles dans les arts et l'industrie.

« S'il me fallait opter entre élever des hommes ou élever des femmes dans ce pays, je laisserais là les hommes et m'occuperais des femmes, » m'a dit un jour l'un des législateurs de l'Union.

Et je ne crois pas trop m'avancer en soutenant que cette manière de penser est celle de la plus grande partie des hommes des États-Unis, tant la conviction de l'influence des femmes sur la génération qui grandit y est forte.

Il est impossible de mettre en doute que le travail rela-

tif au développement plus élevé et à l'importance de la femme dans la société est un des traits les plus remarquables de la civilisation du Nouveau-Monde, l'un de ses plus grands mérites, et sa principale préoccupation d'avenir. Il s'agit maintenant de ne pas s'arrêter à mi-chemin. Je ne crois pas que le sentiment de justice, les sentiments chevaleresques des hommes, feront défaut aux femmes, quand elles prendront avec discernement et une noble gravité la place que la société veut leur faire ici.

C'est avec raison que l'on juge du degré de civilisation d'un peuple par son estime pour les femmes, et la place qu'elles occupent dans la société ; car, pour apprécier un être dont la force principale est tout intellectuelle, il faut posséder un degré supérieur de culture spirituelle. Les Américains ont prouvé qu'ils le possédaient, et ils le montreront à mesure que les femmes de leur pays s'en rendront dignes.

J'ai parlé d'un courant civilisateur et de progrès qui entraîne, dans les États libres, tous les membres de la société, et cité les écoles populaires comme son instrument le plus essentiel. Ces établissements, et d'autres encore qui sont favorables au développement de l'homme, appartiennent à l'État ; mais à côté de ceux-ci s'opère un mouvement de développement libre de la nation, que je comparerai à la circulation de la séve dans un arbre sain. L'association libre remplace les anciennes corporations, comme ordonnatrice et protectrice des intérêts divers, des diverses fonctions de la société. C'est ainsi que surgissent les corporations religieuses, morales, industrielles, dans la grande société et dans des rapports fidèles avec elle, tandis que la bonne volonté, l'énergie et les dons particuliers de chaque individu sont mis à contribution pour les maintenir à leur

degré le plus élevé. Les États-Unis représentent le plus haut développement de l'individualité, de la chose publique. Ce mouvement venant de l'intérieur, produit par l'être social de l'humanité et de la société, est favorisé extérieurement par la liberté de circulation, de communication, que présentent les nombreux fleuves navigables de l'Amérique du Nord sur lesquels voguent des milliers de bateaux à vapeur, et, dans ces derniers temps, par les chemins de fer et les lignes télégraphiques, dont le réseau s'étend sur toutes les parties de l'Union, d'État en État, de ville en ville.

La grande dispersion, dans le pays, des journaux, de tous les livres qui ont conquis le cœur du peuple, de la littérature populaire religieuse, sous forme de milliers de petits traités ou contes, ont été pour les populations comme la rosée du matin ou une pluie de manne, et cette dispersion fait essentiellement partie de la circulation qui donne la vie.

En quelque lieu que se présente l'Anglo-Américain, on voit surgir la même civilisation et la même vie. Avec une énergie et une assurance surprenantes, il accomplit sa mission de civilisateur du monde, de créateur de sociétés libres et se gouvernant par elles-mêmes. Même l'institution de l'esclavage ne peut résister à la force civilisatrice, à la liberté qu'il porte avec lui et répand sur la terre.

En tel lieu que pénètrent les fils et les filles des pèlerins, on voit s'établir le foyer, l'école, l'église, la boutique, l'assemblée législative, l'hôtel meublé pour les étrangers, l'asile pour les malheureux, les orphelins ; et la prison se transforme en établissement d'amélioration, en une nouvelle école pour le fils ignorant ou dégénéré. Partout ils confessent hautement le nom du Maître et ses

préceptes, qui sont la voie de la vérité et de la vie ; placés sur ce roc, ils fondent la vie de l'État et de la société. Le droit à devenir un grand peuple se trouve dans la christologie des Anglo-Américains. C'est l'esprit du Rédempteur du monde qui en fait les conquérants du monde.

Quand on s'éloigne des États du Nord-Est, les premiers où ont été plantés les étendards de la religion et de la liberté, et qu'on se dirige à l'Ouest jusqu'aux limites du désert, par delà le Mississipi, où l'Indien chasse encore, dresse ses tentes et allume des feux de nuit, c'est alors que l'on voit mieux la marche et la manière de procéder de cette nouvelle civilisation.

Votre Majesté a sans doute lu mainte fois des relations sur la merveilleuse chute du Niagara, sur les Prairies de l'Ouest, plus merveilleuses encore peut-être, où le soleil réfléchit son image dans un océan d'hélianthes que le vent fait ondoyer ; sur la croissance précipitée des États et des villes du Grand-Ouest ; sur le Mississipi, les mines d'or de la Californie, ce lion du Grand-Ouest. Mais on connaît moins, on a moins raconté les premiers pas de la civilisation, son premier germe dans le désert, et cependant c'est, ainsi que les grandes scènes de la nature, ce qui a le plus attiré mon attention. Il est intéressant de juger par les premiers pas d'un enfant comment il apprendra à marcher, de le voir grandir jusqu'à ce qu'il ait atteint la virilité.

Votre Majesté désire-t-elle voir comment l'enfant, — la civilisation du Nouveau-Monde fait ses premiers pas ?

Les arbres tombent sous la hache du colon sur le bord des rivières, — il y en a partout dans le Nouveau-Monde, — une petite maison en bois s'élève sur la lisière de la forêt et le bord de l'eau. Une femme est devant la porte te-

nant un petit enfant potelé sur le bras ; devant la maison, le mari bêche la terre et plante le maïs ; aux alentours, une couple de vaches grasses et quelques moutons paissent sur un sol libre et non enclosé. La femme se charge des travaux intérieurs, soigne l'enfant, le foyer, et s'en acquitte parfaitement. La propreté, l'ordre qui règnent sur sa personne se réfléchissent dans toute la maison. Il n'y a pas sur la terre de foyer plus propre et plus agréable que le foyer américain, — même le plus pauvre. Il n'est donc pas étonnant que le mari s'y trouve bien, car l'Américain ne connaît guère d'autres plaisirs que ceux de son foyer, ni d'autre félicité sur la terre que celle d'avoir à lui une bonne femme et un bon foyer. La maison de bois a surgi dans la forêt, deux à trois autres se sont élevées de même et à peu de distance. Dans l'intérieur on trouve des lits bien faits, et toujours sur la tablette, une Bible, un livre de psaumes et quelques livres d'instruction. Un peu plus loin s'élève une autre maison en bois, plus grande ; une ou deux douzaine d'enfants à demi sauvages y sont réunis : c'est l'école. La classe est pauvre, sans meubles, mais les cartes de toutes les parties du globe sont suspendues aux murs, et entre les mains des enfants se trouvent des livres qui leur donnent des aperçus sur le monde entier, des livres de lecture contenant les perles les plus précieuses de la littérature, sous forme de sentences, de traités fort courts, de narrations, de poésies, etc. Peu à peu on construit quelques maisons en planches et en pierres ; leur élégance grandit ; elles s'entourent d'arbres fruitiers et de fleurs. Une chapelle en bois s'élève en même temps que les maisons en bois ; avec les maisons en pierres vient l'église en pierres et l'hôtel de ville. Le sol se couvre de moissons, les troupeaux grandissent, et bientôt un ou deux bateaux

à vapeur remontent la rivière, s'amarrent devant la colonie. On fait échange de marchandises, on distribue des journaux. Au bout de deux ans, il s'est formé ici une ville de deux mille âmes, des femmes maternelles fondent des écoles du dimanche, réunissent les petits enfants dans l'église pour leur enseigner le christianisme, et créent des asiles pour les petits orphelins. La boutique naît en même temps que l'école, et l'église indique la demeure des Anglo-Américains. L'homme rouge se retire partout, presque sans résistance aujourd'hui, avec ses tentes, ses femmes avilies, et va dresser ses tentes, rallumer ses feux plus avant dans le désert. Il sait par expérience que cette colonie nouvelle sera en moins d'un demi siècle une grande ville avec cinquante mille habitants et plus.

J'ai parlé du progrès de l'homme nouveau de l'Ouest, mais pour être juste, je dois dire aussi quelque chose de l'homme ancien, car, hélas! il pénètre en même temps que l'autre sur la terre nouvelle, et, comme un vieux pécheur, s'enivre, se bat, joue, vole, trompe, se boursoufle autant qu'en Europe. Dans le Grand-Ouest, près du Mississipi et de l'océan Pacifique, c'est peut-être pire encore, parce que la foule des aventuriers sans conscience s'y amasse plus qu'ailleurs, et que la force nécessaire pour les contenir n'a pu encore se faire respecter complétement. La liberté est encore ici dans l'adolescence.

L'une des grandes difficultés de la civilisation de l'Ouest, c'est l'émigration qui s'y fait d'une grande partie de la population la plus brute et la plus pauvre de l'Europe, des enfants perdus des États orientaux de l'Union. Cependant cette population se régularise insensiblement sous l'influence de la civilisation du Nouveau-Monde; tous les ans le nouvel Adam acquiert plus d'influence sur l'ancien, à

mesure que le nombre des émigrants, venus des États fondés par les pèlerins, augmente, qu'ils prennent pied, et que l'école, l'église et la bonne presse périodique s'y casent.

La vallée du Mississipi a place pour deux cents millions d'habitants, et l'Union américaine assez de cœur et de puissance pour accueillir tous les étrangers, tous les enfants mal partagés et malheureux de la terre, et leur donner une part de son sol, de sa vie intellectuelle.

Cette vallée du Mississipi, région centrale de l'Amérique du Nord, représente dans son étendue tous les traits principaux qui distinguent le grand empire des États-Unis, (dans lequel je comprends, sans égard au peuple et à la nature, les colonies anglaises du Nord). On y trouve, à partir des sources du Mississipi dans le Minnesota septentrional, jusqu'à l'embouchure de ce grand fleuve dans le golfe de Mexique, tous les climats (excepté les plus septentrionaux), tous les produits de cette partie du monde, tous les peuples divers qu'elle contient. Dans le Minnesota, nous voyons les Indiens en prospérité; ici est domicilié, dans la forêt de pins, l'hiver frais de notre pays. Là se trouvent des sources magnifiques, des rivières, des lacs riches en poissons, des chasses abondantes, un sol à blé très-bon, mais non cultivé. Les Norwégiens et les Danois ont commencé à pénétrer dans cette contrée, mais leurs colonies proprement dites, et celles des Suédois, sont maintenant au sud du Minnesota, dans le Visconsin et l'Illinois, dont la nature grande et lumineuse ressemble à une idylle. Ici grandit peu à peu une nouvelle Scandinavie, et j'éprouve une joie réelle de pouvoir dire, avec vérité, que nos compatriotes sont considérés comme des gens loyaux, laborieux et bons. Ils sont obligés de travailler rudement, d'endurer bien des privations en commençant; mais à mesure que le

nombre des travailleurs augmente, le travail devient plus facile, et le sol, généralement fertile, rapporte davantage. Les Norwégiens forment le noyau des cultivateurs et de la population scandinave. Les Danois sont, comparativement, en petit nombre, et je les ai trouvés ici se livrant de préférence au commerce.

C'est dans le Visconsin et l'Illinois que commence la région dite des céréales de l'Amérique du Nord, l'immense grenier à blé qui se prolonge sur les deux rives du Missisipi, même dans le Kentucky et le Missouri, et qui peut, dit-on, pourvoir de pain tous les États de l'Union, bien entendu lorsque le sol aura été complétement cultivé. On y voit maintenant de vastes champs dorés de maïs, mais de plus vastes encore dans lesquels ne croissent que de hautes herbes et des fleurs sauvages. Les Allemands et les Irlandais abondent par masses dans cette région ; la plupart des grandes villes y sont peuplées d'Allemands, qui font de la musique, tirent à la cible, dansent, boivent de la bière forte, comme dans le Vieux-Monde, tout en participant à la confection des lois et à la vie d'affaires du Nouveau.

En dessous du Kentucky et du Missouri commence la région du coton. On y voit des plantations de coton et des villages d'esclaves. Ensuite vient la région du sucre avec ses vents chauds, son soleil au milieu de l'hiver, ses jolies plantations de magnolia, ses bouquets d'orangers. Ici est la Louisiane avec l'air d'été le plus doux, le plus rude esclavage, et contenant les États méridionaux du Missisipi.

On trouve ici des Français et des Espagnols, des gens de toutes les nations de la terre, soumis au gouvernement et aux lois des Anglo-Américains.

Les États du Sud, par leur nature et leurs institutions,

présentent une face spéciale de la vie des États-Unis ; le voyageur qui les parcourt n'est pas édifié, car nulle part un effort relatif aux masses n'élève ici, comme dans les États libres, la vie individuelle et politique. Mais il est amusé par la foule des objets nouveaux et extraordinaires, des personnes admirablement cultivées et agréables, étincelantes comme le diamant dans le sable qu'il rencontre. Un nouveau monde naturel rempli de trésors est ouvert devant lui ; il est fasciné par la nature particulière du Sud, par son air délicieux durant la plus grande partie de l'année, par les forêts primitives qui longent les rivières rouges, leurs arbres de mille espèces différentes, leurs fleurs, leurs plantes grimpantes, leur oiseau à cent langues, ce rossignol de l'Amérique ; par le grand nombre de ses arbres magnifiques, le chêne vert avec ses longues lianes flottantes, le magnolia et ses grandes fleurs blanc de neige, ses cyprès, le tulipier, l'arbre à ambre, les palmiers éventails : par sa richesse en fait de soleil, de parfum ; par le chant des oiseaux, et ses fruits délicieux. Au milieu de ce beau monde naturel sont les nègres avec leur animation particulière que l'esclavage n'a pu détruire, leurs fêtes et leurs hymnes religieux, leurs gaies chansons. — Mais, si le voyageur dans le sud n'est point édifié, comme dans le nord de l'Union, par de grands et nobles efforts, de grandes et généreuses institutions, il se ranime agréablement, se repose, jouit, s'il n'est pas troublé par quelque nouvelle expérience amère de l'injustice que les lois maintiennent ici, s'il ne s'irrite pas contre les gens qui, contrairement à la vérité et à la saine raison, prennent la défense de ces lois, comme s'il s'agissait d'une chose bonne et permise.

La querelle au sujet des esclaves est la grande question

du jour en Amérique, et se prolongera sans doute tant que l'esclavage ne sera point aboli. Cette institution est un mensonge qui tranche trop avec le principe social américain, un péché trop contraire à la justice et à l'humanité.

On doit dire cependant que l'influence de l'esprit social de l'Amérique du Nord a beaucoup contribué, durant ces dernières années, à rendre la position des esclaves plus douce, et l'on peut dire avec vérité qu'elle s'améliore de jour en jour. La partie plus noble de l'esprit national des États du Sud s'occupe beaucoup, dans ce moment, à relever la position des noirs sous le rapport intellectuel et moral. On prêche plus généralement l'Évangile aux esclaves, — surtout dans les États où la religion a été puissante de tout temps, la Géorgie et la Caroline. Partout où l'on prêche, les esclaves s'élèvent, forment des sociétés religieuses, annoncent eux-mêmes avec énergie et joie le Sauveur, le Réconciliateur; entonnent en son honneur des hymnes dont la beauté et l'harmonie ne sont guère soupçonnées par ceux qui ne connaissent pas le don musical des Africains, mais seulement leurs chants et leurs cris lamentables dans l'état sauvage. Si dans les États du Nord la loi marchait dans les traces de l'Évangile, j'oserais leur prédire un grand avenir en même temps qu'ils auraient accompli une grande œuvre.

Si l'on étudie la position des esclaves dans les États-Unis, son meilleur côté est celui où ils ont un bon maître, une vie de trêve sans avenir, mais non pas sans jouissance. Dans les plantations, l'esclave a une maison proprette à lui, un jardin, son porc et ses volailles. Son travail y est mesuré avec justice, et il peut avoir quelques jours joyeux; ses enfants sont bien nourris, il ne songe pas au lendemain. Les esclaves d'intérieur dans de bonnes maisons

sont mieux soignés et pourvus, par exemple, sous le rapport du logement et de la vieillesse, — que parfois les serviteurs libres chez nous.

Mais — il n'est pas bon de donner à l'homme un droit exclusif sur son semblable. Aucune position n'est plus affreuse et désespérée que celle de l'esclave chez un maître mauvais, et l'on pourrait en trouver bien des exemples même dans l'histoire actuelle de l'esclavage aux États-Unis. Cette institution traîne en outre après elle des suites malheureuses et avilissantes pour la population blanche comme pour les noirs, et que les meilleurs maîtres ne sauraient prévenir, car ils sont mortels et peuvent éprouver des embarras d'argent; alors leurs serviteurs sont vendus comme des bestiaux.

Pour les propriétaires au cœur noble et bon, l'esclavage est une source de soucis, et ils considèrent cette institution comme un malheur qu'ils voudraient pouvoir détourner. Plusieurs d'entre eux y travaillent en silence dans leur entourage le plus rapproché.

Dans ces esquisses fugitives de quelques-unes des formes principales des grandes sociétés des États Unis, j'ai dû en laisser plusieurs de côté, dont l'importance moins considérable les fait ressembler aux tableaux de genre d'une galerie à laquelle ils donnent de la variété, et un intérêt plus vif à l'ensemble. Je dois cependant faire une mention spéciale de quelques petites sociétés qui vivent en liberté dans la grande, quoiqu'elles en soient séparées par leurs usages et leurs mœurs : par exemple, les Quakers avec leurs costumes simples, le tu ou toi qu'ils adressent au monde entier, leur culte silencieux, la participation de leurs femmes à la prédication et aux assemblées délibérantes ; les Trembleurs avec leur culte dansant; les petites

associations socialistes qui cherchent avec amour à partager avec les bons travailleurs, et par mesure égale, les bonnes choses de la vie terrestre ; les sociétés fraternelles des Moraves, qui, sorties de l'Allemagne, ont transporté en Amérique les petites villes de Nazareth et de Bethléem, leurs repas de charité et leurs beaux chœurs.

Au nombre des spectacles pittoresques et particuliers au sol américain, je dois citer les scènes de baptême dans les fleuves et les lacs, où les nouveaux chrétiens blancs et noirs sont initiés à la vie de la sainteté ; les camps religieux, fêtes qui ont lieu dans la profondeur de la nuit et de la forêt, à la flamme des autels, où des milliers de voix entonnent des hymnes harmonieux, où l'âme se gorge, si j'ose m'exprimer ainsi, de vie religieuse, et l'alternent avec les banquets. Ces fêtes sont surtout les saturnales des nègres esclaves ; leurs prières sont ardentes et vivifiantes comme le soleil du Sud.

Lorsqu'on s'éloigne des États-Unis pour se rendre dans le Sud, on est transporté en trois jours dans un autre monde. C'est à Cuba qu'on le rencontre pour la première fois. Le ciel, la terre, le peuple, la langue, les lois, les mœurs, les constructions, tout est nouveau, et le rafraîchissement causé par cette scène nouvelle est inexprimable, lors même que tout n'y est pas bon.

C'est la nature, la langue et le peuple dominant de l'Amérique méridionale que nous trouvons à Cuba ; c'est la région des palmiers, le soleil du tropique, la langue et la domination de l'Espagne. Une moitié de l'Amérique appartient à la race anglo-germanique, l'autre à la race romane. Le protestantisme domine dans la première, le catholicisme dans la seconde. Mais à Cuba, oasis placée au milieu de l'Océan entre les deux moitiés d'un monde, les

deux races semblent s'être donné rendez-vous pour se combattre ou se réunir pacifiquement, on ne peut encore dire lequel.

Cuba sert en ce moment de champ de bataille entre deux fières souveraines ; il ne s'est point encore présenté de Pâris pour décider la querelle. Cette île est aussi le champ de bataille de la lumière et des ténèbres ; il est probable qu'on les verra rarement sur la terre aussi rapprochées et présentant un contraste aussi tranché.

Du côté de la nuit sont l'État et l'Église : l'État avec son gouvernement violent et despote, qui de l'Espagne gouverne aveuglément cette colonie lointaine par l'intermédiaire de délégués que la mère patrie ne peut surveiller, et nie aux indigènes le droit de se gouverner eux-mêmes ; l'Église, qui existe seulement dans des cérémonies splendides, et manque totalement de vie religieuse et spirituelle. Du côté de la nuit se trouve surtout l'esclavage : il se montre à Cuba sous sa forme la plus grossière, et le trafic des noirs avec l'Afrique se fait tous les jours, quoique pas ouvertement. L'administration de l'île se laisse corrompre avec de l'argent et ferme les yeux pour ne pas voir les millions de noirs qu'on importe tous les ans à Cuba. On prétend même qu'elle n'est pas fâchée intérieurement de voir l'île se peupler de sauvages africains, parce que la crainte de leurs forces non bridées (si on les lâchait un jour) empêche les Créoles de se soulever contre les gouvernants qu'ils doivent nécessairement haïr. L'administration opprime les propriétaires d'esclaves, ceux-ci oppriment les noirs, et ne connaissent d'autre moyen pour les contenir que le fouet et les chaînes. Il n'est pas rare de voir les planteurs de cannes à sucre pousser leurs esclaves plus rudement que des bêtes de somme, et exiger d'eux

plus de travail que la nature humaine n'en peut supporter. Dans les murs du bohen les esclaves vivent comme des animaux. On ne leur prêche pas la venue du Sauveur, et les seules jouissances qu'on leur accorde, — dans la mesure la plus restreinte, — sont celles de la bête. D'affreux soulèvements ont souvent rendu témoignage de ce que l'oppression a de hideux, du courage et de la force sauvages des nègres; mais le plus grand nombre meurt sans avoir osé proférer une plainte, ou lever la main pour se défendre, ou former une accusation. Il arrive fréquemment que, dans les premiers temps de la captivité, ils mettent eux-mêmes un terme à leurs souffrances, dans la conviction qu'ils ressusciteront immédiatement dans leur patrie. Le gouvernement et la situation sont, dans leurs traits principaux, depuis le palais du gouverneur jusqu'au bohen de l'esclave, une administration violente et despotique. On trouve bien chez quelques individus la droiture et la noblesse des sentiments, mais ce n'est pas général. Quelques lois rendent témoignage d'un esprit élevé; on les contourne le plus possible.

En face de ce côté sombre de la vie à Cuba, il y a son côté lumineux, qui forme un contraste des plus marqués. Je veux dire le ciel du tropique, aussi doux que les regards d'un ange, la pureté de son soleil, le vent, esprit aussi pur et plein d'animation vivifiante que s'il sortait immédiatement de la source de vie et d'amour comme le matin du jour où tout était jeune et bon sur la terre. Là se trouvent le monde naturel des tropiques rempli de plantes et de scènes merveilleuses, les bosquets de palmiers où devraient se mouvoir des êtres immortels, ces jardins beaux comme le paradis, où croissent le caféier et le bananier, où règnent une floraison, une fructification incessantes. Là se trou-

vent de magnifiques boulingrins des palmiers royaux, qu'on dirait avoir été plantés pour orner les marches triomphales des rois et des reines ; une beauté dans les formes, les couleurs et l'air, qui fascine involontairement l'esprit, qu'on ne peut exprimer avec des paroles ou des couleurs, mais seulement avec des sons. Cuba, la reine des Antilles, est une Calypso belle malgré ses péchés ; elle captive tellement le voyageur, qu'il aurait besoin, comme autrefois Télémaque, de Mentor pour l'arracher à ses séductions en le jetant la tête la première dans la mer. C'est ce que j'éprouve en remettant de semaine en semaine ma séparation d'avec cette enchanteresse. Je suis retenue également par l'aimable hospitalité des Créoles, la connaissance que j'ai faite de plusieurs personnes au noble caractère, ayant le pouvoir de détourner de l'esclavage, — pour un instant du moins, — la malédiction qui y est attachée. Parmi ces personnes, je citerai surtout deux femmes,— l'une d'elles née de parents danois. Je voudrais pouvoir les présenter à la Reine maternelle du Danemark, car elles sont mères, dans le sens le plus élevé et le plus saint de ce mot, mères des orphelins, des étrangers, des esclaves, de tout nécessiteux.

J'ai parlé du côté obscur de la vie des nègres ; permettez-moi de dire quelques mots de son côté lumineux, c'est une partie essentielle de celui de Cuba.

Cette île est à la fois l'enfer et le paradis des nègres. Les lois espagnoles concernant les esclaves, faites sous l'influence d'individus doux et généreux, comme le prêtre espagnol Las Cases, sont douces et favorables à la libération des noirs. Si elles étaient observées, il n'y aurait pas sous l'administration de l'Espagne d'esclaves complétement malheureux, car ils ne seraient pas sans espoir. Mais

où domine l'institution de l'esclavage la loi est toujours impuissante à se faire obéir. En attendant, quelques articles des lois de liberté espagnoles ont créé des tribunaux qui veillent à leur exécution, et auxquels les esclaves peuvent recourir.

D'après ces lois, tout esclave peut se racheter moyennant une somme fixée par elles, cinq cents pesos ou dollars. Aucun propriétaire n'a le droit de refuser la liberté à son esclave, quand il lui paye cette rançon. Je dois ajouter que bon nombre de ces propriétaires d'esclaves sont assez doux et justes pour rendre la liberté à leur esclave pour une somme bien inférieure. Si un propriétaire refuse à son esclave la liberté qu'il lui demande, celui-ci peut s'adresser au syndic de la ville ou du district, qui nomme alors, d'accord avec l'esclave et son maître, des arbitres au nombre de trois, pour juger l'affaire.

Selon la loi de l'affranchissement espagnol, une mère a le droit de racheter son enfant moyennant cinq pesos avant sa naissance, et pour le double quand il est né. Cependant cette disposition de la loi n'est pas suivie, à ce qu'il paraît, à moins que des maîtres bienveillants n'y consentent.

La même loi donne aux esclaves plusieurs moyens de gagner de l'argent, en sorte que la liberté brille toujours devant eux comme l'étoile de Bethléem, pendant leur route à travers le désert. Ceci a lieu surtout pour les esclaves des villes. Dans les plantations et les murs du bohen, il ne leur est pas facile de s'informer de l'étoile de Bethléem, et surtout de la trouver; néanmoins ils y parviennent quelquefois.

La loi d'affranchissement a eu cependant ce résultat, que la population noire de Cuba (elle se compose de cinq

cent mille âmes, presque la moitié de celle de l'île entière) compte près d'un tiers de nègres affranchis. Le nègre libre est à Cuba le plus heureux des êtres. Protégé par les lois du pays contre la violence et les attaques dont les tribus ennemies le menacent sans cesse dans sa propre patrie, il devient avec une faible somme possesseur de quelques acres de terre où il construit sa cabane en écorce de palmiers, la couvre en palmes, et plante à l'entour les arbres de son pays natal, des racines, et le blé doré, le maïs. La terre lui donne, avec une faible culture, tout ce dont il a besoin ; il n'est pas obligé de se livrer à un travail rude, peut se reposer et jouir. Le soleil lui tient lieu de feu, l'exempte de vêtements — sur la plus grande partie du corps ; — les cocotiers lui fournissent du lait, le platane lui donne du pain, le palmier royal nourrit ses porcs et ses poules. Son champ lui donne la canne à sucre, et les arbres sauvages de la forêt leurs fruits variés. Le tambour africain et son animation joyeuse, les danses et les chants sauvages de l'Afrique lui sont permis ; il mène donc ici une véritable vie de Chanaan, et ne veut à aucun prix retourner en Afrique. Il est heureux.

J'avoue à Votre Majesté que j'ai été surprise et — qu'il m'en a coûté de trouver les États-Unis si fort en arrière de l'Espagne sous le rapport de l'esprit de justice et de liberté, de la législation concernant les noirs. J'ai de la peine à m'expliquer comment la générosité et la fierté nationales de ce peuple peuvent endurer de se voir surpasser quand il s'agit de loi, de liberté, par une nation qu'il considère comme lui étant bien inférieure quant à la civilisation humanitaire, et qui l'est en effet sous bien d'autres rapports. Ce n'est donc pas à tort que les Espagnols de Cuba regardent les Américains comme au-dessous

d'eux relativement à cette question, et les appellent, comme je l'ai entendu dire moi-même, « des barbares! »

Il y a peut-être à Cuba, dans ce moment, plus de noirs heureux que de blancs. Celui qui possède des esclaves ne l'est pas; les palmiers n'agitent point leurs palmes pour lui, les vents délicieux ne le caressent pas, le ciel limpide et doux ne brille pas pour lui; entre la magnificence de la nature et lui sont le bohen, le moulin à sucre avec les esclaves noirs qui le craignent et qu'il redoute. Le ciel pur de Cuba ne lui donne pas le repos; il voit l'épée de Damoclès suspendue au-dessus de sa tête, son avenir est sombre. C'est pourquoi tous ses efforts tendent à tirer le plus d'argent et le plus promptement possible du sol de Cuba, et ensuite — de la quitter pour toujours.

Quand je songe à cette île si belle, à sa nature magnifique, à ses abondantes ressources, je ne puis m'empêcher de la transformer en ce qu'elle devrait être, en ce qu'elle est destinée à devenir dans la pensée du Créateur; ceci se rapporte non-seulement à Cuba, mais à toutes les belles îles que la main libérale de Dieu a semées dans l'Océan occidental comme des diamants sur son manteau ondoyant.

Parmi ces îles, il en est trois qui représentent toutes les autres, et sont grandes sous le rapport de la beauté, de l'étendue, de la richesse : Cuba, Saint-Domingue et la Jamaïque; mais je ne parlerai maintenant que de la première, de la belle reine des Antilles.

Je la vois donc dégagée de ses chaînes, débarrassée de ses esclaves; je la vois couronnée de ses palmiers, de ses montagnes, née à nouveau, sortant des flots, caressée par eux et d'immortels zéphyrs. C'est un nouvel Éden, la demeure d'un printemps éternel, une source dorée de santé

où les enfants de la terre peuvent se rendre pour humer une vie nouvelle, y chercher des révélations sur la richesse du Créateur et la demeure des bienheureux dans la grande maison paternelle. C'est là qu'ils viendront se promener dans les bosquets de bananiers et d'orangers, dont ils mangeront les fruits délicieux, qu'ils se berceront dans les balançoires sur les hauteurs où les palmiers s'agitent, entourés de la danse des brises que l'Océan leur envoie, contemplant la création et la trouvant belle. Le soleil se couche avec une magnificence douce, les cucullos lumineux traversent l'espace et couvrent la couronne des arbres de diamants étincelants, l'air retentit de la musique des contredanses de Cuba, des seguidillas espagnoles ; la musique joyeuse du tambour africain se fait entendre, et la Croix du Sud se dresse, tandis que la nuit s'assombrit et que la lune se lève lentement au-dessus de l'horizon. Il fait nuit, mais il n'y a rien à craindre ici, elle n'a pas de serein, de rosée. Les valétudinaires et les malades devraient venir à Cuba pour y respirer un air salutaire. Les vieillards devraient venir ici pour se souvenir d'une éternelle jeunesse, ceux qui sont abattus et opprimés, pour y chercher une nouvelle espérance. Le philosophe devrait y venir, afin que son regard pût se développer au sujet de l'homme, du royaume sans fin de la Création ; l'artiste, le poëte, devraient y venir pour étudier de nouvelles formes de beauté, de nouveaux groupes composés de ce qu'il y a de noble, de délicieux en fait de couleurs et de formes ; l'homme d'État devrait y venir pour fortifier sa croyance dans les idéalités de la vie et la possibilité de leur réalisation. Il faudrait que ce nouvel empire de la beauté et de la bonté fût gouverné par une Reine, souveraine du cœur aussi bien que de l'État, à qui tous les peuples de la terre,

noirs, blancs, rouges, olivâtres et jaunes, payeraient le tribut volontaire de l'affection, — une reine belle et bonne comme Votre Majesté.

Charleston (Caroline du Sud), en mai 1851.

C'est dans les États-Unis que je termine ma lettre à Votre Majesté, commencée sous le ciel du Sud. Je ne vois plus sa lumière d'une douceur inexprimable, ses palmiers; mais je vois devant moi une vie nationale grande et croissante, des États qui montent comme les palmiers vers l'espace. Le plus grand poëte de l'Amérique méridionale, c'est la nature, dans l'autre c'est — l'homme. Cependant c'est encore dans le Sud que j'écris, dans l'un des États à esclaves de l'Amérique du Nord.

C'est le mois de mai, et la beauté fastueuse, mais molle et presque maladive de la Caroline du Sud est dans sa floraison la plus complète. Ils sont magnifiques, ces immenses chênes verts avec leurs longues lianes pendantes qui transforment la forêt en une église gothique naturelle, ces magnolias avec leurs grandes fleurs blanches comme neige ; les parfums embaument cet air chaud et mou.

Les chants des esclaves sur la rivière qu'ils remontent pour retourner chez eux après avoir vendu leurs marchandises dans la ville, retentissent en ce moment jusqu'au beau et maternel foyer d'où j'ai la joie d'écrire à Votre Majesté. J'y suis plus rapprochée du Danemark, car la maîtresse de la maison, née de parents danois, est bien digne d'être présentée à la Reine de Danemark, en faveur de

l'amour qu'elle conserve pour la mère patrie, et de sa bonté maternelle pour les noirs et les blancs.

J'ai déjà dit que l'esclavage était chose malheureuse pour les États du Sud; je serais prête à dire que c'est un *bonheur* s'ils voulaient transformer cette « malédiction » en bénédiction. Ils le peuvent, c'est incontestable. On dit que le charbon est le père du diamant; les États du Sud possèdent dans l'esclavage le charbon, matière première du diamant, que dis-je, du diadème qu'ils pourraient offrir à une nouvelle reine du Sud plus magnifique que celle qui alla vers Salomon.

Depuis que j'ai vu Cuba et les nègres dans leur état primitif, depuis que j'ai vu leurs danses, entendu leurs chants, et que je puis les comparer à ceux des États-Unis, il ne m'est plus possible de douter de l'influence bienfaisante de la civilisation des Anglo-Américains sur la race noire, et de la grande mission que l'Amérique est chargée de remplir à l'égard du peuple africain, dont elle a fait d'abord son esclave, et qu'elle peut rendre libre sous deux rapports. Il n'y a pas une plus grande différence entre la pomme sauvage et notre noble et transparente pomme d'Astracan, qu'il n'y en a entre l'Africain sauvage et le nègre chrétien des États-Unis, quand il chante des hymnes ou les chansons qu'il a composées lui-même. Cette comparaison peut s'appliquer à sa vie et à son monde. Il y a loin, bien loin, des criantes improvisations des nègres de Cuba aux sermons inspirés, émouvants, sur le Sauveur, son Royaume de lumière et de joie que j'ai entendu improviser par des nègres dans la Caroline du Sud, la Géorgie, le Maryland et la Louisiane. La vie déréglée et l'enivrement des sens dans les danses, les tambours, les fêtes bruyantes des nègres sauvages, sont viles, animales, com-

parées à la vie, à l'enivrement spirituel que respirent le chant, la prière et la joie religieuse que l'on voit et entend dans les fêtes religieuses des nègres d'ici. Combien le regard des premiers est sauvage et vide, comparé à celui que j'ai vu rayonner chez les nègres des États-Unis, quand la vie lumineuse du christianisme leur était prêchée d'une manière claire et vivifiante !

C'est ce qui a lieu aussi dans les États à esclaves de l'Amérique du Nord, avec un développement de plus en plus étendu, surtout dans ceux de l'Est, depuis la Virginie jusque dans la Caroline du Sud et la Géorgie. Il me semble que cette dernière surtout est animée d'un esprit de liberté tout juvénile. L'usage s'y répand toujours davantage de laisser les nègres se présenter eux-mêmes à leurs frères comme guides religieux; on leur construit des églises. Dans les États du Sud-Ouest, au contraire, où l'on a peu songé à la vie chrétienne, la position des nègres dans les plantations est souvent aussi obscure sous le rapport de la vie de l'âme que sous celui du corps. Mais — il est incontestable que la lumière se montre, de généreux chrétiens lui frayent la voie, et bientôt l'Évangile sera prêché aux esclaves, même dans les déserts marécageux du Mississipi et sur les bords lointains des rivières rouges.

L'*Evangile* avance, l'Église du Christ tend de plus en plus les bras, et les portes de la prison de l'esclavage s'ouvriront devant elle dans tous les États à esclaves de l'Amérique. Ce qu'on a maintenant le droit d'exiger d'eux comme sociétés chrétiennes, c'est qu'il soit permis à l'Évangile de marcher sans entraves, et que la loi suive ses traces, que les lois des États-Unis concernant les esclaves s'emparent, de préférence aux siennes, de celles de l'Espagne concernant l'affranchissement.

Si les lois des États du Sud permettaient aux esclaves des deux sexes, comme celles de l'Espagne, d'acheter leur liberté par le travail; s'ils pouvaient se racheter, eux et leurs enfants, à un prix raisonnable et fixé par la loi; si des juges étaient chargés de veiller aux droits de la population noire; si en même temps ils étendaient généreusement le système de leurs écoles populaires aux enfants des noirs (quand ce serait dans des écoles séparées); s'ils développaient avec courage les résultats de cette manière de procéder, on pourrait, sans crainte, prédire aux États du Sud un grand avenir. Ils seraient alors les instruments d'une œuvre qui leur donnerait des droits à la reconnaissance de deux parties du monde, et ferait l'admiration de toutes les autres. Cette œuvre est évidemment dans les desseins de Dieu, les meilleurs et les plus nobles citoyens des États à esclaves se prononcent en sa faveur.

L'Afrique, rendue chrétienne par la colonisation des esclaves nègres affranchis. — Cette œuvre, déjà commencée sur la côte africaine par la colonie de Libéria, grandit tous les ans grâce aux dons des États du Sud et à ceux des États libres du Nord, aux sacrifices des particuliers.

Les États du Nord et du Sud se sont montrés noblement unis pour la fondation et le développement de cette colonie (1). Ils se sont tendu la main comme gage de leur ré-

(1) Quelques-uns des États à esclaves, et surtout les plus anciens, la Virginie et le Maryland, ont accordé des sommes assez considérables pour la colonisation des nègres libres en Afrique. Il part tous les ans de Baltimore (Maryland), de Savannah dans la Géorgie, un ou deux navires à vapeur avec des émigrants noirs allant à Libéria aux frais de l'État, des particuliers, et pourvus de tout ce qui leur est nécessaire pour s'établir. Chaque communauté religieuse s'occupe des membres de sa secte.

(*Note de l'auteur.*)

conciliation au sujet de la grande querelle qui existe entre eux.

Je dois cependant avancer que cette œuvre ne me paraît constituer qu'une partie de ce qu'on pourrait attendre des États du Sud. Sans la population noire, ils perdraient la plus forte part de leur animation pittoresque ; ensuite il leur serait impossible de se passer du travail des nègres. Il faut, dit-on, des noirs pour cultiver le riz, le coton, le sucre, car l'ardeur du soleil est pour eux une habitude, une volupté. Dans les endroits où le chaud et les miasmes que la chaleur pompe de la terre font périr les blancs, les nègres se portent bien et prospèrent ; ils souffrent peu des fièvres climatériques. Lorsque les rapports sont bons entre les blancs et les noirs, on voit que ces deux races, bien loin de se détester, s'aiment, sont attirées l'une vers l'autre comme des natures différentes, mais comblant les vides occasionnés par leurs défauts. Le nègre, bon et gai, aime l'homme blanc sérieux et raisonnable, se laisse conduire par lui. Le blanc aime le bon noir, et se confie volontiers à ses soins.

Je répète seulement ce que des hommes généreux et réfléchis des États à esclaves m'ont dit, quand j'exprime à Votre Majesté la conviction que le travail d'avenir le plus noble, parce qu'il est le plus difficile, des États à esclaves pourrait bien être celui de transformer une partie de sa population noire en travailleurs libres. Je dis une partie, car il est évident que tous ne seraient pas propres à rester dans l'état de liberté sous l'autorité américaine. Qu'on laisse retourner en Afrique ceux qui voudront y aller, et que l'on garde ceux qui ont acquis une civilisation et un amour du travail suffisant.

Depuis que j'ai vu les bons rapports qui peuvent exister

entre les blancs et les nègres, je crois qu'un grand nombre des meilleures têtes et des meilleures mains parmi les nègres préféreraient, étant libres, rester en Amérique.

Au nombre des efforts tentés en faveur de l'émancipation des noirs, je dois citer la proposition faite au congrès, par le noble et patriotique Henry Clay, d'une loi qui aurait reconnu libres tous les enfants noirs nés après une date déterminée (1850, je crois). Cette proposition n'a pas été appuyée par les hommes d'État moins célèbres que Clay, non plus que les tentatives faites par quelques particuliers, relativement à l'éducation et à la libération de leurs esclaves.

Parmi ces tentatives, il y en a une sur laquelle je désire attirer les regards de Votre Majesté, parce qu'elle part de l'élément féminin et maternel de la société, et qu'elle ressemble au grain de sénevé, qui, tout en étant la plus petite des semences, n'en devient pas moins un grand et bel arbre dont l'ombre s'étend au loin.

Dans les États à esclaves, il y a quelques jeunes filles, des sœurs de planteurs, qui ne regardent pas comme un crime de tenir école pour les enfants des nègres de leur plantation, de leur apprendre à prier, à penser, à travailler. Elles rendent hautement témoignage de l'aptitude de ces enfants, de leur désir d'apprendre, surtout quand l'instruction leur arrive d'une manière animée, en badinant, par des narrations et des images.

Un usage généralement établi dans les plantations, quand les esclaves hommes et femmes travaillent au dehors, c'est de réunir les enfants dans un lieu particulier, sous la surveillance d'une ou deux femmes. Je les ai vus quelquefois entassés au nombre de soixante à soixante-dix. Leurs gardiennes étaient de vieilles négresses tenant

des verges en roseaux à la main pour contenir les agneaux noirs; ceux-ci reculaient en masse, avec une expression irrécusable de crainte et de terreur, devant ces sorcières, en les voyant avancer et agiter leurs verges. Dans des plantations moins considérables, où les enfants étaient en plus petit nombre et leurs gardiennes plus douces, la scène était moins blessante, mais elle rappelait toujours un troupeau de moutons nés seulement pour servir de nourriture. Et cependant il s'agit de créatures humaines avec une âme immortelle. On amène les enfants le matin; ils sont bien nourris, à déjeuner, à dîner, le soir, et dans l'intervalle menacés, battus, puis renvoyés chez eux. Et ceci continue jusqu'au moment où ils peuvent travailler et être placés sous le fouet.

Serait-ce trop demander de la femme, de la fille, de la sœur du propriétaire d'esclaves, trop demander à des femmes chrétiennes, que de les inviter à se rapprocher une ou deux fois par semaine de ces bandes d'enfants sans défense et mal soignés, de leur parler du Père qui est dans les cieux, de leur apprendre à réciter l'Oraison dominicale? Les jeunes personnes du Sud occuperaient leur temps d'une manière plus belle et plus digne, si elles le consacraient à cette œuvre, au lieu de passer leurs journées dans la paresse, à faire des visites, ou dans des distractions futiles, comme le font un si grand nombre d'entre elles.

Il est fort habituel en Europe de mettre sur le compte des États-Unis l'institution de l'esclavage; on oublie ordinairement que si une partie de ces États a des esclaves, c'est l'Angleterre qui les y a obligés. Plusieurs des colonies, surtout la Virginie et la Géorgie, protestèrent, dans le commencement, de la manière la plus énergique, contre l'introduction de l'esclavage. Ce fut en vain. L'Angleterre

était alors la mère patrie, elle faisait le commerce des esclaves ; elle avait besoin d'un marché pour les vendre, et elle ordonna aux jeunes colonies américaines de le devenir. L'égoïsme des planteurs, le climat et les produits du sud de l'Amérique du Nord s'y joignirent, et c'est ainsi que l'esclavage a pénétré dans les États-Unis. Beaucoup d'autres causes bonnes et mauvaises le font conserver jusqu'à nouvel ordre.

L'Angleterre, durant une période de grande conscience nationale nouvellement réveillée, et par l'influence d'hommes tels que Wilberforce, s'est débarrassée de l'esclavage. Elle a affranchi les esclaves de ses colonies en faisant l'immense sacrifice de vingt millions de livres sterling. On dit que la chose aurait pu se faire avec plus de sagesse, mais il était impossible de s'y prendre avec plus de générosité. On attend encore le Wilberforce de l'Amérique.

Les habitants des États du Sud sont vivement irrités contre ceux du Nord et l'Europe, qui veulent, disent-ils, se mêler de leurs affaires privées, en parlant de l'esclavage et des droits qui en résultent, comme si cela les regardait.

Mais je retiens trop longtemps l'attention de Votre Majesté sur cette phase de l'histoire des États-Unis ; ma lettre, je le crains, en a pris une longueur démesurée. Je ne finirai pas cependant ce compte rendu de la vie dans le Nouveau-Monde sans dire quelques mots de ses foyers, dans lesquels j'ai habité et vécu durant mon séjour en Amérique. C'est dans ces foyers, et en conversant intimement avec leurs membres, que j'ai contemplé, étudié la vie sociale du Nouveau-Monde : c'est là que j'ai aimé, médité, joui, que je me suis reposée, c'est aux foyers américains que je suis redevable de la plus grande partie de ce que j'ai appris dans le Nouveau-Monde. Ce sont les foyers amé-

ricains qui m'ont donné plus que tous les trésors de la Californie, une vie nouvelle de l'âme et du cœur.

Le foyer, dans le Nouveau-Monde, est ce qu'il était, ce qu'il est encore pour notre antique Nord, — un *sanctuaire*. Le foyer américain veut être aussi une belle demeure. Il aime à s'entourer de vastes pelouses ornées de beaux arbres, de belles fleurs, on les retrouve même dans les villes; il n'y a pas sur la terre de plus élégantes habitations. Dans le foyer on trouve la piété, les bonnes mœurs et l'amour de la famille. C'est le foyer américain qui consolide l'État et le rend si fort sous le rapport de la crainte de Dieu et de la vie morale. Les hommes les plus nobles et les meilleurs, y compris Washington, ont été élevés par des femmes pieuses dans des foyers nobles et moraux.

Ce qui distingue surtout les foyers du Nouveau-Monde, c'est la souveraineté de la femme dans son intérieur. Le mari américain s'impose la loi de laisser sa femme maîtresse chez elle. Il s'incline volontairement sous son sceptre, par amour et dans la conviction que c'est le mieux, le plus juste, et aussi par courtoisie chevaleresque pour le sexe; car l'Américain croit qu'il y a chez la femme quelque chose de divin, une nature plus élevée, plus délicate. Il aime à l'écouter, à y recourir dans toutes les questions de la vie intérieure; il aime à placer sa compagne un peu plus haut que lui-même.

La femme, libre de développer son monde, son être dans le foyer, rarement contredite, jamais contrainte, et d'ordinaire fidèle à sa belle nature, se montre douce, aimant son intérieur. De l'Océan oriental jusqu'au Mississipi, du Minnesota septentrional jusqu'au tropique, je n'ai rien vu dans l'Ouest de plus aimable, de plus rapproché de la perfection que la femme mère.

Nulle part, non plus, je n'ai vu des êtres d'une fraîcheur plus semblable à la rosée, d'une animation vivifiante plus belle, plus primitivement belle, que les jeunes personnes américaines.

Je dois cependant convenir qu'en dehors de ces belles natures de femmes, il y en a dans l'Ouest qui ne répondent aucunement à l'idéal que la civilisation du Nouveau-Monde les appelle à réaliser, des femmes dont l'étourderie, la nullité, la frivolité et les prétentions stupéfient quelquefois l'observateur, et lui font mettre en question jusqu'à quel point la grande liberté qu'on accorde ici de bonne heure aux femmes jeunes est avantageuse au développement plus élevé de leur individu.

La plupart des femmes voient cette fausse direction d'une partie de leur sexe, et s'en affligent sérieusement. C'est en m'appuyant sur l'exemple de celles-ci que je ne veux pas limiter leur liberté, mais leur donner un but et une conscience d'elles-mêmes plus haute. Ce dont la femme a besoin, c'est d'une plus haute estime d'elle-même et de sa mission; une idée plus élevée du mérite de l'œuvre de civilisation à laquelle elle est appelée. C'est uniquement la conscience plus haute d'elle-même qui la sauvera de son infériorité égoïste.

On peut dire, en général, que la citoyenne n'est pas encore complétement réveillée dans la société du Nouveau-Monde. Comme dans l'Ancien, elle y est encore assoupie et emmaillotée dans la vieille chanson de sa berceuse, « la petite voix » l'empêche de prêter l'oreille à la grande. Il faut s'en prendre aussi à la faiblesse qu'ont les hommes pour ce qui est seulement agréable ou excitant chez les femmes.

Par suite de ce manque de connaissance d'elles-mêmes,

l'influence des femmes dans leur foyer et sur l'éducation des enfants est loin encore, généralement parlant, d'être ce qu'elle devrait être, ou de ce qu'il faudrait qu'elle fût dans ce pays, où les lois de la conscience auraient besoin d'être renforcées dix fois plus que les lois extérieures, trop faibles pour comprimer la volonté et les caprices de l'individu. La femme américaine se marie jeune, à peine sortie de l'enfance; elle a des enfants de bonne heure et montre souvent son amour maternel — en les gâtant, en favorisant tous leurs caprices et leurs désirs. Elle a été gâtée de même dans la maison paternelle, et s'en remet, pour la discipline, la sévérité, à la pension, où l'enfant est envoyé fort jeune. L'école fait ce qu'elle peut, donne une teinture d'instruction et de formes à l'homme extérieur, et laisse l'intérieur à peu près dans le même état qu'à la sortie de la maison maternelle.

De là résulte, — surtout dans les États à esclaves, ce manque de retenue dans le caractère et les actions, ce manque d'une morale plus sévère, de délicatesse, de conscience, qu'on reproche, non sans raison, au jeune homme américain, et les désordres qui en sont la suite pour la famille et la société (1). Les femmes énergiques qui élèvent les citoyens avec sévérité et amour, — ces femmes que Lycurgue voulait créer pour que sa république devînt grande et forte, — n'existent point ici.

Mais ce type antique de la force n'est pas le seul nécessaire; le Nouveau-Monde en connaît un autre. S'il se géné-

(1) Je dois dire cependant, et quoique ces désordres fassent ici beaucoup de bruit, qu'ils ne sont pas supérieurs à ceux qui se passent en silence et en bien plus grand nombre dans les États européens.

(*Note de l'Auteur.*)

ralisait, si la femme des États-Unis devenait ce qu'elle pourrait devenir, si elle exerçait l'influence qu'il est en son pouvoir de posséder sur l'âme des enfants, sur leurs maris, sur la vie sociale, les grands intérêts de la société, les États-Unis deviendraient aussi l'idéal des États de la terre.

Plusieurs femmes distinguées, aimables, de l'Amérique du Nord, — parmi celles-ci les Quakeresses, — ont donné de nobles exemples à leur sexe, et plusieurs événements des États libres ont fait poindre l'aurore de l'esprit civil chez les femmes. Puisse-t-il croître, prendre plus de profondeur, et j'oserai prédire que la femme américaine apparaîtra comme le type féminin le plus beau et le plus complet ici-bas!

Si je présentais à Votre Majesté les femmes américaines qui me semblent offrir le type le plus pur de l'Ève du Nouveau-Monde, le regard de Votre Majesté se reposerait sur elle, avec l'expression de la satisfaction, de l'amour du beau et de ce qui est moral. Je vois l'auguste personne de Votre Majesté manifester le plaisir qu'elle ressent à trouver des êtres qui se rapprochent tant d'elle; il me semble entendre sortir de ses lèvres le jugement suivant.

« Elles ressemblent aux femmes les plus aimables de notre partie du monde, dont le charme n'est pas inférieur à leur fermeté de principes; mais elles ont quelque chose de plus que les femmes européennes. Leur regard paraît embrasser un monde plus vaste, leur intelligence une activité plus grande, et leur cœur est assez grand pour donner de l'élévation à la société humaine dans tous ses rapports. »

C'est peut-être justice seulement de dire que l'homme n'est pas *meilleur* dans le Nouveau-Monde que dans le nô-

tre ; mais il y est plus avantageusement placé, dans des circonstances plus favorables pour acquérir un libre et bon développement; il peut, comme individu et société, devenir plus parfait, car toutes les perfections sont accessibles à chacun.

Mais il est temps de finir, je crains d'avoir fatigué Votre Majesté par la longueur de ma lettre. L'intérêt des sujets que j'y ai traités et celui que Votre Majesté leur porte seront mon excuse.

Je quitterai sous peu le Sud; sa fascination est grande, mais j'aspire après le Nord, l'arbre de la liberté croît avec plus de force sur ses rochers de granit. Ce que le Nord possède et qui manque à l'Amérique, c'est cette antiquité pleine de chants, de légendes, de magnifiques prophéties et symboles, de dieux, de héros, qui répand sur la Scandinavie une vie si grande, si spéciale et si romantique. C'est cette antiquité, sa signification pour le temps présent, sa vie dans notre nature et notre vie de tous les jours, qui m'attirent vers ma patrie avec autant de puissance que la voix de ma mère.

Une visite à Copenhague, qui m'est si chère, se présente à moi comme un point lumineux. En retournant en Suède cet automne, j'espère passer par le Danemark et sa joyeuse capitale.

Je m'estimerais heureuse d'y revoir la Reine belle et bonne, d'emporter son image dans le sanctuaire de mon âme pour la conserver comme l'un de ses trésors les plus précieux.

La bonté de Votre Majesté me rend assez téméraire pour l'espérer, et c'est aussi en comptant sur cette bonté que j'ose demander au souvenir de Votre Majesté une place parmi la foule de ceux qui l'aiment.

LETTRE XXXIX

Savannah (Géorgie), le 13 mai 1851.

J'ai quitté l'île du soleil, des palmiers, et me trouve de nouveau sur le continent. Je me suis embarquée le 3 mai sur le joli mais coûteux bateau à vapeur l'*Isabelle*.

La dernière vue que j'ai eue de la Reine des Antilles me l'a montrée enveloppée de sombres nuages durant un orage qui se formait. La mer était houleuse, le bateau bondissait avec force, et le phare de Morro brillait comme une torche à chaque vague montante, pour se cacher de nouveau lorsque le bateau descendait dans les flots. Ce beau feu, qui m'a si souvent réjouie pendant les soirs et les nuits de Cuba, me paraissait, maintenant que le vent grossissait et à mesure que l'obscurité devenait plus profonde, un signal de malheur envoyé au loin par l'horizon pour annoncer la tempête. Il y avait eu la veille éclipse de soleil, et autour de cet astre un grand cercle noir. Ces signes me paraissaient prophétiques. La situation intérieure de Cuba, le despotisme de son gouvernement, son amour de l'argent, sa vénalité, le mécontentement amer des Créoles, la position des esclaves nègres, la continuation du trafic des noirs, qui peuple annuellement cette île de milliers de sauvages africains,— les regards de convoitise jetés par la puissance américaine sur cette nouvelle Hélène, tout annonce un avenir orageux, et — peut-être — une crise terrible. Puisse ma prédiction ne pas s'accomplir!

Ah! j'aimerai toujours Cuba comme l'une des plus belles créations de Dieu, et serai reconnaissante de l'avoir vue, d'y avoir appris à comprendre un ciel nouveau, une terre nouvelle! Mon souhait, mon espoir individuel, c'est que Cuba soit annexée pacifiquement aux États-Unis. C'est seulement lorsque ceux-ci auront fait entrer dans leur Union le monde du tropique qu'ils formeront un empire d'États. Cuba entre les mains des Anglo-Américains ne tardera point à supprimer le trafic des noirs, à prêcher l'Évangile aux nègres, à transformer le bohen en jolis petits villages, et les lois généreuses de l'Espagne en faveur des esclaves seront introduites dans le code de l'Union, lorsque cette île en fera partie.

Je suis arrivée à Charleston dans la matinée du 11 mai, par le plus beau soleil; mais il m'a semblé voilé, tant sa lumière me paraissait dépourvue d'éclat sur les murs et les toits de la ville, entre ses arbres touffus, après la magnificence à laquelle je m'étais accoutumée à Cuba.

Je fus enchantée cependant de revoir madame Howland et sa famille, de leur parler de mon voyage, de passer avec eux une belle et entière journée. Mais mon esprit n'était pas disposé au calme et à la tranquillité, j'étais en route pour de nouvelles courses d'aventures. Je voulais voir la Floride, et ma bonne hôtesse se laissa facilement persuader de m'accompagner dans cette excursion, qui, j'en étais certaine, lui causerait autant de plaisir que j'en aurais à la faire avec elle.

Il fallait une décision prompte; le jour suivant un bateau à vapeur partait pour Savannah, où je devais trouver la famille Mac Intosh, pour faire avec elle, suivant convention arrêtée l'année précédente, un voyage en Floride, sur le beau fleuve le Saint-John.

Le lendemain matin nous vit, madame Howland et moi, à bord d'un bateau à vapeur avec destination de Savannah. C'était une belle matinée de mai. Au moment où nous allions partir, madame Holbrook, un bouquet à la main, et quelques autres amies se trouvèrent sur le rivage. Quelle agréable et amicale surprise!

Me voici maintenant, après une course de plaisir sur la rivière, de retour en ville, au milieu d'anciens amis, bons, cordiaux, hospitaliers comme par le passé, M. et madame Tefft, madame Burrows et autres; tous me disent que je suis rajeunie, et l'attribuent à l'Amérique. Mais je sais à qui j'en suis redevable, et les engage à faire le voyage de Cuba s'ils veulent ne pas vieillir.

J'ai trouvé la famille Mac Intosh en grand deuil d'une fille et sœur bien-aimée, morte l'automne dernier. Le colonel et sa fille cadette, pleine d'âme et charmante, nous accompagneront en Floride, où ils vont faire visite au fils et frère aîné qui s'y est établi et marié. Au retour, je visiterai la plantation de M. Cooper sur l'Altamaha; j'y verrai, dit-on, l'idéal de la vie des plantations dans les États à esclaves.

Nous partirons après-demain sur un joli petit bateau à vapeur tout neuf, le Magnolia, pour remonter le Saint-John aussi loin que possible, c'est-à-dire jusqu'au lac Munroë.

Mademoiselle Dix, que le hasard amène à Savannah, ayant également le désir de voir la Floride, s'est jointe à notre petite compagnie. Le temps est magnifique, la lune dans son plein; je me sens toute disposée à voyager, à voir la fleur des États du Sud, la contrée dont l'air doux et balsamique fit croire aux Espagnols que la source d'une éternelle jeunesse y était cachée.

Le Magnolia, 17 mai.

Il est rare, je crois, de recevoir une lettre écrite à bord d'un bateau à vapeur établi dans un pré. C'est cependant d'un navire placé de la sorte que je t'écris aujourd'hui. Le temps qu'il passera, ainsi que les voyageurs, dans cette position dépendra de—la lune et de l'amour de l'humanité; mais nous avons des raisons de nous méfier de l'une et de l'autre dans ce moment.

Le premier jour de notre voyage a été des plus gais, et les femmes de notre société furent très-enjouées entre elles. Mademoiselle Mac Intosh, tirée de son entourage affligé, est florissante de vie, d'esprit, ce que son visage classique et sérieux ne m'avait pas fait supposer en elle. Madame Howland a toujours une gaieté calme et bienveillante sous la main. Toutes deux excitent mademoiselle Dix à une querelle amicale. Nous avons à bord une dame amie de l'humanité, aimant à diriger, à gouverner; elle veut nous donner des conseils, et fait de grandes maisons avec des brins de paille; mais nous prenons tout cela avec légèreté et gaiement. Notre joli petit bateau s'élance en zigzag entre les terrains marécageux, et cherche le filet d'eau qu'il doit suivre parmi la foule de ceux qui se présentent à lui; je n'ai pu m'empêcher d'admirer l'adresse et le courage avec lesquels il se tirait de ces embarras, tout en trouvant qu'il aimait trop la terre, car nous heurtions souvent contre les rives entre lesquelles nous passions. Mais il faut convenir que ces canaux étaient souvent fort étroits.

« Voilà une belle soirée, Mame, dit le pilote noir avec une bonne expression en s'adressant à l'une des femmes de notre compagnie.

— Oui ; arriverons-nous bientôt à l'endroit où nous devons passer la nuit ?

— Vous y serez sous peu ; ne vous tourmentez pas, Mame. »

Un moment après, étant tous assis autour de la table à thé, le bateau fut tout à coup soulevé comme par une forte vague, puis — nous restâmes immobiles, quoique la machine marchât encore un moment. Le capitaine, à table avec nous, et quelques hommes se levèrent et sortirent vivement.

On découvrit bientôt que le pilote en service extraordinaire (l'autre étant malade à Savannah) s'était trompé de cours d'eau et nous avait lancés sur une saillie inondée de la rive, car la lune entrait dans son plein ce soir-là, et la marée était haute.

Le lendemain matin, lorsque le reflux fut venu, nous nous trouvâmes sur terre avec de hautes herbes autour de nous, très-près d'un bosquet de chênes verts et de magnolias en fleurs ; ces derniers avaient sans doute exercé un pouvoir attractif sur notre pauvre petit Magnolia ; son avant était tourné vers le bosquet comme s'il eût voulu y entrer.

Nous étions mal dans nos affaires, et, quoique immobiles encore aujourd'hui 17, au milieu de l'herbe et de la terre glaise, nous sommes salués le soir par le chant des oiseaux, et le lendemain matin par des papillons éclatants qui dansent autour de nous. Un régiment entier de nègres bêche autour de la quille du bateau pour le dégager ; ce travail ne sert qu'à montrer à quelle profondeur il est engravé. Nous dîmes le premier jour : « Quand le flux viendra ce soir... » Mais il vint et n'était pas aussi fort que

la veille ; la lune, moins pleine, nous regarda froidement, et nous restâmes en place.

« Demain, dîmes-nous encore, lorsque le Gaston passera, il pourra nous remorquer et nous remettre à flot. » Mademoiselle Mac Intosh fut d'avis qu'à l'arrivée du Gaston toutes les femmes qui étaient à bord devaient monter sur le pont en tenant leur mouchoir sur les yeux, afin d'émouvoir le cœur du capitaine, que l'on présumait dur.

Le jour suivant, la fumée du Gaston parut et fit monter celle de l'espérance dans nos cœurs. Le bateau s'approcha, s'arrêta, nous regarda, continua sa route et nous abandonna à notre sort. (*N. B.* La scène des mouchoirs avait été omise.)

Grande indignation sur le Magnolia ; notre dame dirigeante veut dresser contre le Gaston une déclaration d'indignité qu'elle fera insérer dans les journaux. Elle propose également aux dames du bord de signer une déclaration d'estime pour le capitaine du Magnolia et sa « conduite chevaleresque ; » nous y consentons toutes et mettons notre signature.

Maintenant nos espérances reposent sur le bateau à vapeur le Saint-Mathieu, qu'on attend demain soir ; nous aimons à croire qu'il nous prendra à bord, car il est évident que le Magnolia ne bougera pas avant la lune prochaine ; il s'enfonce toujours davantage dans le sable par son poids, et la marée diminue.

En attendant, nous nous consolons avec gaieté et bonne table, en faisant des promenades sur le rivage, car nous marchons à pied sec autour de notre bateau, et nous allons voir de jolies plantations près de là.

Les femmes du bord sont aimables. Madame Howland, qui ne peut se passer d'une vie active, veut se faire blan-

chisseuse de fin et se recommande au public; mais on la réprimande pour sa paresse et son incapacité. Mademoiselle Dix, soupçonnée de vol, est menacée de la maison de correction; puis nous rions de tout cœur, surtout mademoiselle Mac Intosh, qui ne comprend pas comment elle peut être aussi gaie. Ce soir, nous avons célébré le jour de naissance de la jolie petite fille du capitaine. Je lui ai donné une guirlande de fleurs sauvages, et les autres femmes lui ont fait des cadeaux. La petite, ravie au delà de toute expression, a couru vers son père pour se montrer avec sa parure de fleurs.

Dans notre société se trouve une femme approchant de la cinquantaine, jolie, serrée, bien habillée, avec boucles blondes, et les pensées évidemment fixées sur le monde et ses plaisirs. Cette femme est cependant veuve de trois maris, mère de douze enfants, dont neuf sont morts, deux mariés, grand'mère de deux petits-enfants.

« Et vous avez passé facilement par toutes ces pertes? dis-je avec un peu de surprise.

— Oui, en vérité, répliqua la dame avec une satisfaction visible d'elle-même et de sa force d'esprit.

— Vous seriez peut-être disposée à vous marier une quatrième fois? demanda madame Howland.

— Oui, si je pouvais ainsi améliorer ma fortune. » Mademoiselle Mac Intosh fut tellement indignée de cette réponse, qu'elle faillit éclater.

Parmi les hommes s'en trouve un, jeune encore, qui revient de la Californie. Il est en route pour rejoindre sa femme et ses enfants, leur apportant quelques fragments d'or fondu ou natif, des ducats de la Californie et un châle de la Chine pour sa moitié. Il est joli, plus dandy et enfant que les Américains ne le sont ordinairement. J'ai voulu

apprendre de lui quelque chose sur le pays, les habitants et la manière de vivre en Californie, sur les Chinois, leur culte, leur ordre social, etc. ; mais cet homme savait seulement qu'il apportait plusieurs morceaux d'or et un châle de la Chine pour sa femme.

Aujourd'hui, dans la matinée, nous sommes allés à terre; nous avons vu une jolie plantation de coton avec belle position sur une haute terrasse près du fleuve. Elle appartient, dit-on, à un M. Valberg. Les cases d'esclaves que j'y ai visitées m'ont plu; elles annoncent, ainsi que l'extérieur de quelques esclaves revenant du travail, une certaine aisance.

J'ai rencontré près d'un puits où elle allait puiser de l'eau une très-vieille négresse, et lui ai demandé son âge.

« Un peu mieux que cent ans, mame, » répondit-elle.

Les nègres attachent du prix à devenir très-vieux, et le deviennent en effet lorsqu'ils sont heureux.

Je n'aurais emporté qu'une impression agréable de cette plantation, si au retour je n'eusse pas rencontré près de la barrière, du côté de la rive, le surveillant (le planteur et sa famille sont absents), homme jeune fortement membré, ayant ce regard fauve, errant, que j'ai remarqué chez plusieurs surveillants, et qui m'enlève toute croyance à la justice et au bon sens de la manière avec laquelle il traite les esclaves.

Ceux qui bêchent autour de notre bateau ont les membres forts, travaillent vigoureusement, mais avec autant de silence que s'ils creusaient une tombe. Ce n'est pas naturel chez les nègres, et pour moi c'est un mauvais signe.

La chaleur du soleil est forte. Puisse Saint-Mathieu avoir pitié de nous !

Lac Munroe (Floride), le 20 mai.

Je t'écris maintenant du fond de la florissante Floride, en me reposant sur l'un de ces jolis et limpides lacs où les alligators nagent autour de notre petite habitation flottante, bateau à vapeur très-frêle appelé Sarah Spalding. Une guirlande de forêts d'un vert foncé ressemblant à une couronne de myrte entoure le lac paisible. On ne peut distinguer à cette distance les bouquets d'orangers, des palmettes, des forêts de cyprès. La rive est basse, le lac uni comme un miroir; tout est tranquille autour de nous. Point de villes ni de tours, pas de bateaux à vapeur ni de flottes, pas une créature humaine, nous exceptés. Ici le pays est jeune, presque sauvage encore; mais je suis ravie de me trouver au centre des déserts poétiques de la Floride, d'avoir vu quelque chose de sa riche et merveilleuse poésie naturelle.

Saint-Mathieu s'est montré charitable à notre égard le 18; il a recueilli tous les pauvres naufragés, qui ne souffraient de rien, seulement ils s'ennuyaient de rester immobiles sur un bateau à vapeur et d'être exposés à l'ardeur du soleil. Mais c'était dommage pour notre capitaine et l'équipage, dont plusieurs hommes étaient déjà malades. Le Saint-Mathieu ne s'approcha guère de nous, il nous fit prendre en bateau. Quatre nègres ramaient. Il me semblait que nous marchions bien et sûrement; mais notre dame dirigeante, connue pour sa philanthropie envers les blancs, fixait un œil rigoureux sur les noirs, et dit au bout d'un moment avec une voix sévère : « Pourquoi ne ramez-vous pas avec plus de vigueur? »

Elle ajouta en se tournant vers moi : « On peut voir à

leur poitrine et à leur respiration s'ils donnent toute leur force. »

La femme blanche soi-disant philanthrope était donc là, guettant la respiration des nègres, les yeux fixés sur leur poitrine nue, pour se convaincre qu'ils mettaient toute leur force à son service et au nôtre. Je dois ajouter que cette dame était des États de la Nouvelle-Angleterre ; sa philanthropie est celle de mainte Américaine. Personne ne la soutint ni ne l'appuya dans ses remarques et ses exhortations. Les nègres ramaient avec calme, mais également, le bateau pesamment chargé, et nous atteignîmes sains et saufs le Saint-Mathieu, et nous trouvâmes bientôt, à notre grande satisfaction, voguant sur l'Altamaha, dont l'eau, vu le voisinage de la mer, est salée et ressemble, au crépuscule, à un courant d'argent parsemé de diamants étincelants.

Le Saint-Mathieu était déjà encombré de passagers. Parmi ceux-ci se trouvaient trois couples de tourterelles humaines : l'un joli sous le rapport des personnes, mais gens de la seconde classe quant à la culture de l'esprit, aux manières, tellement amoureux et le montrant de telle façon, que c'était repoussant. Le jeune mari, avec une grande épingle en diamants faux sur le jabot, confiait à une personne de sa connaissance qu'il croyait avoir épousé la femme la plus parfaite du monde. Mais le visage complétement joli de celle-ci ne paraissait pas loger beaucoup d'âme. Les tourterelles n° 2 étaient d'espèce plus relevée, agréables, leur âme aimante brillait dans leurs beaux yeux noirs ; la femme était très-faible de santé après une année seulement de mariage, le mari rempli de soins. Les tourterelles n° 3 n'étaient ni jeunes ni jolies, mais le plus intéressant des trois couples, et peut-être le plus heu-

reux. Cela faisait du bien de les voir et de les entendre raconter leur histoire.

Ils appartenaient à la classe blanche pauvre de la Caroline et de la Géorgie, dite des Collines de sable, qui cultive les terres les plus sablonneuses et les plus maigres du pays où elle vit, sans écoles ni aucun moyen d'instruction. La femme s'était mariée contre le gré de ses parents, et, lorsqu'au bout d'un certain temps elle était tombée, par la faute de son mari, dans une grande misère, ils lui offrirent un asile en repoussant le mari. Celui-ci jura qu'on ne le reverrait qu'au moment où il viendrait chercher sa femme pour la conduire dans sa propre demeure. Il fut absent et sans donner signe de vie pendant sept ans. La femme, restée chez ses parents avec ses enfants, deux garçons et une fille (le plus jeune garçon venait de naître quand le père les quitta), cette femme, dis-je, perdit peu à peu entièrement l'espérance de revoir l'époux qu'elle aimait tant. Mais un jour l'aîné des garçons s'écria : « Voici papa ! » La femme ne le crut pas, cependant elle sortit de la maison pour voir l'arrivant, et s'évanouit lorsqu'elle reconnut son mari. Après un travail opiniâtre, il était parvenu à s'assurer du pain et s'était construit une jolie petite cabane dans la Floride. C'est dans cette demeure, dans ce pays de l'été éternel, qu'il conduisait sa femme et ses enfants; ils étaient en route pour s'y rendre.

Cette nouvelle demeure était située sur les bords du lac Munroe, et les deux époux allaient y recommencer une vie nouvelle. Pendant cette soirée éclairée par la lune, ils s'appuyaient l'un contre l'autre avec amour et joie. Le mari avait un air mâle et bon, la femme des traits fins; on voyait qu'elle avait été jolie, mais elle paraissait avoir souffert par suite de son chagrin et d'un travail rude. Elle

n'avait guère plus de trente ans, le mari paraissait plus jeune. Ils étaient toujours assis à côté l'un de l'autre, la femme la tête appuyée sur l'épaule du mari avec l'expression d'une confiance et d'une paix profondes ; il lui était rendu, elle pouvait l'estimer comme homme et comme mari ; il l'emmenait loin de la Colline de sable où elle avait eu tant de mal, pour la conduire dans la Floride, où des bosquets d'orangers ombrageaient sa demeure. Ces deux époux me paraissaient être les plus heureuses créatures de la terre après moi, à qui Dieu a accordé le don de jouir beaucoup du bonheur des autres.

Le plus jeune enfant était un charmant petit garçon que la tendresse de sa mère avait paré d'un bonnet lui allant à ravir. Le fils aîné, âgé de quinze ans, était moins bien, et Polly, la fille unique (quatorze ans), était un trait fâcheux dans le roman de ses parents. Quoiqu'elle ne fût pas laide et que sa ronde figure eût la bonne expression de son père, elle n'en était pas moins une véritable fille des Collines de sable, qui avait grandi chez sa vieille aïeule comme le jeune pin des bois sans aucune culture. Notre dame dirigeante prit cette matière humaine redevenue sauvage sous sa protection. Ses tentatives pour la civiliser donnèrent lieu à plus d'un éclat de rire cordial parmi nous.

La première nuit que nous passâmes sur le Saint-Mathieu fut chaude et pénible dans le salon, encombré de monde. Le plancher était jonché de femmes couchées. Plusieurs d'entre elles étaient jolies, deux toutes jeunes et d'une beauté véritablement plastique en dormant. Ne pouvant fermer l'œil, je les regardai avec des yeux d'artiste de mon lit près du plafond.

Nous étions sortis le soir de l'Altamaha, et après quel-

ques heures de navigation sur la mer nous entrâmes dans le Saint-John, après avoir franchi heureusement, sans d'autre mal qu'une forte secousse, le dangereux banc de sable qui se trouve à son embouchure. Le vieux Saint-Mathieu craqua dans toutes ses jointures, ne fut pas mis en pièces, ce qui eût été facile, et nous n'aurions pas manqué d'aller tous au fond de l'eau. Plusieurs passagers quittèrent le bateau près des colonies ou plantations qui se trouvaient sur la route; et, tout devenant plus facile, plus agréable à bord, j'ai joui d'une manière inexprimable de cette magnifique matinée, de cette course sur le fleuve.

Le Saint-John (en indien *Welaka*, ou fleuve aux lacs) se compose d'une suite de lacs plus ou moins grands, liés entre eux par un chenal étroit mais profond, qui forme en serpentant d'innombrables coudes. Il est difficile de se représenter ce spectacle merveilleux quand on n'a rien vu d'analogue. Ici on trouve de nouveau la forêt primitive telle que je l'ai rencontrée sur les bords du Savannah, mais plus riche dans ses produits, car le Welaka coule en grande partie sous les vents tièdes des tropiques et au-dessous de la région de la gelée. Il y a ici des bosquets, des ceintures serrées de palmettes, des orangers sauvages chargés de fruits éclatants que nulle main n'a cueillis. Des masses de plantes grimpantes, vanille, vignes sauvages, convolvulus, etc., couvrent la rive avec une richesse inexprimable, et forment, en croissant sur les arbres, les souches, les arbustes et cyprès, des temples entiers avec colonnes, voûtes, portiques, de sombres et profonds couloirs, les plus jolis festons à travers et le long du fleuve limpide. On voit s'élancer, des masses d'arbres à feuilles rondes, les jolies couronnes de palmiers éventails, libres et fantastiques; le magnolia couvert de fleurs ; et au-des-

sus de cette république de plantes, de fleurs, d'arbres variés, se dressent les hauts cyprès, patriarches barbus qui étendent horizontalement leurs branches d'un vert clair, auxquelles sont suspendues de longues et flottantes lianes.

Ici est la vie de la nature dans toute sa splendeur. Mais c'est la vieille nature païenne, l'empire et la souveraineté du vieux Pan, qui embrasse le bien et le mal, la vie et la mort avec le même amour, et ne connaît d'autre loi, d'autre ordre, que la production et la destruction. Sous ces voûtes feuillées dont l'ombre s'étend sur l'eau, se tient la paisible tortue, mais aussi le cruel alligator épiant sa proie. L'élan habite ces temples naturels ; mais on y trouve également la panthère, le tigre, l'ours noir. Autour de ces colonnes de feuillage et de fleurs s'enroule le serpent à sonnette, le moccasin venimeux; et cette belle forêt romantique fourmille de petits insectes nuisibles. Mais ce qu'il y a de plus dangereux, c'est l'air suave et cependant chargé, durant l'été, des miasmes de la forêt primitive et du fleuve, qui apporte au colon la fièvre et autres maladies dévorantes, d'où il résulte que ces merveilleuses rives manquent d'habitants. De petites colonies s'y étaient établies çà et là ; elles ont été abandonnées au bout d'une couple d'années, et tombent en ruines.

C'est précisément cette vie primitive dans le désert, cette beauté languissante bravant la force humaine et forte de sa propre richesse, qui est pour moi d'un intérêt infini ; elle m'offre une fête incessante dont je jouis sans fatigue. L'air est si délicieux, le magnolia a tant de fleurs, et le fleuve est si animé ! Les alligators, les poissons, s'agitent dans l'eau; les grands, les beaux oiseaux aquatiques, tout enfin est si merveilleusement riche, sauvage et joli, qu'il présente un spectacle féerique incessant, surtout le soir,

quand la lune se lève et répand son demi jour, ses ombres mystiques sous les voûtes, les colonnades de cette admirable église naturelle. Je suis assise en silence sur la plateforme et regarde tout ceci avec dévotion et ravissement, tandis qu'à chaque courbure du fleuve, de nouvelles et frappantes scènes se présentent. Je me sens heureuse quand je puis rester ainsi seule ou à côté de ma bonne madame Howland, près de laquelle je me trouve toujours si bien ! Mais nous ne sommes pas exemptes de petits événements qui viennent troubler notre repos. Le premier matin de notre course sur le Welaka, le Saint-Mathieu perdit son gouvernail, faute d'attention, dans un amas de plantes, ce qui donna beaucoup à faire et à dire à notre dame dirigeante, et nous obligea à rester immobiles pendant une heure, tandis qu'on réparait l'accident. Ensuite Polly était constamment sur notre chemin, et lorsque, par hasard, nous nous trouvions sur le sien, on pouvait s'attendre à une bonne poussée. La réprimande de notre dame dirigeante devenait de plus en plus sévère, et nous commencions à désespérer de l'éducation de cette fille du désert. Ceci donnait lieu à une foule de petites scènes amusantes, et mademoiselle Mac Intosh s'amusait comme nous de ses propres remarques sur Polly et son éducation.

Les tourterelles n° 1 et n° 2 furent débarquées à la petite colonie de Pultaki, établie au milieu d'un sable ardent qui la rendait peut-être plus saine que d'autres sites environnés d'une végétation luxuriante. Les tourterelles n° 3 devaient rester avec nous jusqu'au lac Munroe.

A Pultaki nous nous rafraîchîmes en faisant une grande lessive et en buvant du lait. Nous étions, dans cet endroit, au-dessous de la région du froid qui se fait quelquefois sentir un peu ici, mais sans rien dévaster. Cependant il a détruit de

fond en comble, il y a quelques années, de magnifiques bosquets d'orangers, un peu plus au nord, dans les environs de Saint-Augustin. C'était la fortune de plusieurs milliers de personnes. A Pultaki j'ai retrouvé l'air et le vent balsamiques de Cuba, qui rendent cette contrée inaccessible aux gelées.

Dans cet air de Pultaki, loin de sa famille et de ses amis, un jeune homme se mourait de la poitrine. Habitant de Philadelphie, il était venu dans la Floride pour recouvrer la santé; mais la maladie avait pris le dessus. Les vents entraient en folâtrant par la fenêtre, un nègre fidèle assis auprès du malade l'éventait. La fièvre le dévorait, il paraissait ne pouvoir vivre qu'une couple de jours, était beau, avait de grands yeux bleus, des cheveux blonds. Son aïeule maternelle était Suédoise, il portait son nom, c'est-à-dire celui de Rudolph. Malgré sa faiblesse, il parut éprouver de la satisfaction en voyant une compatriote venue de si loin ; en route pour Philadelphie, il croyait pouvoir y arriver, mais..... Mademoiselle Dix, toujours empressée auprès des malades, prit l'adresse de celui-ci afin de prévenir sa famille du danger où il était.

A Pultaki, le Saint-Mathieu nous transborda sur le petit et misérable bateau à vapeur Sarah Spalding, qui me fit presque repentir de mon entreprise, surtout à cause de mes amis, car tout y paraissait désagréable et pauvre, nos cabines fourmillaient de cacrelots ; cependant — il m'est rarement arrivé de rire aussi cordialement que ce soir-là. Mademoiselle Mac Intosh tomba dans une sorte d'accès de fureur joyeuse contre ces perturbateurs de notre repos, et les poursuivit avec un égarement des plus comiques. Madame Howland était aussi disposée que cette jeune et charmante personne à prendre nos ennuis par le côté

plaisant, de sorte qu'ils devinrent pour nous matière à plaisir. La nuit, éclairée par la lune, fut magnifique, et nous restâmes très-tard sur la petite plate-forme triangulaire de l'arrière. Une couple de jeunes sœurs ayant de la voix chantèrent « Mai chéri » et autres joyeuses chansons nègres; les rives prenaient de plus en plus le caractère des tropiques. Ensuite nous dormîmes un peu, moi fort bien, malgré les cacrelots; mais notre dame dirigeante, croyant devoir veiller à notre sûreté, fut très-agitée, et transforma quelques souris en tigres.

Nous prîmes terre le lendemain de bonne heure pour faire du bois, et je débarquai pour me rafraîchir de cette nuit désagréable. La contrée paraissait complétement inculte et sauvage, mais un sentier serpentait dans la forêt; je le pris à l'aventure pour faire des découvertes, et tandis que j'errais ainsi seule dans le désert, mes ailes et ma gaieté revinrent. Il faut convenir que ce matin et ce désert étaient d'une beauté inexprimable! Les chênes verts avec leurs lianes pendantes étaient dans toute leur magnificence, les rayons du soleil pénétraient sous leurs arcades. La rosée couvrait l'arbre à ambre, ainsi qu'une foule de petites plantes et de buissons qui longeaient le sentier. La terre embaumait. Je baisai la rosée sur les feuilles; je posais sur mes yeux, mon front, ces fraîches feuilles de la terre nouvelle. Légère comme un oiseau, je m'avançais en chantant les louanges du Créateur avec les oiseaux. Ne m'avait-il pas permis de goûter ici la boisson rafraîchissante que j'avais tant désirée durant mes courses si longues à travers le désert? J'avais humé, je *humais* encore la plénitude de la vie aux sources de la richesse de Dieu, portée uniquement par sa force et les ailes qu'il m'avait données. Qui pourrait se dire plus libre, plus riche que

moi ? Que sont les plaisirs et les jouissances ordinaires de la vie, dont j'ai eu soif comme un enfant, comparées à mes jouissances actuelles, qui peuvent devenir, qui deviendront celles d'un grand nombre, quand ils sauront que Dieu leur a donné des ailes et qu'ils auront appris à s'en servir?

J'avançai ainsi toute pénétrée de sentiments de bonheur et de pensées heureuses jusqu'au moment où j'arrivai dans un endroit découvert de la forêt qu'on avait défriché, et où probablement il y avait eu autrefois une colonie. La place était abandonnée maintenant, la forêt entourait en silence ce lieu découvert et désert. On n'y voyait ni hommes ni animaux, la solitude était profonde et sauvage. J'avais tant joui de cette promenade du matin, que je voulus y faire participer madame Howland. J'allai la chercher et la trouvai assise sur le rivage au pied de quelques cyprès. Comme elle n'était pas disposée à me suivre, je m'assis près d'elle, en contemplant les petites fleurs blanches entourées d'une guirlande de feuilles qui nageaient sur l'eau : on aurait dit de petites îles. J'ignorais leurs noms ; mais je les avais déjà remarquées pendant notre navigation sur le fleuve. Comme elles croissaient près du rivage, je les examinai et découvris que la petite plante ne tenait à la terre que par une racine ou fil ; facilement usée et brisée par les flots et le vent, la petite plante voyage alors en pays étrangers au gré des ondes.

Une sorte de perturbation avait eu lieu ce matin-là à bord de la Sarah Spalding. Deux très-jeunes personnes, fort jolies, qui se trouvaient sur le bateau, sans mère ni amie, avaient donné lieu, par un peu de légèreté et d'irréflexion, à quelques hommes de se comporter à leur égard d'une manière peu délicate. Ceci avait produit une scène désagréable, qui le devint encore davantage, grâce à notre

dame dirigeante ; c'était peut-être pour le bien des personnes fautives, mais non pas pour leur plaisir. Les jeunes filles furent convenablement admonestées par quelques dames âgées qu'elles ne connaissaient pas ; et l'un des coupables fut réprimandé publiquement par le capitaine. C'était un homme d'un certain âge, dont l'expression était si bonne, que j'ai peine à croire qu'il méritât la sévère remontrance qu'on lui avait adressée ; il en fut ému au point d'en être malade.

J'écoutai avec un plaisir sincère la digne et maternelle exhortation que madame Howland adressa à la plus jolie de ces jeunes filles, qui paraissait en même temps la plus légère, et ce fut avec un plaisir également grand que je vis la manière dont cette jeune personne la reçut. Debout devant madame Howland, elle l'écoutait avec attention et respect ; pas une parole, pas une mine ne trahit en elle le dépit ou l'impatience ; elle paraissait vouloir garder au fond de son cœur ces sages et bonnes paroles pour les faire fructifier dans sa jeune âme. Je fus la seule des femmes mûres qui ne moralisât point les jeunes étourdies. Pour dire la vérité, j'avais plutôt envie de serrer dans mes bras comme une sœur celle qui avait si bien reçu la réprimande de madame Howland. Elle le comprit peut-être, car pendant la journée elle chercha à me montrer de la bienveillance par diverses attentions aimables, et lorsque nous nous séparâmes, le soir, elle me dit adieu de telle manière que je ne pus m'empêcher de lui adresser un cordial « Puisse Dieu vous bénir ! » Pourquoi envoyer des agneaux aussi jeunes et abandonnés à eux-mêmes dans le désert parmi les loups, sans une amie pour leur donner des conseils et les diriger ? Ce n'est ni juste ni bien. Ma croyance en ce qu'il y a de bon et de pur chez les jeunes

personnes est grande, elle se fortifie encore par cette petite scène; mais on ne devrait pas traiter de jeunes enfants comme si les dents de sagesse leur étaient poussées.

Notre course sur le fleuve fut ravissante pendant toute la journée; en sortant des passages étroits et serpentants, on entrait dans de grands lacs limpides entourés de rives verdoyantes. La richesse de la vie végétale et animale semblait augmenter d'heure en heure; la Flore et l'air du tropique se rapprochaient, nous étions dans la demeure de l'été éternel. La canne à sucre sauvage croissait sur le rivage et montrait que le sol était favorable à sa culture, les temples naturels devenaient de plus en plus riches. De belles fleurs rouges et bleues sur de hautes tiges, des lis blancs et des plantes aquatiques gigantesques parmi lesquelles se trouvaient de hautes alisma-plantagos, brillaient comme des flambeaux sous une voûte vert foncé; des essaims de petits perroquets verts voltigeaient et gazouillaient au-dessus des cannes sauvages et dans les bosquets de palmettes. Des dindons sauvages, plus grands que les nôtres, se montraient sur la rive; de jolis et gracieux oiseaux aquatiques voltigeaient sans crainte autour de nous; des alligators, sans crainte également, nageaient par douzaine de chaque côté du bateau, les poissons sautaient comme s'ils eussent été hors d'eux; j'ignore si c'était d'effroi ou de plaisir. Cette navigation présentait un grand spectacle.

Nous nous trouvions aussi parfaitement à bord; notre petite coterie était maintenant presque seule, et l'aimable créole français de Cuba, M. Belle-Chasse, s'était joint à nous, ainsi qu'un de ses amis. Ils faisaient tous deux un voyage de découvertes en Floride pour savoir si le sol convenait à la culture de la canne à sucre. Leur société nous fut très-

agréable. Le capitaine était posé et bon ; les nègres composant l'équipage paraissaient libres de faire à peu près ce qu'ils voulaient, et comme ils avaient la volonté de bien faire, ils étaient contents et joyeux. Le cuisinier, homme jeune et se tirant parfaitement de sa besogne, était une tête spirituelle, disait et faisait beaucoup de choses amusantes ; mais la perle de notre équipage était Sam, le petit domestique qui nous servait. Alerte, intelligent et toujours bien disposé, il faisait toutes nos commissions, servait à table, venait à bout de tout, était toujours gai. Nous n'avions pas de servante à bord, ce dont nous étions contentes, car celles qu'on trouve à bord des bateaux américains sont rarement des modèles de propreté, qu'elles soient blanches, noires, brunes ou jaunes.

Le seul tourment que j'éprouvai durant cette navigation fut le penchant au meurtre dont l'un des passagers était possédé, et qui le poussait à tirer non-seulement sur les alligators à droite et à gauche de nous, mais encore sur les jolis oiseaux aquatiques, sans aucune utilité pour lui. C'était douloureux de les voir s'abattre blessés dans les roseaux. Je pris la liberté de lui faire une représentation sur l'inutilité de tous ces coups de feu. Il sourit, en convint, et continua à tuer. Je lui souhaitai *in petto* une mauvaise digestion.

Quant aux alligators, je ne puis éprouver de compassion pour eux ; ils sont si laids, si cruels ! Ils n'osent pas, à moins qu'on ne les attaque, s'en prendre aux grandes personnes, mais ils avalent sans cérémonie les petits enfants nègres. Comme ils nagent avec la partie supérieure du corps au-dessus de l'eau, ils n'est pas difficile de les atteindre avec une balle entre le ventre et les pattes de devant. Ils plongent aussitôt, ou bien, s'ils ont été griève-

ment blessés, ils se tournent sur le côté, et on les voit souvent se traîner comme des masses de vase sur le rivage pour se cacher parmi les roseaux. Ils étaient si nombreux, dit-on, il y a une couple d'années, que les bateaux à vapeur avançaient avec beaucoup de difficulté. Les alligators ont une sorte de cri grondeur ou rugissement ; il en résulte qu'au printemps, à l'époque de leurs amours, ils font un vacarme épouvantable.

J'ai passé toute la journée sur la plate-forme, me partageant entre les scènes de la nature et la lecture du journal de Christophe Colomb, celui qu'il tint lors de son premier voyage de découverte dans les îles ravissantes du Nouveau-Monde. Polly a été insupportable tout le jour, malgré la dame dirigeante qui lui tenait la bride courte. Dans l'après-midi nous passâmes devant plusieurs bouquets d'orangers sauvages.

C'est hier au soir que nous sommes arrivés au lac Munroe, le but de notre voyage ; au delà toute navigation cesse. M. Belle-Chasse nous a quittés ici pour continuer à cheval son voyage de découverte.

Nous avons pris terre près d'Entreprise, colonie avec hôpital dans le voisinage du fort Melun près de la mer, et bâti contre les Indiens. Les maisons d'Entreprise étaient enfoncées dans le sable, leurs chambres si peu agréables et leurs habitants paraissaient tellement maladifs, que nous avons pris la résolution de passer la nuit sur le lac dans notre petite maison flottante. C'est pourquoi nous nous éloignâmes du pont extrêmement frêle et dangereux de cette Entreprise manquée, et nous rapprochâmes du fort Melun, à une petite distance duquel nous jetâmes l'ancre.

Non loin de là était la demeure des tourterelles n° 3 : elles quittèrent le bateau. C'était joli de voir un peu aupa-

ravant le mari et la femme assis ensemble sur leurs bagages, en attendant avec calme et joie la barque qui devait les conduire à terre, puis de les voir dans le petit bateau avec enfants et ustensiles, se diriger du côté de la rive verdoyante, en nous faisant amicalement des signes pour nous dire adieu. Si seulement leur fille Polly avait été un peu plus ravissante ! Le dernier tourment qu'elle me laissa en guise de souvenir fut de s'accrocher à mon épaule comme on saisit un poteau de barrière, pour s'aider à passer par-dessus un banc, lorsque la voix de son père l'appela dans le bateau. Elle fleurira peut-être dans l'été de la Floride, pourra devenir une rose, épouser le commandant du fort Melun ou le propriétaire d'Entreprise.

Quand cette famille fut près du rivage, nous la perdîmes de vue, mais bientôt une lumière se montra dans une habitation près de l'endroit où elle était débarquée. Il faisait demi-jour, et le crépuscule augmentait rapidement, quoique le ciel fût entièrement clair. Je restai longtemps assise sur le pont en jouissant de cette scène. Le rivage sombre et bas semblait former une grande guirlande de myrte autour du lac, uni comme une glace. Des mouches luisantes brillaient çà et là, des poissons grands et petits formaient continuellement leurs cercles. L'oiseau du soir faisait entendre ses notes délicieuses sur le rivage, et les alligators y grommelaient une basse. Les nègres de notre petit bateau à vapeur se mirent à jouer des duos de violon et de flageolet, avec une animation, une mesure et un rhythme parfaits; leurs mélodies étaient gaies et badines. Ils continuèrent jusque vers minuit. On ne voyait de la lumière sur la rive qu'en trois endroits : dans un eplantation d'orangers appartenant à une veuve, à Entreprise, et la troisième dans la maisonnette des tourterelles n° 3;

elle était très-brillante au milieu de la nuit qui s'épaississait. Toute la contrée était basse, rien n'y formait saillie. Quelques nuages nageaient ou plutôt s'étaient couchés comme de petites îles à l'ouest, près de l'horizon, et se fondirent insensiblement dans le rouge du soir mourant. J'essayai en vain d'y découvrir des idées poétiques ; ce que je pus imaginer de mieux, ce fut une femme en chapeau de quakresse assise sur une maison. Elle finit par se dissiper ainsi que tous les nuages. La lumière de la Veuve et celle d'Entreprise s'étaient éteintes. Les moindres souffles du vent dormaient; tout dans l'espace était calme, tout sur le rivage était obscur. La lumière des touterelles brûlait seule, mais plus faiblement; à la fin elle s'éteignit aussi, mais je la vis cependant briller dans leur foyer. Les alligators et l'oiseau du soir continuèrent leur duo pendant toute la nuit.

Je dormis peu, quoique me portant parfaitement; mais les esprits de l'air m'appelaient, et j'étais obligé de revenir sur la petite plate-forme de l'arrière, les portes ouvertes du salon se trouvaient de ce côté. Le duo entre l'oiseau et les alligators durait encore au point du jour, lorsque les étoiles s'éteignirent et laissèrent celle du matin briller seule au-dessus du lac. Quand le soleil se leva, tous les oiseaux se mirent à chanter et les poissons à danser. Les monstres du fleuve nagèrent autour de nous en songeant, — à ce qu'il paraissait, — à notre bateau et à nos provisions. Le cruel chasseur n'est plus ici, nous vivons en paix avec le monde entier, et ne pensons, comme les alligators, qu'au déjeuner.

Plus tard.

Le capitaine a envoyé deux nègres à la pêche ; partis

dans une barque, ils se sont rapprochés du rivage, ont lancé un filet qui a été jeté et retiré presque en même temps. En dix minutes nous avons eu un plat abondant d'excellent poisson dont le goût ressemblait à celui de nos limandes. Aucun pêcheur ne s'est encore établi sur ces bords ; le fleuve cependant fourmille de poissons.

Nous commencerons cette après-midi à effectuer notre retour. Je n'irai donc pas plus avant dans le sud de la Floride; mais je vois ici le caractère de la nature de ce pays dans sa partie méridionale. Il est partout bas et abondant en marécages entrecoupés de forêts de pins. Une partie de celles-ci, appelées Éverglades, présente, dit-on, une richesse surprenante de vie animale. Le naturaliste Agassiz, en voyant les Éverglades pour la première fois, joignit les mains d'admiration et d'adoration devant leurs richesses naturelles, inconnues jusqu'ici. En avançant et descendant vers le golfe du Mexique, le pays s'abaisse de plus en plus, et la végétation se partage entre les forêts à demi tropicales que j'ai déjà vues, et de grands bois composés de pins inflammables. Des Indiens, Séminols et Creeks, vivent encore dans ces contrées sauvages, dangereuses pour les émigrants, et d'un accès difficile. On assure que le cocotier et le bananier peuvent être cultivés dans la partie la plus méridionale de la Floride. Quel empire, quel monde que cette Amérique du Nord ! Elle contient tous les climats, toutes les beautés, tous les produits de la nature. C'est en vérité l'empire de tous les peuples de la terre !

Plantation d'Ortega (Floride), 23 mai.

Me voici de nouveau sur terre ferme, mon Agathe, mais non pas en bateau à vapeur (notre pauvre Magnolia est encore au même endroit, sans espoir d'être renfloué avant la prochaine pleine lune). Je suis dans une plantation de maïs appartenant à des membres de la famille Mac Intosh, et jouis d'un repos, d'un bien-être parfait avec des personnes aimables, dans un foyer bon et hospitalier. Il m'a semblé, dans certains moments, que les voyageurs auxquels est due la découverte de ces belles solitudes n'ont pas eu plus de mal que nous, rôtis, pour ainsi dire, dans notre bateau par un soleil ardent, et manquant d'eau buvable. Avec M. Belle-Chasse a disparu notre bonne eau fraîche, et c'est alors seulement que nous avons découvert le sacrifice que cet aimable créole avait fait en faveur des femmes, en leur donnant la glace qu'il avait apportée de Cuba. La Sarah Spalding n'avait pas une bouteille d'eau qu'on pût boire dans son office ; nous étions réduits à celle du fleuve, elle était tiède, et on aurait pu la croire distillée par les alligators. Impossible d'en faire usage. Mais lorsqu'à ma prière le capitaine (quel digne homme !) eut débarqué ma personne et compagnie dans un bouquet d'orangers sauvages, et que nous y eûmes fait une abondante récolte, je fabriquai de la limonade, et toute la société en fut rafraîchie. Ce bosquet d'orangers offrait un singulier aspect. Le capitaine et quelques hommes nous avaient précédés avec des haches pour frayer un sentier sur la rive, la forêt ressemblait à un épais taillis de plantes épineuses, d'arbres renversés, d'une foule de buissons

et de plantes. Dans le bosquet, les oranges pleuvaient sur nous à la moindre secousse donnée aux arbres ; il y en avait des milliers à terre; bon nombre étaient aussi grosses qu'une tête d'enfant. Ces oranges avaient beaucoup de suc et une acidité fort agréable. La provision de sucre du capitaine fut mise rudement à contribution ; mais il ne s'en plaignit pas, et nous lui donnâmes en retour autant de limonade qu'il en voulut. Je fis couper quatre épines d'orangers pour en faire des cannes que je compte donner en Suède ; mon beau-frère est au nombre des élus. Ces cannes, fort jolies après avoir été vernies, sont fortes et très en faveur chez les Américains. Comme souvenir de cette expédition dans le bosquet d'orangers, nous avons rapporté une grande quantité de ces petits insectes appelés ici des *tics* ; et nous les connaissons aussi en Suède comme de vilaines bêtes plates qui se glissent dans la peau. J'avais été particulièrement favorisée sous ce rapport, et fus occupée toute la journée à m'en débarrasser.

Une aventure du retour que je ne dois pas omettre, c'est l'incendie de notre bateau ; desséché par le soleil, il prit feu dans l'un des lacs, ce qui donna beaucoup de besogne à notre dame dirigeante, c'est-à-dire à sa langue, et sans elle « c'en était fait de nous. » Le capitaine et son équipage éteignirent le feu si promptement, que je n'eus connaissance du danger qu'après.

Nous avions beaucoup à souffrir la nuit des cacrelots et des moustiques, le jour de l'ardeur du soleil et de la fumée de notre machine. De temps en temps nous avions de meilleurs moments, lorsque la brise nous permettait de jouir d'un spectacle toujours beau et fantastique, de la société, de la conversation de nos amies.

Nous vîmes, une après-dînée, un grand « Crancroost, »

c'est-à-dire une république de grues blanches. Elles se tenaient dans un îlot couvert d'arbres hauts et touffus. A l'approche du bateau à vapeur, la république s'élança en l'air comme un grand nuage, et s'abattit immédiatement après ; on aurait dit que l'îlot était couvert de neige.

Nous touchâmes à Jacksonville et à Sainte-Mary. La première de ces villes est en croissance, vu sa position favorable au commerce ; mais elle est située dans les sables, c'est un lieu horriblement chaud et désagréable. Nous y avons passé la nuit dans un hôtel qui ressemblait à une baraque en bois croulante. Sainte-Mary, plus ancienne de quelques années, a une position commerciale un peu moins bonne ; elle est en décroissance, mais plus agréable que Jacksonville, à raison des jolies plantations d'arbres touffus qui sont dans ses rues. En me promenant, j'ai rencontré un nègre bien mis d'environ cinquante ans, tatoué comme les Luccomans de Cuba, et lui ai adressé la parole en disant : « Vous êtes venu ici d'Afrique ? » Il répondit affirmativement. On l'avait amené de Cuba par fraude il y a plusieurs années ; maintenant, surveillant dans une plantation, il paraissait s'y trouver fort bien, était chrétien, content de l'être, et s'exprimait avec beaucoup de bon sens et de franchise ; il avait le visage ouvert et bon.

« Est-ce que vous ne désirez pas retourner en Afrique ? lui demandai-je.

— Oh ! oui, mame, je le voudrais bien ; on y est encore mieux qu'ici, répondit-il.

— Mais il vous arrive souvent dans votre pays de vous entre-tuer.

— On ne s'inquiète pas de cela, et beaucoup de gens vivent en paix.

— Cependant, mon ami, dit le colonel Mac Intosh, rigide calviniste, si vous étiez resté en Afrique, vous n'auriez pas le bonheur d'être chrétien, et vous auriez fini par appartenir au diable. »

Le nègre se mit à rire, baissa les yeux, secoua la tête, tourna le bonnet qu'il tenait à la main, et s'écria enfin, en levant les yeux avec une expression pleine de gaieté et d'esprit :

« Voyez-vous, massa, on prêche maintenant l'Évangile dans toute l'Afrique; si j'y étais resté, pourquoi n'aurais-je pas été du nombre de ceux qui l'ont entendu là-bas aussi bien qu'ici? »

Nous n'eûmes rien à répondre à cet argument, le sage et jovial nègre eut le dernier mot.

Le départ de la dame dirigeante fut pour nous une aventure très-agréable. Elle nous abandonna en route pour aller diriger une pension dans l'une des villes de cette partie de la Floride; l'air en fut singulièrement allégé dans notre petite société. Mademoiselle Dix nous quitta aussi pour aller à Saint-Augustin, la plus méridionale des villes de l'Union, dont elle voulait visiter les établissements de bienfaisance et les prisons. Partout où mademoiselle Dix passe, elle cherche à faire du bien aux malades, aux aliénés, aux criminels, à répandre la semence de la culture spirituelle. Des livres en miniature, appelés « gouttes de rosée, » contenant des sentences religieuses et une foule de petits traités avec jolies gravures sur bois, composées de narrations, de poésies pour les enfants, sont répandus par mademoiselle Dix comme une rosée du matin.

Saint-Augustin, fondée par des Espagnols, est la plus ancienne ville de l'Amérique du Nord ; elle conserve encore un caractère et des constructions qui témoignent de

son origine; mais elle est considérablement tombée dans ces derniers temps, surtout depuis que la gelée a détruit les plantations d'orangers qui faisaient sa principale branche de commerce. De plus en plus abandonnée, elle est visitée maintenant par les malades qui viennent y passer les mois d'hiver, pour respirer l'air pur et fortifiant de la mer. Saint-Augustin est un peu plus méridionale que la Nouvelle-Orléans, mais son climat est beaucoup plus sain. C'est en 1819 que la Floride a passé des mains de l'Espagne dans celles des États-Unis, et en 1845 qu'elle a été annexée comme État indépendant. Sa population blanche ne paraît s'élever qu'au chiffre de quatre-vingt mille âmes environ. Les Indiens et la nature humide du sol se sont opposés et s'opposent encore à l'accroissement de cette population; mais sa partie du nord-ouest jouit d'une culture plus haute et plus civilisée, une couple de villes y sont en voie d'agrandissement. La capitale (politique) de la Floride est Tallihassee. On y voit de belles plantations, de belles villas, de beaux jardins; la vie de famille et de société y est, dit-on, agréable.

Nous sommes parfaitement dans cette demeure amicale, quoique la joie n'y ait point établi son domicile. La fille aînée de la maison, jeune femme dans la fleur de la vie et de sa joie maternelle, vient de mourir en donnant le jour à son second enfant; ce chagrin pèse lourdement sur l'esprit de sa mère, dont le mari et ses autres enfants partagent la douleur.

La sécheresse est affreuse, les plants de maïs se fanent dans le sable dont cette plantation est plus abondamment pourvue qu'il ne le faudrait. Voilà près de quatre mois que je n'ai pas vu un jour nuageux. Cependant, lorsqu'en m'éveillant de bonne heure le matin je sens l'air balsami-

que qui traverse en folâtrant les rideaux blancs de mon lit, quand j'entends le rossignol de l'Amérique exprimer en un si grand nombre de langues ses inspirations mélodieuses dans les arbres en face de ma fenêtre, alors j'aime la patrie de l'été, et ne suis pas étonnée du ravissement qu'elle a causé à Ferdinand de Soto et à ses jeunes compagnons.

Nous resterons ici une couple de jours pour attendre un bon bateau à vapeur qui nous conduira à la plantation de M. Cooper, près de Darien; de là nous retournerons à Savannah.

La plantation où nous sommes est une contrée sablonneuse, et le sable empiète considérablement sur le charme de la vie à la campagne. Il y a sur le bord du fleuve un sentier qui longe une rive sauvage et boisée des plus pittoresques par les masses d'arbres et d'arbustes qui se dressent comme une haute muraille entre le rivage et les champs à blé situés plus haut. Des magnolias magnifiques couverts de fleurs élèvent au milieu d'eux leurs couronnes sombres et touffues; c'est l'arbre de luxe des États du Sud. Je me promène seule l'après-dînée, et m'étonne parfois de ne pas entendre le signal précurseur du serpent à sonnette, car ce reptile a la générosité d'annoncer sa présence avant d'attaquer ou qu'on s'approche trop près de lui. Quoiqu'il y en ait beaucoup dans la Floride, je n'en ai pas vu ni entendu un seul vivant. En revanche, j'en ai vu un, cette après-midi, qu'un nègre de la plantation avait tué, et qu'il traînait vers le logis du maître. Ce serpent était assez long et gros comme mon bras. Sa tête était en mauvais état par suite du coup qui l'avait tué, et ses dangereux crocs étaient découverts. On m'a fait cadeau de sa sonnette et de ses quatorze anneaux, pour les em-

porter en Suède. Un nègre de la plantation a été mordu à la jambe, l'année dernière, par l'un de ces serpents. On a essayé pendant longtemps de sauver ce membre ; mais il a fallu finir par l'amputation, à cause des grandes et croissantes souffrances que ce malheureux éprouvait.

Dans un joli coin de la plantation habite et se repose la nourrice noire du planteur ; son entourage annonce les soins les plus tendres. Cette femme a une petite maison sur le rivage, et à l'intérieur toute l'aisance qu'elle peut désirer, même une balançoire commode. Les enfants et petits-enfants de la famille qu'elle a fidèlement servie viennent la voir avec amour et lui apportent des cadeaux. Elle a eu plusieurs enfants ; mais elle avoue que ceux des blancs lui sont plus chers. Cette préférence des négresses nourrices ou bonnes pour les enfants blancs qu'elles ont élevés est un fait bien connu. On voit souvent, dans les États à esclaves, donner des soins de tendre affection à la vieillesse de ces bonnes dans les familles, quand elles en ont le moyen.

Ile de Saint-Simon, le 27 mai.

Devant ma fenêtre coule large et limpide le bras gauche de l'Altamaha, et la soussignée est assise près de là dans une île de la Géorgie, entre le fleuve et l'océan Atlantique. Je suis maintenant dans la famille de M. J. Cooper, au milieu des jardins et des bosquets d'oliviers où elle vient passer l'été et chercher l'air salutaire de la mer, lorsque les fièvres commencent à exercer leurs ravages dans la grande plantation du Darien, sa résidence principale.

M. Cooper est l'un des plus grands propriétaires de plantations des États-Unis; il possède deux mille esclaves nègres qu'il emploie à la culture du coton et du riz. On m'en avait parlé comme d'un réformateur ayant introduit parmi ses esclaves le jury et autres institutions de la civilisation, afin de les préparer à une vie de liberté ultérieure. Ceci m'avait donné l'envie de le connaître et de voir sa plantation. Je n'ai pas trouvé en lui un réformateur, mais seulement un administrateur doué d'un grand tact pratique et aussi de quelque bienveillance dans la manière de traiter ses esclaves. Du reste, j'ai trouvé en lui un véritable représentant des hommes bien élevés des États du Sud, très-poli, un dictionnaire vivant sous le rapport de la variété de l'instruction et intéressant pour moi au plus haut degré par la richesse et le charme de sa conversation. M. Cooper est un naturaliste distingué, et possède de belles collections des produits naturels de l'Amérique. La leçon que je lui ai entendu faire ce matin, au milieu de ses collections, sur la formation des montagnes, m'a donné un aperçu plus net sur la géologie de cette partie du monde.

M. Cooper a une capacité extraordinaire pour systématiser et trouver les points caractéristiques des objets. Une conversation avec lui sur n'importe quel sujet acquiert de l'intérêt, lors même qu'on ne serait pas de son avis.

Mais lorsque M. Cooper se joint, sur la question de l'esclavage, au bon parti dans le Sud, qui considère la colonisation, en Afrique, des nègres affranchis de l'Amérique comme le résultat définitif et l'objet de l'esclavage, je n'ai pas de peine à causer avec lui sur ce sujet ni sur les facultés de la race nègre, son avenir, ses vices. Son opinion se rapproche ici de mes propres observations. Parmi les idées

qu'il a émises, et que j'adoptais, je me souviens de celle-ci :

« Les peuples des tropiques ne peuvent point approcher du développement intellectuel des blancs des zones tempérées. Ils manquent de la capacité nécessaire pour produire la réflexion abstraite, systématiser, suivre les lois rigoureuses de la raison, et se réunir en s'appuyant sur ces bases. Les peuples des tropiques représentent la vie de sentiment dans sa plus haute floraison. La vie naturelle les enchaîne ; quand la religion les en aura délivrés, ils pourront représenter la vie animale et végétale dans sa glorification. (*Nota bene* Je fais cadeau, je crois, de cette pensée à M. Cooper, en la prenant dans mon propre magasin.) Les noirs sont accessibles à la civilisation, et, sous la pression d'une race plus développée, ils peuvent développer eux-mêmes une certaine capacité fort estimable de modération et d'habileté artistique.

M. Cooper considère l'esclavage relativement aux enfants de l'Afrique comme une école où ils acquièrent l'éducation nécessaire pour se gouverner eux-mêmes dans leur pays. Il est porté à considérer cette institution comme un bienfait pour eux et ne met pas en doute qu'on ne puisse en faire usage dans ce but. Mais on peut nier avec assurance que ce moyen ait été le seul pour donner à l'Afrique la bénédiction du christianisme et de la civilisation. Par l'urbanité des manières, la grâce de sa conversation, M. Cooper m'a souvent rappelé Waldo Emerson. Cependant, et généralement parlant, les hommes des États du Sud manquent un peu de cet organe de l'idéalité dont ceux du Nord ont un peu trop.

M. Cooper reconnaît la facilité qu'ont les nègres pour apprendre les métiers et leur habileté comme ouvriers.

On a commencé en Géorgie à les employer avec succès dans les fabriques.

Je me souviens maintenant que j'ai visité l'année dernière, près d'Augusta, une filature de coton où l'on employait des travailleurs noirs. Je ne crois pas que les nègres auraient choisi spontanément cette occupation avec son fracas, sa minutie, son air poudreux et malsain, habitués qu'ils sont au grand air. Je demandai à quelques femmes occupées à filer comment elles se trouvaient de ce travail. Quelques-unes me répondirent qu'il leur plaisait autant qu'un autre ; mais une négresse âgée, ayant une bonne expression de figure, répondit avec l'expression d'une lassitude et d'un abattement profonds : « Non, je n'aime pas cette besogne. » Cela ne me surprend pas.

Ce foyer est rempli de jeunes et joyeux visages, six garçons et deux filles. Madame Cooper est la mère juvénile, agréable et gaie de cette jolie bande d'enfants.

Il y a non loin d'ici soixante dix ou quatre-vingts petits enfants nègres, que je suis allée voir un de ces matins. Une couple de négresses ressemblant à des sorcières, avec leurs verges à la main, les gouvernaient par la crainte et l'effroi. On m'avait dit qu'elles leur apprenaient à prier. J'en réunis donc une petite bande autour de moi et leur récitai l'Oraison dominicale en les priant de répéter les mots après moi. Les enfants se mirent à rire, montrèrent leurs dents blanches, me prouvèrent évidemment qu'ils ne connaissaient pas la signification de cette admirable prière, et ignoraient qu'ils avaient un Père dans le ciel. Ces enfants étaient bien nourris. On les tient ici séparés de leurs parents, parce que dans ce moment il y a des fièvres dans la plantation où ceux-ci travaillent.

Si je n'ai pas trouvé ici le réformateur que je m'atten-

dais à rencontrer, j'ai cependant entendu parler de quelques planteurs de la Floride et d'un en Géorgie qui ont créé une école pour les enfants des esclaves nègres, afin de les préparer à devenir des hommes bons et libres.

Charleston, le 3 juin.

Me voici de nouveau dans le bon et beau foyer de madame Howland. Cela fait du bien de se reposer un peu après trois semaines de fatigue ; elles n'ont pas laissé que d'être rudes parfois. Mais aussi j'ai vu la Floride, et comprends mieux l'étendue et le genre de l'empire, du grand foyer que l'on prépare à tous les peuples de la terre dans l'Amérique septentrionale.

Je vais maintenant quitter la demeure de l'été pour monter vers celle de l'hiver, les « montagnes blanches, » dans les États les plus septentrionaux de la Nouvelle-Angleterre, et ensuite retourner chez moi. J'aurai vu tout ce que je voulais voir de ce côté de l'Océan.

Parmi les objets remarquables de notre dernière course, je ne dois pas omettre une promenade du matin dans de grands canots faits avec des troncs de cyprès creusés, depuis la plantation d'Ortega jusqu'à Jacksonville, où nous avons pris le bateau à vapeur. La matinée était magnifique, les nègres ramaient vigoureusement. Je me suis séparée de M. Cooper avec une reconnaissance véritable de son aimable société et un goût décidé pour l'un des fils de la maison, dont le large front renferme un esprit exempt de préjugés, penseur et humoriste.

L'endroit où nous devions prendre le bateau à vapeur en destination de Savannah est celui où a été fondée au-

trefois la ville de Frédérica, par Oglethrope, le premier colon de la Géorgie. La position semble en effet excellente, mais il ne reste de la ville que quelques ruines couronnées par des arbres et des arbustes verts.

Nous arrivâmes à l'avance, le bateau se fit attendre plusieurs heures. Enfin nous partîmes pour Savannah, où j'ai vu, en outre, de bons et anciens amis, une maison destinée aux matelots et dirigée par les dames de la ville. C'est un établissement simple, mais bien administré. Les matelots qui arrivent à Savannah y trouvent au plus bas prix possible le meilleur confort, et, dans une grande salle commune, une nourriture saine pour le corps et l'âme. Celle qu'on destine à cette dernière se compose de bons livres et de petits traités contenant des narrations avec tendance religieuse.

Madame Burrows, qui m'a conduite dans cette maison, est l'une de ses directrices, et fille du sénateur Berrian. Quoique femme, et mère heureuse de six garçons et une fille, elle trouve du temps et du cœur pour donner des soins aux fils de Neptune, qui, sans cela, seraient abandonnés à des vents plus dangereux pour eux dans Savannah que sur mer. *Épouse, mère, citoyenne*, tels sont les titres de la femme du Nouveau-Monde.

Dans l'hôtel Pulaski, où j'ai demeuré pendant quelques jours pour ne pas me séparer de madame Howland, j'ai fait la connaissance d'une jeune femme qui habite une plantation. Elle est venue en ville avec sept garçons lui appartenant et se suivant à un ou deux ans d'intervalle. La mère et les enfants étaient pleins de vie, et la première occupée seulement à contenir ses garçons joyeux, qui voulaient courir dans la ville comme ils sont accoutumés à le faire à la campagne. On devait les mettre en pension ici.

Les familles de l'Amérique du Nord sont nombreuses, mais pas autant qu'en Angleterre ; le chiffre le plus élevé dont j'aie entendu parler ici, c'est douze enfants, et on le citait comme une rareté. Sept paraît être le nombre ordinaire pour les enfants d'une même famille. Il n'est pas rare non plus de trouver des époux sans enfants.

Quelques mots maintenant de la Caroline du Sud, qui veut dans ce moment former un État séparé. Irritée au plus haut degré de l'injustice commise à l'égard des États du Sud par l'adoption du bill de compromis, elle a convoqué récemment une grande « convention » à Charleston ; l'assemblée se composait des sages de cet État. Après avoir bu et mangé ensemble, ils ont pris avec grand enthousiasme la résolution héroïque de se séparer de l'Union et de prendre vis-à-vis des États du Nord une attitude hostile. L'État des Palmettes a compté sur l'appui vigoureux des autres États du Sud, mais il s'est trompé dans ses calculs. La Géorgie, l'Alabama, la Louisiane et autres se sont déclarés ouvertement pour l'Union, et j'ai lu dans les journaux de la Floride une désapprobation fortement exprimée de la conduite de l'État aux Palmettes. Le Missisipi est le seul État, jusqu'à présent, dont la résolution soit incertaine.

En attendant, la Caroline du Sud, comme le roi Philippe d'antique mémoire, est d'une autre opinion à jeun que dans l'ivresse ; les bons frères qui, après avoir bu et mangé à Charleston, se sont déclarés pour la guerre, ont cependant découvert ensuite qu'ils étaient moins empressés pour cette dernière et préféraient rester en paix chez eux. De bons et sages citoyens se sont déclarés ouvertement contre la déclaration héroïque de la grande convention, et l'on s'égaye à ses dépens. J'ai lu l'autre jour dans l'un des

journaux de la ville la citation suivante du discours qu'on disait avoir été tenu par l'un des membres de la convention :

« Oui, messieurs, j'affirme qu'au moment où la guerre éclatera je serai le premier à traverser mes champs de coton en criant comme le général *Washington*, sur le champ de bataille de Waterloo : « Un cheval, un cheval ! mon em-« pire pour un cheval ! »

La déclaration de séparation de la Caroline du Sud ne sera probablement qu'une preuve de plus de la force intérieure de l'Union, malgré les mécontentements particuliers.

Parmi les sujets de conversation actuels se trouve une lutte scandaleuse qui a lieu dans les journaux de New-York entre des personnes privées. L'un des principaux littérateurs de la ville est mêlé à cette querelle, qui compromet le nom et la renommée de deux femmes considérées. La lutte a lieu avec une grande amertume et sans aucune retenue. Les personnes sensées la voient avec chagrin et dégoût, blâment la tendance des attaques personnelles, l'un des plus gros péchés de la presse périodique américaine. D'ordinaire, cependant, on ménage les femmes, elles trouvent beaucoup de défenseurs énergiques. Tout homme qui se permettrait de dire, de faire imprimer des personnalités centre une femme, serait considéré par la meilleure et la plus grande partie du peuple comme mal élevé ; un arrêt de condamnation silencieux le repousserait de la bonne société, tant l'esprit de ce pays est noblement chevaleresque.

Je resterai ici une semaine encore, soit parce que je m'y trouve bien et que j'ai besoin de me reposer, soit pour mettre un peu d'ordre dans ma toilette, sous la direction

et avec l'assistance de madame Howland. J'y pense davantage qu'à la maison, parce que je suis obligée de représenter comme Suédoise, et veux le faire avec honneur, quoique modestement. C'est pourquoi je porte toujours une robe de soie noire avec mantelet ou casaque légère aussi en soie et garnie de dentelle. Tu peux me voir dans la rue en chapeau de soie et voile blanc, manteau ou robe de satin noir. Je cherche à unir la gravité à un peu d'élégance.

Je compte, en partant d'ici, me rendre, par les montagnes de la Caroline du Nord et de la Géorgie, dont je veux voir les curiosités naturelles, dans le Tennessée, par la rivière de ce nom, puis dans la Virginie, où je resterai quelque temps pour faire connaissance avec la nature et les habitants de cet État. Il fait excessivement chaud ici, on est comme dans un bain de vapeur. J'ai des lettres à écrire, des lectures à faire; mais, durant de longs moments, je n'ai la force de rien, sinon de me bercer dans ma balançoire. « C'est supportable au commencement de l'été, dit madame Howland; mais lorsque cette chaleur dure quatre à cinq mois, et paraît ne pas vouloir finir, alors... »

Il n'est donc pas étonnant qu'un si grand nombre de femmes jeunes soient pâles et paraissent épuisées.

La végétation est dans tout son éclat, les forêts sont magnifiquement fleuries; dans les jardins, les roses, les fleurs d'orangers, les nectaires embaument, les figuiers portent déjà des fruits mûrs; on jouit, mais avec faiblesse. Les soirées sont ce qu'il y a de plus beau; je me promène alors sur la terrasse supérieure ombragée par des espaliers de roses et me laisse caresser par la brise, c'est ma plus grande jouissance.

Le 11 juin.

Je quitterai demain, pour toujours, ce bon foyer, cette aimable famille ; il m'en coûte de le dire, mais c'est vrai. Cette fois aussi, j'ai passé des moments et des jours délicieux avec elle et quelques amis de Charleston. Plusieurs d'entre eux m'ont donné de nouvelles preuves de leur chaude cordialité.

Parmi les choses remarquables que j'ai vues durant mon séjour, je dois citer le marché des esclaves le samedi soir; ils arrivent des plantations avec leurs marchandises et les petits produits de leur industrie, paniers, nattes, etc., qu'ils exposent, crient et vendent. La scène est gaie, mais elle ne dure qu'un soir. Ensuite j'ai visité plusieurs écoles de nègres, et le grand cimetière de Charleston, appelé Magnolia, et j'ai passé une nuit — à l'île Sullivan!

Parmi les écoles nègres, il y en avait une pour les enfants des noirs affranchis, tenue par un maître blanc, et les portes ouvertes. J'ai vu ici une réunion d'enfants de couleur de toutes les nuances, depuis le noir corbeau. Les livres d'école sont ceux dont on se sert dans les écoles américaines pour les enfants des blancs. Cette école est un bon établissement, mais un élément dangereux pour les États à esclaves, si on ne cherche pas à le mettre en harmonie avec la perspective des esclaves nègres.

On m'avait aussi parlé d'écoles clandestines pour les enfants nègres, mais j'ai eu beaucoup de peine à en découvrir, puis à y entrer, — tant on redoute la rigueur de la loi, qui défend, sous des peines sévères, d'apprendre à lire et à écrire aux esclaves. Lorsque je pénétrai enfin dans la

chambre secrète, j'ai trouvé, dans ce trou obscur, affreux, une demi-douzaine de pauvres enfants qui rendaient témoignage de la plus grande bêtise et bestialité. On les avait mis ici depuis quelque temps, pour essayer d'en faire des créatures tant soit peu humaines.

Le cimetière du Magnolia est une création nouvelle et grandiose, un honneur pour Charleston. Il est près de la mer, dont les vents purs et rafraîchissants passent pardessus la ville des morts avec une animation vitale. On voit de trois côtés dans le fond, la forêt de magnolias et de cèdres, et, devant, la mer bleue. Le terrain est bas, mais non pas marécageux ; on a creusé des canaux pour faire remonter la rivière et la mer, qui forment de petites îles et presqu'îles dans ce vaste lieu de sépulture. On y voyait çà et là de jolis groupes d'arbres du Sud. Le soin que le peuple américain prend du champ de repos de ses morts lui prophétise une longue vie sur la terre.

Je n'ai vu dans ce cimetière nouveau que deux monuments, mais ils ont chacun leur histoire tellement spéciale et différente, que je veux te les raconter en peu de mots.

L'un est celui d'une jeune fille, l'unique enfant de sa mère. Il lui arriva un jour de toucher un de ses yeux avec la main qui venait de palper une fleur vénéneuse appelée ici « l'ombre de la mort » (*solanum nigrum*) ; elle est jaune clair, jolie, et ressemble à nos fleurs de pommes de terre. Cet œil fut empoisonné; il sortit de la tête, devint informe. Les souffrances qu'elle endurait et la croissance rongèrent la vie de la jeune fille. Elle se fana, mais avec beauté et piété ; ses douleurs et sa patience en firent un objet d'amour pour tous. Sa mère et elle transformèrent, par la force que donne la religion, cette route vers la tombe en une voie lumineuse, et « l'ombre de la nuit » n'eut point

d'empire sur elles. Après deux années de souffrances, la jeune fille mourut comme un bon ange doit mourir, et sa tombe est entourée de souvenirs lumineux.

L'autre monument est celui d'un jeune homme, officier dans l'armée américaine pendant la guerre du Texas ou du Mexique, je ne m'en souviens pas exactement. Étant un jour à table avec ses camarades, son supérieur le fit appeler. Soit enfantillage ou orgueil de jeunesse, il dit : « Que le diable m'emporte si j'y vais ! » ou quelque chose d'approchant; cependant il y alla. Le propos inconsidéré fut rapporté au chef, et celui-ci ordonna que le jeune militaire subirait la peine du bâillon pendant un jour ou deux, je l'ignore, pour servir d'exemple. Lorsque ce châtiment fut infligé au jeune officier, il dit : « De ce moment je ne mangerai plus ; personne ne pourra me reprocher que j'ai eu le bâillon ; » et il refusa de prendre de la nourriture. Le chef, informé de ses paroles et de sa conduite dans la prison, regretta son ordre barbare et précipité, alla, dit-on, vers l'officier pour l'engager à changer de résolution ; ce fut en vain. Le jeune et brave guerrier mourut d'un cœur ulcéré et de faim en une semaine, au grand et amer chagrin de sa famille. Elle n'a pas fait poursuivre juridiquement ce chef déraisonnable, parce que la mère du défunt, qui était en relation d'amitié avec la famille de ce chef, dit avec vérité : « La vengeance ne me rendra pas mon fils. »

J'ai fait ma course à l'île Sullivan rien qu'avec madame Howland ; il m'a été agréable d'entreprendre avec elle cette dernière excursion dans la Caroline du Sud, et de jouir pour la dernière fois avec elle des brises de la mer dans les bosquets de palmettes et de myrtes de cette île. Lorsque nous y fûmes arrivés en bateau à vapeur, nous prîmes

une voiture pour nous promener sur les falaises. Notre cocher était un jeune Yankee de quinze ans, venu de Boston à Charleston pour tenter la fortune. Ce garçon, élevé dans une école communale, était fort raisonnable dans ses discours et ses réponses. Nous abandonnant donc à sa direction, nous nous plongeâmes dans un entretien par suite duquel nous vîmes, au bout d'une demi-heure seulement, qu'au lieu de rouler sur la falaise, nous marchions toujours dans l'eau, il nous semblait même que nous enfoncions de plus en plus. Nous interrogeâmes le jeune garçon ; il avait l'air de réfléchir, tout en disant que nous ne manquerions pas d'arriver ; nous continuâmes donc ainsi encore un moment. Mais alors l'eau montait jusqu'à la moitié des roues, nous entrions dans de profondes ornières ; évidemment nous n'étions pas dans le bon chemin. Lorsque nous le dîmes à notre cocher, il se trouva qu'au lieu de nous conduire par le sud de l'île, comme cela se fait toujours, il avait pris par le nord, pour voir si l'on ne pouvait pas arriver également par ce côté. Il avait voulu faire une expérience.

Madame Howland rit de si bon cœur de l'idée que ce garçon avait eue de faire une expérience qui aurait pu nous coûter la vie, que ses réprimandes en perdirent de leur force. Le Yankee était bien un peu embarrassé, cependant il sourit, et aurait voulu aller jusqu'au bout. Nous nous y refusâmes positivement, car, ne connaissant pas le fond, chacun de nos pas pouvait être le dernier. Nous descendîmes parmi les buissons sur le rivage et laissâmes le garçon chercher son chemin comme bon lui semblerait avec chevaux et voiture.

Nous essayâmes de trouver une route à travers les arbustes et les taillis. Madame Howland riait avec une bon-

homie sans égale de la conduite caractéristique du jeune Yankee. Après une course d'une heure en nous traînant à travers des buissons épais et marchant sur le sable, nous trouvâmes un sentier et trace de clôture. Lorsque nous regardâmes de là autour de nous, nous vîmes, à notre grande surprise, au sommet des plus hautes collines sablonneuses de cette partie de l'île, une voiture attelée. Était-ce?.. oui, en vérité, c'était notre équipage qui, sorti de l'eau, avait grimpé sur cette élévation. Le jeune Yankee était assis tranquillement sur le siége, et regardait autour de lui pour étudier la topographie de l'île.

Lorsqu'au bout de deux heures nous fûmes parvenus à nous diriger vers le côté méridional de l'île et vers la forteresse, nous trouvâmes notre équipage qui nous attendait paisiblement comme si tout s'était passé au mieux.

Nous ne fûmes point de cet avis, surtout en voyant le dernier bateau à vapeur s'éloigner du rivage avant que nous ayons pu l'atteindre, ce qui nous obligeait à passer la nuit dans l'île. Mais nous eûmes un bon hôtel, l'Océan, le plus beau clair de lune. Cette nuit, passée dans l'île de Sullivan, presque sans dormir, est pour moi l'une des plus riches en souvenirs de celles qui se sont écoulées pendant mon séjour dans la Caroline du Sud.

Aujourd'hui, durant une promenade en voiture hors de la ville, j'ai vu un homme conduisant un petit nègre dont les deux mains étaient attachées avec une corde. L'homme était à cheval, le garçon marchait derrière ; il avait probablement essayé de fuir, et on l'amenait dans la ville pour y recevoir des coups de fouet. On les regardait passer avec indifférence comme chose fort ordinaire. Jolies mœurs!

Le voyage que je projetais à travers les parties septentrionales de la Géorgie et le Tennessée ne se réalisera pas

non plus cette année. La chaleur est accablante, et la Tennessée tellement basse que les bateaux à vapeur ne peuvent y naviguer, il n'y a aucune facilité de transport ; en revanche, les fatigues d'un voyage en diligence sur de mauvaises routes sont nombreuses et longues. Je vais donc me confier de nouveau à la mer, mais seulement pour vingt-quatre heures, puis je prendrai terre dans la Caroline du Nord, et continuerai mon voyage à travers cet État jusqu'à la Virginie. Je me dirigerai probablement vers le Nord avec le même bateau que M. et madame Holbrook.

Je me porte bien ; mes amis de Savannah et de Charleston disent que je suis rajeunie, embellie d'une manière extraordinaire, et l'attribuent au climat de l'Amérique (le plus mauvais de tous pour rajeunir). J'en suis redevable et j'en rends grâce à Cuba, surtout aux bons foyers de cette île et d'ici. Que la bénédiction repose sur eux ! Mais je sais que les fatigues du voyage et le climat de l'Ouest m'ont laissé des traces visibles.

LETTRE XL.

Richmond, le 16 juin 1851.

Je te dis bonjour, ma sœur chérie, par une belle matinée et dans la capitale de la Virginie. Je rentre à l'instant d'une promenade dans le parc du Capitole, d'où j'ai vu la belle rivière de Saint-James (en indien Powhatan) avec chute d'eau écumante, ondes calmes et argentés, serpentant, coulant à travers des plaines, entre des collines

verdoyantes, bien, bien avant dans le pays. La vue est superbe de ce magnifique Capitole! Je voudrais que l'état intellectuel de la ville où siége le gouvernement y répondît. Mais la Virginie est un État à esclaves, ses idées et le courant de sa vie coulent, comme cela se pratique dans tous les États à esclaves, seulement pour la moitié de sa population. On s'en souvient sur-le-champ à la porte du parc du Capitole. Sur les montants de cette porte est affichée une ordonnance annonçant en grandes lettres que tout esclave qui osera la dépasser recevra trente-neuf coups de fouet. Dans les États à esclaves on ne peut jouir de rien sans être troublé par ces coups de fouet.

Mais, sous le rapport matériel, comme l'Amérique du Nord est bien arrosée! Partout de grands fleuves navigables qui, semblables à des artères, reçoivent dans leur sein des rivières, des ruisseaux sans nombre et portent en tous lieux la vie et les fruits de la civilisation!

Je me suis séparéé de ma bonne madame Howland (elle m'est devenue aussi chère qu'une sœur) et de sa famille avec une douleur que je cherchais à ne pas écouter, car il fallait nous séparer.

C'est dans l'après-dînée du 12 juin que j'ai quitté Charleston et la Caroline du Sud. La mer était houleuse, et le bateau tellement encombré de passagers, que je me suis repentie intérieurement d'avoir cédé au désir d'être avec madame Holbrook sur ce navire, et de n'avoir pas différé mon départ d'une couple de jours. Je craignais maintenant de gêner les autres et de l'être moi-même. Mais madame Holbrook est devenue ma consolation et mon aide. Connaissant la négresse qui servait dans le salon des femmes, elle lui fit dresser pour nous des lits sur des siéges moelleux près de la fenêtre, car toutes les cabines

étaient déjà occupées. Nous pûmes jouir ainsi de l'air frais de la nuit. A mesure qu'elle avançait, les flots se calmaient ; les nuées étaient orageuses, l'air d'une chaleur accablante; la traversée était dangereuse, et le bateau n'avait pas la meilleure réputation.

Mais je me tranquillisais en pensant : « quand la lune se lèvera !... » Je m'imagine que cet astre est mon ami ; dès mon enfance mes yeux ont été tournés vers lui, et j'ai dit son nom avant de pouvoir en prononcer d'autres. Mes premiers vers lui furent dédiés, ils étaient mauvais, mais la lune m'a toujours été favorable. Jamais encore, durant mes voyages sur mer, elle n'a manqué de dissiper les nuages, de calmer les flots et les vents troublés, c'est pourquoi j'ai toujours cherché à les arranger de manière à ce que la lune pût les éclairer. C'est le calcul que j'avais fait également pour celui-ci, et je ne m'étais pas trompée. Les nuages ne disparurent pas, il est vrai, mais ils restèrent immobiles ou se retirèrent en formant des groupes pittoresques. Les vagues continuèrent à rouler, non pas avec tempête; des éclairs sillonnaient continuellement les nuages, sans tonnerre. Je jouissais de la vie agitée, non pas inquiétante du ciel et de la mer; je me portais bien, quoique les autres passagers fussent tous plus ou moins malades, et je montais souvent sur le pont, pour jouir de ce beau spectacle. Dans l'intervalle je m'assoupissais, délicieusement rafraîchie par les vents de la mer qui entraient par la fenêtre ouverte.

Nous débarquâmes le lendemain et traversâmes la Caroline du Nord en chemin de fer ; des forêts de pins alternaient avec quelques endroits défrichés pour cultiver le coton et le maïs. Le pays était plat, uniforme, pauvre, excepté en séve de pins, d'où cet État a tiré son nom po-

pulaire de « vieux goudron et vieille térébenthine. » Ses parties du nord-ouest sont montagneuses et possèdent beaucoup de beautés naturelles. Madame Holbrook dit que cet État est célèbre seulement par sa loyauté et la simplicité de ses mœurs. Lorsque les autres États furent obligés de payer la dette qu'ils avaient contractée envers l'Angleterre pour un emprunt qui échoua, la Caroline du Nord donna l'exemple de l'exactitude, de la fidélité à sa parole, et paya sa part sans hésiter.

Dans plusieurs endroits où nous nous arrêtâmes en route, il y avait des forêts d'arbres à feuilles rondes, riches sous le rapport des espèces; j'en ai compté plus de douze dans un bouquet de bois. Vers le soir de ce jour nous arrivâmes à Weldon, petit village frontière entre la Caroline du Nord et la Virginie; l'écumante et fougueuse rivière de Roanoke sépare les deux États.

Vers le crépuscule je suis allée voir les cascades. Les mouches luisantes dansaient sous la sombre voûte des arbres. La nature était ici romantiquement sauvage et belle, la contrée aussi déserte et silencieuse que si elle était dépourvue d'habitants.

Nous avions un bon gîte, et, quoique j'eusse l'annonce d'une migraine, je pus, à ma grande satisfaction, continuer mon voyage par un chemin de fer à petite vitesse, qui nous conduisit paisiblement et commodément à travers les champs de la Virginie jusqu'à Richmond sa capitale. Elle a trente mille habitants (la moitié de couleur), et une situation romantique sur des hauteurs et dans des vallons sur la rive du Saint-James. J'ai dû prendre congé de mes compagnons de voyage dès hier au soir; ils ont continué leur route de bonne heure le lendemain; ils se rendent à Saratoga où ils vont prendre les eaux et les bains. Je compte

y aller aussi plus avant dans l'été, non pour prendre les eaux, mais pour voir cette scène de la société américaine, qui en représente, dit-on, la plus mauvaise face : l'immoralité froide fashionable, et le manque de conscience en habits de gala.

Plus tard.

Quel sermon ! — s'il était l'unique source de la connaissance de Dieu, il ferait des hommes des athées ou des têtes de choux. Quant à moi, il m'a impatientée, irritée. Le jeune prédicateur vidait, avec une grande satisfaction de lui-même, si j'en juge par sa personne, le calice de la colère rempli de menaces et de châtiments, en parlant des pécheurs en dehors de son Église. L'auditoire était peu nombreux, une partie dormait, quelques messieurs bien nourris et bien vêtus, assis dans un banc en face de moi, tiraient de temps en temps leur montre pour voir si l'heure du dîner approchait, du moins je le présume, car évidemment ils ne songeaient pas au jugement dernier, quoique le jeune ministre s'en servît avec fracas, ainsi que des châtiments futurs dont les impies seront frappés. Il est bon d'ajouter que le prédicateur se renfermait tellement dans l'abstrait et le vide que toutes ses peintures du péché passaient par-dessus la tête des personnes assises sur les bancs. Mais — j'ai entendu bien des prêtres prêcher pour un autre auditoire que le leur.

Je resterai ici une couple de jours, puis j'irai faire une visite à notre compatriote le professeur Sheele de Vere, à Charlotteville ; c'est l'université de la Virginie, mais je reviendrai ici pour y passer quelque temps.

Le 18 juin.

Il m'a fallu hier et aujourd'hui recevoir une foule de visites et d'invitations amicales. Parmi ces dernières se trouve l'offre d'un foyer à la campagne près de la ville; je l'ai accepté sur-le-champ pour le moment de mon retour, tant les personnes qui m'ont fait cette proposition me plaisent. C'est une veuve, madame Van Lee et sa fille; leur doux visage exprime infiniment de bonté et de délicatesse d'âme.

Madame Van Lee m'a menée voir en voiture les jolis environs de Richmond, au nombre desquels se trouvait le grand cimetière, qui ressemble à un parc, avec collines et vallons. Toute la contrée autour de Richmond est un mélange du même genre, et le Saint-James un trait important et agréable du pays qu'il parcourt en serpentant. Quoique bien près de la Saint-Jean, il faisait si frais que j'avais réellement froid dans cette voiture découverte; l'air me semblait rude et piquant.

Nous allâmes ensuite à une grande fabrique de tabac, car je désirais voir l'établissement où l'on prépare le principal produit de la Virginie. Ici j'ai entendu les esclaves (cent environ) chanter en travaillant dans de grandes salles, des chants et des antiennes à quatre parties, si purement, d'une manière si complétement harmonieuse, qu'il était difficile de croire qu'ils n'avaient eu d'autres maîtres qu'eux-mêmes. Dieu a donné à ces pauvres créatures le don du chant pour les consoler durant leur temps d'épreuves; car la vie, dans une fabrique de tabac, n'est point assurément une vie de Chanaan. Une partie du travail,— par exemple, celui de rouler les feuilles de tabac, auquel

les esclaves sont surtout occupés, paraît assez facile; mais celui de les entasser par masses épaisses, moyennant la presse à vis qu'on tourne à force de bras, est si fatigant, qu'il donne lieu souvent à des maladies de poitrine et coûte aux travailleurs la santé et la vie. L'infection et la malpropreté qui règnent toujours dans les fabriques de tabac me semblent meurtrières surtout quand on n'y est pas accoutumé dès le bas âge. Le travail cesse à six heures du soir, les travailleurs sont libres le reste de la journée; et comme ce moment approchait, les esclaves firent entendre le beau chant « Alleluia, amen, » non pas en parodie. Mais ce n'était pas gai, les chanteurs ne l'étaient pas non plus. Mademoiselle Van Lee ne pouvait retenir ses larmes. Tous ces noirs, étant baptistes, ne chantaient que des hymnes sacrés. C'est seulement dans les maisons où l'on vend les esclaves que l'on entend ici les joyeuses et lumineuses chansons nègres.

En quittant cette fabrique, le propriétaire (gros et joyeux personnage) me fit cadeau... devine... d'un grand paquet de tabac à mâcher! Le cadeau était si caractéristique que je l'acceptai avec un plaisir tout particulier, étant surtout de première qualité. Je le tins aussi éloigné que possible de mon nez en retournant chez moi en voiture; mais je sais des amis en Suède qui lui trouveront beaucoup de charmes.

Le soir je devais aller dans une soirée de mille personnes, la « crème » de la société de Richmond : « C'est le plus dur propriétaire d'esclaves de la contrée. On reconnaît ses esclaves sur les chemins, tant ils sont affamés.

— Oui, c'est un méchant homme, mais il est fort riche. »

C'est ce que j'ai entendu dire hier à quelques personnes de ma connaissance et propriétaires d'esclaves. Je leur demandai quel était l'individu si méchant et si riche en même temps :

« Monsieur N., qui vous a invitée à sa grande fête de demain, » me répondit-on. Je m'en informai auprès d'autres personnes, ce fait était généralement connu. « Et cependant la meilleure société de la ville va chez lui? dis-je avec surprise. Et vous prétendez que l'opinion publique protége l'esclave, punit le maître méchant ?

— Madame et mademoiselle N. sont si bonnes, si aimables! c'est à cause d'elles qu'on va chez N. »

Je soupçonne que la richesse de cet homme a autant de part à cette indulgence que la bonté de sa femme et de sa fille. Je fis mes remercîments pour l'invitation, en m'excusant de ne pouvoir — l'accepter.

Pour que cette opinion publique si vantée se prononçât contre le riche propriétaire d'esclaves, il faudrait qu'un cas affreux et flagrant soit mis au jour. C'est ce qui vient d'arriver en Virginie. Un riche planteur a fait périr, il y a quelque temps, par le plus cruel traitement, l'un de ses esclaves de maison, son serviteur de confiance, et cela uniquement sur un soupçon. La chose était tellement affreuse qu'elle excita l'indignation générale, et le meurtrier fut appelé devant les tribunaux. « Si la justice avait fait son devoir, cet homme aurait été pendu, » dirent de bons propriétaires d'esclaves; mais il est riche, il a sacrifié une partie considérable de sa fortune pour se rendre les magistrats favorables. Ils ont tourné et retourné l'affaire et la loi de telle façon, que l'arrêt, prononcé tout récemment, condamne le meurtrier seulement à cinq années de prison dans une maison de correction. Plusieurs personnes d'ici, qui ont

l'esprit juste, appellent cela une honte; mais la conscience dans les États à esclaves est aussi réduite à l'esclavage.

Une vieille négresse vient d'être condamnée à la même peine pour avoir voulu aider une jeune négresse à s'enfuir vers les États libres. Le gouvernement a rejeté sa demande en grâce, « vu la position actuelle des États libres et des États à esclaves. »

La crainte de Mammon et des hommes !

J'ai assisté aujourd'hui, au Capitole, à une séance de la grande convention, réunie à Richmond pour réformer ou, pour mieux dire, développer la constitution, et j'ai eu le plaisir de donner des poignées de main à quelques-uns des cent trente législateurs assemblés ici. Mais — on a déposé sur la table une proposition demandant de l'argent en faveur de l'*enseignement*. Peu d'attention lui a été accordé. L'assemblée est surtout occupée de la création de juges dans les campagnes, vu l'accroissement de la population. Sa tendance, comme dans l'Ohio, est de donner plus de pouvoir encore au peuple, en le faisant participer au choix des juges et autres fonctionnaires nommés autrefois par le gouvernement.

Dans l'avant-salle grande et ronde du Capitole est une statue de Washington, due à un sculpteur français, M. Houdon. Je ne me souviens pas d'avoir vu un objet d'art plus noble et représentant d'une manière plus parfaite l'homme idéal dans sa réalité de tous les jours. C'est Washington, le président au menton fort, un peu roide de sa personne, avec son costume ancien, et c'est en même temps le type de l'homme du Nouveau-Monde, avec son esprit noble, la conscience de lui-même, l'homme bien équilibré dont les Américains parlent comme de la suprême per-

fection, c'est-à-dire en harmonie avec lui-même, certain de sa route et de son but, décidé à persévérer jusqu'à la fin, sans recourir à d'autres conseils que ceux du divin conseiller. Washington est représenté ayant accroché son glaive à un pilier, debout à côté de la charrue, se reposant avec calme sur lui-même, sans orgueil et sans hésitation; son regard plein d'âme est fixé sur l'avenir. C'est, en vérité, une magnifique statue, je me réjouis de la voir encore à mon retour. Mais, dans ce moment, je m'enfuis de la ville.

Charlotteville, le 20 juin.

Je suis dans la jolie demeure du professeur Sheele de Vere, et depuis son départ de la Suède, il a fait l'acquisition d'une charmante femme; tous deux m'ont reçue de la manière la plus amicale. Je me trouve ici dans une jolie contrée montagneuse, celle de la chaîne des montagnes Bleues qui limite la grande vallée de la Virginie d'un côté, tandis qu'elle l'est de l'autre par la chaîne des montagnes du Nord; toutes deux font partie des monts Alleghany. Les bâtiments de l'université, construits par le président Jefferson avec magnificence et régularité, sont entourés de collines, de vallons ressemblant à un tapis vert bordé de charmantes maisons de campagne et de petites fermes, — contrée fertile où rien ne manque, excepté de l'eau. La principale de ces villas, située sur une colline élevée, est celle de Jefferson; on l'appelle « Monticello. » Elle a de beaux arbres, une vue étendue sur la campagne et l'université. J'ai visité Monticello avec mes nouveaux amis. La maison, maintenant déserte et dans une grande décadence, marche évidemment à sa complète destruction; mais son arrange-

ment prouve que son propriétaire n'était pas dévoué outre mesure à la simplicité républicaine. Un salon pavé en mosaïque est véritablement splendide ; mais le bien-être d'un intérieur lumineux et amical m'a manqué partout.

Jefferson, ami de Th. Payne, était, comme celui-ci, un athée, et ses mœurs annoncent une moralité peu rigide. Ses portraits et ses bustes expriment une vie énergique, mais inquiète ; on y voit une nature opiniâtre qui lutte et que la contradiction pousse facilement aux extrémités; du reste, la physionomie est animée, gaie, communicative. Le front est plus large que haut, la noblesse et le calme de Washington lui manquent. Jefferson aimait son peuple et l'a dirigé dans ses efforts pour arriver au grand acte de la « Déclaration de l'indépendance, » production de l'esprit du temps plus encore que du cerveau et de la plume de son auteur.

En me promenant dans le parc j'ai remarqué ce parfum infiniment suave que j'ai souvent senti en Amérique, on le dit produit par la fleur de la vigne sauvage. Elle croît ici en abondance, comme dans tous les autres États de l'Amérique du Nord, et c'est ici mieux que partout ailleurs que se réalisera cette prophétie annonçant que « chacun sera assis en paix à l'ombre de sa vigne et de son figuier sans qu'on puisse l'en empêcher. »

Plus avant dans la soirée, j'ai vu une grande partie des professeurs de l'université et de leurs femmes, parmi lesquelles il y en a de fort bien. Le président, M. Harrison, a des yeux beaux et profonds, des manières agréables et posées. Cette université est surtout estimée pour la solidité de l'instruction qu'elle donne, et la sévérité de ses exigences à l'égard des étudiants. Le jeune homme qui a son diplôme de science daté d'ici est certain qu'on l'emploiera

quand ses études seront finies. Il y a aussi un établissement privé destiné aux jeunes gens pauvres qui ont de bonnes dispositions et le désir d'apprendre; ils y séjournent gratuitement et suivent le cours de l'université.

Lorsque Jefferson fonda cette dernière, il en exclut l'église et le prêtre. Ni l'une ni l'autre n'eurent place dans ce foyer d'enseignement; mais les Américains comprennent tellement que la société ne peut se passer de religion et de prêtres que, bientôt après la mort de Jefferson, l'une des salles de l'université fut disposée en église, et les directeurs décidèrent qu'on y appellerait alternativement des prêtres des différentes communions chrétiennes pour célébrer le culte dans l'établissement universitaire; toutes les sectes, épiscopale, calviniste, luthérienne, méthodiste, etc., se trouvaient donc représentées ici, et personne ne pouvait se plaindre d'une exclusion illibérale. Le temps que chaque prêtre appelé passe à l'université est limité à deux années. Le prédicateur qui s'y trouve maintenant appartient à l'Église épiscopale. Cette disposition a été accueillie par les étudiants de telle sorte que, quoique libres de ne pas assister au service divin et de ne point contribuer à la rétribution et autres frais occasionnés par la présence du maître spirituel, ils manquent rarement aux instructions, pas même à la prière du matin et du soir, et ne refusent jamais de prendre part aux frais.

La salle servant d'église est des plus simples, un peu enfoncée, on dirait qu'elle craint d'être aperçue par l'esprit de Monticello.

Je compte ne partir d'ici qu'après le grand examen et la distribution des prix de la Pentecôte, afin de voir les jeunes fils de la Virginie et la fleur de ses beautés, qu'on attend pour cette solennité. Je ferai dans l'intervalle une excur-

sion au delà des montagnes Bleues pour voir la célèbre grotte appelée la « caverne de Weiher, » du nom de celui qui l'a découverte. Je prolongerai peut-être ma course plus à l'ouest dans la partie montagneuse de la Virginie pour voir le « Pont naturel » et autres merveilles de ce genre fort en renom ; cela dépend des circonstances. De Vere est pour moi un bon conseiller et ami. Je partirai cette après-midi en diligence, escortée d'un monsieur âgé, magnifique, savant et bon.

Charlotteville, 26 juin.

J'arrive à l'instant de ma course au delà des montagnes Bleues, mais non pas en diligence. On y était tellement à l'étroit, il y faisait si chaud, qu'à peine entrée je me suis hâtée d'en sortir, de la laisser partir, et j'ai loué, par l'entremise de mon hôte, une voiture particulière à deux chevaux avec un nègre pour cocher. Tu me vois donc, ma chérie, assise seule, libre et légère comme un oiseau, heureuse de pouvoir solitairement et en liberté traverser cette vaste et romantique contrée. Mon nègre Davis est le meilleur et le plus accommodant des nègres. C'est un bon cocher, il connaît le pays, a soin des chevaux et de moi. Nous fûmes obligés, ce jour-là, de nous arrêter au pied des montagnes Bleues, et nous prîmes gîte pour la nuit.

Le lendemain 27, au lever du soleil, j'ai franchi les montagnes presque entièrement à pied, afin de jouir d'autant mieux du magnifique spectacle du soleil se levant sur les vallées de la Virginie orientale et occidentale. Le matin

était beau, mais froid, la route bonne, et de riches masses de forêts à feuilles rondes la suivaient en montant la montagne. Mon bon nègre me suivait à pied, m'indiquait du doigt le comté d'Albemarle, de Nelson, et jouissait avec un plaisir visible de ces grands et beaux points de vue auxquels il ne manquait que des cours d'eau. Arrivés au sommet des montagnes Bleues, j'ai vu se dresser devant moi une autre chaîne ayant la même élévation et direction; c'était celle des montagnes du Nord. Entre elles s'étend, de l'est à l'ouest, la vallée de la Virginie, grand et fertile paysage, avec petites habitations bien construites, des champs, des pâturages, contrée paisible et florissante. Il semble que de ces foyers agréables doit s'élever tout naturellement la prière « Notre Père; » car tout y est joli, paisible, pacifique comme une idylle. Pas de châteaux orgueilleux, pas de chaumière pauvre, toutes les parts semblent égales et bonnes. Les églises, « maisons de Dieu, » se distinguent seules du reste de la paroisse.

Nous descendîmes en voiture vers la vallée, et j'arrivai à midi près de la montagne, où se trouve la célèbre grotte au pied de laquelle coule la petite et joyeuse Shenandoah. Près de là est une auberge pour les voyageurs; un gros et jovial aubergiste leur sert de guide. Étant seule sur place pour le moment, je pus jouir à mon aise de la grotte; l'aubergiste et Davis m'accompagnaient avec des torches et mirent çà et là des lumières.

On entre dans la montagne par une petite porte; quelques couloirs sont très-étroits; on a de la peine à s'y glisser, mais on en est richement indemnisé par la vue de magnifiques salles et de figures surprenantes. Il me fallut plus de deux heures pour parcourir les plus importantes. Les stalactites étaient du genre de celles que j'avais vues dans les grot-

tes de Cuba; mais certaines formes décidées se reproduisaient plus souvent ici, surtout celles de la colonne cannelée, les tuyaux d'orgues, les tours, les cascades (ressemblant à des eaux écumantes gelées), les boucliers faisant saillie sur les parois couvertes de lances, et d'immenses draperies pendantes qui formaient souvent des plis plastique sextrêmement moelleux. En frappant dessus avec un bâton, elles rendaient un son fort et plein qui retentissait sous les voûtes souterraines. Plus loin des alcôves, et dans celles-ci des statues solitaires debout, ressemblant à des larves humaines. Entre ces figures, et le long des parois de la montagne, étaient une multitude de formes fantastiques d'animaux, de fleurs, d'ailes qui semblaient se détacher du mur, des villes sortant de terre, avec rues, places, tours, et tout ce que l'imagination voulait y voir. C'est une crypte où le monde entier de la nature est représenté en larves de pierres, c'est le sombre rêve d'un roi de montagne relativement à la vie du monde lumineux; — car le soleil et la lune y sont aussi représentés par de grands disques blancs qui ressortent étincelants dans la voûte obscure. Là sont de vastes salles au milieu desquelles on voit deux ou trois statues en pierre debout, avec forme humaine : le héros prêt à tirer son glaive, le philosophe plongé dans ses méditations, la femme avec l'enfant dans ses langes. On dirait un monde sinistre où la vie s'est congelée au milieu de ses pressentiments. L'eau d'une petite source limpide tombant goutte à goutte et qu'on entendait au loin, parlait seule ici de la vie. Il faisait si froid dans ce monde souterrain, je m'y trouvais si mal de corps et d'âme, que je fus ravie d'en sortir, de respirer l'air chaud de Dieu et de revoir son beau soleil.

La soirée était infiniment belle et la contrée aussi. J'en

ai joui dans des promenades solitaires le long de la petite et dansante rivière de Shenandoah, dans les champs embaumés où l'on venait de couper les foins et de commencer la moisson. Les épis dorés tombaient sous une grande faux qui jetait le blé de côté par gerbes. On ne voyait dans les champs que des hommes; ils se chargent ici de tous les travaux extérieurs, même de traire les vaches. Les femmes restent à la maison, c'est-à-dire les femmes blanches; les négresses ne sont pas considérées comme faisant partie du sexe faible.

En retournant à mon auberge, je vis un beau vieillard assis sur l'herbe sous un arbre près de la maison, et lisant dans un gros livre. Plus tard, je me mis en conversation avec lui, et il me prêta son livre, publié par la secte des « Frères-Unis. » Il contenait leurs préceptes en paroles, en gravures; ils me parurent se conformer strictement à la lettre des usages des premiers chrétiens; par exemple, les membres de cette secte font une cérémonie religieuse du lavement des pieds, s'embrassent quand ils se rencontrent, etc., coutumes antiques. Les Frères-Unis, qui portent aussi le nom de Plongeurs, sont nombreux dans cette partie de la Virginie. On les croit originaires de la Hollande. Cette secte se distingue par son étroitesse et son immobilité religieuse, mais aussi par beaucoup d'union, d'amour fraternel et d'activité.

Une assemblée délibératrice des Plongeurs a eu lieu il y a quinze jours près de la caverne de Weiher; deux cents hommes à longue barbe et longs cheveux y ont traité des affaires principales de la secte. L'une des questions débattues était de savoir si l'on commettait un péché en établissant ou n'établissant pas des paratonnerres aux maisons. La résolution prise par l'assemblée, après deux jours

de débats, a été « qu'on ne donnera pas aux frères qui ont pourvu leurs maisons de paratonnerres le conseil de les ôter, mais on engagera fortement les autres à s'en remettre au Seigneur du soin de garder leurs demeures. » Par suite de ce principe d'immobilité, les Plongeurs laissent croître leur barbe et leurs cheveux sans obstacle; ils ne devraient pas non plus couper leurs ongles, s'ils étaient véritablement conséquents. Mais ils font des exceptions quand ils le jugent à propos, et se baptisent mutuellement dans les rivières, en plongeant tout le corps dans l'eau, d'où leur vient sans doute leur nom. Ils ont des maisons où ils se réunissent et des assemblées à l'instar des Quakers, où les discours alternent avec le silence, et de plus le lavement des pieds. Les Frères-Unis sont cultivateurs, dans l'aisance, compatissants entre eux, mais un peu hautains et rébarbatifs envers ce qu'ils appellent les « enfants du monde. »

Tandis que les Plongeurs de la Virginie restent ainsi enchaînés à la lettre et à la terre, il se forme dans la partie la plus occidentale de cet État une grande colonie sous le nom des « Égalitaires, » dirigée par un communiste français. Il a acheté de grandes fermes pour y établir une société d'une tendance différente de celle des Plongeurs. Heureux pays! où l'on peut essayer toute chose, où chaque inspiration de l'esprit humain trouve son cercle d'activité et sa place propre, où toutes ses variétés peuvent se développer sans scandaliser personne!

En m'éloignant le lendemain matin de la caverne de Weiher, j'allai voir une ferme appartenant à une famille de la secte des Plongeurs. Elle était peu éloignée de la route, et me parut l'idéal d'un petit enclos de paysans, bien propre et agréable, bien bâtie et soignée, avec jardin et

arbres fruitiers. Le mari à longue barbe était dans les champs, mais la femme, à membrure solide, et portant un costume ressemblant assez à ceux des Quakresses, était au logis, et me regarda avec des yeux obliques et méfiants. Il n'était pas facile d'entrer en conversation avec elle. Après avoir reçu le verre d'eau que je demandais, jeté un coup d'œil autour de moi dans la maison et au dehors, je continuai mon voyage entre des montagnes à droite et à gauche jusqu'à la petite ville de Staunton. Ici j'ai dîné en famille chez un homme de loi, M. Baldwin, dont la conversation m'intéressa. Staunton contient quelques jolis établissements publics, parmi lesquels est une maison d'aliénés établie d'après le système de Bloomingdale, près de Philadelphie; elle donne les mêmes résultats satisfaisants quant à la manière dont les malades sont traités. La guérison, c'est la règle lorsque ceux-ci y sont envoyés dès le début de la maladie; le contraire est l'exception.

On m'a priée de rester à Staunton, mais je désirais effectuer mon retour, et au coucher du soleil je me trouvai de nouveau sur le sommet des montagnes Bleues, avec les paisibles vallées de l'est et de l'ouest à mes pieds, ainsi que leurs petits enclos entremêlés de champs dorés; contrées pacifiques à en juger par l'apparence, mais où la lutte du *tien* et du *mien* n'en a pas moins lieu avec beaucoup d'activité, et prive bien des gens de ce qui leur appartient. Je pris gîte pour la nuit au pied de la montagne, dans un endroit si joli, si agréable, où tout était si bon, l'air si pur, que je fus tentée d'y rester un peu plus de temps. Mais Davis et ses chevaux étaient chers, c'est pourquoi je me suis fait reconduire à Charlotteville. La course à travers cette paisible et fertile contrée a été agréable.

Je resterai maintenant tranquille ici jusqu'après la dis-

tribution des prix, et retournerai ensuite à Richemond, puis j'irai voir le « Bac de Harper, » une des contrées les plus romantiques de la Virginie, dit-on, où se réunissent la Potomac et la Shenandoah. Je m'apprête à quitter l'Amérique vers la fin d'août ; c'est pourquoi je renonce à aller dans la partie montagneuse de la Virginie. Du reste, cet État n'a pas de hauteurs comparables pour l'élévation aux montagnes Blanches, et je veux voir celles-ci.

Tandis que je me repose dans ce joli et paisible foyer, où deux jeunes époux se rendent mutuellement heureux, où je goûte les joies de la vie avec un cercle d'amis, je lis l'histoire ancienne de la Virginie et copie les dessins que j'y trouve. La première histoire connue de cet État se fait remarquer par un épisode romantique si touchant, que je veux te le raconter, d'autant plus que je copie pour toi le portrait de son héroïne, la jeune Indienne Matoaka ou Pocahuntas.

La première fois que les côtes orientales de l'Amérique du Nord furent explorées par des navigateurs anglais sous le règne d'Élisabeth, les récits qu'ils firent de leur beauté, de leur fertilité, furent tels, que la reine donna à cette contrée le nom qu'elle aimait à porter, Virginia ; l'Angleterre ne la connut d'abord que sous ce nom symbolique. Lorsque les Pèlerins de Leyden furent portés par les flots sur les côtes du Massachussett, ils croyaient se rendre dans la « partie septentrionale de la Virginie, où ils voulaient fonder leur colonie. »

Des aventuriers anglais avaient pénétré avant eux dans les parties méridionales de la Virginie pour chercher de l'or, et la plupart d'entre eux périrent misérablement par suite de leurs désordres et des maladies inhérentes au climat. John Smith, aventurier ambitieux, hardi et aussi

habile que courageux, parvint, moyennant son influence personnelle, à donner un peu de consistance à une petite colonie qui s'était établie près de la rivière Saint-James, et y fonda une ville à laquelle il donna le nom de James-town. A l'endroit où se trouve aujourd'hui Richmond, et un peu au-dessus de la chute de cette rivière, habitait Powhatan, puissant chef indien qu'on appelait aussi empereur; de nombreuses tribus indiennes peu considérables, qui lui étaient soumises, campaient çà et là dans le pays et cultivaient la terre. Lorsque John Smith chercha à pénétrer plus avant sur les bords de la Saint-James, ses gens et lui en vinrent aux mains avec les Indiens. Ses compagnons furent massacrés, et lui fait prisonnier. Pareille chose lui était déjà arrivée une fois, et on l'avait vendu comme esclave en Turquie, durant ses courses aventureuses en Europe, en Asie, en Afrique. Il s'était donc familiarisé avec le danger, ce qui l'avait rendu intrépide. Calme au milieu des Indiens, dont il connaissait parfaitement la cruauté, il fixa leur attention en leur montrant une boussole, en leur donnant des preuves de son savoir et de son talent. Elles excitèrent l'étonnement et l'admiration; il fut conduit d'une tribu à l'autre comme une bête curieuse, un conjurateur, et enfin à l'empereur Powhatan, qui devait décider de son sort. Tandis que celui-ci délibérait avec ses chefs au sujet de l'étranger et sur la manière dont il fallait le traiter, John Smith passait son temps à faire des haches de combat pour l'empereur et des colliers en perles pour sa fille, la petite princesse Pocahuntas, âgée de dix à douze ans. Elle était de beaucoup supérieure à toutes les jeunes indiennes par l'expression et l'extérieur de sa personne; aussi était-elle appelée « l'incomparable » par le peuple, à cause de son âme et de son esprit. L'empereur et ses chefs

condamnèrent Smith à mort; il devait être sacrifié publiquement aux dieux du pays, et sa tête écrasée à coups de massue.

On fit des préparatifs comme s'il s'agissait d'une fête. Les feux furent allumés devant les idoles. Powhatan était assis sur son trône, ses guerriers se tenaient debout autour de lui. Smith fut amené, couché à terre, sa tête appuyée sur une pierre. Les massues étaient levées, quand tout à coup la fille de l'empereur, la petite Pocahuntas, accourut, jeta ses bras autour du cou de Smith, posa sa tête sur la sienne. Les massues ne pouvaient atteindre la tête de Smith sans frapper aussi celle de la princesse. Les menaces, les prières, les représentations, tout fut inutile. L'enfant s'opiniâtra à entourer la victime de ses bras protecteurs étroitement serrés autour de son cou. Ce spectacle toucha enfin le cœur de Powhatan et de ses sauvages guerriers. Smith fut gracié en faveur de la petite princesse, et, au lieu de le traiter en ennemi, les chefs conclurent alliance avec lui, et le laissèrent retourner vers les siens.

Les rapports entre les Anglais et les Indiens continuèrent cependant à être ceux de la méfiance et de l'inimitié, les Indiens épiaient constamment l'occasion d'attaquer les Anglais. Mais Pocahuntas continua à être leur bon ange. Une fois qu'ils étaient dans une grande pénurie, elle leur apporta du blé et des vivres; une autre fois elle vint dans leur camp, seule à travers la forêt et au milieu de la nuit, pâle, les cheveux flottant au vent, pour les avertir qu'ils allaient être attaqués.

Quelques années plus tard, sa beauté, sa grâce, donnèrent à un vieil aventurier la tentation, avec l'aide de quelques misérables comme lui, d'enlever Pocahuntas à son père. Mais un noble et enthousiaste jeune homme du camp

anglais, appelé Rolfe, devint son protecteur. Il lui semblait entendre constamment, « même dans son sommeil, » une voix qui lui commandait de convertir la jeune Indienne au christianisme et de la prendre ensuite pour femme. Quand le Saint-Esprit lui demandait avec reproche : « Pourquoi vis-tu ? » la réponse était : « Pour conduire l'aveugle dans le bon chemin. » Rolfe lutta longtemps contre le sentiment qu'il éprouvait pour la jeune Indienne, comme il aurait combattu une tentation dangereuse, mais il finit par céder à la voix. Il gagna la confiance de Pocahuntas et devint son maître. Elle prêta volontiers l'oreille à celui qu'elle aimait, et reçut quelque temps après le baptême dans la petite église de Jamestown, dont la voûte était portée par les troncs non rabotés de pins tirés des forêts de son père. Les fonts étaient une souche de pin creusée. » Bientôt après, Rolfe célébra son mariage avec Pocahuntas ; ce qui eut lieu, dit-on, avec le consentement de Powhatan et de sa famille. L'oncle paternel de la jeune Indienne, le chef Opachisco, la conduisit à l'autel. Ce mariage obtint l'assentiment général, même des Anglais, et Rolfe alla en Angleterre en 1616 avec sa femme, qui fut présentée à la cour sous le nom de lady Rebecca. Elle ravit tout le monde par sa beauté, sa naïveté enfantine, fut parfaite comme épouse et comme mère d'un fils, dit la chronique en parlant de Pocahuntas. Mais les nouveaux époux ne jouirent pas longtemps de leur bonheur ; le climat de l'Europe fut pernicieux pour la jeune Américaine, qui mourut en Angleterre à l'âge de vingt-deux ans. Son fils est devenu dans la Virginie la souche de plusieurs familles, fières aujourd'hui encore de descendre de l'Indienne Pocahuntas. Je n'en suis pas surprise ; son souvenir est entouré d'un rare beauté et d'un éclat pur. Le peuple qui a donné naissance

à une fille comme elle aurait mérité d'être mieux traité par celui qu'elle a protégé.

Le portrait de Pocahuntas, que j'ai copié, la représente avec le costume que portaient les grandes dames sous le règne d'Élisabeth ; mais les roides tresses indiennes tombent le long de ses joues sous le chapeau, et annoncent son origine. Le visage a une touchante expression de bonté et d'innocence naïve ; le charme mélancolique des yeux et la forme de la tête me rappellent la femme Nuage de plume du Minnesota. Le portrait a été fait en 1616, lorsque Pocahuntas avait vingt et un ans, et porte cette inscription : *Matoaka Rebecca, filia potentis princ. Powhatan, imp. Virginiæ.*

Le portrait de Smith, que j'ai aussi copié, annonce un guerrier résolu ; il n'est pas beau et très-barbu. Son histoire, même en Virginie, est une suite de luttes, d'actions hardies et d'événements malheureux sous lesquels il a fini par succomber, sans que sa vie ait laissé de plus beaux souvenirs que celui dont il est redevable à la tendresse de la petite Indienne. Ce que son bras vigoureux n'a pu conquérir, l'homme ambitieux l'a dû à deux petits bras d'enfant serrés autour de son cou.

Comme d'ordinaire les matinées m'appartiennent exclusiment ; les après-dînées, à la société, aux promenades, etc. J'ai visité plusieurs petites fermes du voisinage exploitées par des nègres libres, et les ai trouvées aussi propres et agréables que celles des cultivateurs blancs. Au crépuscule, je suis volontiers assise sur la terrasse à l'ombre des beaux

arbres, avec madame de Vere, je lui fais raconter sa vie dans la maison paternelle, sa première connaissance avec son mari, son bonheur comme fille, comme épouse. C'est un petit roman pur, et aussi doux que l'air et le parfum des fleurs dont nous sommes entourées aux heures paisibles du soir, tandis que les mouches luisantes dansent dans l'ombre épaisse des arbres. Son amour pour son père a été le premier; celui qu'elle a pour son époux est le second; le troisième est pour l'enfant qu'elle attend et sur lequel elle veille maintenant avec crainte et tremblement.

Le soir, je vois compagnie à la maison, ou je vais chez les professeurs, fort occupés en ce moment des examens, des diplômes et des certificats. Une couple d'étudiants feront leurs discours d'adieu à l'université avant de la quitter. Je suis invitée à y assister.

Le 28 juin.

J'ai entendu l'un d'eux hier, et si le second, qui doit avoir lieu ce soir, est du même style, ce que je présume, j'en retirerai peu de joie. C'est chose vraiment remarquable que la manière dont l'esclavage agit sur la jeunesse et les intelligences ordinaires; l'orateur d'hier fait partie de celles-ci. C'était un jeune homme aux traits fins, ayant une certaine expression aristocratique, mais dépourvue de noblesse proprement dite. On parlait avantageusement de ses bonnes études, de ses qualités oratoires extraordinaires. En effet, son discours coulait avec une rapidité mugissante, mais une telle emphase quant aux États-Unis, un tel fracas quant au Sud et aux fils du Sud, « la fleur et l'espoir de l'Union, » que c'en était fatigant. Le *seul* empêchement

à la grandeur et à la croissance de son avenir merveilleux, à la puissance des États-Unis, était — l'abolitionnisme, ce scorpion, cet hydre de la vie sociale de l'Union. Il faut l'écraser (l'orateur frappa du pied avec violence) et l'anéantir! C'est alors seulement que le Sud et le Nord pourront se réunir, et, comme des fleuves puissants, s'avancer rapidement vers le même but grand et glorieux.

L'orateur n'a pas dit quel était ce but glorieux; mais les étudiants présents et nombreux ont sans doute compris de quoi il s'agissait, car ils applaudirent avec fureur; chaque allusion à l'héroïsme, au noble caractère des fils du Sud, était suivie d'une salve d'applaudissements, répétée à plusieurs reprises quand le discours fut terminé.

Je sortis de la salle avec abattement de cœur. Est-ce que je ne trouverai pas dans les États à esclaves, comme je m'y attendais, une jeunesse noble, libérale, généreuse, promettant une future émancipation? Rencontrerai-je donc toujours parmi ces jeunes hommes ce manque de justesse dans le regard, de courage, de droiture dans l'esprit? Je n'ai pas envie d'aller entendre l'autre orateur ce soir, et suis fatiguée de cette vieille chanson.

Le 29 juin.

Je viens d'avoir une grande joie, une joie inattendue, c'est une « nouvelle chanson » que j'ai entendue... Mais je vais te raconter cela par ordre.

Je me trouvais dans la salle remplie de monde et resplendissante de lumières. Le jeune homme qui devait parler était assis et seul sur l'estrade en face de l'assemblée, tandis qu'elle se réunissait. Sa position devait l'embarras-

ser, car il servait de point de mire à tous les regards. Je me demandais si c'était ce sentiment qui jetait une sorte de voile sur ses yeux. Ce jeune homme était de haute taille et bien, robuste, quoique ne paraissant pas avoir atteint tout son développement. Son visage était pur et bon, non pas beau avec régularité ; il avait le coloris de la jeunesse et des traits prononcés. Je cherchais avec curiosité à y découvrir l'âme de ce jeune homme, mais elle était comme voilée, et son front ouvert, sa chevelure châtain foncé et abondante.

Enfin le moment où il se leva pour parler arriva ; il s'exprima avec une grande simplicité, sans grâce, sans embarras; commença son discours sans la facilité d'élocution de l'orateur de la veille, mais avec calme et clarté. La première partie se composa d'un aperçu rapide des peuples de l'antiquité, en faisant ressortir les causes de leur grandeur et de leur chute. Partout il montra l'esclavage ravalant les nations chez lesquelles il avait existé, et amenant leur chute finale.

Lorsque j'entendis ce début, mon cœur, je l'avoue, se mit à battre vivement. « Est-ce possible? pensai-je ; entendrai-je au moins une fois, dans les États à esclaves, une voix s'élever pour montrer le côté faible du Sud, le côté obscur du Nouveau-Monde? »

En effet, le jeune orateur fit courageusement l'application à l'Amérique des principes dont il avait montré les suites dans l'histoire de l'Asie et de l'Europe ; il disait à ses compatriotes, avec une logique claire, une pureté, une fermeté admirables : « Je ne vous accuse pas de manquer de courage, de noblesse, de sentiment pour le bien, mais je vous accuse de ne pas donner de l'éducation aux pauvres de votre nation, de ne pas travailler à élever les

classes inférieures du pays (1). » L'orateur ajouta que la mission de l'Amérique était de répandre sur tout son peuple les bénédictions de la liberté et de la civilisation. « En remplissant ce devoir, elle deviendra grande et heureuse, sinon elle succombera, et la grandeur de son naufrage ne pourra être comparée qu'à celle de l'avenir qu'elle aura manqué. »

Je ne puis t'exprimer la félicité avec laquelle j'ai écouté ce noble et courageux discours puisé dans l'âme pure de ce jeune homme, et si différent de tout ce que j'entendais depuis longtemps dans les États à esclaves! Je sentais couler mes larmes et ne m'en inquiétais pas; j'étais heureuse.

Mais, où était l'enthousiasme qui, la veille, animait les fils du Sud? Ils écoutaient en silence, paraissaient un peu stupéfaits; les applaudissements accordés lorsque le discours fut achevé, étaient restreints et embarrassés.

Ce digne jeune homme paraissait peu soucieux de l'approbation ou du blâme; il avait exprimé sa conviction; ses joues, ses yeux et son front resplendissaient comme un ciel sans nuages.

Je n'ai pu causer avec lui le soir comme je le désirais, car on vint le chercher pour aller vers son père dangereusement malade : il partit sur-le-champ; mais je pus auparavant lui serrer la main, et lui adresser de cœur un *remercîment* en présence de ses maîtres et de ses camarades. Les professeurs avaient paru un peu étonnés de l'exposition inattendue du jeune orateur; mais beaucoup

(1) Cette accusation est fondée; par suite de la chaîne oppressive de l'esclavage, qui empêche l'accroissement des écoles, la Virginie a plus de quatre-vingt mille blancs ne sachant ni lire ni écrire. La population blanche et noire de cet État se monte, dit-on, à un million et demi.

(*Note de l'Auteur.*)

d'entre eux l'approuvèrent. « Ils ne s'étaient pas attendus à un pareil discours... » véritablement extraordinaire, et sortant de la ligne commune. Le jeune Alexandre Brown fut loué, et le président de l'université en parla lui-même avec beaucoup d'éloges; mais les jurisconsultes avaient peur de rendre à César ce qui lui appartenait, et cherchaient à se tirer de là avec certaines expressions d'indulgence ou d'approbation déguisée. Que la mère de ce jeune homme doit être heureuse !

Richmond, le 1er juillet.

Me voici de retour dans la capitale de la Virginie, non pas dans la ville proprement dite, mais dans l'un de ses faubourgs. J'habite une jolie maison de campagne dont la position est belle, sur une terrasse près de la rivière de Saint-James, entourée d'un parc avec arbres hauts et touffus. C'est la jolie habitation de madame Van Lee ; j'y suis parfaitement et entourée de bons et bienveillants amis.

J'ai quitté, hier matin, M. et madame de Vere, dont j'espère recevoir avant peu de joyeuses nouvelles. La solennité de Charlotteville, samedi dernier, s'est composée principalement de discours, d'une distribution de diplômes. Mon principal plaisir a été de regarder la réunion des femmes, parmi lesquelles j'ai remarqué un grand nombre de jolis et heureux visages. On ne voit pas en Amérique de beautés à la Junon comme en Europe, mais, en revanche, plus de figures jolies et gaies, presque point de laides. Les hommes ont l'air mâle, et ordinairement des

tailles élevées et bien proportionnées. Je l'ai dit plusieurs fois; mais ce que je ne dois pas omettre, c'est qu'on ne trouve pas chez les Américains un type particulier et marqué comme chez les Anglais, les Irlandais, les Français, les Espagnols, les Allemands, etc. Un Américain et une Américaine pourraient appartenir à n'importe quel peuple, dans ce qu'il y a de bien, mais de moins caractérisé comme nation. On trouve généralement ici, et surtout parmi les femmes, des nez fins et bien faits, un visage ovale, et nulle part des nez de pommes de terre comme — le mien. Les cheveux et les yeux de couleur claire sont rares ici.

Richmond, 2 juillet.

Que ces questions, ce bavardage vide de pensées, des allants et venants, surtout des femmes, sont fatigants! Le manque d'attention, d'oreille, pour la vie véritable, est, il faut en convenir, l'un des plus grands défauts de ce pays, et l'école dont on aurait principalement besoin dans le Nouveau-Monde est celle de Pythagore.

La vie avec ses grands et saints intérêts, ses scènes sérieuses, passe devant ces enfants encore non développés, sans qu'ils les voient et sans y réfléchir. Distraits par les objets extérieurs et journaliers, ils ne prêtent pas l'oreille à la grande et douce voix qui les appelle tous les jours pour les faire sortir du milieu où ils vivent comme des manœuvres.

Le 3 juillet.

J'ai visité aujourd'hui, avec un digne Allemand établi à Richmond, quelques geôles où l'on fustige les nègres et où ils sont enfermés pour la vente. Dans l'une de ces prisons, j'ai vu un nègre de haute taille, fortement membré, assis en silence et sombre, la main droite enveloppée d'un mouchoir. Je demandai s'il était malade. « Non, répliqua le gardien causeur; mais c'est un mauvais drôle. Son maître, qui demeure plus haut en remontant la rivière, l'a séparé de sa femme et de son enfant pour le punir, et avec l'intention de le vendre plus au sud. Pour se venger de son maître et l'empêcher de retirer beaucoup d'argent de sa personne, ce drôle s'est coupé les doigts de la main droite. Il m'a emprunté une hache sous prétexte d'enfoncer les clous de ses souliers; je l'ai donnée sans méfiance, et il s'est estropié pour toujours. »

Je m'approchai du nègre, qui assurément n'avait pas une bonne figure, et lui demandai s'il était chrétien. Il me répondit avec sécheresse : « Non. » S'il avait entendu parler du Christ? — « Non. » Je dis à l'esclave que, s'il l'avait connu, il n'aurait pas commis cette action, etc., et que même dans ce moment il ne devait pas se croire abandonné; car celui qui a dit : « Venez à moi, vous tous qui êtes chargés, » s'adressait également à lui, et pouvait le consoler, le ranimer.

Le nègre m'écouta d'abord d'un air sombre, mais peu à peu son visage s'éclaircit et finit par prendre une expression tendre. Cette âme, qu'on avait remplie d'amertume, était encore accessible, ouverte aux bons sentiments. Le soleil

luisait dans la cour de la prison où ce nègre était assis avec sa main mutilée et des fers pesants aux pieds ; mais pas un chrétien ne venait ici lui annoncer l'Évangile de la grâce.

La porte de la prison nous fut ouverte par un nègre dont les pieds étaient aussi chargés de fers. Cet homme avait une expression si agréable et si bonne, que je demandai avec quelque surprise ce qu'il avait fait pour être enchaîné.

« Rien, à proprement parler, dit le gardien en souriant. Son maître l'avait loué pour travailler dans les mines de charbon, où il lui est survenu une chose désagréable, par suite de laquelle cet homme n'a plus voulu travailler dans la mine, et il a refusé d'y aller. Pour le punir, son maître veut maintenant le vendre, et a donné l'ordre de l'enchaîner, uniquement pour l'humilier. »

Moyen dont la réussite était complète. Le pauvre nègre était si honteux et confus, qu'il ne savait de quel côté tourner les yeux, tandis que le gardien racontait son histoire. Cet homme musculeux avait en même temps un air si bon et si doux, qu'il semblait pouvoir supporter une injustice plutôt que de s'en venger comme l'autre nègre. Il méritait évidemment un meilleur maître.

Dans une autre geôle, j'ai vu un joli petit garçon blanc de sept ans, assis parmi des jeunes filles nègres déjà assez grandes ; il avait des cheveux châtain clair, les plus jolis yeux bruns, et des roses sur les joues ; cependant il était fils d'une esclave de couleur et devait être vendu. Son prix était trois cent cinquante dollars. Les jeunes négresses paraissaient aimer beaucoup cet enfant confié à leurs soins ; ce n'était pas pour son bien, j'en ai peur. Pas une femme maternelle chrétienne ne visitait ce pauvre enfant captif, ni

les jeunes filles. Ils étaient abandonnés à la vie païenne, aux ténèbres de la prison.

Dans une autre geôle se trouvaient ce qu'on appelle des filles de fantaisie pour les acheteurs amateurs. C'étaient de jolies mulâtresses claires ou des jeunes filles presque blanches.

Nous vîmes ensuite la pièce où l'on flagelle les esclaves (hommes et femmes). On les attache par les mains et les pieds à des anneaux de fer fixés au plancher après les avoir couchés à terre. Je regardai la lanière en cuir de vache dont on se sert dans ces occasions, et dis : « Elle ne paraît pas devoir faire beaucoup de mal.

—Si fait, répliqua le gardien en souriant et d'un air significatif ; elle cause autant de torture que tout autre instrument et même davantage. On peut frapper rudement avec cette lanière sans qu'elle laisse de traces extérieures, elle pénètre dans la chair même. »

Les esclaves passent quelquefois des mois entiers dans ces prisons avant d'être vendus.

Les États du Sud se distinguent, dit-on, par leur dévotion ; ils envoient des missionnaires en Chine, en Afrique, mais ils laissent leurs esclaves innocents dans les prisons sans les instruire ni les consoler. Encore une fois, que ne pourraient, que ne devraient pas faire les femmes ? J'ai entendu de jeunes et belles personnes déclarer qu'elles étaient fières d'être Américaines (surtout des « Virginiennes ») et des institutions de la Virginie.

Le 5 juillet.

Ici comme partout durant mon pèlerinage, j'ai appris à

connaître des individus bons et réfléchis, c'est le contrepoids complet de ceux qui ne le sont pas. Dans la société où je me trouve maintenant, les femmes ont le cœur tellement sensible, surtout à l'égard des nègres, que je me trouve du côté de la résistance, et moins libérale que les autres. Je jouis intérieurement de voir des cœurs excellents pécher par excès de bonté envers une race humaine opprimée. C'est chose rare dans les États à esclaves.

Parmi mes connaissances masculines est un ecclésiastique âgé à qui je suis redevable de moments intéressants ; il appartient, je crois, à l'Église épiscopale. Il m'a raconté plusieurs choses concernant la vie religieuse et les chants religieux des nègres. Il en est de même d'un quaker, M. B., à l'extérieur calme et réfléchi : il m'a donné sur les quakers et la forme de leur gouvernement beaucoup de détails qui m'ont intéressée. Tout récemment des quakresses ont été appelées comme témoins devant le tribunal de New-York dans un procès fort embrouillé. La décision et la netteté de leur réponse ont été louées dans tous les journaux. M. B. attribue ces qualités à l'habitude qu'on donne de bonne heure aux quakresses de « se gouverner elles-mêmes » et de participer aux délibérations générales concernant le gouvernement de la société.

Hier 4 juillet, on a célébré, comme d'habitude, l'anniversaire du grand jour de l'Amérique par des discours, des parades, des santés, la lecture de la Déclaration de l'Indépendance. Elle a été lue dans l'église africaine de cette ville, et je ne comprends pas pourquoi on l'a choisie pour faire la lecture d'un acte qui jure si fortement avec l'institution de l'esclavage. Cette parodie devait sauter aux yeux de tout le monde.

Aujourd'hui je suis allée avec madame G., femme aima-

ble et bienveillante, voir la maison de correction de cette ville. On y suit le vieux système. Le colonel, âgé et poli, qui est à la tête de cette administration, ressemble à un reste guindé de l'état-major de Washington. J'ai été surprise de ne pas trouver ici une seule prisonnière blanche ; en revanche il y avait environ deux cents prisonniers, quelques négresses, et entre autres la négresse libre qui avait aidé à la fuite de la jeune esclave. Son air était bon et loyal. Les pièces où ces femmes se tiennent sont spacieuses, claires, propres, et madame G. y fut reçue par les négresses avec un amour et une joie visibles. Elle fait partie de la société de femmes organisée ici (comme dans toute l'Union) pour visiter les prisons ; mais on oublie dans les États à esclaves celles où sont enfermés des innocents. Le riche planteur qui, après avoir maltraité et tué son esclave, a été condamné à passer cinq ans dans une maison de correction devrait être détenu dans celle-ci, mais il n'y était pas encore arrivé. Il trouvera peut-être le moyen de s'en exempter. Mammon est puissant.

Il règne en Virginie, comme dans tous les États à esclaves du centre, un sentiment croissant de la lourdeur de l'esclavage, de ce qu'il a de nuisible, des avantages qu'on retirerait du travail des blancs. Ces États se voient maintenant arrêtés dans leur développement spirituel et matériel par l'institution de l'esclavage, et se seraient, je crois, déjà débarrassés de cette chaîne, comme la Virginie a été sur le point de le faire il y a quelques années, s'ils n'étaient pas retenus et poussés dans l'opposition par l'abolitionnisme imprudent et injuste du Nord. Ce n'est pas agir d'après un point de vue élevé, j'en conviens, car rien ne devrait empêcher de faire ce qui est juste et sage ; mais je puis jusqu'à un certain degré sympathiser avec lui.

Les États du Nord ayant, pour conserver la paix avec ceux du Sud, renoncé à un droit d'asile honorable et sacré, celui de protéger l'esclave fugitif, et cela par respect pour le droit constitutionnel des États du Sud, l'abolitionnisme violent ayant fait place à un abolitionnisme plus noble et plus calme, rien, ce me semble, ne devrait empêcher maintenant les États à esclaves du centre de prendre une mesure qui leur est dictée par leur propre intérêt le plus élevé.

Dans la Virginie, l'institution de l'esclavage a laissé non-seulement croître une population blanche se montant, m'a-t-on dit, à quatre-vingt mille âmes et plus, ne sachant ni lire ni écrire, aussi grossière dans ses mœurs qu'elle est ignorante; mais elle y a encore empêché, comme ailleurs, le développement de l'industrie, l'immigration, et produit le manque de hardiesse dans les travaux publics, ce qui a privé de travail une population croissante et pauvre. Les résultats de cette conduite deviennent plus menaçants d'année en année. On ne trouve pas ici comme dans les États libres ce fond de forte et noble vie nationale, formant un noyau dans lequel on peut trouver des sujets propres à remplir les fonctions publiques et les chaires d'enseignement. La grossièreté et la misère augmentent; il ne peut en être autrement quand une moitié du peuple tient l'autre en esclavage. Les planteurs de la Virginie, fiers de leurs souvenirs, de leurs esclaves au milieu desquels ils se considèrent comme des princes féodaux du moyen âge, se sont retranchés dans la tradition et l'institution de l'esclavage en se donnant les titres de « hauts, d'illustres, etc., » et sont restés immobiles, tandis que le char du temps passait devant eux sans s'arrêter. La vigoureuse floraison des États libres de l'Union, durant une vie de grandes entreprises

sous le rapport du développement de l'intelligence, de l'industrie, et la décadence de la Virginie relativement à la fortune et à la culture intellectuelle, commencent à ouvrir les yeux au peuple ; et, pendant ces dernières années, les entreprises industrielles, d'abord repoussées comme inutiles et ignobles, ont pris une nouvelle vie. On établit des chemins de fer, les moyens de communications sont encouragés, une vie plus saine commence à circuler dans le territoire matériel de cet État ; elle ne s'arrêtera pas là.

La convention réunie à Richmond, dans ce moment, révèle des difficultés nouvelles résultant de l'esclavage. La Virginie orientale et la Virginie occidentale sont en guerre ouverte, sur le plus ou moins de valeur des voix dans les élections. La première, ayant des plantations et des esclaves, veut, suivant l'usage adopté, voter pour ses esclaves, de telle sorte que trois esclaves soient comptés pour une voix d'homme libre ; la seconde, qui est montagneuse, n'a pas de plantations et fort peu d'esclaves, elle conteste à la Virginie orientale le droit de se fortifier par la voix de ses noirs. Elle possède dans la convention un athlète vigoureux en un M. Weise, qui, nouveau Nemrod, sort des forêts en complet équipement de chasse, frappe autour de lui avec un robuste courage de chasseur, et parle dans ce style :

« Comment ! vous voulez que les voix de vos esclaves pèsent contre les nôtres dans les élections ? Vous avez déclaré, et vous l'oubliez, que les nègres esclaves n'ont pas d'âme... Allons, ne me démentez pas. Je vous dis que vous l'avez déclaré cent fois dans les lois, les coutumes et les ordonnances. Répondez-moi, avancez et dites que je me trompe si vous le pouvez. Ne les avez-vous point achetés et vendus comme des animaux dépourvus d'âme ? N'avez-

vous pas défendu de leur donner de l'instruction? Ne leur avez-vous pas défendu de sentir, penser, parler comme des créatures raisonnables? etc. Je donnerai cent dollars à quiconque pourra me réfuter. Mais ce que vous avez de mieux à faire, c'est de vous frapper sur la bouche et de vous taire. C'est ce que vous pouvez faire de plus raisonnable, bonnes gens. Gardez-vous bien de souffler un mot, car je vous tuerai avec mes paroles. Je suis un partisan de l'eslavage, je hais les abolitionnistes, et ne veux pas entendre parler d'eux ni de l'émancipation des esclaves. Mais, quand vous venez soutenir que vos esclaves ont une âme et doivent passer pour des hommes, lorsqu'il s'agit de voter contre des hommes libres, cela devient par trop extravagant, trop déraisonnable, messieurs, après que vous avez prouvé en paroles et en actions que les nègres n'ont point d'âme, qu'on doit les considérer comme des animaux dépourvus d'âme! Bavardez par-ci, bavardez par-là, bavardez tant que vous voudrez. Ce n'est pas avec du bavardage que vous me renverserez. »

C'est ainsi que parle et pérore M. Weise au Capitole de Richmond, et cela avec tant de hardiesse, d'esprit, de jovialité à gros grains, qu'il déconcerte tout le monde; quand il paraît approuver l'esclavage, il en découvre les contradictions et les énormités vers lesquelles il conduit. Ses discours font une grande sensation dans ce moment, et remplissent les colonnes des journaux.

On y rend compte aussi des événements intérieurs de la Virginie, ce qui, plus que tout le reste, me paraît repousser une institution qui mine évidemment les mœurs et le bon sens des blancs, en favorisant chez la jeunesse toutes les passions despotiques. A Lynchburg, — l'une des grandes villes de la Virginie, — deux jeunes gens, rédacteurs de

journaux, viennent de se tuer réciproquement en pleine rue à coups de pistolet, après s'être querellés et menacés pendant quelque temps dans les journaux. Ils se rencontrèrent un matin par hasard, et, sans dire un mot, ils ont tiré l'un sur l'autre comme des assassins. L'un d'eux est mort le même jour, l'autre est mourant. Tous deux étaient nouvellement mariés, l'un depuis une couple de semaines seulement.

L'autre tragédie est une histoire d'enlèvement. Un jeune docteur, Williams, aimait mademoiselle Morris à..... Le père de celle-ci (planteur en Virginie) et sa famille s'opposèrent à cette union, et le docteur enleva la jeune personne. Le père et le frère coururent après les fugitifs, les atteignirent dans une petite ville, où ils se rencontrèrent à la table d'hôte d'un hôtel. Morris fils, M. Williams et un autre jeune homme de ses amis qui avait aidé à l'enlèvement, se prirent de querelle dans la salle à manger, saisirent leurs pistolets, échangèrent leurs balles, et il en résulta *trois cadavres*, parmi lesquels se trouvaient l'amant et le frère de mademoiselle Morris. Morris père retourna chez lui ramenant le corps de son fils, et sa fille — folle !

On parle beaucoup de cet événement; on le déplore, mais non pas comme quelque chose de fort extraordinaire.

Il est impossible que les foyers des États à esclaves soignent l'esprit des enfants comme ils le sont dans les États libres ; ils créent eux-mêmes les caractères qui tuent ensuite leur paix.

Dans le foyer bon et plein d'amour où je vis, il n'y a que de beaux rapports entre les blancs et les noirs, et j'ai derechef l'occasion d'admirer les dispositions musicales de ces derniers. Un jeune nègre qui sert à table chante

des chansons comme il respire, et aussi avec le ventre (il est ventriloque); lorsque pendant le dîner il chasse les mouches, selon la coutume avec un gros plumeau, il l'agite involontairement en mesure d'après une mélodie quelconque qui retentit dans sa mémoire.

Je suis maintenant sur le point de quitter les États à esclaves pour n'y plus revenir. Je ne veux pas non plus revenir à l'esclavage, et lui fais ici mes adieux, en souhaitant que les hommes et les femmes au caractère noble, à la pensée lucide que j'ai rencontrés dans tous les États à esclaves de l'Amérique du Nord marchent avec plus de décision et se séparent plus ouvertement de la masse, prouvant ainsi, par leurs paroles et leurs actions, qu'ils ont songé à ce qui fera la prospérité de leur nation et de l'État. Si une convention, une sorte de tribunal supérieur pouvait se former et se composer des hommes les meilleurs du Sud et du Nord, pour prendre en considération la question de l'esclavage, je crois que les amis de l'Union et de la liberté auraient à se réjouir également de ses résultats. Que les plus nobles des États à esclaves marchent à la tête des autres pour faire adopter les lois d'affranchissement de la monarchie espagnole par la république américaine. Parmi les États du Sud, aucun ne me semble plus disposé à se mettre à la tête d'un pareil mouvement que la jeune et courageuse *Géorgie*. Et parmi ceux du centre la *Virginie*, l'un des plus anciens États américains, des premiers en fait de liberté civile et dans la guerre de la liberté, la mère patrie de Washington, de Jefferson et autres grands hommes d'État,—mais surtout de Washington, cette véritable image de l'homme et du citoyen du Nouveau-Monde, l'une de ces rares grandeurs qui grandissent à mesure qu'on s'en rapproche, et, comme tout homme véritable-

ment libre, ne se laissant pas dominer par le temps, mais le dominant.

Le portrait de Washington, que je trouve à la dernière page du troisième volume de l'Histoire des États-Unis par Bancroft, m'a fait infiniment de plaisir.

« Au moment où le congrès d'Aix-la-Chapelle venait de produire un traité destiné à fonder la paix du monde, et dont les souverains qui se considéraient comme les dominateurs de la terre avaient ratifié les conditions avec toute la splendeur monarchique; précisément à cette époque, disons-nous, grandissait, caché dans les forêts de la Virginie, le fils d'une veuve, le jeune Washington, né sur les bords de la Potomac et sous le toit d'un fermier de Westmoreland. Il était encore enfant pour ainsi dire lorsqu'il perdit son père; aucune université ne l'avait couvert de son ombre, pas un collége ne l'avait couronné : sa science se bornait à savoir lire, écrire, compter. A seize ans, cherchant avec infiniment de peine un moyen d'existence, il écrivait à un ami d'école : « Cher Richard, je gagne un « doublon par jour et quelquefois six pistoles. » Il était son propre cuisinier, dormait rarement dans un lit, considérait une peau d'ours comme un coucher splendide, était content de se reposer sur un peu de foin ou de paille, couchait souvent dans les forêts où la place la plus rapprochée du feu était un grand luxe. Errant sur les monts Alleghany ou le long de la Shenandoah, il passait quelquefois la plus grande partie du jour à admirer les arbres et la richesse du pays, ou bien au milieu des Indiens couverts de peaux, des émigrants grossiers « qui ne veulent point parler anglais. » Il parcourait les forêts sans autre société que celle de ses ignorants compagnons, sans autre instrument scientifique que sa boussole et sa chaîne d'arpen-

teur : quel contraste avec la splendeur impériale du congrès d'Aix-la-Chapelle ! Et cependant Dieu avait choisi, non pas Kaunitz ou Newcastle, non pas un monarque de la maison de Hapsbourg ou de la maison de Hanovre, mais le jeune homme de la Virginie, pour donner une impulsion nouvelle aux choses humaines, et le chargeait de la conservation des droits, de la destinée de millions incalculables d'individus. »

Lorsque celui-ci eut achevé sa grande œuvre et conquis l'indépendance de son pays, il couronna sa glorieuse vie en émancipant ses esclaves, après avoir pris un soin minutieux de leur avenir.

Combien de temps encore la Virginie restera-t-elle en arrière de son noble fils ?

LETTRE XLI

Philadelphie, le 14 juillet 1851.

Depuis ma dernière lettre, j'ai fait quelques excursions et j'ai eu les aventures suivantes. C'est dimanche dernier que je me suis séparée de mes excellents hôtes de Richmond ; j'ai descendu la rivière de Saint-James à travers les champs de la Virginie jusqu'à Baltimore, dans le Maryland. La journée était presque sans air et d'une chaleur accablante, inconvénient encore augmenté pour moi par un recteur dogmatique qui s'était fait mon cicerone intellectuel. Chacun de ses renseignements était accompagné d'une agitation des bras ; on aurait dit qu'il avait l'inten-

tion de boxer ou d'entreprendre une opération importante, et je ne pouvais me défendre d'une sueur d'angoisse qui anéantissait complétement le bien que j'aurais pu retirer de ses discours. Un jeune étudiant de Charlotteville, poli, au cœur chaud, me servait de rafraîchissement. Combien la jeunesse est aimable quand elle le veut ! Les bords de la rivière étaient romantiques et beaux ; les premiers blancs qui les virent en furent ravis et considérèrent ce pays comme un paradis terrestre.

La ruine de la première église de Jamestown, du moins un de ses murs, était encore debout, et sa couleur rouge-tuile brillait dans un taillis vert clair non loin de la rivière.

La chaleur de la nuit fut étouffante, quoique nous fussions sur mer. Une bonne et prévenante négresse me servait, et nous eûmes plusieurs entretiens ensemble. Esclave à Baltimore, ses maîtres l'avaient aidée à se racheter. Je lui demandai si sa position actuelle était aussi bonne qu'auparavant chez ses bons maîtres.

« Meilleure, mame, bien meilleure, » me répondit-elle avec énergie ; et elle ajouta : « Je ne crois pas que Dieu ait destiné un homme à être l'esclave de l'autre. »

Les passagers du salon des femmes étaient peu nombreux. Deux dames âgées, ayant un air de matrones, y étaient assises et causaient ensemble de la vie et de ses événements, de la destinée de leurs amis et connaissances, et, entre autres, d'un lit de mort sur lequel un homme impie avait rendu l'âme sans jeter un coup d'œil de repentir sur le passé, sans un regard d'espérance vers l'avenir. Elles faisaient des réflexions sur ce sujet, leurs visages étaient doux et graves. Trois jeunes filles de douze à quinze ans entraient et sortaient en courant pendant cette conver-

sation : on aurait dit des poulains mis au vert pour la première fois ; je me gardais bien d'être sur leur passage. Les deux dames les fixaient.

« Jeunes filles étourdies, dit l'une d'elles en les désapprouvant avec douceur.

— Laissez-les jouir de leur liberté, répliqua l'autre avec encore plus de douceur et un demi-soupir, la vie ne tardera point à les dompter. »

Il vaudrait mieux que les jeunes filles fussent élevées de manière à rencontrer la main du dompteur avec un autre esprit, la lutte en serait adoucie et plus digne.

J'arrivai à Baltimore le matin, et partis un peu plus tard par le chemin de fer pour le Bac de Harper. On m'avait tant parlé de la beauté du paysage de cette contrée, que je résolus d'y aller afin de jouir avec calme de l'impression que me causerait « la plus sublime scène » de la Virginie.

Le convoi du chemin de fer volait, en formant d'innombrables courbes, le long des rives boisées et romantiques d'une petite rivière, et cela avec une vitesse, une irrégularité qui me faisaient craindre à chaque instant d'être précipitée dans la rivière. Mais nous arrivâmes heureusement au petit bourg du Bac de Harper. J'y suis restée pendant trois jours seule, inconnue, goûtant la jouissance de faire des promenades solitaires sur les montagnes et dans leurs environs romantiques. Ils m'ont rappelé diverses parties montagneuses de la Dalécarlie, et encore davantage la vallée de Munden en Allemagne, à l'endroit où la Fulda et la Verra se rencontrent. Ici c'est la badine et gaie Shenandoah et la grave Potomac, qui se joignent, se réunissent et forment ensemble la grande rivière de Potomac. La Shenandoah est une joyeuse jeune fille qui danse sans inquiétude,

rit, saute avec une innocente joie. La Potomac, au contraire, descend avec gravité et calme des forêts de l'Ouest, s'avance à pas lourds et avec peu de vie. Elle rencontre la joyeuse Shenandoah, l'attire silencieusement, et la jeune étourdie est engloutie ; c'en est fait d'elle et de sa gaieté. La Potomac s'élargit, devient toujours plus calme, mais plus majestueuse qu'auparavant, poursuit sa course vers Washington, et de là vers l'Océan.

Plus avant dans la vallée est une fabrique d'armes considérable où règne la plus grande activité. Les habitations des environs, petites maisonnettes en pierres toutes semblables, sont établies sur la hauteur ; elles ont de jolies vues.

« Nous sommes tous égaux ici, me dit une jeune femme, dans l'une de ces habitations où je me reposais, nous sommes tous dans les mêmes conditions de fortune. » Nous étions assises dans un petit salon où tout avait un air confortable et même orné. La jeune femme portait un petit garçon sur le bras, et cependant — elle n'était pas heureuse, c'était évident. Quelque chose dans son expression douce et triste annonçait qu'elle n'avait pas la félicité du ménage. Dans une autre maison, je fis connaissance avec une femme d'un certain âge, mais dont tout l'extérieur portait la trace d'un profond chagrin. Elle avait perdu son mari, et avec lui la joie de sa vie ; elle en parlait d'une manière qui me fit joindre mes larmes aux siennes.

Pendant ces belles soirées, les portes des maisons sont ordinairement ouvertes, et les femmes en dehors avec leurs petits enfants, ou assises en causant. Je fis connaissance avec les enfants, puis avec les mères.

Tous étaient égaux sous le rapport des dons de la for-

tune, et cependant on retrouvait l'éternelle inégalité des dons intérieurs ! Il en sera toujours ainsi, mais on l'endure plus facilement que celle des préjugés de caste.

Il y eut un soir noce dans le bourg, et je vis descendre des maisonnettes, de la montagne, des convives en habits de fête ; ils suivaient les sentiers conduisant vers les bords de la rivière. Tous étaient habillés simplement, mais avec goût ; les costumes ressemblaient assez à celui des réunions dans les villes, quoique les étoffes fussent plus communes.

Un soir où je rentrai assez tard, en passant les montagnes, je vis près du sentier que je suivais un homme en blouse de travail bleue, assis, le front appuyé sur sa main, dans laquelle il tenait un mouchoir de poche. Lorsque je m'approchai, il dérangea sa main, me regarda, et je vis un nez irlandais placé au milieu d'un bon et blond visage, que cet homme, d'environ trente ans, tournait de mon côté. Il me dit en Anglais :

« Il fait très-chaud.

— Oui, répondis-je en m'arrêtant, et vous avez travaillé rudement ?

— En effet, et mes mains sont complétement abîmées. »

Il me montra deux mains bleues et enflées.

Je l'interrogeai un peu sur sa position. Il était Irlandais, s'appelait Jim, était venu ici pour chercher du travail, en avait trouvé, et pouvait gagner dans la fabrique d'armes vingt dollars par mois ; cependant il préférait le « vieux pays, » et songeait à y retourner dès qu'il aurait amassé mille dollars. Je lui demandai s'il était marié.

« Non, me dit-il, et je préfère ne pas l'être. »

Puis il m'adressa à son tour la même question.

Je répondis négativement en ajoutant que je pensais

comme lui qu'il vaut mieux être célibataire; après quoi je lui dis un bienveillant bonsoir. Mais il se leva et m'accompagna.

« Et vous vous promenez ainsi toute seule, mademoiselle? Ne trouvez-vous pas que c'est ennuyeux ?

— Non, j'aime à être seule.

— Eh ! mais vous vous trouveriez bien mieux, beaucoup plus heureuse si vous aviez un jeune mari pour vous accompagner dans vos promenades et prendre soin de vous.

— Je me trouve fort bien comme je suis.

— Vous vous trouveriez infiniment mieux encore, je vous l'assure, si vous aviez un jeune mari pour vous aimer et vous accompagner. C'est bien différent pour une femme, croyez-moi.

— Mais, Jim, je suis vieille maintenant, et un jeune mari ne se soucierait nullement de moi.

— Vous n'êtes pas trop vieille pour vous marier, mademoiselle, et puis vous avez bon air, vous êtes fort bien. Un jeune et joli mari serait très-content de vous avoir et d'aller partout avec vous.

— Mais le contraire pourrait arriver, et comment nous arrangerions-nous alors ?

— Il ferait tout ce que vous voudriez, je vous l'assure. Et... vous avez peut-être mille dollars avec lesquels vous pourriez le nourrir.

— Un homme qui ne voudrait m'accompagner que pour mes dollars ne me plairait pas du tout.

— Vous auriez parfaitement raison ; mais vous seriez plus heureuse avec un gentil mari qui prendrait soin de vous, etc., etc.

— Regardez par ici, Jim, dis-je à la fin, il y a au-des-

sus des nuages un grand Seigneur qui prend soin de moi, avec lui je n'ai besoin de personne. »

Cette pensée convint à mon Irlandais au cœur chaud ; il s'écria : « Vous avez raison, mademoiselle, quand *Il* est pour vous, vous ne devez avoir peur de rien.

— Aussi n'ai-je aucune crainte. Mais retirez-vous maintenant; le sentier est trop étroit pour deux. » Et nous nous séparâmes. Que te semble de ce beau-frère ?

Le troisième jour de ma résidence ici, on sut quelle était la promeneuse solitaire; les invitations, les visites amicales arrivèrent, et je regrette qu'un mal de dents m'ait forcée de ne voir personne. La chaleur, de nouveau accablante, me comprimait l'âme et le corps.

Je suis partie du Bac de Harper pour Philadelphie. La journée a été des plus belles, mais le voyage fatigant, par suite de plusieurs changements entre bateaux à vapeur et chemins de fer, et parce que j'étais seule pour porter mon bagage. N'ayant avec moi aucun homme de connaissance, je ne voulais pas donner de l'embarras à des étrangers ; j'étais bien portante et forte. J'éprouvai une véritable peine en voyant une femme, seule comme moi, mais faible et maladive, qui n'avait pas la force de porter son sac de nuit, et des hommes grands, vigoureux, n'ayant rien dans les mains, passer devant cette femme à l'extérieur comme il faut, et qui avait visiblement besoin d'aide, sans daigner lui jeter un coup d'œil. Je pensai avec quelque surprise : « Où est la politesse américaine si vantée? » Je n'aurais pas mieux demandé que de soulager cette dame de son fardeau, mais j'étais surchargée moi-même par mes propres effets, et le temps pressait, car ces changements se font ici avec une grande célérité.

Je déteste que les femmes fassent appel à la politesse et

à l'obligeance des hommes; mais ces messieurs ne devraient pas oublier que dans l'intérieur des maisons les femmes les servent, et le font d'ordinaire volontiers et avec affection; il y a peu d'hommes, je crois, qui n'aient éprouvé quelquefois le charme attaché à ce service, et il en est encore moins qui ne soient pas redevables du soin de leur enfance et de leur adolescence à des femmes (1). Ils feraient donc bien, sur la grande route de la vie, de leur tendre en passant une main secourable, surtout quand cette obligeance leur prend peu de temps et ne leur demande pas un sacrifice. D'ordinaire, ce n'est point aux Américains que l'on a besoin de prêcher la politesse. Ce que j'ai vu ici et une couple de fois aux États-Unis de contraire à cette politesse, à l'humanité en général, prouve seulement la vérité de ce vieux proverbe : « Point de règles sans exception. »

Du reste, il est étonnant qu'en Amérique, où tout est si bien ordonné pour la commodité des voyageurs, il n'y ait pas, comme en Angleterre et dans d'autres contrées de l'Europe, des hommes attachés aux stations de chemin de fer, pour venir en aide aux voyageurs, le cas échéant. En Amérique, où les femmes voyagent souvent seules, cette mesure serait plus nécessaire qu'ailleurs et un grand soulagement pour elles.

(1) C'est ce que pensait un fermier d'un certain âge dans l'Ouest, qui se trouvait il y a quelque temps sur un chemin de fer. Les waggons se remplissaient de monde; le vieux fermier se leva pour céder sa place à deux femmes, et resta debout tant que toutes les femmes du waggon ne furent point assises. Comme c'était un homme de haute taille et de bonne mine, sa conduite fut remarquée. « Vous êtes extrêmement poli envers ces dames, dit un monsieur en s'étendant commodément. — Monsieur, répliqua le fermier, ma mère était une femme. » Et il ne s'assit pas tant que les femmes cherchèrent des places. (*Note de l'Auteur.*)

J'ai beaucoup joui de cette belle journée en compagnie de ma nouvelle et unique connaissance durant ce voyage, la dame dont je viens de parler. J'ai vu le soleil se coucher et la lune se lever avec magnificence. Et le soir j'étais agréablement installée dans la maison commode et jolie de M. madame E. Townsend.

La jeune fille angélique, Marie Townsend (sœur de mon hôte), que j'avais vue l'année dernière à même époque, étendue, vêtue de blanc, sur son lit, était couchée maintenant depuis quelques jours dans la terre sous les arbres. Sa mort avait été lumineuse comme la flamme de sa vie : dans son tombeau on lui a tourné le visage vers le soleil levant. Celle qui écrivait sur la métamorphose des insectes, qui aimait à représenter le moment où ils dégagent leurs ailes de la chrysalide, en est maintenant débarrassée comme eux. Je suis allée hier au soir avec son frère visiter sa dernière demeure sur la terre, jolie et paisible place ombragée par des arbres touffus.

Le 15 juillet.

L'académie de dessin pour les jeunes filles, que je suis allée voir, m'a causé infiniment de plaisir. C'est un établissement parfait, qui fera beaucoup de bien. Ici le génie ou le désir d'apprendre chez une jeune personne peut trouver de la pâture et du développement; l'application et un travail patient peuvent trouver ici de l'occupation et un bénéfice acquis de la manière la plus agréable. Les jeunes filles apprennent dans cette académie (les pauvres gratuitement, les autres par un débours modique) à dessiner, peindre, composer des dessins pour étoffe, papier

de tenture, tapis; à graver sur bois, lithographier, etc. Cet établissement a déjà tant de succès, les progrès des élèves sont si grands, les commandes de dessins-modèles, de gravures sur bois, etc., etc., si nombreuses et si bien payées, que les jeunes filles peuvent gagner beaucoup d'argent. On prévoit avec certitude qu'en peu d'années l'établissement pourra se suffire complétement.

C'est l'école que j'ai vue l'année dernière, dans son enfance, chez madame Peter (la femme du consul anglais d'ici) et dépendant entièrement alors de sa protection. Depuis elle s'est développée rapidement; on l'a jointe à l'institut parfait de Franklin; elle reçoit une subvention annuelle, et grandit par sa propre force. Plusieurs des jeunes élèves gagnent déjà de dix à quinze dollars par semaine. L'éditeur du « Magasin de Sartine » m'a dit que le besoin et la demande de travaux de ce genre aux États-Unis pour les magasins littéraires, les manufactures, etc., étaient si considérables, que toutes les femmes du pays qui auraient du temps à y consacrer seraient complétement occupées. Je n'ai jamais vu dans aucune école autant de visages joyeux et animés. L'un des plus gais était celui d'une jeune personne qui, jusque-là, avait pourvu à ses besoins en faisant des robes. Elle s'est trouvée avoir un talent si prononcé pour le dessin, qu'elle peut être certaine maintenant d'une existence honorable pour toute sa vie. La directrice de l'établissement, madame Hill, m'a dit que les jeunes filles se plaisaient tellement à ce travail, qu'elles y restaient parfois toute la journée, au lieu de cinq heures que dure la classe.

Je suis ravie de cette institution, qui ouvre un avenir favorable à tant de femmes sans fortune, développe le sentiment du beau chez les jeunes filles pauvres, en même

temps qu'elle leur prépare la voie pour entrer dans divers états. Cet établissement serait bon partout et une source d'améliorations intellectuelles et matérielles. J'emporte une foule d'échantillons et de modèles dont on m'a fait cadeau, et tous les éclaircissements que je puis réunir. Tâchons de procurer des pensions, des asiles aux vieillards, aux impotents, aux malades; mais donnons à ceux qui sont jeunes *du travail*, *l'émulation libre*, *un but noble dans la vie*, ouvrons-leur des *carrières de développement*. C'est l'unique secours réel et bon que l'on puisse donner à des jeunes filles sans fortune; car il porte avec lui l'élévation de l'esprit, et prépare le bonheur par un mérite dont on n'est redevable qu'à soi.

Le 17 juillet.

Le docteur Edler, qui m'a accompagnée à l'académie de dessins, m'a conduite aujourd'hui au collége de médecine pour les femmes, fondé ici il y a un an, et qui leur fournira l'occasion de se préparer scientifiquement à la carrière médicale. Ce collége n'a pu être créé sans une grande opposition; mais, grâce à l'esprit et au sentiment de justice du Nouveau-Monde, il est en fonctions. La fermeté et le talent d'une jeune Américaine, la célébrité dont elle jouit à l'étranger, ont contribué à amener ce résultat. Élisabeth Blackwell, après être parvenue par un travail opiniâtre de quelques années, à élever et entretenir plusieurs sœurs plus jeunes qu'elle, s'est consacrée à la carrière médicale, fermement résolue d'ouvrir ainsi à elle-même et aux autres femmes une voie nouvelle. Sa route a été semée d'innombrables contrariétés; le préjugé et la mauvaise volonté ren-

daient chacun de ses pas plus difficile; mais elle a tout surmonté et pu enfin étudier, prendre ses degrés dans la ville de Genève (New-York occidental); puis elle est allée à l'étranger, a sollicité son admission à l'École de médecine de Paris. L'administrateur fut effrayé de cette demande. « Il faudra vous habiller en homme, dit-il, la chose est impossible autrement. — Je ne changerai pas même un ruban à mon chapeau, répondit Élisabeth; faites comme vous voudrez, mais votre conduite sera connue; vous avez vu mes diplômes, vous n'avez pas le droit de refuser mon admission. » M. L. fut obligé de céder. La dignité du maintien d'Élisabeth, ainsi que sa science remarquable, en imposèrent aux professeurs et aux étudiants de l'école. On laissa en paix cette jeune femme protégée par sa gravité, sa science, et ce fut avec distinction, avec éloge, qu'elle s'éloigna des établissements d'instruction de Paris, et se rendit à Londres, où elle récolta de nouveaux lauriers comme médecin et chirurgien. Dans ce moment on attend son retour en Amérique, où elle se propose de pratiquer. M. Edler désire que je fasse la connaissance de cette jeune femme, qu'il admire profondément, dont l'âme est si forte dans un corps frêle et délicat. Il me disait d'Élisabeth : « Elle n'est pas plus grande que vous, mais elle vous prendrait sous un bras, ma fille sous l'autre, et monterait en courant l'escalier, en vous tenant ainsi toutes deux. »

Cet institut est en vacances (il compte déjà plus de soixante-dix étudiants féminins); mais les classes vont bientôt recommencer, et le professeur d'anatomie était occupé à remonter un squelette humain. Il serait fort à désirer que cet établissement pût attirer l'attention des femmes, et les diriger vers la partie de la science médi-

cale qui devrait leur appartenir de préférence. N'y a-t-il pas, dans toutes les sphères de la vie, des sciences, des arts, des industries, un terrain appartenant surtout à la femme et basé sur ses dispositions naturelles? Dans l'art de guérir, c'est évidemment celui de la médecine préventive, c'est-à-dire le soin donné à la santé et le régime, particulièrement chez les femmes et les enfants. De tout temps, les femmes ont montré des dispositions remarquables pour la médecine; elles ont su guérir ou adoucir la souffrance par l'emploi des simples. Leur art médical doit être avant tout celui qui adoucit la douleur; sous ce rapport elles peuvent aller très-loin, l'instinct du cœur se joindra chez elles à la science de la tête. La médecine botanique leur conviendra mieux que la chirurgie; elles répandront de plus en plus l'évangile de la santé sur la terre, et souvent le travail redoutable de la mort sera, autant que possible, transformé par elles en une traversée paisible.

Dans tous les pays et à toutes les époques, les femmes ont exercé la médecine suivant la direction qui leur était indiquée par la nature. L'établissement scientifique doit perfectionner l'œuvre commencée. Le travail qui exige une étude plus persévérante, une décision plus prompte, une main plus forte et hardie, appartiendra ici, comme dans tous les travaux, aux hommes, parce qu'ils peuvent mieux s'en acquitter.

Le 20 juillet.

Encore ici et retenue par les événements survenus dans la famille dont je suis l'hôte dans ce moment. Huit jours après la mort de Mary Townsend, elle a été suivie par la

sœur qu'elle aimait le plus. M. Townsend, qui devait m'accompagner à New-York, a dû rester ici pour l'inhumation de sa seconde sœur. Ces jeunes personnes, toutes deux maladives, avaient des âmes saines et bien douées. Tendrement unies pendant leur vie, il a été bon qu'elles fussent réunies dans la mort. Mais elles laissent un grand vide dans le foyer. Celle qui est morte la dernière a eu, pendant le dernier jour de sa vie, les plus belles visions relativement à la sœur qui l'avait précédée et sur le vol qu'elles allaient prendre ensemble vers un monde glorieux.

L'inhumation, à laquelle j'ai assisté hier, s'est faite à la manière des Quakers, sans aucun luxe, aucune cérémonie. Il y a eu seulement des discours prononcés, alternativement, par hommes et femmes, mais courts, et des silences, le tout selon l'inspiration de l'esprit. Ce fut véritablement touchant et saisissant, tous les parents et amis étant réunis et assis en silence dans une pièce de la maison mortuaire, d'entendre la mère affligée, déjà sur l'âge et profondément affectée, élever une voix tremblante et dire ces paroles :

« Mon cœur a été rudement éprouvé ; mais Dieu m'a regardée avec miséricorde ! » Tout ce qu'elle disait partait si bien d'un cœur maternel chrétien, était en même temps si tendre de sentiment, si fort quant à la soumission, qu'il était impossible de mieux dire. « Ce qui lui donnait surtout une grande consolation, disait-elle, c'était la connaissance de la pureté de vues, du but de la vie des deux filles qu'elle avait perdues, et le souvenir des dernières paroles de la plus jeune peu d'instants avant sa mort. » Lorsque la mère eut cessé de parler, tandis que tous les assistants pleuraient, une autre femme plus âgée prononça des pa-

roles qui firent sécher les larmes ; car son discours fut une froide et grêle répétition du premier. Ensuite un vieillard en fit une troisième édition, mais non pas perfectionnée. Au surplus, cela ne pouvait être. Nous nous rendîmes en voiture au cimetière, avec tonnerre et pluie à verse. Mais au moment même où nous mîmes pied à terre, où le cercueil fut déposé sur le sol sous les arbres touffus, le soleil couchant pénétra avec force à travers les nuages, et éclaira de la manière la plus magnifique cette scène paisible. Les gouttes d'eau qui tombaient encore et brillaient sur les arbres (on aurait dit une pluie d'or) continuèrent à resplendir pendant le discours de l'un des Anciens aussi sec et prosaïque que le soleil était chaud, jusqu'au moment où le cercueil fut descendu. Chose singulière, la scène avait été la même lors de l'inhumation de Mary. Les deux sœurs sont dans la même tombe.

Le 21 juillet.

Je pars aujourd'hui pour New-York ; il a fait une chaleur tellement étouffante pendant mon séjour à Philadelphie, que je n'ai pas eu la force d'y faire grand'chose. Aujourd'hui, grâce à la pluie d'hier, il fait beau et frais. Je me réjouis cordialement de l'espérance de revoir bientôt mes bons, mes excellents amis de Rose-Cottage.

Rose-Cottage, le 24 juillet.

J'y suis maintenant, aussi heureuse que je puis l'être à cette distance de ceux qui me sont chers, avec cette famille

toujours bonne, toujours également couleur de rose. Tous les amis de New-York viennent m'embrasser, me donner des poignées de mains et me dire : « Comment allez-vous? » Il faut avouer que les habitants du Nouveau-Monde sont pleins d'une vie cordiale, fraîchement expansive. Et tes lettres (parmi des douzaines d'autres) pour me souhaiter la bienvenue ici? Je me prépare à retourner en Suède, mais la pensée de tout ce que j'ai à faire auparavant me fait perdre haleine. Je suis sur le point de partir pour Boston et de là pour les montagnes Blanches, le Maine, le New-Hampshire, Vermont, etc. Je quitte demain des amis pour en retrouver d'autres tout le long de ma route. Je ne pourrai pas, avant les premiers jours de septembre, être prête à quitter l'Amérique, mais je partirai alors. Hélas ! j'ose à peine y songer, tant cela me coûte.

De grands changements ont eu lieu dans le territoire de Rose-Cottage depuis que je l'ai quitté. Plus de cent maisons assurément se sont élevées à l'entour dans toutes les directions, et une véritable rue passe devant le petit parc. La première fois que je suis venue à Rose-Cottage, il était à la campagne et sera bientôt au milieu de la ville. Il reste heureusement assez d'espace et d'arbres autour de la maison pour permettre d'y respirer librement.

LETTRE XLII

Nahant (Massachusett), le 1er août 1851.

Salut et baiser pour toi, mon Agathe, par cette belle et fraîche matinée de dimanche que je célèbre sur un rocher

au milieu de la mer, environné de vagues resplendissantes et dansantes. Je suis chez madame Bryant, dans son cottage de Nahant, petit établissement de bains de mer à quelques milles nord de Boston. L'aristocratie de cette ville y a ses cottages et ses villas, où elle jouit pendant une couple de mois chaque année de l'air de la mer et des bains. Dans ces jolies habitations, entourées de plantes vertes et embaumées, sur ces roches nues, est une petite société choisie : madame Lee, mère de mon hôtesse, M. Prescott (le parfait historien) et sa famille, le prédicateur Bellows de New-York, M. et madame Longfellow, madame Skeyler et autres personnes intéressantes. On se voit facilement et agréablement dans de petits dîners ou thé-souper, le soir. Les Américains sont à un haut degré un peuple sociable, ils n'aiment pas à se renfermer chez eux ou à fermer la porte à leurs amis. Je suis venue ici pour voir encore une fois madame Bryant, qui a été si amicale pour moi.

Pendant la semaine que j'ai passée à Boston, j'ai fait quelques excursions, l'une d'elles à Concord, pour revoir Émerson et Élisabeth H., avant de quitter l'Amérique pour toujours. Je ne puis dire pourquoi je le voulais, mais c'était une nécessité intérieure, il le fallait absolument.

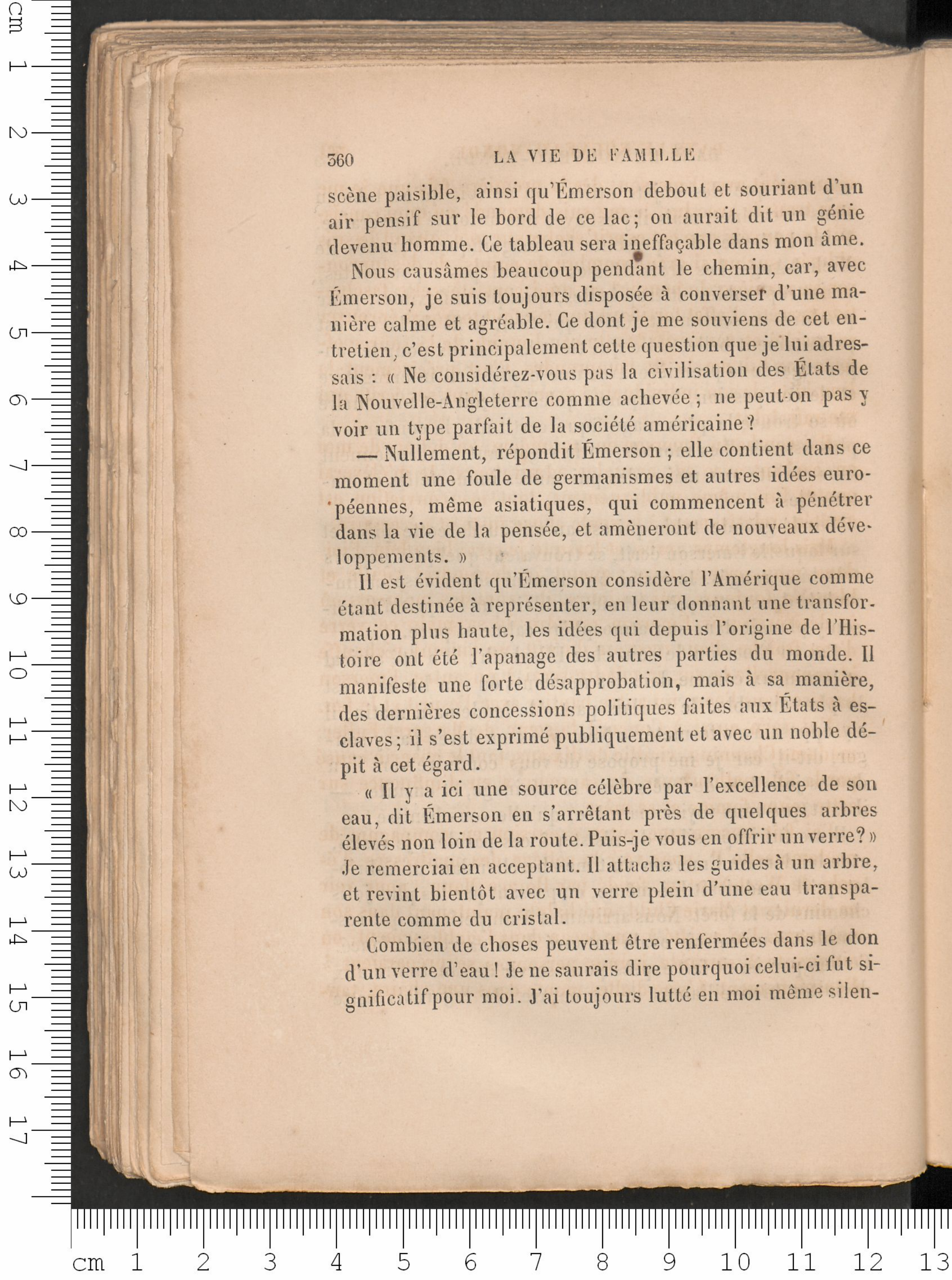
J'arrivai à Concord dans l'après-midi et pris gîte chez Élisabeth ; nous allâmes ensemble chez Émerson, mari et femme étaient sortis. J'entrai un moment dans le cabinet d'étude d'Émerson, grande pièce où tout était simple, ordonné, recherché, comfortable. Aucun sentiment du beau n'a transformé, comme chez Downing, cette pièce en un temple, où les héros des sciences et de la littérature ont leur image. Tous les ornements sont bannis du sanctuaire du philosophe stoïque, les meubles, comfortables et sérieux,

n'y sont que des objets utiles; on ne voit qu'un tableau dans ce cabinet, mais il y est avec une autorité souveraine. Peint à l'huile, il représente les magnifiques Parques de Michel-Ange. Les trois déesses ne sont pas repoussantes, mais trop nobles et trop belles, quoique inflexibles, pour produire ce sentiment. Celle qui tient le fil de la vie est parfaitement belle, celle qui tient les ciseaux pour le couper regarde la première avec une expression interrogative et de compassion, la réponse qu'elle reçoit est un sourire où se trouve la plus magnifique certitude, la confiance la plus assurée. Les mortels, en la regardant, s'abandonnent sans crainte aux mains des puissances immortelles et maternelles.

Sur la grande table qui est au milieu de cette pièce et sur laquelle Émerson écrit, se trouvaient quelques papiers très-bien rangés. Je restai un moment silencieuse et immobile dans cette pièce. Il me semblait que l'esprit d'Émerson y planait dans son atmosphère calme et pure.

J'ai vu Émerson le soir chez Élisabeth; il a été amical et lumineux comme dans les moments où son humeur est le plus aimable. Je voulais partir le lendemain matin, il s'y opposa avec fermeté. « Non, vous ne devez pas y songer, dit-il, car je me propose de vous conduire vers l'un de nos jolis lacs de forêts dans le voisinage, et ensuite, — il faut que vous voyiez ma mère, qu'elle vous bénisse! »

Il me fut impossible de résister à ces paroles; je restai, et le lendemain Émerson vint me chercher dans un cabriolet qu'il conduisait lui-même, en passant par les plus jolis chemins de la forêt. Nous arrivâmes à un petit lac qui ressemblait à un miroir ovale entouré d'un cadre vert foncé. Ce lieu paraissait fait exprès pour servir de sanctuaire aux divinités bienveillantes de la nature. Je regardais cette



scène paisible, ainsi qu'Émerson debout et souriant d'un air pensif sur le bord de ce lac; on aurait dit un génie devenu homme. Ce tableau sera ineffaçable dans mon âme.

Nous causâmes beaucoup pendant le chemin, car, avec Émerson, je suis toujours disposée à converser d'une manière calme et agréable. Ce dont je me souviens de cet entretien, c'est principalement cette question que je lui adressais : « Ne considérez-vous pas la civilisation des États de la Nouvelle-Angleterre comme achevée ; ne peut-on pas y voir un type parfait de la société américaine ?

— Nullement, répondit Émerson ; elle contient dans ce moment une foule de germanismes et autres idées européennes, même asiatiques, qui commencent à pénétrer dans la vie de la pensée, et amèneront de nouveaux développements. »

Il est évident qu'Émerson considère l'Amérique comme étant destinée à représenter, en leur donnant une transformation plus haute, les idées qui depuis l'origine de l'Histoire ont été l'apanage des autres parties du monde. Il manifeste une forte désapprobation, mais à sa manière, des dernières concessions politiques faites aux États à esclaves ; il s'est exprimé publiquement et avec un noble dépit à cet égard.

« Il y a ici une source célèbre par l'excellence de son eau, dit Émerson en s'arrêtant près de quelques arbres élevés non loin de la route. Puis-je vous en offrir un verre ? » Je remerciai en acceptant. Il attacha les guides à un arbre, et revint bientôt avec un verre plein d'une eau transparente comme du cristal.

Combien de choses peuvent être renfermées dans le don d'un verre d'eau ! Je ne saurais dire pourquoi celui-ci fut significatif pour moi. J'ai toujours lutté en moi même silen-

cieusement avec Émerson, dès la première fois que je me suis trouvée avec lui. Je me suis demandé en quoi consistait le pouvoir que cet esprit exerce sur moi, quand je suis obligée, sur un si grand nombre de points, de désapprouver sa manière de penser? en quoi consiste cette fascination secrète, l'effet fortifiant que me font toujours éprouver sa société et ses écrits? Cette eau limpide de la source offerte par lui me le fit comprendre. C'est précisément la limpidité de son individualité exprimée dans ses écrits qui me rafraîchit.

J'ai combattu Émerson en moi-même, en dehors de moi en causant avec ses aveugles admirateurs. Je m'élèverai contre lui, même publiquement, tant ma conviction est arrêtée, relativement à la seule chose juste et nécessaire.

Mais longtemps après, et lorsque je serai bien loin d'ici, dans mon propre foyer; quand je deviendrai vieille et blanche, toujours, oui toujours, il y aura des moments où je désirerai voir Émerson prendre de sa main ce verre d'eau fraîche. Pour recevoir du *vin*, un vin qui réchauffe et renouvelle la vie, je m'adresserai à un autre. Émerson baptise dans l'eau, un autre baptise avec l'esprit et le feu.

J'ai revu aussi à Concord la sœur de Margaret Fuller; madame Channing, vieillie de dix ans, tant le chagrin causé par la fin malheureuse de sa sœur a eu d'influence sur cette jeune femme et sa mère.

J'ai fait encore une autre excursion en compagnie de mademoiselle P. pour voir le collége des maîtresses d'école de West-Newton, fondé par Horace Mann, pour voir ce dernier et Marie Child, qui habite maintenant dans son voisinage. J'ai assisté à une leçon dans l'établissement, où cinquante à soixante jeunes personnes se préparaient à l'enseignement. L'une d'elles monta dans une chaire, tan-

dis que les autres étaient assises sur les bancs d'une salle vaste, claire, aérée. Elle faisait une leçon sur la forme du gouvernement des États-Unis, en examinant les autres. La jeune fille était jolie, avait un maintien comme il faut, beaucoup de charme dans sa personne et ses manières. Lorsqu'elle fut descendue de la chaire, on invita une autre à la critiquer ou à dire en quoi elle était fautive. Quelques voix s'élevèrent pour faire des observations; l'une d'elles dit que l'orateur avait oublié de saluer l'auditoire en descendant de la chaire. La jeune personne qui lui succéda était toute différente. Moins jolie, moins distinguée, mais plus animée et décidée, elle annonçait évidemment une capacité supérieure; enseignait et examinait la géographie statistique avec une vie qui animait son auditoire et le tenait éveillé. Elle aussi descendit et fut critiquée comme la première. Ces jeunes personnes s'habituent ainsi de bonne heure aux suites ordinaires de la publicité et à s'observer elles-mêmes, ce qui est important, surtout pour des maîtresses d'école. Leur maintien, leurs mouvements, leur marche, etc., sont ici des sujets de représentations et de soins.

Il ne doit rien se trouver chez la maîtresse d'école qui puisse éveiller le dégoût ou le rire de ses disciples. Des bandes considérables d'institutrices partent d'ici pour l'Ouest et le Sud; elles sont bien accueillies comme maîtresses dans les écoles, ou bien — elles se marient.

J'ai vu ensuite Horace Mann, l'instituteur de la génération nouvelle, et sa jeune femme dans leur cottage. Je désirais avoir un entretien approfondi avec le mari sur l'insuffisance de l'école comme établissement d'éducation; mais je me suis oubliée chez Marie Child jusqu'au moment où je devais prendre le chemin de fer pour me ramener à Boston.

Cette noble femme, d'une sensibilité délicate, écrivain bien doué, vit ici dans une petite ferme qui ressemble assez à nos maisons de paysan suédois et — non pas dans son véritable élément. Une jolie petite Espagnole qu'elle a tirée du besoin, comme bien d'autres, vit avec elle et pour elle par dévouement. Des amis l'entourent de soins. En Amérique, moins que partout ailleurs, une personne de mérite ne reste point seule et abandonnée. Quiconque a beaucoup de mérite a beaucoup d'amis; madame Child n'en manque pas.

Du reste, il faisait très-froid à Boston; le temps était si pluvieux que je n'ai rien vu de pareil en été. Depuis l'éclipse de soleil du mois de juin, il a fait ici sombre et froid comme chez nous en octobre. Ce climat américain saute constamment d'une extrémité à l'autre; je grelottais comme en hiver. Du reste, je me porte mieux que je ne l'ai fait depuis mon départ de Suède, et c'est nécessaire pour aller et venir comme je suis obligée de le faire. Par exemple, l'autre jour, j'ai été en mouvement et conversation depuis sept heures du matin jusqu'à onze heures et demie du soir. Je suis allée dans cinq endroits différents en ville et hors de Boston avec diverses personnes, pour avoir des conversations intéressantes sur la théologie, l'art, la politique, avec des hommes fort habiles dans ces matières; mais cela m'amuse beaucoup plus que je n'en suis fatiguée. J'ai vu ici une femme fort agréable, mademoiselle Parsens, faible de constitution, mais possédant une âme très-éveillée; elle est clairvoyante sans qu'on l'endorme, et dit le contenu d'une lettre, ou le caractère et la position de la personne qui l'a écrite, uniquement en tenant cette lettre serrée dans sa main ou contre son front. Je ne voulais pas croire à cette espèce de clairvoyance, mais il m'a fallu changer d'avis après lui avoir donné une lettre de toi, écrite en suédois,

sans qu'elle sût à l'avance qui l'avait écrite ni rien de toi. Son caractère n'est nullement porté au charlatanisme, mais cette âme clairvoyante vit aux dépens du corps qui devient de plus en plus comme qui dirait transparent et spirituel.

Lundi. J'ai entendu hier, dans l'église de Nahant, un sermon parfait de M. Belows,— l'un de ces beaux discours tirés du point central du christianisme, tel qu'il devait être sur le bord du grand Océan, dans lequel toutes les vagues isolées s'élèvent et s'abaissent comme dans un sein maternel commun ; il en est de même de toutes les sectes et confessions chrétiennes dans l'océan de la vie d'amour chrétien.

Le soir, j'ai eu le très-grand plaisir de m'entretenir avec quelques femmes instruites et pensantes de mes amies, sur les femmes américaines, leur manque de large développement, d'intérêt pour les intérêts élevés de l'humanité, et de capacité pour entretenir la conversation, défaut que l'on remarque chez un grand nombre d'entre elles. Ces femmes aimables, distinguées sous tous les rapports, vinrent au-devant de mes remarques, et ne virent, comme moi, d'autre remède qu'une éducation propre à faire avancer les femmes avec plus de développement et de profondeur dans la vie civile. Les femmes sont obligées par une foule de circonstances d'y avoir recours pour conserver l'estime de leur propre sexe et de leurs maris. Les hommes ont en général maintenant plus de galanterie que de véritable estime pour les femmes. Ils sont polis envers elles, ont de la condescendance, mais ils les considèrent évidemment comme de jolis enfants, plutôt qu'en êtres raisonnables, et n'en font pas leur société quand ils cherchent de la pâture pour l'âme et la pensée. Les beaux exemples qu'on trouve du contraire ne peuvent pas être considérés comme faisant

partie de la règle. La femme est, il est vrai, la souveraine dans le foyer et la vie de société, mais souvent par ses faiblesses autant que par ses vertus.

Nous parlâmes de signes précurseurs annonçant l'approche de rapports meilleurs ; nous les vîmes pénétrer insensiblement dans la conscience publique, et nous considérâmes les « Conventions des droits de la femme, » qui ont lieu depuis quelques années dans les États du Nord, comme un point de départ. La bravade de ces conventions est un défaut passager qui disparaîtra de lui-même quand viendra le perfectionnement. Maintes pensées profondes et vraies ont été émises dans la grande convention qui a eu lieu l'année dernière dans le Massachusett, et à laquelle des milliers de femmes et d'hommes ont assisté ; des discours parfaits, pleins de dignité, ont été prononcés par plusieurs femmes avec une éloquence remarquable.

Parmi les pensées émises, je me souviens surtout de celle qui établissait une comparaison entre la vie et la civilisation de l'antiquité, la vie et la civilisation actuelles. « Les occupations et le but de la vie ne séparent pas les sexes maintenant comme autrefois. L'homme ne vit plus principalement pour la guerre, il ne cherche pas, de préférence à tout, à exercer les forces de son corps et les exploits guerriers. Sa vie et ses hauts faits sont devenus ceux de l'intelligence ; l'homme et la femme se sont rapprochés dans une sphère de vie spirituelle, dans le foyer de la vie sociale. La femme devient de plus en plus la société, la moitié de l'homme. L'intelligence, la force d'âme de celui-ci, se paralyseront ou grandiront à mesure que l'homme trouvera chez la femme ce qui les affaiblit ou les vivifie. En comprimant le développement de la femme, on réagit sur celui de l'homme. »

Ceci fut dit bien mieux que je ne le répète par madame Pauline Davis, la jolie présidente de la convention, la dame pâle aux traits nobles, à la chevelure d'or, que j'ai vue à Boston chez mon petit médecin féminin, mademoiselle Hunt.

J'ai joui ici de l'air pur et frais de la mer pendant une vie de société paisible avec des personnes bonnes, instruites, et dans des rapports qui nous permettaient de goûter tous les charmes et les comforts de la vie. Le cottage du Nouveau-Monde est le type de ce qui est joli et commode. La nature et l'art s'y réunissent, embrassent, environnent l'homme. Le verand qui entoure la maison de lianes et feuillage en fleurs, donnant de l'ombre, exhalant des parfums, offre le lieu le plus agréable pour jouir paisiblement de la vie de la nature, aussi bien que de la société durant les beaux jours.

Je m'étais représenté l'historien Prescott comme un vieillard courbé sous le poids des pensées et du travail qui a failli lui faire perdre l'usage de la vue. Je pouvais à peine en croire mes yeux lorsque je vis un homme comme il faut, grand, animé, ayant l'extérieur d'un adolescent plutôt que celui d'un penseur qui vieillit. Son maintien et sa conversation annoncent le génie; il est plein d'animation.

Montagnes Blanches (New-Hampshire), le 10 août.

Encore un bout de vie animée de passé depuis la dernière fois que je t'ai écrit de Nahant. D'abord, le 3 août, voyage de Nahant à Salem, où il y a dans la maison du ci-devant maire, M. Silsbee, visites et poignées de mains données à cinquante ou soixante Salemnites, parmi lesquels

se trouvent de fort jolies et jeunes magiciennes et quelques bien bons amis. Le lendemain matin, vite à Boston avec ma spirituelle et gracieuse hôtesse, madame Silsbee, pour y renconter plusieurs personnes, assister à une leçon de l'école de dessin de M. Whitacker, à une leçon dans l'école de phonographie de M. Bernard pour les petites filles (qui s'y conduisent comme de petits prodiges), vu madame Holbrook encore une fois, — la dernière, hélas!..; puis chez M. et madame Osgood, pour écrire quelques petits billets, voir du monde, donner des rendez-vous, faire des adieux, etc.; puis bien vite au chemin de fer pour retourner à Salem, où il y a dîner et réunion du soir; puis une journée pour écrire et (comparativement) se reposer en faisant des promenades, des visites, des conversations sur les magiciennes de Salem en 1692, chez lesquelles se renouvelèrent les phénomènes qui avaient eu lieu quelques années auparavant chez nous, en Dalécarnie. Les Puritains du Massachusett ne furent pas plus sages ni plus tolérants qu'on ne l'avait été chez nous. Même dans l'État libre des Puritains, beaucoup d'innocents, surtout des femmes soupçonnées d'employer des maléfices, furent emprisonnés, torturés, et plusieurs exécutés.

Nous sommes maintenant, Dieu soit loué, bien loin de ces scènes hideuses, plus encore par l'esprit que par l'époque; nous en parlons comme s'il s'agissait de fous, et les tournons en ridicule quand nous sommes de bonne humeur, et on l'a été à Salem l'année dernière, le 4 juillet, ce grand jour; c'est pourquoi on l'a célébré en formant un grand cortége historique, joviale, dans lequel le procès des magiciennes avec leurs personnages, juges et sorcières, figurèrent en caricatures avec les vieux costumes grotesques.

Parmi les tableaux historiques du cortége on avait représenté le développement des communications opéré depuis cinquante ans. On voyait d'abord un chevalier chevauchant lentement, avec cette inscription : « De Salem à Boston en quarante-huit heures. » Puis venait une vieille et lourde diligence avec cette inscription : « De Salem à Boston en douze heures. » Puis un convoi de chemin de fer, avec cette inscription : « De Salem à Boston en une demi-heure. » Ensuite un fil électro-télégraphique, avec cette inscription : « De Salem à Boston sans aucune mesure de temps. » Ce cortége m'a paru être l'une des fêtes populaires les plus spirituelles et les plus amusantes dont j'aie encore entendu parler. Le Nouveau-Monde, qui manque complétement de fêtes populaires traditionnelles (excepté celle des Actions de grâces), semble vouloir en créer une série dont le sens, sous le rapport de la pensée et du sentiment, sera meilleur que celui des fêtes populaires de l'Europe souvent vides d'idées. Parmi les fêtes américaines on m'en a cité quelques-unes de fort jolies appelées les fêtes Floréales des mois de mai et de juin; mais la journée de travail est encore tellement prépondérante dans le Nouveau-Monde, que l'on n'y a guère le loisir de songer aux fêtes.

Je suis partie de Salem le 7 août pour les montagnes Blanches avec madame Silsbee et son jeune fils. L'offre spontanée qu'elle me fit de m'accompagner dans cette excursion m'a été extrêmement agréable, parce que sa personne, sa société, me plaisent, et que je puis, en faisant le voyage avec elle, éviter les grandes parties de plaisir, faire société avec les montagnes, les cascades, les forêts, en toute liberté, et voir ce que je veux voir de la manière la plus tranquille et la plus agréable du monde.

La première journée du voyage avait été destinée à la société des Trembleurs de Canterbury sur la Merrimack, rivière du New-Hampshire. Je désirais la visiter afin de voir ses jardins botaniques, et en apprendre davantage sur cette singulière secte. Mademoiselle Hunt, mon docteur-femme de Boston, m'avait donné une lettre pour la famille d'église de cette société, où elle vient quelquefois en qualité de médecin. Entrées dans le New-Hampshire par le chemin de fer, nous nous arrêtâmes dans une forêt où nous devions prendre une voiture particulière pour nous conduire au village des Trembleurs, à quelques milles plus loin. Après un peu de difficultés, nous trouvâmes une charrette avec un siége où nous pouvions tenir assises madame Silsbee et moi, notre compagnon de voyage était placé moitié sur un petit tonneau, moitié sur nos genoux. Nous avançâmes ainsi lentement avec un cheval doux, sur des chemins étroits et sablonneux, à travers la forêt. La pluie commença à tomber, d'abord très-fine, puis de plus en plus abondante et unie. Nous ouvrîmes nos parapluies et prîmes patience pendant deux ou trois heures. Je fus très-satisfaite lorsque j'aperçus de loin, à travers le voile de la pluie, les maisons jaunes à deux étages du village des Trembleurs, sur des hauteurs verdoyantes.

Nous descendîmes de notre charrette, trempées à peu près comme des poules ; une porte hospitalière ne tarda point à s'ouvrir devant nous, et deux jeunes sœurs, au visage doux et pâle, nous conduisirent dans la chambre d'amis, où tout était joli, propre et rangé. Je donnai ma lettre, et m'aperçus sur-le-champ du bon effet qu'elle produisait, à l'aménité, aux expressions cordiales, avec lesquelles on s'informait de Harrist Hunt.

Nous étions arrivés tard. Les sœurs nous donnèrent du thé avec du pain et du beurre, des confitures, etc. A ma prière, elles chantèrent pendant notre repas quelques chants pieux. Leur personne était calme, non pas gaie, mais profondément douce et paisible. Après le repas, elles nous conduisirent dans nos chambres à coucher, grandes et claires, sans aucun ornement inutile, mais tout y était propre et commode. Sœur Lavinia s'occupa surtout de nous.

Quelques points lumineux à l'ouest, au moment où le soleil se couchait, m'avaient fait espérer une belle journée le lendemain; ils ne me trompèrent pas. Le plus beau soleil brilla le matin sur les maisons des Trembleurs et le joli pays d'alentour, dont une grande partie appartenait à leur société; on ne voyait dans cette contrée solitaire que leurs habitations. Ce qui en était le plus rapproché était calme et rangé, comme s'il n'y n'avait eu aucune vie de travail dans ce lieu; et cependant elle existait, mais tranquille et silencieuse; on aurait dit que les travaux étaient faits par des esprits.

Après un déjeuner abondant et servi par les sœurs, on nous proposa de voir l'école, et nous fûmes conduites dans une salle vaste, où vingt petites filles environ, bien habillées, recevaient les leçons d'une maîtresse. Cette dernière, que je veux appeler Dora, était encore très-jeune et d'une beauté rare; son visage n'avait pas non plus la pâleur habituelle des femmes de ces sociétés, ses joues étaient fraîches comme l'aurore, et je n'ai pas encore vu des yeux plus beaux que les siens. Elle fit exécuter par les petites filles l'un de leurs jeux symboliques. Elles formèrent un cercle étendu, chacune séparée de trois à quatre pieds l'une de

l'autre. Puis elles se mirent à chanter mélodieusement des vers dont voici le sens :

« Resterai-je seule et sans personne pour m'aimer, sans une amie que je puisse aimer? »

Alors une petite fille s'approcha d'une autre ; elles se prirent par les mains, les posèrent sur leur cœur et chantèrent :

« Viens, ô ma sœur chérie, viens, je veux m'approcher de toi, devenir ton amie fidèle. Tes chagrins seront les miens, mes joies seront les tiennes, personne ici ne sera exclu du cercle des sœurs »

Tous les enfants se tendirent les mains, et dansèrent en rond, lentement, et en répétant les derniers mots ou à peu près du chant. Ensuite elles se rapprochèrent de plus en plus, s'enlacèrent de leurs bras, jusqu'à ce qu'elles formèrent une guirlande de fleurs, puis elles tombèrent à genoux en chantant une hymne dont les premières paroles étaient :

« Père céleste, jette un regard de miséricorde sur ce petit groupe réuni en ton nom. Donne-nous ton esprit, » etc., etc.

Après le chant, et étant encore à genoux, les petites filles s'embrassèrent toutes ; après quoi elles se relevèrent et se séparèrent. Le beau sens symbolique de ce jeu, la simplicité et la gentillesse affectueuse avec lesquelles il fut exécuté, la pensée de la différence qu'il y a entre ce sens et l'amère réalité pour beaucoup de personnes isolées dans la grande société de la terre, m'émurent profondément. Je ne pouvais retenir mes larmes ; madame Silsbee

était aussi fort touchée. A partir de ce moment, les sœurs furent nos amies, nos sœurs, et nous témoignèrent la plus grande cordialité. Les enfants exécutèrent encore fort bien un autre chant, et développèrent, dans plusieurs couplets, l'effet bienfaisant de la douce Parole, chant que tous les enfants, toutes les personnes faites, devraient graver dans leur mémoire. J'ai été surprise de voir combien ces enfants étaient avancés dans la grammaire, l'écriture, le calcul, la géographie et autres connaissances mondaines. Pour les encourager, les récompenser de leur application et bonne conduite, on leur donnait de petites cartes coloriées sur lesquelles étaient imprimées des sentences propres à exciter en elles une ambition louable.

De l'école, nous passâmes dans les pièces où se fabriquent les fines étoffes de laine, qui ont rendu cette société des Trembleurs célèbre. Nous vîmes dans l'une de ces pièces un métier à tricoter qui fabriquait des camisoles de laine, trois en moins de temps qu'il n'en faudrait à deux mains humaines pour en confectionner une. Cette machine, qui paraissait se conduire presque entièrement seule, était fort curieuse à voir, et avait quelque chose de magique.

De là nous fîmes une visite dans la laiterie et la pièce où l'on fabrique le fromage ; il y en avait beaucoup de frais, d'une taille colossale qui rendaient témoignage du bon état de la ferme. La jolie et vigoureuse sœur qui présidait à ce département y tenait tellement, que, tout en ayant la liberté de le changer pour un autre, elle y était déjà depuis plusieurs années. Nous allâmes ensuite dans le bâtiment de la cuisine, où six jeunes filles florissantes fonctionnaient en qualité de servantes de cuisine. Elles étaient fort occupées à faire de grandes tartes, et disposées à pousser le plus

grand éclat de rire si on leur en fournissait l'occasion. « Veillez bien sur elles, » dis-je à la sœur dirigeante en plaisantant. Les six jeunes filles rirent de si bon cœur, que cela faisait plaisir à voir.

Des jardins médicaux, où l'on cultivait la salsepareille et autres plantes bienfaisantes, nous nous rendîmes dans la maison où elles sont nettoyées et où l'on distille force eau de rose.

On finit par nous conduire dans la salle de couture, qui sert en même temps de salle de réunion pour les vieillards; ils portent des vêtements clairs, la plupart blancs ; leur physionomie était sereine et bienveillante, la salle, claire et propre. Impossible de rien voir de mieux que cette vieillesse et les soins qu'on lui donnait. Ici, beaucoup de sœurs se réunirent autour de nous, il y eut des conversations, des chants; je récitai, à la demande des sœurs, en anglais, un psaume suédois; je choisis celui-ci : « Je lève les mains vers la montagne et la maison de Dieu. » Elles le trouvèrent bien, et je chantai avec elles plusieurs de leurs hymnes, tandis que la mesure était marquée, comme à l'ordinaire, par l'agitation des mains.

Une femme d'âge moyen vint vers moi et dit d'un ton colère et provoquant : « Les Trembleurs sont ce qu'il y a de meilleur et de plus pieux sur la terre. » — « O ma sœur! ne parlez pas ainsi, dis-je, car c'est un discours d'orgueil, et l'orgueil n'est ni bon ni pieux! » La sœur parut un peu confuse, et, comme plusieurs autres nous entourèrent en souriant et en approuvant d'un signe de tête la réponse que j'avais faite, elle se retira. Ses compagnes écoutèrent volontiers, et même avec approbation, ce que j'ajoutai sur la tentation de l'orgueil spirituel, auquel leur secte me paraissait exposée. L'une des sœurs me choisit ensuite pour

son amie particulière ; une autre s'empara de madame Silsbee, et elles nous suivirent ensuite partout.

Je dessinai le portrait de sœur Dora, qui y consentit, à la condition que je ne publierais jamais son nom, « car, dit-elle avec douceur, ce n'est pas dans nos usages. » Dora appartenait à la famille d'église de la société, et avait, disait-on, des visions. Il est certain que je n'ai jamais vu un regard plus pensif et plus inspiré que le sien, et sa beauté me captiva encore davantage, tandis que je dessinais ce profil pur et délicat. J'ai fait aussi le portrait de Lavinia ; ce n'était pas la beauté sévère de Dora, mais la plus douce grâce.

Je ne puis t'exprimer combien ce que j'ai vu ici pendant cette journée m'a plu, et combien j'ai admiré l'ordre, la propreté qui régnaient partout, depuis les sœurs jusqu'au moindre objet confié à leur garde. Les frères étaient occupés à la moisson ; j'en ai peu vu, et ceux-ci me parurent avoir, soit une expression sombre presque fanatique, soit un air bien nourri, et dépourvu de tout sentiment spirituel. Les bonnes sœurs, qui nous considéraient maintenant comme des amies, nous firent une foule de cadeaux tirés de leurs magasins de vente, outils, eau de senteur, bâtons de sucre d'érable, etc. Au moment de partir, le lendemain, nous demandâmes à payer la dépense de notre séjour; elles répondirent : « Nous ne faisons jamais rien payer à nos amies, » et ne voulurent pas recevoir la moindre chose. Une grande voiture à plusieurs siéges fut attelée de deux bons chevaux et conduite par un robuste trembleur, que la danse n'avait pas rendu moins gros ni moins gras.

On nous dit que plusieurs sœurs, ayant besoin de prendre un peu d'exercice en plein air, nous accompagneraient jusqu'à la station du chemin de fer; il était impossible de

faire une politesse plus délicatement et d'une manière plus aimable. Nous étions assises sur des peaux de buffles ; madame Silsbee entre deux sœurs, moi de même, et deux autres étaient assises sur le siége de derrière. Nous traversâmes ainsi la forêt, tandis que le Trembleur chantait avec les sœurs des chants spirituels, dont quelques-uns sont bien caractéristiques, par exemple, celui-ci ;

« Arbres et buissons, dansez ; rivières, que vos eaux s'élèvent; le Prince de la paix va venir, » etc.

Nous fîmes ainsi sept milles anglais et arrivâmes à la station du chemin de fer. Les sœurs restèrent avec nous jusqu'à l'arrivée du convoi, en s'amusant à regarder les portraits et les dessins de mon album. Il ne fallut pas songer à payer la voiture. « Les sœurs avaient besoin d'exercice et s'étaient fait un plaisir de nous accompagner. » Nous nous séparâmes en nous serrant la main avec cordialité. Bon nombre de ces sœurs ne jouissent pas évidemment d'une bonne santé, ce que j'attribue moins à leur vie sédentaire qu'à leur régime : manger beaucoup de pâtisserie rendrait malade, dans ce pays, la personne la mieux portante.

La société des Trembleurs de Canterbury se compose de quatre à cinq cents individus. On y voit beaucoup plus de jolies figures parmi les jeunes femmes que dans la société de New-Libanon; les costumes et les usages sont les mêmes, on tutoie tout le monde. Les Trembleurs attachent une grande importance à se traiter réciproquement avec bienveillance et amitié, en paroles comme en actions. Ils cherchent à créer dans leurs nombreuses sociétés la vie d'affection, cette belle fleur des familles. « Le travail, la prière et

les services mutuels composent leur vie journalière. Je t'ai déjà parlé de ces petites sociétés. Celle de Canterbury tire son principal revenu des produits agricoles, de la préparation de ses plantes médicales et de ses tissus de laine.

Ces sociétés de Trembleurs sont les plus raisonnables et probablement les plus heureuses de toutes les institutions monacales. Je me réjouirais s'il s'en trouvait de pareilles dans tous les pays. Qu'on dise ce que l'on voudra, qu'on s'arrange comme on l'entendra dans les grandes sociétés, on sentira toujours le besoin de ces établissements, où les naufragés de la vie, les personnes fatiguées de l'existence, seules et faibles, pourront se réfugier; où leur bonne volonté, leur activité pourront s'utiliser sous une administration sage et affectueuse ; où les enfants du malheur, de la misère, pourront être élevés dans la pureté et l'amour ; où l'homme et la femme pourront se rencontrer et vivre ensemble avec la bienveillance, l'amitié d'un frère et d'une sœur, en travaillant au bien commun : c'est ce qu'on peut faire ici. La société des Trembleurs est, à quelques petites singularités étroites près, l'une des meilleures et des plus utiles petites sociétés qui se trouvent dans la grande.

En général, cette secte n'est pas comprise. On considère son culte dansant comme chose principale, tandis qu'on pourrait fort bien le mettre de côté ; quant à moi, cependant, j'aimerais à le conserver dans sa signification symbolique, ainsi que les jeux célestes des enfants.

Il y a dix-sept ou dix-huit sociétés de Trembleurs dans les États-Unis libres ; celle de New-Libanon est la société mère; les autres sont dans des rapports de soumission à son égard. Cette secte ne paraît pas avoir pris d'accroissement durant ces dernières années ; mais elle n'est pas en décroissance. Tous les ans, des hommes ou des femmes

seules, même des familles entières, viennent remplir les lacunes produites par la mort ou les membres qui se retirent.

Vers le soir de ce jour, nous avons fait une belle course en bateau à vapeur en traversant le grand lac de Winnepaseoga (la source du grand Esprit), parsemé de petites îles entourées de montagnes, et présentant des points de vue magnifiques sur les montagnes Blanches. Les monts Washington, Jefferson, Adams, la Fayette et autres républicains, nous faisaient signe avec une majesté olympique, et l'éclatante lumière du plus beau soleil d'août les inondait. Le coucher du soleil sur ce lac paisible et souriant était splendide. Au moment où il disparut derrière les montagnes, nous atteignîmes notre gîte. On nous donna d'assez bonnes chambres dans une auberge située sur le rivage. Le soir était frais et clair; je jouissais de nous trouver dans la région des montagnes, j'étais contente de me rapprocher des géants. Tout était tranquille et silencieux autour de nous ; mais, fort avant dans la soirée, une société de Mammoth, composée de quarante ou cinquante personnes, hommes et femmes, se disposant comme nous à faire une visite aux montagnes Blanches, prit l'auberge d'assaut. Nous fûmes un peu mécontentes, madame Silsbee et moi, de la venue de cette société, tant à cause du vacarme qu'elle faisait, que des yeux effarés de ses membres qu'on rencontrait. Mais il y eut réconciliation formelle entre nous le lendemain matin, quand ils me firent présenter leurs compliments et dire qu'ils désiraient chanter devant moi avant mon départ. Nous étions assises, madame Silsbee et moi, dans une voiture découverte, lorsque la compagnie se réunit devant la maison et entonna en quatuor le joli chant : « Délicieux foyer. » Les chanteurs étaient sur la terrasse ;

autour d'eux et de notre voiture s'étaient réunies cent personnes environ, ayant toutes un visage amical et sérieux. Le ciel était transparent et bleu foncé, l'air pur et frais comme en Suède.

Je regardais ce ciel serein et pensais à mon foyer, aux miens ; en écoutant le chant mélodieux qui célébrait le foyer, mon cœur se gonfla, mes yeux devinrent humides. Je n'ai jamais eu un plus beau salut du matin. Avec ce chant dans le cœur, saluant, faisant des signes de la main, nous partîmes et nous pénétrâmes dans la contrée des montagnes.

Un fermier gigantesque du New-Hampshire nous conduisait avec ses chevaux vigoureux et sages ; la voiture reposait sur de moelleux ressorts, et on y était assis fort commodément. Nous avancions, nous étions gaies, l'air était pur comme cristal, la chaleur modérée ; il n'y avait pas de poussière, et toute la route était ombragée par une jolie forêt, fraîche et verte à la suite de la pluie. Nous avions devant nous les grandes montagnes, dont nous approchions de plus en plus ; elles n'avaient pas de neige maintenant sur leurs cimes, et paraissaient plutôt vertes que blanches ; de gros nuages environnaient de temps en temps le mont Washington. La nature ressemblait à la partie montagneuse septentrionale de la Suède centrale. Le sapin et le bouleau y étaient chez eux ; à leurs pieds croissaient les myrtiles bleus, les framboises, les fougères, etc. Cependant le maïs, l'érable, le noyer, le châtaignier, ainsi que d'autres plantes et arbres appartenant aux régions plus méridionales y croissaient aussi. Je ne puis t'exprimer la jouissance que me faisait éprouver cette course en voiture découverte, à travers la paisible contrée montagneuse où régnait un joyeux été. Comme elle me paraissait fraîche et

agréable, comparativement aux promenades en voiture fermée, ou en chemin de fer qui devient fatigant pour le corps et l'âme une fois les premières heures passées! Mais ici nous fûmes éveillées et contentes pendant toute la journée ; nous avions le mont Washington toujours devant nous. Cette montagne, la plus élevée de la chaîne, n'a que trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer, mais son caractère est fort remarquable. Elle est massivement pyramidale ; son sommet est un plateau qui ressemble assez à ceux des volcans. Mais au lieu de cratère on y trouve une source d'eau douce. De profonds ravins labourent ses flancs. Les autres montagnes s'enchaînent en longues bandes à celle-ci, ont de l'analogie avec elle, mais moins d'importance. Toutes s'élèvent en pyramides à bases penchées, dont les cimes sont arrondies.

A mesure que nous approchions des grandes montagnes et que le jour avançait, le temps se refroidissait. Les géants s'enveloppaient dans leurs manteaux de nuages gris et nous en enveloppaient aussi. Ils ne nous recevaient pas amicalement; j'éprouvais cependant de l'affection pour eux, et me laissais volontiers entourer de leur froide haleine. Mon amie la lune se leva, lutta un moment avec les esprits nébuleux ; elle me voulait du bien, je le savais, mais elle ne parvint pas à percer complétement les manteaux gris. Nous pénétrâmes plus avant dans les montagnes par des chemins solitaires, où, durant toute la journée, nous n'avions pas rencontré une seule créature humaine. La nuit était venue, mais je n'éprouvais aucune lassitude après cette longue journée de voyage, et j'aurais pu le continuer encore. Était-ce l'effet de l'influence des géants? Nous n'arrivâmes que vers minuit à l'auberge où nous devions coucher, et nous eûmes toutes les peines du monde, en frappant de

grands coups à la porte, à réveiller l'hôte. Enfin nous y parvenons, et l'aubergiste endormi, mais amical et bien, nous donna du feu et ce dont nous avions besoin pour nous restaurer et passer la nuit.

Le 11 août.

Matin beau et clair, promenade ravissante. Rosée sur l'herbe, sur la vie et l'âme. Chose singulière ! sous le ciel doux de la Caroline du Sud et des tropiques, je n'avais d'autre envie que de me reposer, de jouir, de chanter les louanges du Seigneur ; ici je jouis également, mais d'une autre manière. L'âme est plus énergique, a plus de ressort; elle reçoit mais seulement pour rendre, veut produire et agir. La vie dramatique des montagnes, des torrents, des forêts, des nuages, des rayons du soleil, éveille la mienne, ranime des images emmaillotées chez moi depuis quinze à vingt ans, et nous célébrons ensemble une fête de la résurrection. Les bosquets sont remplis de chants d'oiseaux. Cette après-midi, nous irons plus loin.

Franconia Notch, hôtel La Fayette, le 15 août.

J'ai vécu au milieu des montagnes Blanches depuis la dernière fois que je t'ai écrit ; j'ai joui affectueusement de la compagnie des géants, du jeu fantastique des nuages autour d'eux, du chant et de la danse des ruisseaux dans les profondes vallées, de cette nature hardie et forte, qui m'a fait éprouver le même sentiment que notre Dalécarnie,

notre Nowland. Cependant la nature est ici plus pittoresque, plus badine et fantastique ; sa richesse (quant à la variété des arbres), en fait de forêts à feuilles rondes dans les vallées, est extraordinaire. On passe à pied ou en voiture entre les plus jolies haies sauvages de coudriers, d'aunes, d'érables à sucre, de bouleaux, de pins, de sapins, d'une foule d'autres arbres et arbustes; partout les eaux chantent et murmurent, brillent comme de l'argent à travers les vallées. Il faisait tellement froid dans certaines parties de ces montagnes, que j'avais de la peine à tenir la plume, tant mes doigts étaient roides. Mais mon âme et mon corps se portaient bien. Madame Silsbee est aussi animée et réconfortante que la nature de cette contrée.

Une particularité de ces soi-disant montagnes Blanches, c'est la quantité de profils humains qui font saillie en beaucoup d'endroits, avec une fermeté et une régularité des plus surprenantes. Ils m'ont beaucoup amusée et j'en ai défini plusieurs pendant mes courses. Nous habitons ici près d'une de ces figures, connue depuis longtemps sous le nom du Vieillard de la Montagne. Elle n'a point de noblesse dans les traits, mais ressemble à un vieux bonhomme de mauvaise humeur, en bonnet de nuit, qui regarde le monde avec une demi-curiosité. Bien plus bas que la figure du géant, est un petit lac ravissant : on dirait un miroir de toilette ovale, entouré d'un cadre vert. Le Vieillard de la Montagne regarde au delà du lac paisible, et les nuages passent fort en dessous de son menton. Une autre figure représente un guerrier avec casque et de gros favoris formés par une mousse magnifique. Je me flatte d'avoir découvert une couple d'autres figures. L'une, qui se dessine au loin sur le ciel bleu, est un joli visage de femme, regardant le ciel avec une mélancolie inexprimable. Un vieux pin en

forme de croix est au-dessus de sa tête ; le front est ceint d'un diadème qui ressemble à des cheveux épars. C'est un profil des plus remarquables, surtout par la moelleuse beauté des lèvres et du menton. En dessous de ce noble visage, on voit, en reculant de quelques pas, une figure méchante avec grande verrue au front. Évidemment, c'est un cruel géant qui retient la belle princesse prisonnière. Je vois apparaître une foule d'autres figures dont je déterminerais, assurément, la forme, si j'avais plus de temps à passer dans la société des géants.

On dit que les Indiens ont adoré ces figures, leur ont offert des sacrifices comme à des divinités, que beaucoup de légendes ont été faites à leur occasion. C'est vraisemblable ; mais les vainqueurs et les successeurs des Indiens n'ont laissé ici que la trace des événements tragiques. Un endroit est appelé le Pont-de-Nancy, d'après une jeune fille qu'on y a trouvé gelée. C'était la fille d'un fermier des environs. Une querelle s'éleva un soir entre elle et son prétendu, qui la quitta en colère. Elle le suivit avec désespoir, mais la nuit et la neige la surprirent, elle mourut gelée, et son amant devint fou.

Non loin de là, il y a dans la vallée ce qu'on appelle « la maison de Willeys, » maintenant abandonnée et peu d'années auparavant habitée par une nombreuse famille. Une nuit elle fut réveillée par un craquement et un bruit épouvantable. C'était, à n'en pas douter, une avalanche qui se précipitait de la montagne contre la maison et devait l'engloutir. La famille se précipita, au milieu d'une obscurité profonde, hors de la maison pour se réfugier dans un lieu où elle se croyait en sûreté; mais l'avalanche, prenant justement cette direction, ensevelit toute la famille composée de neuf personnes ; la maison qu'elle avait quittée resta in-

tacte. Hawthorne a pris ce tragique événement pour sujet de l'une de ses plus belles narrations.

On a l'habitude maintenant de gravir en voiture la montagne d'où l'avalanche est tombée, pour voir la vallée. Un véhicule, attelé de six chevaux et portant de vingt à trente personnes, vient de faire cette course au grand galop, de l'auberge jusqu'au sommet de la montagne. Madame Silsbee et moi, nous avons refusé de faire cette montée en voiture, et j'ai renoncé à l'ascension du mont Washington et autres que l'on gravit à cheval avec des fatigues incroyables pour voir le plus souvent rien du tout, et dans la circonstance la plus favorable, c'est-à-dire, s'il n'y a pas de nuages, une étendue immense, mais non pas nette de terre et d'eau.

Toute cette contrée montagneuse est fort sauvage, on n'y voit presque pas d'habitations, excepté quelques auberges pour les voyageurs et encombrées par de bruyantes sociétés qui paraissent ne savoir admirer la nature qu'en bavardant, riant, mangeant, buvant, et avec toutes sortes de plaisirs bruyants. Elles gravissent les montagnes en voiture, au plus grand galop, et en descendent de même. Dans l'auberge on entend sauter les bouchons de champagne; les hommes jouent aux cartes, les femmes parlent couturières et modes.

Combien cette vie sauvage, irréfléchie, est différente de celle de la nature, où les nuages descendent comme pour causer paisiblement avec les montagnes, tantôt les enveloppant, tantôt les caressant sous forme de légères sylphides qui humectent leurs fronts avec des voiles de rosée, tandis qu'en bas, dans la vallée, les ruisseaux grandissent et chantent, les arbres et les fleurs répandent des bénédictions, et au-dessus de tout cela, le jeu des ombres et de la

lumière, les rayons du soleil dans les cascades, où ils bondissent de roche en roche, les grandes figures des montagnes, les petits oiseaux qui gazouillent, — voilà de la vie ! Le fracas des hommes au milieu de cette magnificence de la nature me donne de la mélancolie. Cependant, — lorsque j'étais jeune, je ne savais pas jouir autrement de la vie et de la nature. Les dispositions ne manquaient pas, mais bien l'éducation, et le vide se faisait sentir au milieu de cette gaieté délirante.

L'homme cherche le champagne spirituel, se trompe et prend le faux pour le vrai.

Cependant il y avait également ici quelques véritables adorateurs de la grande déesse ; nous avons rencontré un jour un père avec sa petite fille ; ils avaient botanisé dans la forêt et nous montrèrent, entre autres, un monotropa à une fleur appelée ici la « pipe indienne. » Le père et la fille avaient l'air doux et heureux.

Nous étions, madame Silsbee et moi, de ceux qui accueillent en silence et avec un esprit reconnaissant ces grands spectacles, tantôt assises pendant des heures entières auprès de la « cascade d'argent, » tantôt faisant des courses de découvertes dans les défilés romantiques de ces montagnes.

Cette après-dînée nous avons gravi le « Flum ». C'est un ravin étroit entre deux hautes murailles de granit, et dans lequel coule une rivière presque en ligne droite dans un espace de plus de huit cents pieds, jusqu'à ce qu'elle tombe et forme une cascade de six cent soixante pieds. Notre aubergiste, en véritable Yankee, avait fabriqué le long des flancs de ces montagnes, avec des morceaux de bois, des pierres et des branches, un chemin qui ne ressemblait à rien, mais sur lequel on était fort étonné de

pouvoir marcher sans aucune crainte ni difficulté en s'appuyant contre les parois de la montagne. Il avait, quelques jours auparavant, prolongé son chemin de cinquante pieds plus haut en travers de la rivière. A l'endroit où il s'arrête maintenant, nous avons trouvé un immense bloc de pierre rond tombé dans le ravin, où il formait une espèce de voûte. Au delà de ce sombre passage presque noir, on voyait un cours d'eau se jeter à gauche dans une fissure, comme un rayon de cristal. On trouve plusieurs choses remarquables dans ces montagnes, et une carte que mon hôte de l'hôtel Lafayette m'a donné, promet « un écho du canon chaque soir sur le lac ». Mais ce que je t'ai raconté te suffit sans doute.

Nous allons passer maintenant des montagnes Blanches du New-Hampshire aux montagnes Vertes de Vermont.

Burlington, sur le lac Champlain (Vermont), le 19 août.

Je t'écris maintenant d'un beau foyer, sur le bord du lac Champlain, avec l'une des plus magnifiques vues sur l'eau et les montagnes. Je n'en ai pas trouvé de pareilles depuis le lac de Genève en Suisse; la nature y est plus grandiose. Ni les montagnes d'Aderondack que j'ai devant moi, ni les montagnes Vertes de Vermont n'atteignent la hauteur des Alpes; mais elles ont des formes pittoresques, quelque chose de grand, de courageux, et sur cette vaste et joyeuse contrée, brille maintenant un beau soleil couchant du mois d'août, qui donne aux nuages une splendeur dorée supérieure à toute description. La montagne appelée le « Lion

couchant » semble prendre vie et se redresser à cette belle clarté, — c'est une magnifique figure de géant. Elle est entourée de beaucoup de montagnes ayant des formes symboliques.

Nous demeurons chez l'ex-président de l'Université, M. Wheeler, qui m'a invité amicalement ainsi que ses filles à venir chez lui ; c'est une jolie et noble famille. Il n'y manque qu'une mère, morte il y a une couple d'années, elle est encore tendrement regrettée par ses enfants, trois garçons et trois filles, tous agréables et bien doués.

Le père de famille a une belle apparence, c'est un puritain rigide d'une taille des plus élevées, au bras duquel je suis suspendue à la promenade comme une balançoire à un arbre. Son visage est fortement caractérisé, ses yeux sont perçants mais chauds. Whig très-prononcé, il n'aime pas les démocrates, mais du reste c'est un homme très comme il faut, avec lequel il m'est agréable de causer, vu sa parfaite connaissance de la situation religieuse du pays, de ses points de vue systématiques que je n'approuve pas en tout cependant, et par la manière gracieuse avec laquelle il les communique. Sa villa est située non loin de la ville, on y trouve tout le charme et le confort des habitations anglo-américaines.

Hier nous avons fait une partie de plaisir au delà du lac, pour aller aux montagnes d'Aderondack sur le territoire de New-York. La journée était belle, il en fut de même de la traversée. Le spectacle que présente les rives d'une petite rivière rapide nommée « Au Sable, » où la nature a formé avec les montagnes des remparts réguliers et infranchissables, est des plus remarquables. J'en aurais joui davantage, s'il ne m'avait pas fallu répondre à tant de questions vides de sens. Une femme surtout, à la voix aigre et sifflante, me

mettait à la torture avec des questions comme celles-ci : « Où comptez-vous aller en partant d'ici ? — D'où arrivez-vous? — Chez qui avez-vous demeuré? — Quelles personnes avez-vous vues dans cette maison ? » etc. Hélas ! pourquoi l'espèce humaine ne ressemble-t-elle pas davantage aux objets naturels, qui se contentent d'agir les uns sur les autres par des communications silencieuses; on en saurait ainsi bien plus ainsi que par des questions superficielles vides de pensées. Les personnes raisonnables d'ici les désapprouvent, s'en moquent autant que les étrangers. Cependant j'ai trouvé dans le nombre des individus comme je les désire, et citerai surtout une aimable jeune femme, pleine d'âme et d'animation. Être assise près d'elle, la regarder, écouter ses communications, c'était un véritable délice pour moi. Mais à peine notre tête-à-tête était-il bien établi, que la dame questionneuse s'assit devant nous et recommença son interrogatoire.

Quand une femme me plaît et que nous sommes attirées l'une vers l'autre, il arrive tout naturellement que je ne tarde pas à savoir une partie de sa biographie. Ce qui me frappe surtout chez cette charmante jeune femme, le voici : Atteinte par un malheur écrasant, et sentant qu'elle y succomberait si sa pensée restait fixée sur ce point, elle se mit dans un waggon de chemin de fer, sans autre plan ni but que de se fuir elle-même, et se laissa emporter au loin. Les arbres l'éventaient, lui faisaient signe, les nuages marchaient devant elle, et, à mesure qu'elle les suivait, que les objets changeaient de place, que d'autres leur succédaient, elle se sentait allégée et mieux. Elle pouvait réfléchir avec plus de liberté, la vie et les choses lui apparaissaient sous un aspect moins sombre. Après une excursion de quelques jours seulement, elle put rentrer dans son foyer, chez

ses parents avec calme et paix. Il y a quelques années de cela, et maintenant elle est surprise du bonheur complet dont elle jouit.

« Le temps des soupirs silencieux est passé, » dit un jour notre Geijer. Hélas ! il s'en manque encore de beaucoup, mais il est certain que la facilité avec laquelle on se déplace, on reçoit de nouvelles impressions, la facilité des communications, rapprochent ce moment. Dans un pays où les chemins de fer et les bateaux à vapeur se croisent en tous sens, l'homme peut prendre son vol à travers les monde, et n'est plus obligé de moisir ou de languir en restant immobile.

Le 20 août.

Je regrette que les jours de repos dans ce beau foyer, avec ses habitants affectueux, approchent de la fin. J'ai joui avec un plaisir infini des vues magnifiques, de la splendeur du soleil couchant que je voyais de mes fenêtres. Les environs de ce lac sont célèbres pour la magnificence de leurs couchers du soleil ; je n'ai vu nulle part des nuages aussi pittoresques, d'aussi jolies nuances : c'est une ardeur, un jeu de couleur complétement différent de la mollesse, de la douceur du ciel méridional. La forme bizarre des montagnes m'attachent aussi, et « le Lion couchant » devient chaque jour plus vivant pour moi. Le lac Champlain doit son nom au vaillant et sage Français qui le premier découvrit cette contrée et la colonisa. Le Maine, le New-Hampshire et Vermont furent d'abord peuplés par des Français, et sont redevables aux missionnaires et aux colons de cette nation de leur première colonisation. Il

n'en reste guère maintenant que les noms de lieux, de rivières, quelques églises et séminaires catholiques. De vastes forêts, de grandes montagnes, de grands lacs sont les traits principaux de ces États : l'agriculture, les troupeaux, les bois de charpente forment la plus forte partie de leurs revenus. Une jolie fabrication accessoire, c'est celle du sucre d'érable, établie sur une assez grande échelle. On le fait avec la séve de cet arbre, comme nous le pratiquons pour avoir de l'eau de bouleau. Le sucre qu'on en retire est disposé en petits pains, de couleur brune et fort doux.

Hier au soir, j'ai vu une partie de la société de Burlington réunie ici. Il y avait parmi la jeunesse beaucoup de visages bons et agréables. Dans la réunion se trouvait une maîtresse d'école généralement estimée et aimée. Dès son adolescence, elle a travaillé seule pour sa famille, et avec un tel succès, qu'elle a élevé ses frères et sœurs plus jeunes qu'elle, payé les dettes de la famille, pris soin de sa vieille mère, et a fini par lui bâtir une maison. Après avoir fait tout cela, elle est maintenant, à l'âge de trente ans, sur le point de se marier avec une personne qu'elle aime depuis longtemps, peut et songer à son bonheur particulier, à avoir sa maison, son foyer à elle. L'intérêt général qu'on lui porte, le plaisir avec lequel plusieurs personnes m'ont fait ce récit, parlent beaucoup en faveur de l'esprit d'une société qui apprécie de la sorte la belle vie d'un individu peu relevé.

Saratoga, le 22 août.

Des montagnes Blanches et Vertes, de la société des Trembleurs qui méprisent le monde, j'arrive dans l'endroit le plus fashionable, le plus mondain des États-Unis, pour y jeter un coup d'œil, prendre l'impression de sa vue et la faire entrer dans mon panorama du Nouveau-Monde.

Nous avons quitté Burlington hier. Plusieurs de nos nouvelles connaissances nous ont accompagné sur le bateau à vapeur dans la traversée du lac, notre hôte et l'une de ses filles (jeune personne aimable, mais d'une très-faible constitution) sont venus jusqu'ici, où ils resteront une couple de jours avec nous. Le tableau de ce lac romantique et du Lion colossal en granit qui, au soleil couchant, semble grandir à mesure qu'il se retire dans le sombre lointain, représentent les plus belles scènes naturelles de l'Amérique.

Nous sommes arrivés le soir à Saratoga, et fîmes peu de temps après notre entrée dans le salon. Cinquante ou soixante personnes y étaient réunies. Quelques hommes et femmes se promenaient en cercle dans le milieu sous la forte lumière du lustre. Un de ces couples surtout attira notre attention : c'étaient une très-jolie personne avec de fort belles épaules nues, et un jeune homme bien aussi, et élégant ; ils formaient, disait-on, le couple amoureux de la saison. Parmi les femmes âgées, il y en avait une fort bien qui ressemble beaucoup, dit-on, à mademoiselle Marthe Washington ; elle s'habille de même à la vieille mode, a des talons hauts, des cheveux frisés, et le tout lui allant parfaitement lui donnait un air original. Chacun

devrait s'habiller ainsi, suivant son individualité, sa figure et son caractère. Ce soir a lieu le grand bal « de la saison » (j'y suis invitée); il paraît qu'elle n'a pas été fort brillante, vu le temps froid et humide; il pleut ferme.

Le 23 août.

J'ai vu le grand bal et n'ai guère de choses à en dire. Il y avait peu de monde, rien de remarquable, sinon une demi-douzaine de toilettes charmantes et pleines de goût; il est impossible d'en imaginer de plus harmonieuses, de plus élégantes, sans le moindre clinquant. Les femmes qui les portaient étaient gracieuses et avaient trouvé dans leur toilette le caractère qui leur convenait. Ce qui m'a plu le moins, c'est « la belle », la principale danseuse du bal. Sa personne et ses manières étaient tellement anguleuses, elle faisait des sauts tellement gauches, sa guirlande de roses était placée sur sa tête avec si peu de grâce, que j'en fus étonnée. Les hommes dansaient mal, la polka était fort disgracieuse. J'ai éprouvé de la peine en voyant quelques petites filles pâles, habillées comme de grandes personnes et vieilles avant le temps. Arracher les enfants à l'enfance, c'est détruire tout leur avenir.

Un monsieur âgé de Saratoga, à l'extérieur agréable et maladif, me demanda, avec l'expression du doute, « si je croyais réellement que le peuple était plus heureux en Amérique qu'en Europe? » On me fait si souvent des questions pleines d'amour-propre sur l'Amérique, que celle-ci fut pour moi un véritable soulagement. Je fus charmée de pouvoir répondre qu'il y avait ici plus d'*espoir* qu'ailleurs sous ce rapport, et que c'était déjà une félicité.

Malgré les nombreuses critiques que j'ai entendu faire en Amérique de l'américanisme, je suis obligée d'avouer qu'il me rappelle parfois ces paroles d'un Anglais :

« Je ne veux pas dire que les Américains ne font pas de grandes choses, mais ils ne les font pas avec héroïsme. » Il m'a semblé quelquefois, en effet, qu'il manque à ce peuple, pour devenir véritablement grand, d'éprouver un noble mécontentement de lui-même.

L'illumination de l'établissement des eaux de Saratoga a été fort belle le soir de la fête ; le souper et les dispositions du bal faisaient preuve d'entente et de bon goût.

New-York, 4 septembre.

Ah ! mon Agathe, quel moulin à vent de scènes, d'occupations, de rapports variés. A peine si je sais ce que je fais, si j'ai pu prendre la plume ; même dans ce moment j'écris en courant, m'attendant à chaque instant à être entraînée par la force du présent ou de bons amis.

Mais il faut te rendre compte en abrégé et rapidement de ma conduite.

De Saratoga nous sommes allées à Lennox dans le Massachusett, où, ainsi que nous en étions convenus, j'ai trouvé mes excellents amis les Osgood de Boston. Je me suis séparée alors de mon aimable compagne de voyage, madame Silsbee, et de son mari, qui a eu la gracieuseté de venir au-devant de nous sur la route.

Le pays autour de Lennox est d'une beauté romantique avec ses hauteurs boisées qui alternent avec les plus jolis

petits lacs. Mesdemoiselles C. Sedgewick et N. Hawthorne ont leur maison de campagne dans cette contrée. J'étais invitée chez toutes deux. J'ai passé vingt-quatre heures chez l'aimable et parfaite mademoiselle Sedgewick et sa famille, jouissant de sa société, de celle de plusieurs femmes agréables. Pas un homme n'a été aperçu; ils sont rares, à ce qu'il paraît, dans les cercles de la société de cette localité; mais ici on s'aperçoit moins de leur absence, car les femmes y ont une culture intellectuelle plus développée qu'ailleurs; il en est plusieurs qui ont même du génie et du talent; la nature est belle, les femmes en jouissent, et pour la plupart la vie est complète.

En général, je suis frappée par le grand nombre des femmes et le manque d'hommes qu'on remarque dans les foyers et les petites villes des États de l'Est. Les hommes vont dans les grandes cités ou dans le Grand-Ouest, pour trafiquer, faire des chemins de fer, gagner de l'argent. On trouve dans les États de l'Est, beaucoup de femmes qui ne manquent ni de charmes, ni des dons de l'âme, et vieillissent célibataires. J'ai entendu plusieurs d'entre elles souhaiter un cercle d'activité plus libre, l'occasion de mener une vie plns animée, plus utile. Les plaintes que j'ai entendues en Europe sur l'uniformité et la pesanteur de la vie, sont répétées ici. Elles ne devraient point pénétrer dans le jeune et Nouveau-Monde.

J'ai passé avec mademoiselle Sedgewick une journée infiniment agréable, et avec Hawthorne une soirée qui l'a moins été, en essayant d'avoir une conversation avec lui; mais que ce soit sa faute ou la mienne, cela ne marchait pas, je parlais seule et finis par être toute interdite et embarrassée en esprit. Hawthorne avait cependant l'air amical et de me vouloir du bien; quant à la conversation,

— il n'y en eut pas. Je n'en ai pas moins éprouvé du plaisir à voir cette belle tête significative, mais non pas complétement harmonieuse. Le front est grand, pur comme la voûte céleste, autour de lui frise une forêt de légères boucles de cheveux brun foncé. Ses beaux yeux profonds sont ombragés par des sourcils délicatement arqués ; le nez est fin, régulier, la bouche souriante comme le soleil quand il sourit, mais elle peut aussi avoir un trait amer. Toute la partie supérieure de la figure est classiquement belle ; la partie inférieure n'y répond pas et manque d'un caractère décidé.

Dans la maison de Hawhorne est un de ces petits lacs encadrés d'une sombre forêt qui caractérisent cette contrée, et le poëte semble jouir de la vue de ce pays sauvagement boisé. Son aimable femme est heureuse au delà de toute expression en le voyant heureux ici ; elle lit dans son âme, et — « il est le meilleur des époux. » Cette demeure est un petit nid renfermant une belle vie de famille.

Dans l'auberge de campagne où j'ai habité avec les Osgood, se trouvait une mère, jeune encore, avec cinq jolies filles. Je demandai un matin à chacune d'elles quel était le but désiré de leur vie. Elles me répondirent en indiquant des occupations et des positions indifférentes. Je leur reprochai de ne pas être franches, et leur demandai si, en concience, elles n'auraient pas répondu comme une aimable et bonne jeune fille de ma connaissance : « Être mariée et voir tous mes amis heureux autour de moi. » Les jeunes personnes se mirent à rire, et une couple d'entre elles dirent : « Être mariée si celui qui *plaît* se présente. » Cette réponse caractérise la disposition et l'esprit de la jeune Américaine. Favorisée par tout le monde, jouissant de sa vie, de sa liberté peu restreinte,

la jeune fille n'est pas pressée de changer sa position, mais elle ne dit pas non, si celui qui *plaît* se présente. Pour mainte jeune personne il arrive beaucoup trop tôt : du moins si j'en juge par le grand nombre de celles qui se marient au sortir de l'enfance. On m'a parlé d'une jeune fille mariée à quatorze ans et envoyée ensuite à l'école par son mari.

Je suis allée un dimanche avec mes amis les Osgood faire une nouvelle visite aux Trembleurs de New-Libanon quelques milles seulement de Lennox. Nous nous trouvâmes de nouveau en grande assemblée et vîmes précisément les mêmes figures dansantes : nous entendîmes le même genre de discours et de chants que l'année dernière. Les mêmes sœurs apportèrent les bancs aux spectateurs; Evans faisait à l'assemblée un sermon du même caractère que l'autre fois. Tout était resté immobile au même point ou s'agitait dans le même cercle.

Durant mon séjour dans cette contrée il a fait froid et un vent glacial. Dans les champs de pommes de terre toutes les feuilles étaient gelées. Jamais chez nous, en Suède, je n'ai eu aussi froid au mois d'août.

Je suis partie de Lennox avec les Osgood, pour New-York en passant par la jolie vallée de Housatonia ; la poussière et la fumée de la locomotive, me permettaient de voir cette contrée infiniment pittoresque et parfois d'un grandiose sinistre, mais non pas d'en jouir, tant cette manière de voyager est engourdissante pour les sens. Près de New-York, nous passâmes dans un autre convoi de chemin de fer long comme une rue, et où nous courûmes à travers une foule de gens pour trouver des places.

Cette rue mobile contenait au moins mille personnes, et

nous amena à New-York. Je n'étais pas fâchée d'en avoir fini avec les convois de chemin de fer américains. Parfaits sous certains rapports, surtout par la commodité qu'ils offrent à tout le monde et par la modicité du prix, égal pour tous, ils sont fatigants au plus haut degré. Après les premières heures, c'en est fait du plaisir du voyage, on tombe dans un état de souffrance, de somnolence. On ne croit plus être une créature humaine, mais un sac de nuit; et en somme je ne puis me figurer une manière de voyager moins utile et moins amusante. Il est impossible d'y aspirer une bouffée d'air frais et pur. Si on pouvait diminuer la quantité de fumée et de poussière, ce serait un grand bienfait pour les voyageurs. Les chemins de fer européens sur lesquels j'ai voyagé, sont, sous ce rapport, bien supérieurs à ceux de l'Amérique.

Parmi les amis que j'ai rencontrés à New-York, était le professeur de Vere de Charlotteville, mais ce n'est pas avec joie que nous nous sommes revus. Son joli foyer est devenu la demeure de l'affliction ; sa jeune femme, mon aimable hôtesse, a perdu la vie en donnant le jour à son premier né. J'en été fort affligée pour de Vere et son enfant, privé d'une mère.

A New-York, j'ai passé mes journées à faire une connaissance plus approfondie avec la vie de cette partie de la grande ville qui est une ombre au tableau, on en trouve en core de pareilles sur la terre ; mais je l'ai parcouru avec un ange de lumière. Je ne puis appeler autrement la quakeresse qui me conduisait. Son visage était lumineux et beau comme la bonté la plus pure ; au-dessus de ses doux yeux bleus s'arrondissaient des sourcils formés seulement par un filet d'or pâle. Madame Gibbons est fille du célèbre quaker Isaac Hopper ; elle tient de lui, cet esprit

actif, tout empreint de l'amour de l'humanité, ce caractère ferme qui ne cède, ne recule devant aucun obstacle. Une grande partie du temps de madame Gibbons est consacré aux soins qu'elle donne aux malheureux, aux criminels; elle est si généralement connue et considérée pour son activité sous ce rapport, que toutes les prisons, tous les établissements de bienfaisance s'ouvrent devant elle, et la personne qui parcourt à son côté les lieux les plus corrompus de New-York se sent en sécurité.

Je suis allée un jour avec elle dans le quartier appelé les « Cinq-Points; » je voulais voir ce repaire, où s'est accumulé ce qu'il y a de plus sauvage et de plus avili dans la population de New-York, par suite probablement de l'attraction qui réunit *les semblables*. Il y a peu de temps que les personnes étrangères à ce quartier n'étaient pas en sécurité pour leur vie en y pénétrant. Mais les Méthodistes de New-York ont eu la pensée hardie d'élever au milieu de ce centre de vices et de misères une église à Dieu. Ils y ont loué une maison, envoyé un pasteur qui s'y est établi, ont fondé des écoles, des ouvroirs, etc., etc., destinés à chasser « l'autre maître. » La lutte entre le bien et le mal vient de commencer dans les Cinq-Points, et l'on y aperçoit déjà des signes précurseurs de la victoire.

C'est une des plus anciennes parties de la ville qui est appelée « les Cinq-Points, » à raison des cinq rues qui aboutissent à une grande place. Ces rues, et surtout cette place, sont le séjour de ce qu'il y a de plus misérable dans cette grande ville. Les créatures humaines déchues ne peuvent pas tomber plus bas que ces Cinq-Points. Ici se trouvent des maisons publiques affreuses. Les querelles, les batteries, le pillage et même le meurtre, y sont à l'ordre du jour et de la nuit. Il y a surtout auprès de la place une

grande maison peinte en jaune, et en ruine, appelée « la vieille Brasserie, » parce qu'autrefois elle contenait un établissement de ce genre. Cette maison est la mère patrie de la misère, la résidence du vieux brasseur, auteur de tous les maux ; Satan y est encore tout-puissant aujourd'hui.

Nous parcourûmes cette maison, madame Gibbons et moi, nous vîmes maint galetas et parlâmes à leurs habitants. Nous avions pensé qu'il était plus convenable et plus sûr d'y aller seules que de nous faire accompagner par un homme de notre société. Nous n'avons eu nulle part à nous plaindre d'une malhonnêteté, ni même d'un manque d'accueil. Nous avons vu de jeunes garçons assis à la table de jeu avec de vieux escrocs, de malheureuses femmes hideusement malades, des enfants blêmes, des jeunes filles légères, des femmes au mauvais caractère, se querellant avec le monde entier : quelques familles me parurent misérables par suite de la pauvreté plutôt que par abaissement moral. On voyait ici, depuis le vice insolent jusqu'à ceux que les suites du vice accablent, sans qu'ils trouvent une oreille pour écouter leurs gémissements, une marque d'intérêt ou une espérance, on voyait, dis-je, tous les degrés de corruptions morales fermenter et bouillir dans cette vieille brasserie. La malpropreté, les haillons, l'air empesté, tout y était. Du reste, je n'ai rien vu ici de plus hideux qu'à Paris, à Londres et à — Stockholm. Hélas ! dans toutes les grandes villes où les hommes sont accumulés, on trouve « la vieille brasserie, » du vice et de la misère et le vieux brasseur qui distille son poison. L'écume de la société y tombe, se corrompt encore davantage, empeste l'air jusqu'au moment où les efforts des bons le purifie. On s'agite beaucoup dans cette direction. L'Église du Christ ne s'occupe pas seulement des âmes, elle commence à embrasser

tout l'homme ; elle se développe dans les salles d'enseignement, « prend soin de la santé dans les établissements divers qui continuent l'œuvre d'amour du Christ sur la terre, » et répètent les paroles adressées par le Seigneur aux lépreux : « Je le veux, soyez purs. »

De la vieille Brasserie et des hideuses figures qu'elle contient, nous allâmes à la maison de la Mission, qui lui fait presque face, et nous eûmes là un long entretien avec le missionnaire, M. N..., homme courageux, plein de cette confiance en Dieu, qui peut transporter les montagnes, et un peu aussi de cette foi en lui-même, qui trompe parfois et fait croire à des résultats non obtenus encore. La conversion prompte des pécheurs d'habitude est fort rare, on ne doit pas y croire trop facilement. L'hypocrisie est aussi une ruse du vieux serpent.

Au centre de la place des Cinq-Points, se trouve (comme sur beaucoup de places de New-York) un petit enclos contenant des arbres, des arbustes, mais ils paraissaient secs et fanés, pas une main soigneuse n'arrosait les arbres qui essayaient de verdir. Sur l'entourage étaient suspendus des haillons qu'on faisait sécher.

J'ai souvent été frappée de voir comme le hasard, ou une raison secrète en dehors de la conscience de l'homme, se meut dans les choses humaines, donne des noms symboliques et comme prophétiques aux choses, aux lieux, aux personnes qui réalisent plus tard ce à quoi leurs noms semblaient les appeler. Je l'ai encore remarqué ici dans le rapport qui existe entre les Cinq-Points, la vieille Brasserie et la grande prison de New-York, appelée les *Tombes*, par suite de ses murailles massives et monumentales. Cette construction est dans le style égyptien, en granit, magnifiquement mais lourdement bâtie. Un mur de granit élevé,

épais, entoure comme une forteresse, la cour où sont les diverses prisons ; elle ressemblait à de gros blocs de granit régulièrement taillés. Quand on est entré par les portes splendides de cette muraille, on se croit dans un tombeau gigantesque, et, en effet, l'écume et les criminels de la grande ville sont envoyés ici. Une partie y est condamnée à mort et exécutée, une autre est conduite à l'île de Blackwell, où se trouvent les établissements pénitentiaires proprement dits de New-York. Il est peu d'individus qui, sortis libres de cette prison, n'y reviennent pas pour être enfermés plus rigoureusement ou mourir. La vieille Brasserie fournit continuellement de la pâture aux Tombes.

Devant la porte donnant accès dans la cour de la prison, était assis commodément, dans un fauteuil, un prévôt, homme recherché, avec bagues et épingle de diamants, j'ignore s'ils étaient vrais (je l'ai supposé à leur éclat); mais il était facile de voir que cet homme n'avait pas un mérite réel, et n'aurait pas dû se trouver ici. Il était, au plus haut degré, hautain et suffisant, ne souleva pas même son chapeau devant la noble femme qui lui adressait la parole ; quant à se lever, il n'y songea pas. Madame Gibbons lui montra sa carte d'entrée, et on nous laissa passer. — D'abord, dans une pièce où une partie du personnel des employés de la prison se trouvait réuni. Le chef, gros homme au visage lourd, était assis, le chapeau sur la tête, l'un des pieds en l'air et appuyé contre la muraille ; sur la jambe pendait un journal ; il en tenait un autre et le lisait. Lorsque madame Gibbons lui adressa la parole avec douceur et politesse, il tourna un peu la tête, nous regarda de travers, ne souleva pas son chapeau, n'abaissa point le pied, mais fit quelques questions d'un air important, comme s'il parlait à des prisonniers, nous fit attendre un moment, après

quoi nous pûmes entrer dans la prison, où il aurait probablement préféré ne pas nous laisser pénétrer, s'il l'eût osé. Nous ne pûmes nous empêcher, Madame Gibbon et moi, de penser que plusieurs de ces gardiens pourraient figurer parmi les prisonniers, tant ils avaient une fâcheuse mine.

Dans la grande prison des hommes (de forme elliptique avec galerie longeant les cellules), j'ai admiré l'ordre qu'on y voyait. Les prisonniers s'y promenaient, bavardaient, fumaient ; les marchands de cigares et autres menus objets circulaient librement au milieu d'eux. La plupart des cellules contenaient deux prisonniers. Il s'y trouvait aussi quelques étrangers, entre autres deux qui étaient condamnés à mort. Je demandai à l'un, c'était une sorte d'homme instruit et civilisé, comment il se trouvait dans cette prison ? Il répliqua avec une ironie amère : « Aussi bien que possible, quand on a pendant toute la journée sa sentence de mort devant les yeux. » Il m'indiqua un morceau de papier collé au mur sur lequel on lisait, mal écrit, le jour et l'heure oú cet homme devait être pendu. Les prisonniers furent beaucoup plus polis à notre égard que leurs gardiens. Quelques-uns parurent contents de notre visite, nous remercièrent et nous parlèrent avec cordialité. Tandis que nous étions là, on apporta dans la partie inférieure de la prison un vieillard ivre : la manière dont on le portait et le jeta dans une cellule prouvait un degré élevé de grossièreté. J'étais dans un étonnement continuel de ce qu'une prison des États-Unis pût offrir des scènes comme celle-là. Mais la ville de New-York, comme ses prisons, ne sont pas des modèles d'après lesquels on peut juger des villes et des prisons américaines. Quelle différence avec celle de Philadelphie !

La partie féminine des Tombes offrait un aspect tout

autre. Ici régnait une femme, l'une de ces natures chaudes, énergiques, qui créent autour d'elles un ordre nouveau et de fraîches influences. Sa personne annonçait beaucoup de cordialité, une grande force corporelle et paraissait faite pour soutenir le moral des enfants de la prison, le relever, sans se laisser opprimer par eux. Elle était gaie et bonne, mais en même temps si ferme avec les prisonnières que pas une n'osait la contredire. Bon nombre d'entre elles paraissaient la considérer comme une mère, et mademoiselle Foster semblait en regarder plusieurs comme de pauvres malades, plutôt que des coupables; c'était surtout le cas pour celles que l'on avait enfermées pour cause d'ivresse. « O mademoiselle Foster, disait une femme en gémissant et n'ayan qu'à moitié la conscience de son état en se réveillant dans sa cellule au sortir de son ivresse, me voici derechef avec vous! — C'est toi, pauvre malheureuse! dit mademoiselle Foster en allant avec compassion vers cette femme pour soulever sa tête et la tirer de la position incommode qu'elle avait prise pendant son sommeil. Quand mademoiselle Foster passai t dans les cellules, les prisonnières lui parlaient comme à une protectrice et une amie. Une femme, arrêtée plusieurs fois pour ivrognerie et amenée ici où elle se conduisait toujours d'une manière exemplaire, s'était tellement attachée à mademoiselle Foster, qu'elle demanda à rester dans la prison pour l'aider dans ses fonctions, ce qui lui fut accordé; elle se rendait véritablement utile. Il y avait ici une chambre appelée « la cellule des cinq jours, » et celle des « incorrigibles » dans laquelle on met les femmes connues pour leur ivrognerie quand elles sont en état de récidive. Après cinq jours d'incarcération on les renvoie.

Des cellules nous allâmes dans la cour où les prisonnières de cinq jours passent la journée quand le sommeil a

dissipé leur ivresse. Nous y trouvâmes quarante ou cinquante femmes dont plusieurs fort jeunes et quelques-unes jolies. Parmi elles se trouvaient aussi des vagabondes ou des femmes enfermées pour bruit ou batterie dans les rues pendant la nuit. L'une d'elles très-jeune et très-jolie pleurait beaucoup. Madame Gibbons lui parla avec bonté, lui demanda si elle voulait venir au Foyer (entendant par là l'asile fondé à New-Yorck pour les femmes déchues), où elle serait bien soignée, instruite, afin de pouvoir en sortant de là entrer au service d'une famille honnête. Elle accepta avec reconnaissance, et la chose fut arrangée. Dès que ses cinq jours de détention seront expirés, on la conduira au « Foyer. »

C'est ainsi qu'on cherche dans les Tombes la brebis perdue, et qu'elle est ramenée sous la garde du bon pasteur par ses servantes véritables.

La même question fut adressée par madame Gibbons à une autre jeune fille, jolie également, mais Irlandaise étourdie. Elle répondit avec dédain : « Non, je ne veux pas aller dans un pareil endroit ! — Pourquoi? demanda madame Gibbons en souriant avec bonté ; n'est-ce pas un bon asile? — Oh! oui, très-bon, très-bon, mais je ne veux pas y aller. » Cet esprit léger avait évidemment besoin d'une plus longue épreuve.

Une couple de négresses étaient assises ici, je demandai à l'une : « Es-tu chrétienne? — Non, madame. — N'as-tu pas entendu parler du Christ ? — Si fait, madame. — L'aimes-tu ? — Oui, je l'aime, mais j'ai vu bien des choses, je ne puis pas être chrétienne. — Pourquoi cela, puisque tu aimes le Christ? — J'ai servi chez les chrétiens, j'ai vu bien des choses.... je ne veux pas être chrétienne ; » et elle persista à ne pas donner d'autres raisons.

Pendant notre conversation avec ces femmes, je ne pus m'empêcher de remarquer qu'elles étaient attentives et comme frappées de chacune des paroles sensées qui leur était adressées d'une manière affectueuse. L'opposition et l'insolence de l'expression se calmaient toujours alors et étaient remplacées par un air plus réfléchi. Évidemment ces âmes n'étaient point endurcies, elles pouvaient s'ouvrir de nouveau aux rayons de lumière qui viendraient les frapper.

Beaucoup de prisonniers se tenaient dans la grande cour qui entourait le noyau de la forteresse. Parmi eux se trouvait un garçon de dix ans. « Qu'a-t-il fait? — Rien, répondit-on, mais on l'a trouvé dans les rues tantôt là, tantôt ici, sans pouvoir indiquer de domicile. » Ne sachant que faire de lui, on l'avait amené dans la prison, où il était déjà depuis quelque temps. Tandis que nous parlions à ce petit garçon, plusieurs prisonniers nous entourèrent en s'exprimant amicalement et avec éloge sur le compte de cet enfant. Je vis couler sur lui les larmes maternelles de ma digne compagne, et l'entendis promettre à voix basse de s'en charger, de venir le chercher.

Tandis que nous étions là, un grand mouvement se fit dans la cour. On entendit des portes s'ouvrir et ces paroles : « Marie la Noire! Marie la Noire! » furent murmurées par les prisonniers. Je vis entrer une sorte de longue caisse peinte en rouge et traînée par deux chevaux. C'était la voiture qui chaque jour va prendre aux différents postes de la ville les personnes que la police a ramassées dans les rues en faisant tapage ou en état d'ivresse. Elles sont amenées à la prison pour subir un interrogatoire et être jugées. La voiture rouge est appelée Marie la Noire en mémoire de la première négresse amenée par elle dans les « Tombes. »

Elle s'arrêta devant une porte, la portière s'ouvrit comme celle des omnibus, et il en sortit des petits garçons, des femmes, des hommes, dont une partie ressemblait au personnel de la Vieille Brasserie. Ils disparurent dans la prison, et la voiture fut bientôt remplie d'autres prisonniers qu'elle devait conduire aux maisons de correction de Blackwell. On nous montra dans la cour l'endroit où l'on pendait les condamnés à mort.

Avant de quitter les Tombes je dois donner un regard d'adieu à mademoiselle Foster, cette chaude et lumineuse figure de la prison ; car son aspect, la cordialité, la patience, la bonne humeur, la force et la persévérance avec lesquelles, depuis plusieurs années, cette femme vit au milieu de la population des Tombes, est une révélation propre à fortifier le cœur.

Elle avait créé dans la cour de la prison des femmes une petite plate-bande formant jardin. Le géranium, le réséda embaumaient l'air, les roses étaient en boutons. On donnait de ces fleurs aux prisonnières dont la conduite était bonne et aux plus affligées. Mademoiselle Foster m'a offert un bouton de rose que je garderai en souvenir d'elle et de l'espérance des Tombes, car j'y ai vu l'œuvre de la résurrection.

Cependant il m'en est resté une impression sombre, et j'ai entendu dire que, dans la grande prison de Singsing, il y a eu des scènes sinistres, des abus commis par l'administration à l'égard des prisonniers. La société, constituée spontanément pour visiter les prisons, dont le quaker Isaac Hopper est membre, en a découvert plusieurs dans ces derniers temps. Cette société exerce un contrôle utile sur l'administration des prisons ; mais elle n'accomplit pas son œuvre sans lutte et sans résistance

La journée suivante a été employée à visiter avec madame Gibbons les établissements créés en faveur des enfants ou orphelins dans l'île de Randall, localité saine et parfaite. On y a construit de grandes maisons d'orphelins et des hôpitaux pour les enfants ; le tout est pafaitement ordonné, propre et en bon état quant à l'extérieur. Mais il n'en est pas de même à l'intérieur ; ces douze ou treize cents enfants manquaient de *mères* ou de femmes maternelles pour les soigner. Ils étaient bien tenus, mais comme les machines des fabriques ; j'en ai éprouvé une impression pénible. La directrice, que je vis assise et entourée de marmites de cuivre bien récurées, me produisit l'effet d'un chaudron de même métal, tant son air était dur et sombre ; elle ne ressemblait pas le moins du monde à mademoiselle Foster. Cette dernière et plusieurs de ses pareilles auraient été bien nécessaires pour élever ces enfants. Il y avait ici également une femme au cœur chaud et bienveillant, mais les années et un état maladif croissant l'avaient mis hors d'activité. La dame au cuivre était vieille aussi, assez desséchée pour prendre sa retraite, mais la direction la maintenait par « considération, » à ce qu'on disait.

L'hôpital des enfants me causa plus de tristesse encore. Il était bien disposé et soigné sous le rapport de la propreté et de l'aisance, mais une foule d'enfants qui s'y trouvaient, par suite de maux d'yeux, étaient assis en cercle et roides sur le plancher, sans rien faire, sans qu'on ait eu le soin de leur donner de quoi jouer. Ils étaient là en silence et mornes. « Est-ce qu'ils n'ont pas de jouets? » demandai-je. « Les dames leur en ont donné, mais ils les brisent. — Pourquoi alors ne les occupe-t-on pas à quelque chose? — C'est à cause de leurs yeux.

Ceux qui savent avec quelle facilité un enfant peut se

créer tout un monde d'objets vivants avec de petites pierres, des parcelles de bois, des pommes de pins, et s'en trouver heureux, ne peuvent manquer d'être surpris en voyant ces pauvres enfants privés à ce point de tous moyens de s'amuser et de passer le temps, « parce qu'ils brisent leurs jouets. » Et quand ils le feraient, qu'importe ! La vie sans âme qu'ils mènent maintenant les transformera en idiots, si elle se prolonge longtemps.

Dans l'établissement des diaconesses de Kaiserwerth, se trouvaient aussi des enfants ayant de fâcheuses maladies d'yeux ; mais qu'ils étaient gais et pleins de vie ! Chacun d'eux était occupé à jouer ou à de petites choses qui ne fatiguaient pas la vue. Tous savaient de jolies chansons et les bonnes diaconnesses leur donnaient des soins maternels.

Ces établissements de l'île de Randall ne répondaient pas mieux que la prison de New-York à ce qu'on a droit d'attendre de la vigueur et de l'esprit chrétien du Nouveau-Monde ; le manque de soins à l'égard des prisonniers doit être mis à la charge des hommes, et le défaut de soins, quant aux enfants, à la charge des femmes.

On fait l'éloge des établissements de correction de l'île Blackwell, quant à la manière dont ils sont administrés; je m'étais proposé de les voir, mais Marcus Spring m'avait invité, ainsi que H. W. Channing, au « Phalanstère de l'Amérique du Nord, » et pour rien au monde je n'aurais voulu manquer de m'y rendre. Je suis partie le 29 avec Channing.

La journée était infiniment belle ; le vent le plus doux voltigea autour de nous, de New-York à la côte de la Nouvelle-Jersey, où nous trouvâmes la voiture du Phalanstère;

plusieurs personnes se joignirent à nous ; elles venaient de diverses contrées. Je trouvai ici d'autres scènes que celles dont j'avais été témoin, récemment à New-York.

Quand nous arrivâmes au petit défilé obscur de la forêt, et qui forme pour ainsi dire la porte du territoire de la société harmonique, nous fûmes surpris par Marcus Spring : il arrivait de son côté, sa voiture, son cheval et lui-même étaient parés de clématite sauvage en fleur. Je fus obligée de descendre de ma voiture pour prendre place à côté de lui, et nous avançâmes ainsi lentement vers le Phalanstère. Dans le parc nous rencontrâmes les enfants, les jeunes gens, quelques-uns des doyens, tous couronnés de guirlandes vertes et de fleurs. C'était un cortége charmant et des plus gais. Nous vîmes en avançant le groupe des travailleurs debouts à l'ombre des arbres et meangeant un immense melon d'eau. C'était l'heure du dîner.

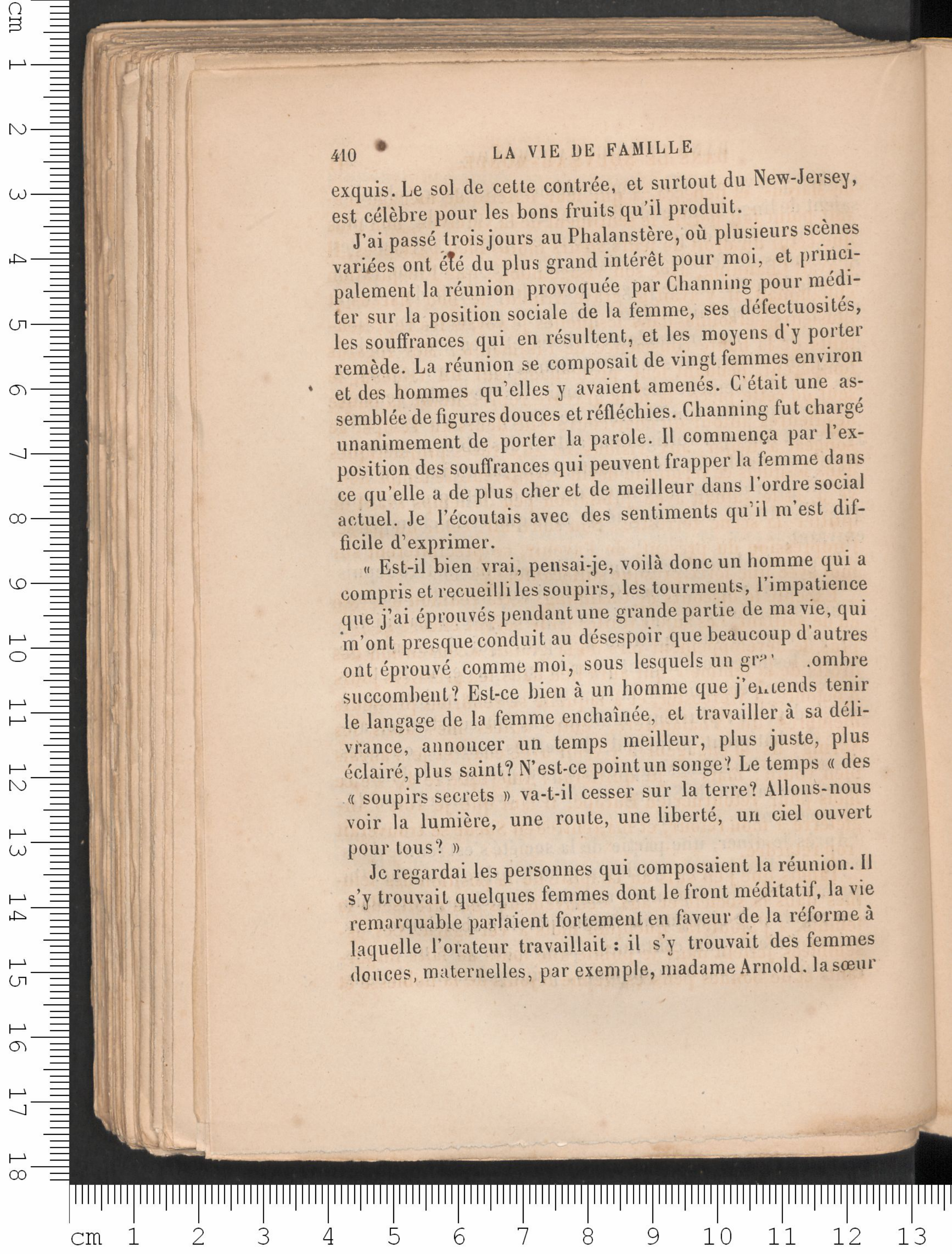
Dans le courant de l'année dernière, Marcus Spring s'était fait bâtir une jolie petite maison au Phalanstère, afin d'y jouir en famille du bon air et des bains de mer pendant l'été, il y vivait seul, mais prenait ses repas au Phalanstère. Comme autrefois à Rose-Cottage, j'avais ici une chambre dans la maison de mes amis, et me dirigeais de là avec eux au Phalanstère pour dîner.

Le couvert était mis sur beaucoup de petites tables ovales (douze à quatorze) dans une grande salle oblongue, avec des fenêtres de trois côtés. L'air le plus salutaire entrait par les hautes croisées. Au fond de la salle était un grand tableau, bien fait, mais un peu fantastique, représentant la société du Phalanstère sur la terre dans son état parfait. Au-dessus de ce tableau on lisait en grandes lettres majuscules formées en feuillages toujours verts cette inscription : « La grande joie ! » Les tables, auxquelles dix à douze per-

sonnes pouvaient être commodément assises, resplendissaient de linge blanc et de faïence. Les groupes des servants se composaient de jeunes garçons et filles ayant tous des guirlandes de feuillage artistement tressées autour de la tête; le bon Marcus se joignit à eux. Impossible de voir un plus joli groupe ni un dîner plus gai; les mets, fort simples, étaient remarquablement bons et bien accommodés. Il n'y eut ni vin, ni santés, ni chants; mais un joyeux et bas bourdonnement de voix amicales se mêla pendant tout le repas au souffle frais de l'air. Ces visages gais, jeunes et frais qui voltigeaient autour des tables comme des esprits serviables et bienfaisants, tout, en un mot, se réunissait pour donner à ce repas un air de fête plus marqué que s'il eût été accompagné de musique et du champagne enivrant.

De grands changements ont eu lieu au Phalanstère depuis ma visite, il y a deux ans. On a bâti une nouvelle maison, et une seconde salle, appelée la « petite joie. » La cuisine est pourvue d'une machine à vapeur qui économise le temps, les forces et l'argent pour la cuisson des mets et des lessives. Le personnel de la société se monte maintenant à cent individus; plusieurs familles ont fait construire, autour du bâtiment principal, de petites maisons où elles vivent dans les mêmes rapports à peu près avec le Phalanstère, que la famille Spring, et suivent avec intérêt son développement.

Après le dîner, une partie de la société s'est réunie dans le parc à l'ombre de quelques grands arbres touffus. On apporta d'énormes paniers remplis de melons, et chacun s'en régala; je n'ai jamais vu une pareille abondance. Les melons étaient par centaines. Ce sont aussi les meilleurs que j'aie mangé; les cantaloux, principalement, étaient



exquis. Le sol de cette contrée, et surtout du New-Jersey, est célèbre pour les bons fruits qu'il produit.

J'ai passé trois jours au Phalanstère, où plusieurs scènes variées ont été du plus grand intérêt pour moi, et principalement la réunion provoquée par Channing pour méditer sur la position sociale de la femme, ses défectuosités, les souffrances qui en résultent, et les moyens d'y porter remède. La réunion se composait de vingt femmes environ et des hommes qu'elles y avaient amenés. C'était une assemblée de figures douces et réfléchies. Channing fut chargé unanimement de porter la parole. Il commença par l'exposition des souffrances qui peuvent frapper la femme dans ce qu'elle a de plus cher et de meilleur dans l'ordre social actuel. Je l'écoutais avec des sentiments qu'il m'est difficile d'exprimer.

« Est-il bien vrai, pensai-je, voilà donc un homme qui a compris et recueilli les soupirs, les tourments, l'impatience que j'ai éprouvés pendant une grande partie de ma vie, qui m'ont presque conduit au désespoir que beaucoup d'autres ont éprouvé comme moi, sous lesquels un grand nombre succombent? Est-ce bien à un homme que j'entends tenir le langage de la femme enchaînée, et travailler à sa délivrance, annoncer un temps meilleur, plus juste, plus éclairé, plus saint? N'est-ce point un songe? Le temps « des « soupirs secrets » va-t-il cesser sur la terre? Allons-nous voir la lumière, une route, une liberté, un ciel ouvert pour tous? »

Je regardai les personnes qui composaient la réunion. Il s'y trouvait quelques femmes dont le front méditatif, la vie remarquable parlaient fortement en faveur de la réforme à laquelle l'orateur travaillait : il s'y trouvait des femmes douces, maternelles, par exemple, madame Arnold, la sœur

de Marcus, et Rebecca, à qui leur félicité de ménage n'avait point fait perdre le sentiment de la vie civile, non plus que celui du droit de leurs sœurs moins bien partagées. Il y avait Channing, avec son visage noble, que l'inspiration enflammait, il y avait le grave Arnold, le bon Marcus et plusieurs personnes dans lesquelles je voyais les représentants de la haute conscience de l'humanité. Mes regards tombèrent, pendant leur promenade, sur un tableau, le seul de cette pièce, la jolie gravure représentant la Danse des Heures autour du char couvert de fleurs du Temps. Je songeai à Geijer, aux visions et aux rêves prophétiques dans lesquels ce véridique devin voyait venir le temps nouveau, et le saluait avec jubilation peu de temps avant de quitter la scène terrestre. Son souvenir, celui du passé, l'impression du présent, de l'avenir, se précipitèrent sur moi avec une force presque suffocante.

Excepté le discours de Channing, cette réunion n'a rien eu de saillant. Les sujets traités ici le seront encore et avec plus de développement lors de la grande « convention des droits de la femme » qui aura lieu dans les premiers jours d'octobre, à Worcester, et à laquelle se rendront plusieurs membres du Phalanstère, entre autres mes amis les Spring; ils m'engagent à y venir avec eux, et je l'aurais bien voulu; mais — je quitterai l'Amérique le 13 de ce mois pour retourner en Europe. Il faut que je voie l'Angleterre à mon retour, et ma rentrée en Suède se trouverait rop retardée.

Tandis que j'en suis au chapitre de la position des femmes dans la société et aux « conventions des droits de la femme, » j'ajouterai quelques mots à cet égard. Ces assemblées jettent dans le public une foule de faits importants et de bonnes pensées. Je me réjouis de la noblesse et

de la raison dont plusieurs femmes orateurs ont fait preuve, des vérités profondes et dignes de méditations que plusieurs d'entre elles ont émises, de la grande expérience de la vie, de la souffrance qu'elles ont su montrer. Je suis contente et surprise de voir tant d'hommes distingués prendre part à ce mouvement, soutenir les femmes et leur cause avec des paroles plus énergiques encore que les leurs. Je suis contente aussi de ce que la société, avec sa puissance d'organisation anglo-américaine, qui passe si rapidement du discours à l'action, se soit partagée en plusieurs comités spéciaux pour préparer le nouvel ordre social. Mais je ne suis pas contente du ton d'accusation et de bravade qui s'est fait jour parfois dans ces conventions, et de quelques expressions peu nobles et jolies qu'on y a entendues.

Il faut dire, cependant, que ces ombres au ciel d'un matin nouveau sont peu nombreuses et n'auront pas de durée. Les conventions sont bonnes, parce qu'elles donnent du ton à ce moment important de la vie nouvelle de la société; elles sont bonnes comme le van qui sépare la menue paille du blé. Bien dirigées, elles hâteront l'arrivée du jour qui approche; dans le cas contraire, elles l'arrêteront. Les signes précurseurs ne manquent pas en Europe et surtout ici pour annoncer la venue du temps, au sujet duquel Moïse a prophétisé : « Leurs filles participeront au gouvernement. » Et si tu me répondais comme tu l'as déjà fait une fois :

« Alors toutes les extravagantes voudront gouverner, et ce sera une honte pour le corps entier, » je dirais :

Je n'ai pas cette crainte, et maintenant moins que jamais. Regarde les sociétés de quakers, les petites sociétés socialistes d'ici. Les femmes y ont le droit de parler dans les

assemblées, mais elles n'en font usage que lorsqu'elles ont un talent décidé pour la parole, ou quelque chose de très-bon à dire. Elles participent toutes au gouvernement, mais sans bruit et uniquement dans l'intérêt du bien général. On n'entend pas non plus parler dans ces sociétés de querelles entre femmes et hommes, de désunion, de séparation entre les époux légitimes. Les droits accordés avec amour font d'ordinaire disparaître une bonne partie de l'esprit d'opposition, de trouble, et la puissance de la raison, du dévouement grandit. La réflexion et la douceur sont les traits distinctifs de ces femmes émancipées. Le résultat d'un vote général au Phalanstère a prouvé tout récemment, d'une manière frappante, l'influence salutaire de la raison morale du foyer sur les affaires de la société par l'action directe des femmes qui en sont le cœur et le point central.

« Dans toutes les circonstances importantes, dit Tacite, les Gaulois appellent dans leurs assemblées délibérantes des femmes choisies, et leurs voix décident de la résolution qu'on y prend. »

Quand la femme aura la conscience d'elle-même et de ce qu'elle peut devenir de nos jours, son influence bienfaisante se fera sentir partout. Maintenant elle est privée d'une partie de la vie fructifiante que comporte sa sphère maternelle, et le foyer n'élève pas des citoyens et des citoyennes.

Je ne m'imagine pas qu'un ordre social nouveau et meilleur amènera la perfection. Hélas ! on n'arrive pas à l'âge de cinquante ans sans connaître un peu par ses propres défauts et ceux des autres les imperfections de l'homme ; on ne croit plus que tout sera parfait sur la terre, mais il y aura un peu de *mieux*. Cependant, lorsque les mères et

les institutrices de l'espèce humaine seront aussi bonnes et sages que la lumière d'une vie plus développée pourra les rendre; quand le rayon de lumière dont le Créateur a fait cadeau à leur nature pourra se montrer librement et répandre ses flots vivifiants dans le foyer, il agira sur la vie sociale et dans l'État.

Je crois que ce développement de la liberté sera le dernier et le plus profond, et que de lui dépendra la nouvelle naissance de la société, la grandeur et la félicité du Nouveau-Monde.

« Les ténèbres des mères projettent leur ombre sur les enfants. La lumière des mères se répand sur leurs enfants de génération en génération. »

Revenons maintenant au Phalanstère.

Le soir du second jour, il y eut spectacle de société et bal. Une petite pièce gaie, mais d'un sens peu profond, fut jouée vivement et bien par quelques membres de la jeunesse. Au bal, une grande partie des jeunes femmes s'est montrée avec ce qu'on appelle le costume de Bloomer, c'est-à-dire robe courte montante et des pantalons. Ce costume, beaucoup plus modeste au fond que celui adopté dans nos salons, sied bien aux jeunes femmes dans leurs travaux journaliers, mais il n'est pas avantageux pour une salle de bal et fort peu convenable pour la valse, surtout quand les jupes sont très-courtes, ce qui était le cas pour une couple de jeunes danseuses, du reste bien habillées et fort jolies. Plusieurs avaient véritablement dans ce costume une certaine grâce fantastique; mais, lorsque je la comparais à la grâce féminine de bon aloi, que l'on rencontre chez quelques jeunes filles en robes longues et du reste aussi modestement habillées qu'avec le costume

Bloomer, j'ai été forcée de donner la palme aux robes longues.

Le bal fut beaucoup plus joli, malgré les toilettes peu élégantes des danseuses, que celui auquel j'ai assisté à Saratoga, et les danses étaient de meilleur goût.

Tandis que je passais les matinées à dessiner dans ma chambre le joli groupe servant du premier jour, je demandai à ceux qui le composaient s'ils étaient heureux au Phalanstère : ils répondirent unanimement qu'ils ne se figuraient pas qu'on pût l'être ailleurs. La vie leur paraissait si remplie et si belle !

Combien y a-t-il de jeunes filles et de jeunes gens dans le Vieux-Monde qui feraient une pareille réponse ?...

Parmi les femmes membres de cette société, il y en avait une jeune encore, sans aucune beauté, mais ayant un front élevé et méditatif. Des pensées sur l'injuste différence des lots humains, sur la disproportion qui existait entre sa vie et les sentiments qu'elle éprouvait sur la part qui lui était échue comme femme pauvre et maladive, ces pensées, dis-je, avaient fermenté chez cette femme au point de la conduire aux limites de la folie. Sa famille sévèrement dévote n'avait eu d'autres consolations à lui offrir que celle-ci : « Porte ta croix ! » Elle est venue ici, l'amour et la liberté l'y ont accueillie, aussi bien qu'un air excellent pour le corps et l'âme. Cette dernière s'est développée en elle comme un bouton de fleurs, et elle est devenue l'un des membres les plus actifs du Phalanstère pour la culture des jardins, le soin à donner aux fleurs et aux fruits. Elle était maintenant la favorite des membres de la petite société, et n'y était appelée que par un surnom exprimant l'affection de tous.

J'ai écouté un soir, dans sa petite chambre, la touchante

histoire de ses luttes intérieures, de son bonheur actuel. Cette chambre n'était guère plus grande qu'une cellule de prisonnier, n'avait que des murs blanchis à la chaux; mais une grande fenêtre y répandait la lumière et l'air. Nous étions assises sur un canapé fort commode. Les lambris et les encoignures de la chambre étaient, du plafond au plancher, couverts de riches lianes, de jolies espèces d'herbacées groupées avec le goût le plus recherché. L'habitante de cette chambre ignorait leurs noms, n'avait jamais auparavant entendu parler de la nature, de ses produits; mais elle avait cultivé chacune de ces plantes avec amour, les avait contemplées avec admiration, attachées à d'autres, de manière que leur beauté propre se trouvât en relief; ce cadre fantastique de fleurs était plus riche que n'importe quel cadre d'or.

Le dimanche, Channing donna une leçon publique sur le rapport de la religion avec la société, de la loi intérieure avec la loi extérieure, — discours véritablement chrétien, auquel il ne manquait que le point central de la grâce, de la communication de l'esprit divin et de — la *prière*, ce merveilleux porte-voix entre la terre et le ciel.

Le soir étant beau, je montai au coucher du soleil avec Marcus et Eddy sur une verte colline à quelque distance du Phalanstère; sa forme lui a fait donner le nom de pain de sucre. D'ici la vue s'étend au loin, et nous vîmes, à la clarté dorée du soleil couchant, toute cette contrée fertile et cultivée, parsemée de petites habitations de campagne entourées de parcs épais et touffus. La maison jaune clair du Phalanstère avait l'air, au milieu d'elles, d'un grand château seigneurial. Je le regardai avec des sentiments joyeux, tout en ne pouvant me défendre de douter de sa durée comme société. Quelques-uns de ses membres les

plus réfléchis ne sont pas non plus sans inquiétude sous le rapport des difficultés économiques.

Cette société et celles qui lui ressemblent dans ce pays, tendent à produire une société modèle sur la terre, la société parfaite, lui donnent le nom d'*harmonieuse*, et la placent au-dessus de l'ancienne, qu'ils appellent la société *civilisée*. Cette dernière forme un degré artificiel de la civilisation, et la société harmonieuse ou naturelle un degré de l'esprit qui la conduira par son développement complet à une société parfaite et richement développée dans toutes ses directions.

Il me semble cependant que les talents et les dons naturels nombreux et variés d'où dépend le développement complet de la société ne pourront jamais acquérir ici la profondeur dont ils ont besoin pour ce résultat. Il est difficile qu'une petite société fournisse l'espace suffisant à la foule des facultés diverses, et — celles-ci... Mais je ne veux pas en dire davantage ; je sens que je ne possède pas clairement ce sujet, et que mes objections pourraient rencontrer des réponses tirées de cercles plus étendus que la pépinière d'ici. Je préfère m'en tenir à ce que j'ai compris intimement, et qui me fait aimer cet établissement. Il est, j'en suis certaine, un monument impérissable de l'activité de la vie nouvelle de l'humanité.

C'est une œuvre de l'amour chrétien des hommes, qui se propose de donner à chacun l'occasion d'un développement harmonieux analogue à son être intérieur par une vie en commun harmonieuse, où tous jouiront des fruits de l'activité de tous, de la riche et belle terre de Dieu. Il donne le ton, par son activité particulière, au but que la grande société américaine se propose en général. C'est un précurseur et un prophète. Ceux de l'antiquité ont été lapidés

et tués; cependant ils ont fini par avoir raison, et leurs voix retentissent encore sur la terre.

La société du Phalanstère, telle que je la vois ici, est un *noble et loyal essai;* avec de tels moyens on étend le royaume de Dieu, et si le Phalanstère, dans sa forme étroite, devait devenir l'un des « enfants perdus » de la terre, il ne le serait pas dans l'histoire de la société nouvelle, ni dans celle de la maison de Dieu.

Quant à moi, je crois que ces petites sociétés socialistes ne dureront pas au delà des individus qui les fondent ; eux partis, il est vraisemblable que leur œuvre croulera. Mais, si elles ont révélé, pendant leur courte floraison, ce que la société humaine pourra devenir quand tous ses membres seront animés d'un esprit noble et bienveillant, et se serviront des avantages matériels qu'offre l'association... alors elles n'auront pas vécu ni fleuri en vain.

L'élément moral qu'elles ont adopté comme principe de l'association, — et c'est leur trait caractéristique, — commence à s'introduire dans les grandes associations commerciales, industrielles et scientifiques de l'Amérique du Nord. On reconnaît toujours davantage que l'homme est plus que la nourriture, et l'*égalité en montant* est le mot d'ordre de plus en plus prépondérant de la vie d'association ; elle s'étend à toutes les industries, les entreprises, elles finissent par devenir des confraternités.

Le dernier soir que j'ai passé au Phalanstère, j'ai fait danser à tout son personnel une grande polonaise suédoise à révérence, elle a fait « véritablement *furore.* »

Parmi les scènes variées de ces jours-ci, il y a eu aussi celle d'une somnambule de l'espèce appelée *medium,* c'est-à-dire une personne qui, dans l'état magnétique, est ou se considère en rapport avec un ami ou un parent mort, et

sert de truchement aux communications qu'elle reçoit de lui. Ce medium était ici une jeune fille (non pas membre du Phalanstère), et l'esprit celui de son père. Nous nous assîmes (environ vingt personnes) en cercle autour d'une table, et formant une chaîne en nous touchant la main ; on entonna des chants religieux sur des airs vifs. Au bout d'un moment, la jeune fille pâlit tout à coup, baissa la tête, ses traits devinrent blêmes et roides, presque comme dans la mort. Ceci dura quelques minutes durant lesquelles le chant continua. La jeune fille se réveilla avec des mouvements convulsifs, et commença, avec une vivacité fiévreuse, à passer le doigt sur un grand alphabet placé devant elle, en indiquant certaines lettres. On les écrivit, et ainsi se formèrent des mots et des pensées. C'est de cette manière que la somnambule répondait aux questions qui lui étaient adressées. Je suis convaincue qu'elle ne voulait ni ne pouvait exercer de tromperie ; mais les réponses qu'elle faisait prouvaient évidemment que l'esprit n'était pas plus habile que de simples mortels. Cette jeune fille avait beaucoup aimé son père, et c'est seulement après sa mort qu'elle est tombée dans cet état singulier. Les réponses rendaient témoignage, il est vrai, d'un esprit religieux pur, mais non pas d'une raison surnaturelle. Cette scène, qui m'a intéressée, a fait une impression douloureuse sur Channing, dont la nature spirituelle si éthérée était blessée par ces rapports artificiels.

Dans les États-Unis, surtout ceux du Nord, on trouve depuis quelque temps une foule de clairvoyants de tous les degrés. Les medium et autres phénomènes du même genre sont à l'ordre du jour. Beaucoup de gens les tournent en ridicule. Il en est beaucoup aussi qui les prennent au sérieux. J'ai vu moi-même assez de choses étonnantes dues

aux clairvoyants pour me convaincre qu'ils ne manquent pas d'une clarté surnaturelle; mais ils ne sont pas infaillibles. Ils voient certaines choses avec une clarté merveilleuse, et se trompent sur d'autres; ce ne sont pas des guides sûrs. Le phénomène de la clairvoyance n'en est pas moins infiniment précieux, c'est-à-dire la certitude que l'âme possède des organes et des sens en dehors de ceux du corps, qui en sont indépendants, qui ont existé avant celui-ci, et dont le corps est l'intermédiaire naturel.

Après ces jours de fête passés au Phalanstère, je suis retournée à New-York dans mon foyer quaker; j'ai visité les établissements publics, et fais mes préparatifs de départ. Je suis accompagnée et aidée par le fils aîné de la maison, âgé de dix-neuf ans, et l'un de ceux qui me font penser à l'homme nouveau, né de la rosée du matin, dont parle Vala, l'antique prophétesse scandinave.

Dans mes allées et venues en ville durant ces derniers temps, j'ai souvent rencontré de fort détachements de militaires, et hier un corps de cavalerie qui paradaient dans les rues; hommes et chevaux étaient magnifiques, avaient l'air martial. Dans aucune capitale de l'Europe je n'ai vu autant de troupes en mouvement qu'à New-York; mais elles se composent de régiments constitués d'eux-mêmes, qui s'exercent aux marches militaires — pour s'amuser. On entend plusieurs fois par jour, dans Broadway, une joyeuse musique militaire, et l'on voit de petits détachements en jolis uniformes et de bonne tenue qui marchent en ayant souvent des fleurs au bout des fusils. Ces corps francs, jeune milice bourgeoise, se sont exercés, hors de la ville, au tir, au maniement des armes, et reviennent avec une musique toujours bonne, jouant des marches vives et gaies. Cette nation, qui prêche la paix, est guerrière de sa

nature, et son esprit de conquête a deux faces comme Janus.

J'ai entendu faire l'éloge de l'école militaire de West-point, l'unique établissement de ce genre des États-Unis, par des connaisseurs européens qui le considèrent comme fort remarquable. Les officiers qui en sortent sont, dit-on, aussi distingués par leur instruction que par leur bravoure. Durant la guerre du Mexique, le nombre des officiers blessés et tués a été beaucoup plus considérable, proportion gardée, que parmi les soldats, et rend temoignage du courage héroïque avec lequel ils conduisaient leurs troupes.

Aujourd'hui j'ai arrêté ma place sur le grand bateau à vapeur l'*Atlantique*, qui partira le 13 de ce mois de New-York pour Liverpool. Ce bateau et son capitaine (M. West) sont de première classe, et avec eux on peut être en sécurité. Je retourne cette après-dînée chez les Spring à Brooklyn, et demain Downing arrivera de Washington pour me conduire de nouveau dans sa jolie habitation sur l'Hudson. Ce sera ma dernière visite en Amérique. J'en aurais encore d'autres à faire, mais le temps me manque. Quant à celle-ci, l'amitié et le devoir l'ordonnent.

J'ai passé hier la soirée, la dernière soirée à New-York avec mon aimable hôtesse, madame Gibbons, chez son père, le célèbre quaker Isaac Hopper, beau vieillard âgé de quatre-vingt-quatre ans, et presque aussi bien portant et vif qu'un jeune homme. On voit sur son visage l'ardeur de l'esprit belliqueux uni à la fermeté, la sagesse du principe de la paix soutenue par beaucoup de jovialité et d'adresse. Durant sa vie active, consacrée au service des opprimés, il a tiré plus de mille esclaves fugitifs des mains de ceux qui les poursuivaient, en exposant sa vie plusieurs fois. Il a

été maltraité, traîné dans la rue, jeté par la fenêtre, entre autres d'un troisième étage, et on l'a toujours revu, persévérant, ferme, gai, plein de courage et de ressources pour mener à bonne fin, avec une bonhomie opiniâtre, ce qu'il avait commencé ; il finissait par remporter la victoire sur le mécontentement de ses adversaires. A la prière de sa fille, à la mienne, il nous a raconté quelques-uns des événements de sa vie lorsqu'il travaillait à sauver des esclaves fugitifs. J'ai rarement entendu un récit plus intéressant et passé une soirée plus vivifiante. Hopper a eu douze enfants.

Le 5 et 10 septembre.

Jours passés sur le bord de l'Hudson ! Derniers jours dans le premier et beau foyer qui m'a reçu et accueilli à mon arrivée ! J'éprouve très-souvent le sentiment d'une douleur déchirante que je ne puis exprimer; je pense que le moment de la séparation approche, et que je vais *réellement* quitter pour toujours le grand et magnifique pays où ma vie a été si riche, qui m'a reçue avec une hospitalité sans égale, où des êtres nobles et bons ont été des amis auxquels je me suis profondément attachée. Je n'en ai trouvé nulle part de pareils ! — Ne crois pas, mon Agathe, que je retourne chez moi avec peine : non ; je ne pourrais pas vivre et agir hors de la Suède. Cependant je m'éloigne d'ici avec douleur.

Avec quel plaisir j'ai revu M. Downing, mon premier ami sur la terre américaine, mon jeune frère américain, comme j'aime à l'appeler. Marcus Spring m'avait conduit au bateau à vapeur et était assis à côté de moi dans le

salon, quand, suivant notre convention, Downing vint. Il arrivait de Washington, et Marcus me remit entre ses mains. Il y avait plus de dix-huit mois que nous ne nous étions vus.

Nous remontâmes l'Hudson comme nous l'avions déjà fait une fois, lui assis à côté de moi et silencieux, après avoir échangé les premières communications naturelles entre amis. Je n'éprouvais pas non plus le besoin de parler, nous nous comprenions. Le temps était beau, le vent plein d'animation ; les flots agités dansaient et chantaient autour de nous, la nature était remplie d'une vie agitée, mais délicieuse. Aucune gelée de nuit n'était encore passée sur les vertes collines, le voile ravissant de l'été d'automne commençait à s'étendre sur elles. La lune se leva et mêla ses flots de lumière à ceux de la rivière. J'étais assise en silence, je savais que l'heure de la séparation était proche.

Caroline Downing vint à notre rencontre ; elle me parut rajeunie et embellie; je sentais, au contraire, que j'avais vieilli de corps et d'âme.

Le soir.

Je ne t'écrirai plus guère d'ici, le temps et le cœur me manquent. Beaucoup de lettres, les obligations du moment, prennent les heures, et la pensée que je vais me séparer de ce pays, de ces amis, de cette nation, m'est une épine dans le cœur. La température m'accable aussi, la chaleur est étouffante : pas un brin de vent, rien qu'un air chaud. C'est seulement le soir, quand la lune s'est levée et qu'elle répand ses flots argentés parmi les ombres du rivage et de la rivière, — c'est alors seulement qu'il fait beau. Hier au soir je me suis glissée seule dans le parc avec une mélan-

colie inexprimable. « Ce temps, ce lien d'amitié, ces grandes visions d'un monde nouveau, ces rapports si beaux, si chauds, tout cela est fini, fini ! » Je mouillai l'herbe de mes larmes. Mais, en levant les yeux, je vis la pleine lune au-dessus de moi ; elle éclairait mon âme et semblait dire : « Non, ce temps n'est point fini. Fortifie ton cœur à la lumière qui dure éternellement. Ce que l'homme a trouvé, éprouvé ainsi, lui appartient pour toujours et ne peut pas mourir. C'est une semence impérissable qui se renouvellera et donnera des moissons nouvelles et abondantes dans le royaume de la lumière ! » Voilà ce que m'a dit mon amie la lune, et je rentrai consolée, calme et reconnaissante. Je retournerai demain à New-York, où mes amis m'accompagneront.

Rose-Cottage, 12 septembre.

Encore quelques mots seulement, car je suis inondée de lettres, d'occupation et encore abattue par une migraine, fruit de la tension de l'âme et du corps. Avant de me séparer de Downing, nous avons passé une journée ensemble à Westpoint ; une vue magnifique, mais une chaleur accablante et sans air. Les voiles glissaient sur la surface unie des eaux, j'ignore par quelle force, ce n'était pas celle du vent.

« Vous emporterez ceci, de ma part, pour votre sœur Agathe, » dit Downing en me donnant une grande et jolie gravure représentant la vue que l'on a de Westpoint. Nous nous sommes séparés à Astorhouse, où nous nous sommes vus pour la première fois, et je sens que c'est pour toujours sur cette terre. Marcus Spring est venu me chercher en voiture pour me conduire chez lui.

Il est tard maintenant, et voici le dernier soir que je passe dans le Nouveau-Monde. La chaleur est épouvantable; les nuits n'apportent pas de fraîcheur. Tout le monde a l'air d'avoir le visage enfariné ; tous souffrent et soufflent. Je ne sais comment je viendrai à bout d'être prête à partir demain. Bonne nuit. Je reverrai bientôt la Suède.

J'ai beaucoup désiré, mon Agathe, recevoir encore une lettre de toi avant de quitter l'Amérique, une lettre m'annonçant que tu as retrouvé la chaleur de l'été ; les deux dernières étaient si froides; mais elle n'est pas venue, je suis obligée de vivre d'espérance, et c'est avec amour que je t'embrasse ainsi que maman.

En mer, septembre 1851.

P. S. C'en est fait. J'ai quitté pour toujours ce grand pays, ces amis précieux et chers! Il fallait cependant que cela fût : c'est fait; j'en suis encore tout étourdie. Dieu soit loué de ce que ce moment si pénible est passé! Le matin du jour où je devais partir, c'était un singulier matin, j'étais presque désespérée par la foule des petites choses que j'avais encore à faire, et par un mal de tête tenace ; mais il céda tout à coup, et les choses s'éclaircirent. Le bon Marcus était dans ma chambre, cachetant mes billets, mes lettres, à mesure que je les écrivais ; il recevait mes commissions et disait avec calme : « Nous avons encore du temps, nous avons du temps ; » et je trouvais merveilleux que les heures et le temps pussent s'allonger ainsi. Tout s'arrangea, devint clair, facile, calme et même suave, grâce à l'influence de l'esprit si doux qui était à côté de moi. Je fus prête à temps. Je serrai ma chère Rebecca dans mes

bras, j'embrassai Jenny, le marmot, et partis accompagnée de Marcus et d'Eddy.

A bord de l'*Atlantique*, je me trouvai tout à coup dans un tourbillon d'anciennes et de nouvelles connaissances, d'hommes qui me donnaient des poignées de mains et des livres écrits par eux, de femmes qui me faisaient de jolis cadeaux, de connaissances qui me présentaient des connaissances, de chers amis du Nord et du Sud ; ils avaient voulu me surprendre ici et me dire adieu. De quelque côté que je tournasse la tête, quelqu'un m'embrassait. Hélas ! je dus m'estimer heureuse lorsque la cloche, en sonnant, força tous mes amis à quitter le bord, et me permit de me cacher dans ma cabine. Les derniers visages que j'y vis furent ceux d'Eddy, du bon et fraternel Marcus. Ensuite je restai assise et immobile pendant des heures. Marcus Spring avait suspendu dans ma chambre un bouquet de plantes toujours vertes, d'immortelles rouges et jaunes cueillies dans le jardin de Rose-Cottage, et auquel était attaché une carte avec quelques mots écrits au crayon. Je regardai ce bouquet presque sans discontinuer jusqu'à ce que son feuillage vert se fût, pour ainsi dire, tressé autour de mon cœur, et tout devint calme en moi.

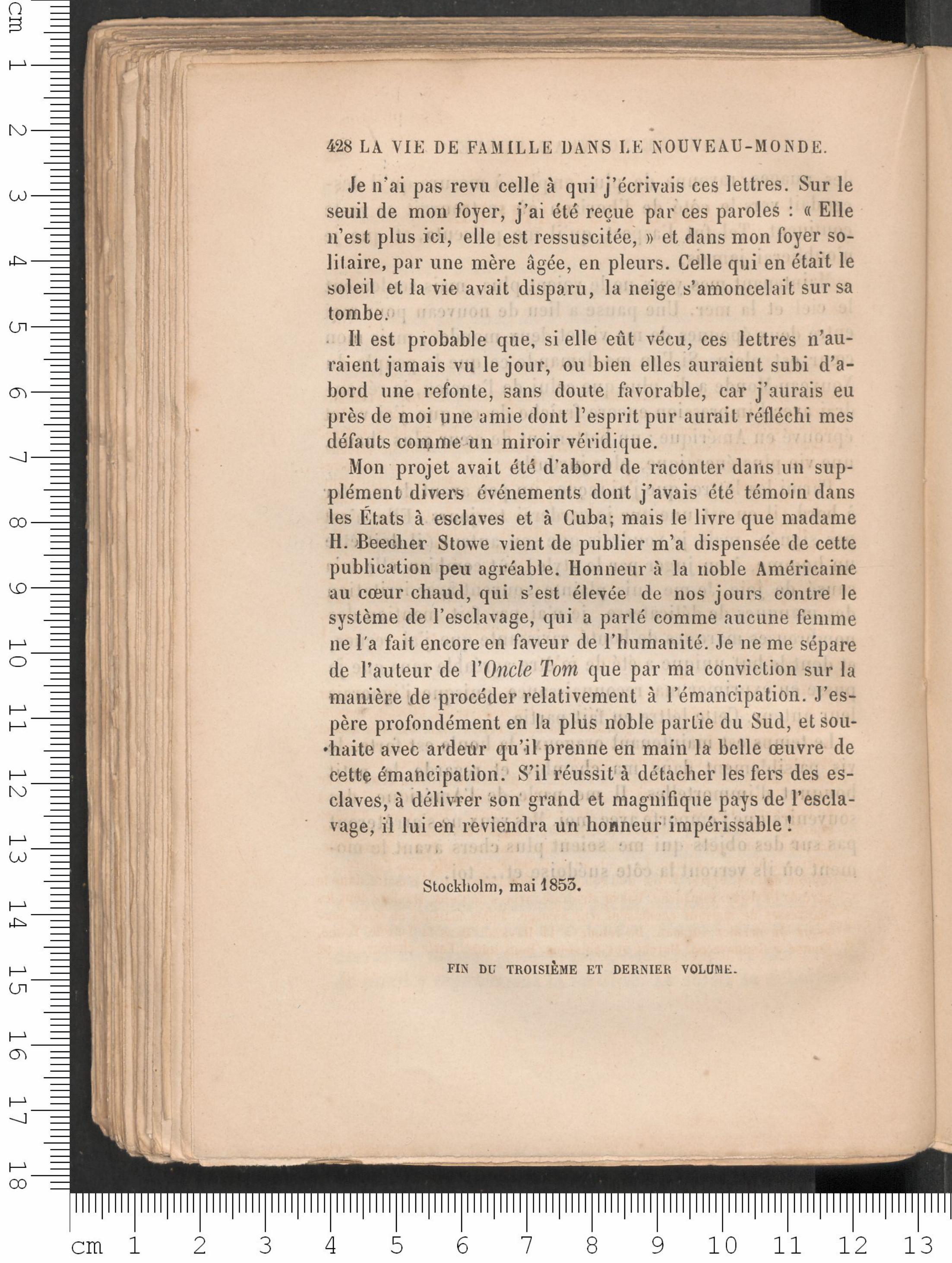
Nous étions partis vers midi ; un peu avant le soir, je montai sur le pont pour jeter un dernier regard sur le Nouveau-Monde. Il traçait à l'horizon une ligne vert foncé sur les eaux bleues, et formait un demi-cercle semblable à des bras ouverts, un port calme et attrayant. Des nuages à douces teintes, couleur de pêche, variant du violet foncé à l'or le plus pur, au rose tendre, étaient suspendus au-dessus en masses pittoresques; des averses et des rayons de soleil y répandaient la fertilité. Le soleil se débarrassa

des nuages, rayonna de plus en plus à mesure qu'il descendait vers le côté de l'horizon où se trouvait ce vaste continent. Tel fut l'aspect qu'il me présenta, et que je n'oublierai jamais.

Maintenant mes yeux ne le voient plus, mais seulement le ciel et la mer. Une pause a lieu de nouveau pour moi entre deux époques de ma vie et deux mondes ; mais mon cœur est plein. Si l'on me demande ce que le peuple du Nouveau-Monde a de plus que celui de l'ancien, je répondrai avec l'impression encore fraîche de ce que j'ai vu et éprouvé en Amérique : un battement de cœur plus chaud, une vie plus énergique, plus juvénile.

Parmi les lettres que j'ai reçues un peu avant de monter à bord, il en est une que je garderai toujours. Elle n'est pas signée, mais je voudrais que son auteur (il doit être un homme, à en juger par le style) sût combien elle m'a causé de joie. Je me suis plainte souvent avec irritation des manques de délicatesse, je n'ai pas fait mention des nombreuses marques de bonté ravissante que j'ai reçues, et dont le but unique a été de m'être agréable sans que je pusse en exprimer ma reconnaissance, puisque j'ignorais leur auteur. Cette lettre en fait partie.

Le temps est maintenant orageux, la houle est forte. Je vis paisiblement dans ma chambre et regarde le petit bouquet d'immortelles. Il me parle de l'Amérique, des souvenirs que j'emporte avec moi. Mes yeux ne s'arrêteront pas sur des objets qui me soient plus chers avant le moment où ils verront la côte suédoise et... toi.



Je n'ai pas revu celle à qui j'écrivais ces lettres. Sur le seuil de mon foyer, j'ai été reçue par ces paroles : « Elle n'est plus ici, elle est ressuscitée, » et dans mon foyer solitaire, par une mère âgée, en pleurs. Celle qui en était le soleil et la vie avait disparu, la neige s'amoncelait sur sa tombe.

Il est probable que, si elle eût vécu, ces lettres n'auraient jamais vu le jour, ou bien elles auraient subi d'abord une refonte, sans doute favorable, car j'aurais eu près de moi une amie dont l'esprit pur aurait réfléchi mes défauts comme un miroir véridique.

Mon projet avait été d'abord de raconter dans un supplément divers événements dont j'avais été témoin dans les États à esclaves et à Cuba; mais le livre que madame H. Beecher Stowe vient de publier m'a dispensée de cette publication peu agréable. Honneur à la noble Américaine au cœur chaud, qui s'est élevée de nos jours contre le système de l'esclavage, qui a parlé comme aucune femme ne l'a fait encore en faveur de l'humanité. Je ne me sépare de l'auteur de l'*Oncle Tom* que par ma conviction sur la manière de procéder relativement à l'émancipation. J'espère profondément en la plus noble partie du Sud, et souhaite avec ardeur qu'il prenne en main la belle œuvre de cette émancipation. S'il réussit à détacher les fers des esclaves, à délivrer son grand et magnifique pays de l'esclavage, il lui en reviendra un honneur impérissable !

Stockholm, mai 1853.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

LETTRE XXXII.

LETTRE XXXIII.

LETTRE XXXIV.

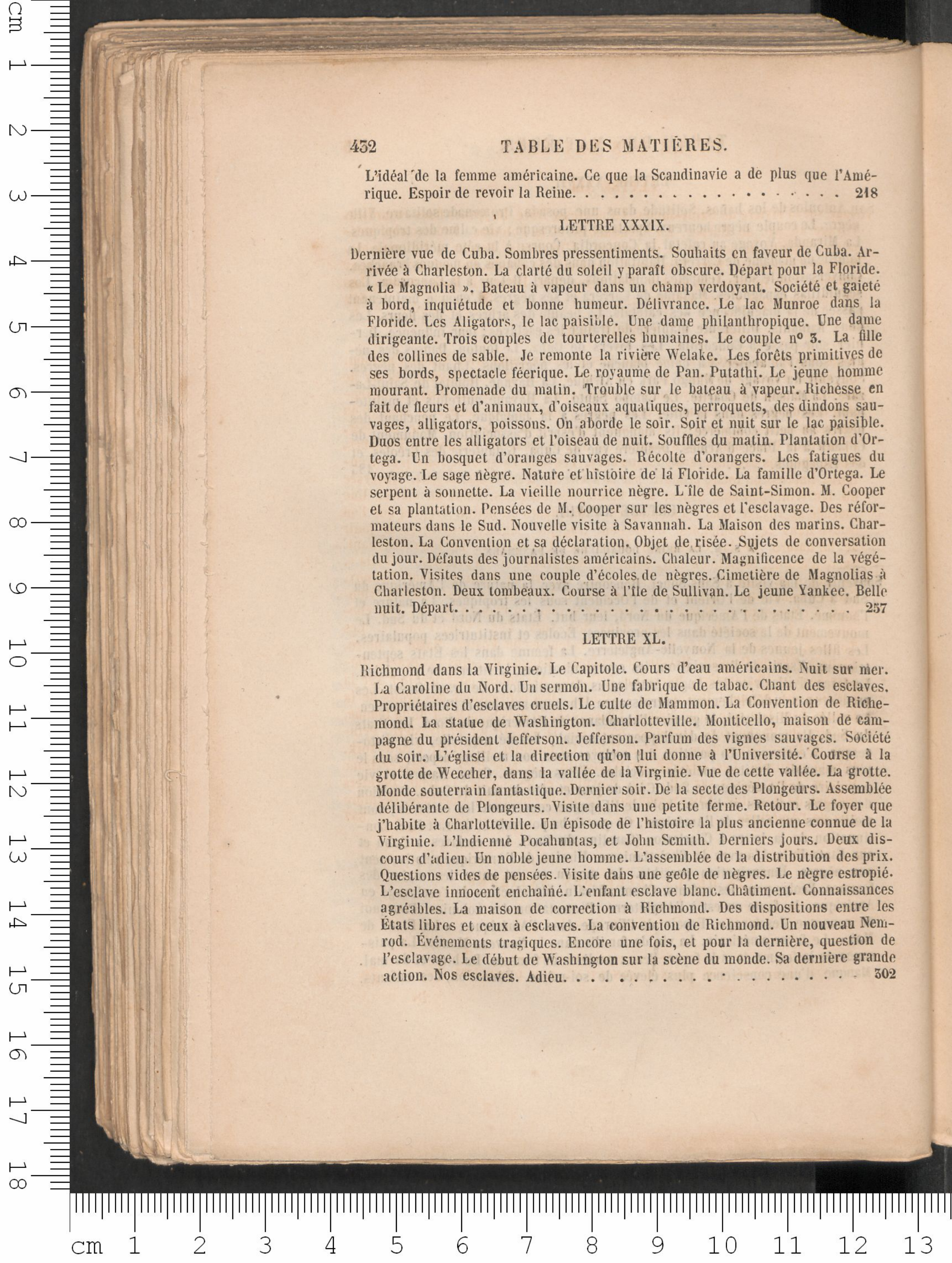
LETTRE XXXV.

LETTRE XXXVI.

LETTRE XXXVII.

LETTRE XXXVIII.

A S. M. LA REINE DOUAIRIÈRE DE DANEMARK.



LETTRE XXXIX.

LETTRE XL.

LETTRE XLI.

LETTRE XLII.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET Cie, RUE D'ERFURTH, 1.

BIBLIOTHÈQUE DU PUGET.

Des plaintes, malheureusement trop fondées, se sont élevées de toutes parts sur la tendance déplorable d'une foule de livres publiés durant ces dernières années. La lecture, au lieu d'ennoblir le cœur, de développer l'intelligence, d'y répandre une lumière saine, d'offrir une distraction agréable, est devenue une source empoisonnée où chacun puise à plein bord les notions les plus fausses et les plus subversives. Il n'a donc jamais été plus urgent que de notre temps de résister au débordement des mauvais livres, en en publiant de bons. C'est le but que nous nous sommes proposé. En mettant tous nos soins à prouver que les bons livres ne sont pas ennuyeux comme on le croit généralement, nous cherchons, par la modicité de leur prix, à les rendre accessibles à tous.

LES EDDAS, traduites de l'ancien idiome scandinave. 1 vol. in-8°.

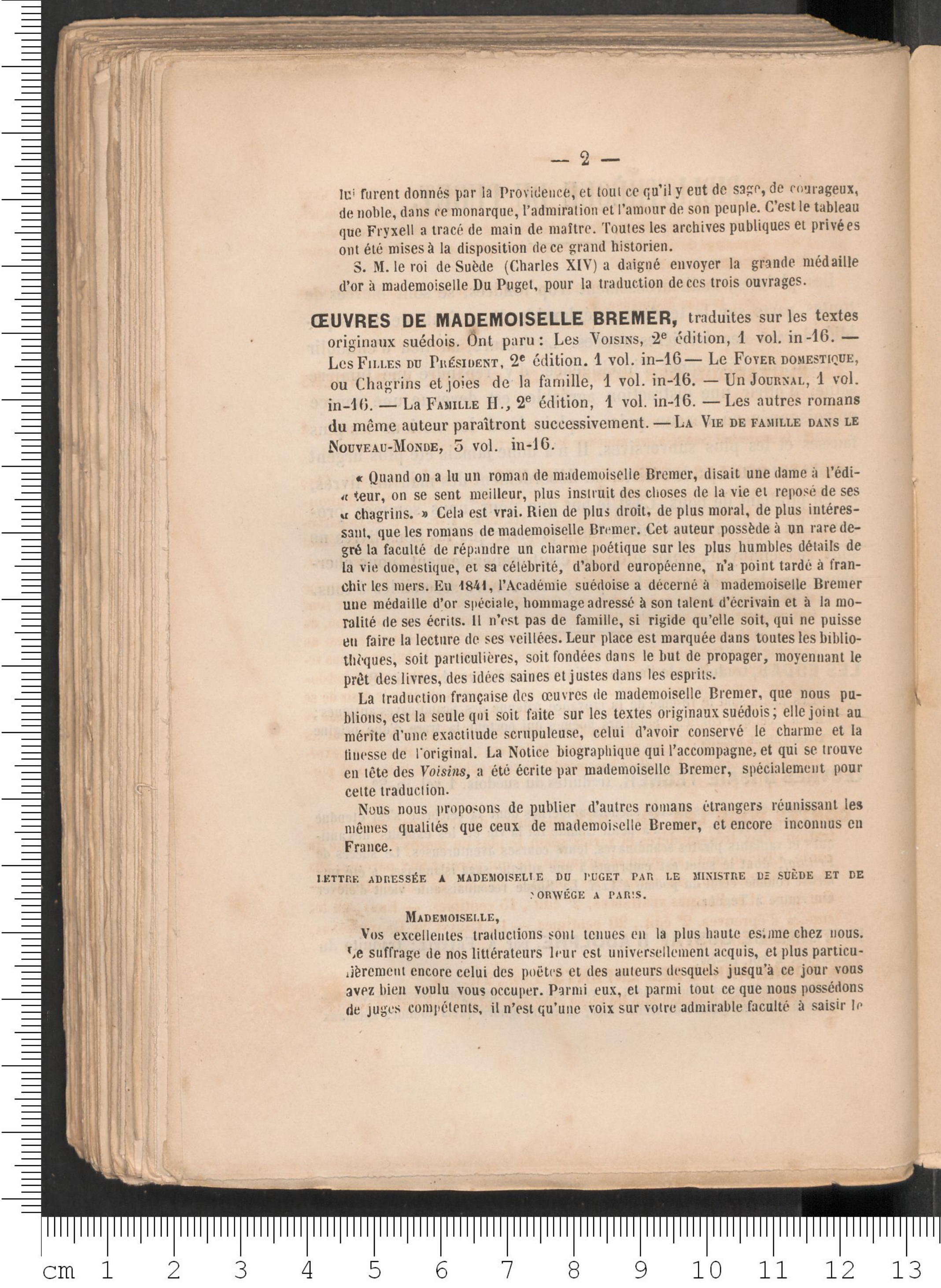
Les Eddas sont le résumé de la croyance païenne des Scandinaves antiques; l'*Edda* poétique contient plusieurs poëmes qui portent la trace d'une origine extrêmement reculée.

ŒUVRES D'ISAIE TEGNÈR, traduites du suédois. 1 vol. in-8°.

Tegnèr est l'un des poëtes suédois modernes dont la célébrité s'est étendue le plus loin. Aucun poëte n'a peint comme lui la vie et les exploits des antiques et vaillants pirates scandinaves, leurs courses aventureuses. Le succès de *Frithiof*, dont le sujet est emprunté à une antique saga islandaise, a été immense comme celui du poëme d'*Axel*. La Suède reconnaissante vient d'élever une statue à Tegnèr.

HISTOIRE DE GUSTAF II ADOLPHE, par A. Fryxell; traduite du suédois. 2 vol. in-8°.

On connaît assez généralement le rôle important qu'a joué Gustave-Adolphe dans la fameuse guerre de trente ans; mais on ignore quels hommes spéciaux



lui furent donnés par la Providence, et tout ce qu'il y eut de sage, de courageux, de noble, dans ce monarque, l'admiration et l'amour de son peuple. C'est le tableau que Fryxell a tracé de main de maître. Toutes les archives publiques et privées ont été mises à la disposition de ce grand historien.

S. M. le roi de Suède (Charles XIV) a daigné envoyer la grande médaille d'or à mademoiselle Du Puget, pour la traduction de ces trois ouvrages.

ŒUVRES DE MADEMOISELLE BREMER, traduites sur les textes originaux suédois. Ont paru : Les Voisins, 2e édition, 1 vol. in-16. — Les Filles du Président, 2e édition. 1 vol. in-16 — Le Foyer domestique, ou Chagrins et joies de la famille, 1 vol. in-16. — Un Journal, 1 vol. in-16. — La Famille H., 2e édition, 1 vol. in-16. — Les autres romans du même auteur paraîtront successivement. — La Vie de famille dans le Nouveau-Monde, 3 vol. in-16.

« Quand on a lu un roman de mademoiselle Bremer, disait une dame à l'éditeur, on se sent meilleur, plus instruit des choses de la vie et reposé de ses chagrins. » Cela est vrai. Rien de plus droit, de plus moral, de plus intéressant, que les romans de mademoiselle Bremer. Cet auteur possède à un rare degré la faculté de répandre un charme poétique sur les plus humbles détails de la vie domestique, et sa célébrité, d'abord européenne, n'a point tardé à franchir les mers. En 1841, l'Académie suédoise a décerné à mademoiselle Bremer une médaille d'or spéciale, hommage adressé à son talent d'écrivain et à la moralité de ses écrits. Il n'est pas de famille, si rigide qu'elle soit, qui ne puisse en faire la lecture de ses veillées. Leur place est marquée dans toutes les bibliothèques, soit particulières, soit fondées dans le but de propager, moyennant le prêt des livres, des idées saines et justes dans les esprits.

La traduction française des œuvres de mademoiselle Bremer, que nous publions, est la seule qui soit faite sur les textes originaux suédois ; elle joint au mérite d'une exactitude scrupuleuse, celui d'avoir conservé le charme et la finesse de l'original. La Notice biographique qui l'accompagne, et qui se trouve en tête des *Voisins*, a été écrite par mademoiselle Bremer, spécialement pour cette traduction.

Nous nous proposons de publier d'autres romans étrangers réunissant les mêmes qualités que ceux de mademoiselle Bremer, et encore inconnus en France.

LETTRE ADRESSÉE A MADEMOISELLE DU PUGET PAR LE MINISTRE DE SUÈDE ET DE NORWÉGE A PARIS.

Mademoiselle,

Vos excellentes traductions sont tenues en la plus haute estime chez nous. Le suffrage de nos littérateurs leur est universellement acquis, et plus particulièrement encore celui des poëtes et des auteurs desquels jusqu'à ce jour vous avez bien voulu vous occuper. Parmi eux, et parmi tout ce que nous possédons de juges compétents, il n'est qu'une voix sur votre admirable faculté à saisir le

génie de la langue et à rendre la pensée des auteurs que vous traduisez. Ceux qu'ainsi vous faites connaître à la France, et si fort au delà de ses limites, vous doivent et vous portent, Mademoiselle, une reconnaissance spéciale, et j'offre l'hommage de la mienne à l'éloquent interprète qui étend ainsi le renom de la littérature de mon pays.

Veuillez agréer, Mademoiselle, les expressions de ma considération la plus distinguée.

Le ministre de Suède et de Norwége.
Le comte DE LOWENHJELM.

LE PLUTARQUE DES HOMMES DE GUERRE ÉTRANGERS dédié à l'armée.

Cette dédicace a été acceptée, tant en son nom qu'en celui de l'armée, par M. le maréchal Soult, alors ministre de la guerre et président du conseil.

PETITS CONTES POUR LES ENFANTS de trois à sept ans. *Cinq centimes* la livraison illustrée. Il en paraît une par semaine. Prix d'abonnement, à Paris : — Trois mois, 65 c., — six mois, 1 fr. 30 c. — Départements : Six mois, 1 fr. 80 c.; — un an, 3 fr. 50 c. — Chaque livraison, étant indépendante de celles qui précèdent, se vend séparément *Cinq centimes*.

Les petits enfants aiment les contes ; rien ne captive davantage leur attention et ne se grave mieux dans leur esprit. Cette disposition, il faut en profiter pour leur inspirer de bonne heure l'amour de Dieu, du bien, de la soumission, du devoir, sans lequel il n'y a que malheur et confusion : notre époque en est un exemple bien frappant. Tous nos efforts tendent donc vers le but que nous venons d'indiquer. Nous avons donné la préférence au mode de publication hebdomadaire, comme le plus propre à stimuler chez nos petits abonnés le désir de se perfectionner dans la lecture. En voyant arriver chaque semaine, sous bande et à leur adresse, une nouvelle livraison de contes, les efforts qu'ils feront pour les lire contribueront à leurs progrès dans la lecture : nous en avons fait l'expérience plusieurs fois. L'extrême bon marché de cette publication la met à la portée des plus petites bourses.

CONTES POUR LES ENFANTS au-dessus de sept ans, avec illustration Prix très-modérés et variés selon le plus ou moins d'étendue du conte. Chaque conte se vend séparément, ce qui permet aux parents, aux chefs d'institution, de former les volumes comme ils l'entendront. — Ont paru : Les Plaisirs véritables, 2e édit , 15 centimes. — Emma, ou les années d'épreuves, 2e édit., 20 centimes. — La Cabane de Gigitonhonha, 2e édition. 50 centimes.

LA BONNE ANNÉE DES ENFANTS, 1 vol., 2 fr.

Sous ce titre, mademoiselle Du Puget offre aux enfants une série d'avertisse-

ments, de conseils, d'exhortations, de règles de bienséance pour chaque jour de l'année. Ce sont de courts fragments propres à faire naître de salutaires réflexions. L'amour de Dieu et l'accomplissement du devoir, voilà ce que l'auteur veut inculquer à la jeunesse comme le meilleur moyen d'acquérir ici-bas un trésor précieux, et c'est assurément le plus beau présent qu'elle puisse lui faire. Lues en famille, appliquées par des exemples empruntés à la vie habituelle et confirmées par l'expérience de tous les jours, ces leçons seront vraiment fécondes en résultats du plus haut prix.

Tous les ouvrages de mademoiselle Du Puget se trouvent à la LIBRAIRIE DE L'ASSOCIATION POUR LA PROPAGATION ET LA PUBLICATION DES BONS LIVRES, rue de Sèze, 13, à Paris.

Toutes les valeurs devront être à l'ordre de mademoiselle Du Puget, et lui être adressées rue de Sèze, 13, à Paris.

On ne reçoit que les lettres affranchies.

MAISON DE L'EMPEREUR (Bibliothèque).

Palais de l'Élysée, 20 juin 1853.

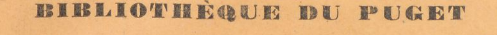
Mademoiselle,

J'ai été assez heureux pour mettre, au mois d'avril dernier, sous les yeux de S. M. votre belle et savante traduction des *Eddas*. L'Empereur, qui sait à quels travaux utiles vous avez consacré votre talent, vous remercie de la nouvelle preuve qu'il vient d'en recevoir. Je vous aurais exprimé au moment même ses sentiments de gratitude pour ceux qui contribuent, comme vous, à enrichir la littérature du pays et la science de l'histoire, si le service des lettres, dont j'étais chargé, n'avait à cette époque changé de mains. Il est aujourd'hui dans celles de M. le ministre d'État, qui appréciera, je n'en doute pas, combien vous avez de titres à la bienveillance du Gouvernement. Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas vous adresser moi-même une marque de la sympathie du souverain pour un savoir que l'élégance de l'écrivain rend encore plus précieux.

Recevez, Mademoiselle, l'assurance de tous mes sentiments les plus distingués.

J. LE FÈVRE DEUMIER.

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



BIBLIOTHÈQUE DU PUGET

LES EDDAS, traduites de l'ancien idiome scandinave. 1 fort vol. in-8°.

ŒUVRES DE TEGNER, traduites du suédois. 1 vol. in-8°.

HISTOIRE DE GUSTAF II ADOLPHE, par A. Fryxell, traduite du suédois. 2 vol. in-8°.

S. M. le roi de Suède et de Norwége (Charles XIV) a daigné envoyer la grande médaille d'or à mademoiselle Du Puget pour la traduction de ces trois ouvrages.

ŒUVRES DE MADEMOISELLE BREMER, traduites du suédois. Ont paru : Les Voisins, 2e édition. 1 vol. in-16. — Les Filles du Président, 2e édition, in-16. — Le Foyer domestique, ou Chagrins et Joies de la famille, 1 vol. in-16. — Un Journal, 1 vol. in-16. — La Famille H., 2e édition, 1 vol. in-16. — La Vie de famille dans le Nouveau-Monde, tomes I et II.

LES COUSINS, roman, par madame la baronne de Knorring, traduit du suédois.

LE PLUTARQUE DES HOMMES DE GUERRE ÉTRANGERS, dédié à l'armée.

Cette dédicace a été acceptée, tant en son nom qu'en celui de l'armée, par M. le maréchal Soult, alors ministre de la guerre et président du conseil.

PETITS CONTES POUR LES ENFANTS de trois à sept ans. *Cinq centimes* la livraison illustrée. Il en paraît une par semaine. Prix d'abonnement, à Paris : — Trois mois, 65 c. ; — six mois, 1 fr. 30. — Départements : six mois, 1 fr. 80 ; — un an, 3 fr. 60.

Chaque livraison étant indépendante de celles qui précèdent, se vend séparément *cinq centimes*.

CONTES POUR LES ENFANTS au-dessus de sept ans, avec vignettes. Prix très-modérés et variés suivant le plus ou moins d'étendue du conte. Plusieurs ont paru.

LA BONNE ANNÉE DES ENFANTS. 1 vol., 2 fr.

Tous ces ouvrages de mademoiselle Du Puget se trouvent à la librairie de l'association pour la propagation et la publication des bons livres, rue de Sèze, 13, à Paris.

Toutes les valeurs devront être à l'ordre de mademoiselle Du Puget.

On ne reçoit que les lettres affranchies.

Paris. — Imp. Simon Raçon et Comp., rue d'Erfurth, 1.